



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



B 3 471 422

converted

BERKELEY  
LIBRARY

CONTENTS.

HUNDREDS OF NOTRE DAME D'AFRIQUE—A SAINT IN ALGERIA—By LADY RT.....	517
-By MARY, PRINCESS LIECHTENSTEIN—CHAPTER II.—(Continued).....	520
Poetry)—By G. N. P.....	523
OF THE MOST HOLY ROSARY AT THE TOMB OF ST. DOMINICK —(Continued).....	524
NARY CURE THROUGH THE INTERCESSION OF OUR LADY OF .....	526
S.....	526
ONS.....	528
.....	529
OUR LADY OF THE SACRED HEART.....	529
<b>Children's Department.</b>	
SHINE—By ELIZABETH KING—CHAPTER III.....	530

Calendar of the Week.

he Octave of the Assumption. St.  
Roman: St. Hyacinth, Confessor  
Sunday after Pentecost. St. Jo-  
seph, Father of the Blessed Virgin  
Bernard, Confessor, Doctor of the  
Church, of Cons. of Rt. Rev. Bp. O'Con-  
nor  
Anne Frances de Chantal, Widow.

Wednesday, 22.—Octave of the Assumption. St. Tim-  
othy and Companions, Martyrs.  
Thursday, 23.—St. Philip Beniti, Confessor. Vigil of  
St. Bartholomew, Apostle.  
Friday, 24.—St. Bartholomew, Apostle. Roman Cal-  
endar: Vigil of St. Bartholomew, Apostle. St. Al-  
phonsus Liguori, Bishop, Confessor, Doctor of the  
Church (from the 2d).  
Saturday, 25.—St. Louis (King of France), Confessor.  
Roman: St. Bartholomew, Apostle.

Subscription, Clubs, etc.

ons of many of our readers for the  
now due. Our terms are neces-  
sary. Subscribers will, therefore,  
their subscriptions without delay,  
as if they wish to renew. We  
new friends to assist us by getting  
the getting up a club of five sub-  
scribers to "THE AVE MARIA," at \$2.50 a year, will  
receive copy.

Life-Subscribers.

and Life-subscribers of the AVE  
their postage is now prepaid here—  
since January 1875—as required by  
the laws, they should not forget to  
pay—about 15 cents a year—to us.  
The sum is a mere trifle, but in the  
long run to some hundreds of dollars  
expense than we can bear.

Change of Address.

When address, it is necessary to  
give new address. The change  
must be done. It will be

templated change, as our mail lists are prepared  
much in advance of each issue.

WE would here caution the public not to pay  
money for the "AVE MARIA" to anyone except to  
their pastor, or to our authorized Agents. Money  
may be sent direct to the EDITOR OF THE AVE  
MARIA, Notre Dame P. O., Indiana, by *Post Office  
Order*, at our risk. The Money Order should be  
on NOTRE DAME POST-OFFICE.

IN addition to the friends of the "AVE MARIA"  
in the following list who have kindly consented to  
act for it, Brothers Eusebius, Ferdinand and Arist-  
ides are commissioned to receive subscriptions.

Rev. B. Sestini, S. J., Editor of the *Messenger of the Sa-  
cred Heart*, Woodstock College, Woodstock, Maryland.  
Rev. Father Bernard, Trappist, New Melleray, Iowa.  
Rev. William Hughes, East Bloomfield, and Victor, N. Y.  
Rev. John Tanzer, Fort Hamilton, N. Y.  
Xaverian Brothers, Fourth st., between Broadway and  
Chestnut, Louisville, Ky.

Rev. H. DeBouck, Wilmersburg, Va.

Rev.

Rev.

Rev.

Rev.

Rev.

Loyd

Staten

Eddy St., San

Baltimore, Md.



Sisters of Notre Dame, Marysville, Cal.  
 Sisters of Notre Dame, Worcester, Mass.  
 Sisters of Notre Dame, Dolores St., San Francisco, Cal.  
 Sisters of Notre Dame, Waterbury, Conn.  
 Academy of Notre Dame, San Jose, California.  
 Sisters of St. Dominic, Stockton, Cal.  
 Sisters of St. Dominic, Brannan St., San Francisco, Cal.  
 Sisters of Mercy, Newport, Rhode Island.  
 Sisters of Mercy, Westerly, Rhode Island.  
 Sisters of Mercy, Providence, Rhode Island.  
 Sisters of Mercy, Pawtucket, Rhode Island.  
 Sisters of Mercy, St. Mary's Hospital, San Francisco, Cal.  
 Sisters of Mercy, Hartford, Conn.  
 Sisters of Mercy, New Haven, Conn.  
 Sisters of Mercy, New Bedford, Massachusetts.  
 Sisters of Mercy, Fall River, Massachusetts.  
 Sisters of Mercy, Sacramento, Cal.  
 Sisters of Charity, Mount St. Vincent's Academy (on the Hudson), New York City, N. Y.  
 Sisters of Charity, New Haven, Connecticut.  
 Sisters of Charity, Holyoke, Massachusetts.  
 Sisters of Charity, Walling St., Providence, Rhode Island.  
 Sisters of the Presentation, Powell St., San Francisco, Cal.  
 Sisters of the Presentation, Taylor St., San Francisco, Cal.  
 Mother M. de Sales Lalor, Abbeville Convent, Queen's County, Ireland.  
 Mother M. Charles, Superior of the Presentation Convent, Clonmel, County Tipperary, Ireland.  
 Alexander Sweeney, 246 Conover Street, Brooklyn, N. Y.  
 Miss E. O'Sullivan, 13 Plain St., Albany, N. Y.  
 Mrs. Mary A. Maher, Blairsville, Pa.  
 Charles D. Elder, 124 Camp St., New Orleans, La.  
 D. A. Brennan, 925 G. St., N. W., Washington, D. C.  
 S. M. Hopkins, Washington, D. C.  
 John P. Donoghue, Springfield, Mass.  
 Miss Mary T. J. Doherty, Pittsfield, Mass.  
 Robert Wilson, Trenton, New Jersey.  
 P. J. Danahy, Lexington Ky.  
 Owen Rodgers, San Buenaventura, Cal.  
 Patrick O'Connor, San Louis Obispo, Cal.  
 B. Thomey, Bodega Corners, Cal.  
 Martin Bester, Sonoma, Cal.  
 Mrs. J. A. Small, Hollister, Cal.  
 Patrick Kenny, Timber Cove, Cal.  
 D. L. Hayward, Santa Rosa, Cal.  
 James B. Walsh, Muscatine, Iowa.  
 Francis McElharny, Cloverdale, Cal.  
 Mrs. Margaret McNeerney, Napa City, Cal.  
 Patrick Maloney, St. Helena, Cal.  
 Wm. Blake, Benicia, Cal.  
 John Cotter, Point Aransas, Cal.  
 M. S. Derwin, Vallejo, Cal.  
 Joseph Brunning, Rio Vista, Cal.  
 William Bradley, Gold Hill, Nevada.  
 Mr. J. B. Mallon, Virginia City, Nevada.  
 D. C. O'Brien, Edina, Missouri.  
 Patrick Fox, 14 South Fifth St., St. Louis, Mo.  
 P. J. Maher, Marysburg, Minnesota.  
 Patrick Purcell, Davenport, Iowa.  
 Miss Agnes Kelly, Council Bluffs, Iowa.  
 Michael Flood, 841 Market St., San Francisco, Cal.  
 John Devine, Market St., San Jose, Cal.  
 L. Nolan, Oakland, Cal.  
 P. McIntyre, 2233 Mission St., San Francisco, Cal.  
 J. P. Moran, Los Angeles, Cal.  
 Terence McMorris, J. St., Sacramento, Cal.  
 Terence O'Donnell, Helena, Montana Ter.  
 Rev. Eugene Cusson, Laramie City, Wyoming Territory.  
 Mrs. C. Miller, Grass Valley, Cal.  
 Miss Susannah Nilon, Nevada City, Cal.  
 Mrs. D. Ryland, Forest Hill, Cal.  
 Edward Cavanaugh, Michigan Bluffs, Cal.  
 Miss Murphy, Iowa Hill, Cal.  
 John McElroy, Colfax, Cal.

Mrs. John McIntyre, Suisun, Cal.  
 John Tackney, Woodland, Cal.  
 Peter Smith, Dixon, Cal.  
 Thos. Knox, 109 Wolfe St., B.  
 Thomas M. McShoeby, Logans  
 Messrs. Doyle & Buff, Menlo I  
 J. Saunders, Mayfield, Cal.  
 J. J. McMenomy, Watsonville.  
 Michael Cleary, 4 Centre St., T.  
 John O'Regan, Register Office.  
 P. G. Tierney, Kalamazoo, Mich.

## UNIVERSITY OF



Board and Tuition (Language  
 ing and Vocal Music Incl.  
 Bedding Washing and Men  
 per Session of 5 Months....  
 Matriculation Fee.....

EXTRAS—(OTH  
 Instrumental Music.....  
 Use of Piano.....  
 Use of Violin.....  
 Telegraphy.....  
 Elocution—Special Course....  
 Use of Library (per session)....  
 Drawing.....  
 Use of Philosophical and Chem  
 Graduation Fee, { Classical Co  
 { Scientific Co  
 { Commercial  
 Doctors' Fees and Medicines  
 charges.  
 Students who spend their Sum  
 the University are charged, e

PAYMENTS TO BE MADE INVA  
 Class-Books, Stationery, etc., a  
 The first Session begins on 11  
 tember; the second, on the 1st  
 Students received at any tim  
 cing with date of their entrance

## The Minim De

This is a separate Department  
 Notre Dame, for boys under 13  
 Thorough and comprehens  
 primary branches is imparted,  
 rental, and suited to children  
 sonal neatness and wardrobe re  
 from the Sisters, who take a t  
 of their young charges.

For Catalogue and other partic  
 VERY REV. W. CORBY, C

PUBLISHED, 1850.

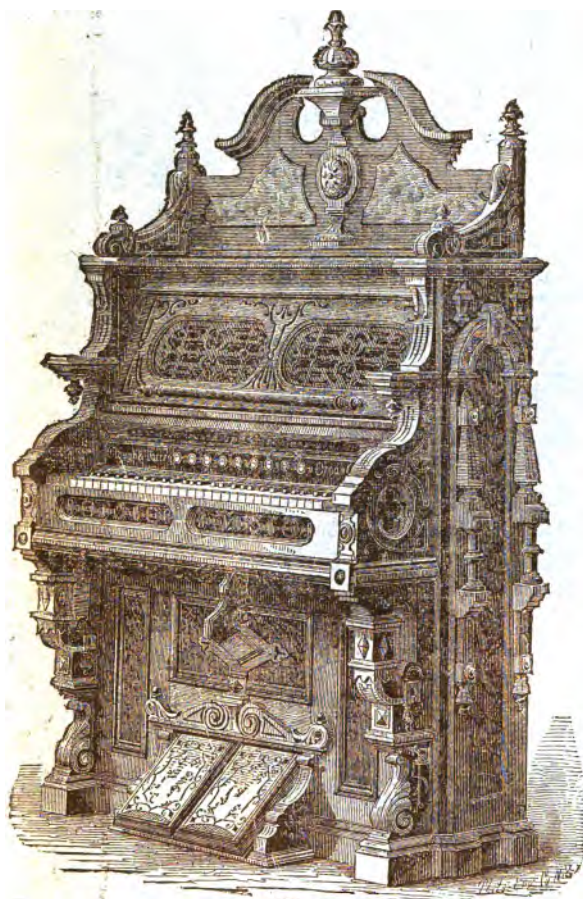
BEST IN THE WORLD, 1877.

Clough and Warren Organ Co.'s

—IMPROVED—

# Small and Grand Combination Organs

For the Parlor and the Church.



**PRE-EMINENT FOR PURITY OF TONE.**  
Diploma of Honor and Medal of Highest Merit at the United States Centennial International Exhibition, thus having been UNANIMOUSLY PRONOUNCED BY THE WORLD'S BEST JUDGES, AS SUPERIOR TO ALL OTHERS.

## The Clough & Warren Organ Co.,

BY THE INTRODUCTION OF  
**REED'S PATENT QUALIFYING TUBES,**

*(For which we have the exclusive control for the United States.)*

part to a Reed, in addition to all ordinary desirable qualities, the paramount characteristic, World's best judges, as that of the DIAPASON STOP in Pipe Organs; thus confirming our pre-eminence in QUALITY TO PIPE ORGANS of same capacity.

Improvements for Orchestral, and Grand Organ effects, will be found in Organs manufactured by which may be mentioned our celebrated

"Vox Humana," "Wilcox Patent Octave Coupler," and charming "Cello" or "Clarinet" effects, "Cremona," "Vox Angelet," "Viola Etheria," "Cor Anglis," "Viola Dulcet," &c., producing harmonies, and shades of tone-color, imaginable.

Each organ is accompanied by a written guarantee for 5 or 7 years.

# Mixed Marriages.

## THEIR ORIGIN AND RESULTS.

An Essay—By a Catholic Priest.

### Contents:

- I.—Matrimony Viewed in the Light of the church and the Reformation.
- II.—The Action of the Church in Relation to Mixed Marriages.
- III.—Unhappiness and Misery the Necessary consequences of Mixed Marriages.
- IV.—The Children of Mixed Marriages.
- V.—Practical Result of Mixed Marriages.

Single Copy - - - - - \$1 15  
Eight Copies - - - - - \$1 00

Office of the "Ave Maria,"  
Notre Dame, Indiana.

## Organ for Sale.

A PIPE ORGAN, nearly new, made by the same firm as the large Organ now in the Church of Our Lady of the Sacred Heart at Notre Dame, is now offered for sale. The case is of a neat design, with front speaking pipes, ornamented in gold and colors. Dimensions, 6 feet wide, 3 feet deep, 9 feet high. Manuale, compass C. C. to a3, 58 notes. Pedale, compass C. C. to d, 27 notes. There are 10 Stops, 23 Pipes, with a Swell Pedal and Blow Pedal. All inclosed in an effective swell, except the Pedale. Manufacturers' price, \$700.

For further particulars address

VERY REV. A. GRANGER, C. S. C.,  
ap28.tf Notre Dame, Indiana.

## FATHER NEUFELD'S ITALIAN BALM.

The Greatest Remedy in the World for  
CHOLERA MORBUS, DYSENTERY, DIARRHOEA,  
COLIC, STOMACH CRAMPS, RHEUMATISM,  
HEADACHE, NEURALGIA, TOOTHACHE,  
PAINS IN THE LIMBS, BRUISES,  
CUTS, SPRAINS, BURNS, SCALDS,  
Etc., Etc.

REV. FRANCIS L. NEUFELD, M. D., the discoverer of this wonderful Remedy, is Pastor of St. Joseph's Catholic Church, Lancaster city, Pa. He discovered the Italian Balm a number of years ago, but only manufactured it on a small scale for the use of his parishioners and neighbors. Its fame, however, spread with astonishing rapidity, and the demand for it became so pressing that Father Neufeld concluded to transfer it to the hands of a responsible person, who would present it to the public in a uniform manner, at a reasonable price.

TO WHOM IT MAY CONCERN: This is to certify that I have this day transferred to Prof. John Hart all right, title and interest in the Balm originally prepared by me, and known as Neufeld's Italian Balm. The Balm will be manufactured with the same care, and according to the original recipe, Prof. Hart having received from me personal instructions in its preparation.

(Signed) FRANCIS L. NEUFELD. [Seal]

Lancaster, Pa., July 1st, 1865.

Ask for Neufeld's Italian Balm, and take no other. If your druggist does not keep it, he will send and

## COLLEGE OF O OF THE SACRED WATERTOWN

This Institution, founded in 1872 of the Legislature of the State of university privileges is conducted of the Congregation of the Holy C selves to the education of youth.

The disciplinary government of and paternal, yet sufficiently ene fect order and regularity. The portment of the students a carefu their comfort and personal habits tion.

The course of studies comprises finished education in the various de

### TERMS:

Board and Tuition, (Latin, Greek an ded) per session of five months, Use of Bed and Bedding, per session Washing of Linens,

Graduation Fee, } Classical Course  
Scientific,  
Commercial,

Class-books, etc. etc., furnished at Doctor's Fees and Medicines at For particulars, address

Rev. P. W. COND

## St. Mary's A NOTRE DAME

Conducted by the Sisters of

The ANNUAL SESSION opens on September. The COURSE of ST. CLASSICAL, ACADEMICAL and P. merits.

The MUSICAL Department is ec of the best classical Conservatori

In the ART Department the sa form the basis of instruction in t of Europe are embodied in the ec Painting.

Pupils in the Schools of Design sue a special Course, and grad honors as in the Academic or C

SIMPLICITY OF DRESS is enforce alogue address,

SAINT MAR  
Notre Dame, S

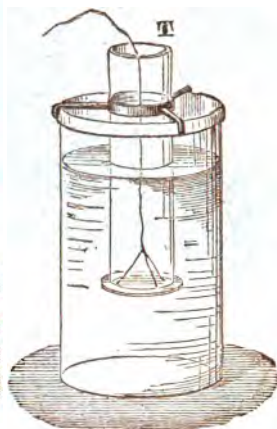
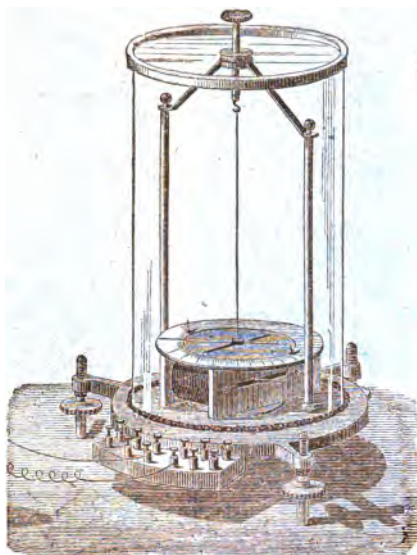
## ELDER CATHOLIC A NEW ORLEANS

Executes promptly all kinds of Catholic Clergy, Religious Instituti ablishments, and citizens general

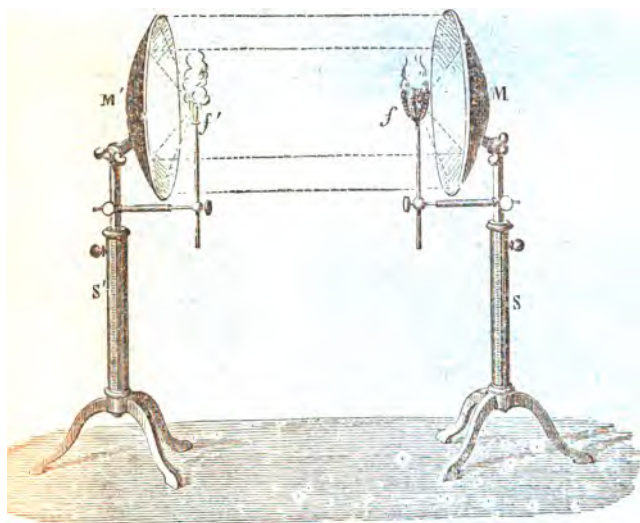


nteed to  
tion.

Repairing Promptly and  
Carefully Attended to.



**N. H. EDGERTON,**  
SUCCESSOR IN  
ical Instruments to **J. W. Queen & Co.,**



824 Chestnut St., Philadelphia.

MANUFACTURER, IMPORTER, AND DEALER IN  
ds of Philosophical Instruments,  
OTH OF ILLUSTRATION AND PRECISION.

TERNS, and SLIDES. STEREOPTICONS with Ver-  
ichment; MICROSCOPES and POLARISCOPES  
for Projection, a Specialty.

# The Catholic Review.

A Weekly Newspaper Suitable for Sunday Reading in Catholic Families, Commended to the Faithful by Many Bishops, Archbishops and Cardinals.

Vol. X & XI. Begin January and July 1877. Six Cents

- |  |   |
|--|---|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Topics of the Hour.</li> <li>2. American Catholic News.</li> <li>3. Foreign Sketches and Letters.</li> <li>4. Rome and the Holy Father.</li> <li>5. Ireland and Her Works.</li> <li>6. Fighting the Fight of the Faith in England.</li> <li>7. Literature and Stories.</li> <li>8. Editorials on Questions of the day.</li> <li>9. Notes for the Family, etc.</li> <li>10. Sermons by Fr. Burke, Archbishop Manning, and other Great Preachers.</li> <li>11. Historical Sketches showing the Glory of the Catholic Church and Her Work for Learning</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>Art and Civilization.</li> <li>12. The Lives of Catholic Workers, Whose Example will suggest Imitation.</li> <li>13. Portraits and Biographies of Eminent Living Catholics.</li> <li>14. Pictures of Catholic Works—Such as the Great Cathedrals of Europe.</li> <li>15. Art Supplements, Being the Free Gift of Beautiful Catholic Pictures Suitable for Framing. The Price of one only if Purchased in an Art Store is worth a Whole Year's Subscription.</li> </ol> |
|--|---|

Price, \$3 Per Year. \$1 50 Six Months. On Trial, \$1 Four Months. Add Postage at the rate of 20 cents a year.

**The Cheapest, Handsomest and Best.**

Address, P. V. HICKEY, Catholic Review, Box 3, 186. 37 PARK ROW, NEW YORK.

If you want a Catholic book and know the price, send us the price and we shall send you the book. Send a stamp for "A Missionary's Warning," a sermon by Father A. Dumen, S. J.

Every Subscriber to the CATHOLIC REVIEW Brings us Nearer to the Day when the Catholics of America Will Have an Efficient Daily Paper.

## FOUNDATION OF A DAILY MASS

FOR THE  
Erection of a New Church at Notre Dame, Ind.,  
IN HONOR OF  
**OUR LADY OF THE SACRED HEART.**  
Approved by the Right Rev. Bishop of  
Fort Wayne.

**G**RATITUDE to the Blessed Virgin for the many blessings obtained through her powerful intercession has urged us to execute a project we had entertained for some years past, viz.: to build a church worthy in some manner of our glorious Patroness, Our Lady of the Sacred Heart.

The celebration of A DAILY MASS was commenced on the 31st of June, 1869, and will be continued for fifty years, for all those who shall contribute \$50 to the erection of the church.

Any offering less than \$50 will entitle the giver to the fruits of the Daily Mass, *pro rata* of the amount contributed, from the date of the donation, viz.: \$5 for five years; \$10 for 10 years, and so on to \$50.

The Daily Mass is offered not only for the donors, but also for their relatives or friends, living or dead, whom they wish to be prayed for.

Just Published. See

## Behold Thy

OR,

**THE MOTIVES OF DE  
BLESSED VI**

**FROM THE GERMAN OF I**

20 Pages Royal 8vo., neat paper. Price 10 cents.

This admirable article on the Virgin is republished in pamphlet of the Right Rev. Mgr. Dwyer. Copies can be had by

Editor of the "AV  
Note

THE

## New York

The Largest and Most  
Catholic Weekly in the

Correspondents in Dublin,  
Rome.

16 Pages Weekly.—\$

Send a postal card for a sp

The New

je16 77-tf 31 Barclay



## BETHE Mineral Spring

Intended by Divine Providence in the list of remedies which are to light, and made to relieve man, is the acknowledged Cure

**Bright's Disease,  
Diabetes,  
Liver and**

Pamphlets containing full details

# THE AVE MARIA.

A CATHOLIC JOURNAL.

## in Honor of the Blessed Virgin.

16 pp. Imperial 8vo.

Every Saturday at Notre Dame, Indiana.

APPROVED BY

THE LATE PAPA, PIOUS IX, AND MANY EMINENT PRELATES.

... the first established in the New World in the interests of the Blessed Virgin, itself to all who love the Mother of God and wish to see her honored

... ys on subjects referring to the Blessed Virgin, articles on the different ages, Historical and Biographical Sketches, choice Poetry, items of Catholic lore, foreign, etc.; also a regular Bulletin of the Association of Our Lady, with a record of some of the most remarkable cures effected by the miraculous. There is also a Children's Department, which is made as entertaining for younger readers.

... are some of the spiritual advantages enjoyed by the subscribers of the Journal. The Holy Sacrifice is offered once a month for their benefit. The Holy Father's special blessing to all who as subscribers or in any other way further the Journal, the object of which is to make our Blessed Mother better known

... at Catholic writers at home and abroad contribute to the pages of the Journal, whom may be mentioned Father Lambing, and others of the Rev. and Venerable Henri Lasserre, Aubrey de Vere, the Author of "Christian Schools and Churches," George Fullerton, Grace Ramsay, Eleanor C. Donnelly, Eliza Allen, and "Marie," the Author of "Tyborne," and others.

### TERMS:

(postage free).....	\$2 50
.....	4 50
.....	10 00
in (and upward, at the rate of \$2 each, with 1 free Copy to the one of the Club). Postage per Copy, 15 cts.....	20 00
.....	1 30

Europe, 4s. 6d., or \$1 04 per Copy. Single Subscription and Postage to Europe,

free to any address on application.

Money may be sent either in Registered Letter or by Post Office



18. 5. 1882

# DOGMES ET MORALE

(Vingt-troisième édition, corrigée)

## CHRISTIANISME.

C'est l'opinion d'excellents esprits , que la meilleure démonstration de la religion, la meilleure défense de l'Église serait, de nos jours surtout, une exposition fidèle, claire et forte de ses dogmes et de la foi tout entière...

M. DE RAVIGNAN.

(*L'Ami de la Religion*, tome 109 page 147).

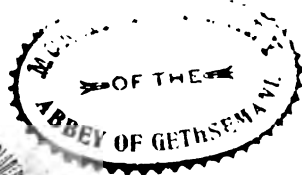
EXPOSITION RAISONNÉE  
DES  
**DOGMES ET DE LA MORALE**  
**DU CHRISTIANISME ,**

DANS LES ENTRETIENS D'UN PROFESSEUR DE THÉOLOGIE  
AVEC UN DOCTEUR EN DROIT ,

Par M. l'Abbé Barran ,

DIRECTEUR ET PROFESSEUR DE THÉOLOGIE AU SÉMINAIRE DES MISSIONS  
ÉTRANGÈRES.

TOME II.



PARIS ,	LE MANS ,
POUSSIELGUE - RUSAND ,	CH. RICHELET, IMP.-LIBR.
Libraire , rue Hautefeuille , 9.	Rue de la Paille , 10.
1843.	

69926955

BT 78

B 28

1843

v. 2

MAIN

LOAN STACK

x99  
156A  
v.2

# TABLE DES MATIÈRES

## DU DEUXIÈME VOLUME.

---

### VINGT-SIXIÈME ENTRETEN.

#### LE DÉCALOGUE. — *L'Adoration et l'Amour.*

Promulgation du Décalogue.	1
Division des préceptes.	5
Formules différentes exprimant le même précepte.	6
L'Adoration, prise en un sens étendu, résumée dans la Foi, l'Espérance, la Charité et la Vertu de religion.	8
Nécessité de la Foi ; Péchés opposés à cette vertu ; l'hérésie, etc.	10
Nécessité de l'Espérance et de la Charité ; Péchés qui leur sont opposés.	18

### VINGT-SEPTIÈME ENTRETEN.

#### *La Vertu de religion ; la Prière.*

Quels sont les caractères et les obligations de cette Vertu.	21
La Prière ; sa nécessité ; le culte de la Prière incompatible avec le protestantisme.	23
Ce que nous devons demander à Dieu ; pour quelles personnes on doit prier.	28
La Prière obtient toujours quelques grâces ; dispositions qui doivent l'accompagner.	31
L'insistance dans la Prière dépend de la grâce qu'on demande ; comment entendre ces paroles : <i>Il faut toujours prier.</i>	34

### VINGT-HUITIÈME ENTRETEN.

#### *La Prière vocale et l'Oraison.*

Utilité de la Prière vocale.	38
Lettre à l'Amiral Dumont-d'Urville, sur ces paroles : <i>Ne nos inducas in tentationem.</i>	40
L'Oraison mentale ; comment en apprécier la nécessité.	44
Théorie philosophique et religieuse de l'Oraison mentale.	47

II

▲

## VINGT-NEUVIÈME ENTRETEN.

*Le Culte de Latrîe ; la Canonisation.*

Diverses significations du mot <i>adorer</i> .	56
Adoration rendue à Jésus-Christ considéré dans la nature humaine.	59
Les Saints jouissent au ciel de la vision de Dieu.	62
La Béatification et la Canonisation.	64

## TRENTIÈME ENTRETEN.

*Le Culte des Saints.*

Ce Culte est conforme à la raison , à la piété et étranger à toute idolâtrie.	69
Il remonte aux premiers siècles du christianisme.	74
Il ne renferme rien d'injurieux pour la médiation de Jésus-Christ.	77
Les Saints peuvent connaître nos invocations.	80

## TRENTÉ-UNIÈME ENTRETEN.

*Le Culte des reliques et des images.*

Le Culte des reliques justifié.	82
Images chez les Juifs, et dès les premiers siècles chez les chrétiens.	84
Ce Culte n'a rien de superstitieux ; son utilité ; motifs qui ont porté les chefs de la réforme à le rejeter.	86

## TRENTÉ-DEUXIÈME ENTRETEN.

*Le Vœu.*

Nature du Vœu ; on en distingue plusieurs sortes.	92
Il est permis et agréable à Dieu.	94
Sa faiblesse ne doit pas empêcher le chrétien de faire des Vœux. Utilité de ces engagements sacrés.	98
Les avantages du Vœu sont plus manifestes encore dans la vie religieuse ; comment ils contribuent au bien de la société.	101

## TRENTÉ-TROISIÈME ENTRETEN.

*Le Serment.*

Le Serment est un acte religieux mentionné dans les livres saints.	106
Conditions qui doivent l'accompagner.	111



## TRENTÉ-QUATRIÈME ENTRETEN.

*La Sanctification du dimanche.*

Enseignements de l'Eglise catholique sur cette obligation	116
Comment il faut la remplir ; violation déplorable qu'on en fait aujourd'hui.	119

## TRENTÉ-CINQUIÈME ENTRETEN.

*La Superstition.*

Ce qu'elle est.	123
L'Idolâtrie.	125
La Divination ; la Magie.	127
Les Obsessions et les Possessions.	131

## TRENTÉ-SIXIÈME ENTRETEN.

*La Phrénologie.*

C'est un système qui ne repose sur aucune base solide.	136
Il place l'homme sous l'empire de l'organisme, et détruit en lui la liberté.	139

## TRENTÉ-SEPTIÈME ENTRETEN.

*Le Magnétisme.*

Mesmer ; différentes commissions chargées d'examiner le Magnétisme.	143
Supposé tel que le décrivent ses partisans.	145
Appréciation morale des faits magnétiques.	149
Influence des esprits avouée par des magnétiseurs ; quels peuvent être ces esprits.	150
Effets funestes du Magnétisme pour la santé et les mœurs.	159
Il est condamné par la Sacrée-Pénitencerie romaine.	162

## TRENTÉ-HUITIÈME ENTRETEN.

*Le Blasphème.*

En quoi il consiste.	167
La Tentation, le Sacrilège, etc.	169

## TRENTÉ-NEUVIÈME ENTRETEN.

*La Charité envers le prochain.*

Devoir de la Charité dans le christianisme.	174
L'Aumône ; la Correction fraternelle.	178

Ordre à suivre dans l'accomplissement du précepte de la Charité.	180
Péchés opposés à la Charité envers le prochain.	182
La bienfaisance ne peut être confondue avec la vraie Charité.	188

#### QUARANTIÈME ENTRETIEN.

##### *Devoirs des enfants envers leurs parents.*

Ce précepte a une sanction spéciale.	190
Obligations qu'il impose.	192

#### QUARANTE-UNIÈME ENTRETIEN.

##### *Les Devoirs des parents envers leurs enfants.*

Leur zèle souvent exagéré pour leur procurer une position sociale ; leurs obligations.	202
Les supérieurs et les inférieurs considérés dans le christianisme.	205

#### QUARANTE-DEUXIÈME ENTRETIEN.

##### *Le Suicide.*

Combien il est fréquent de nos jours.	209
A quelles causes il faut l'attribuer.	212

#### QUARANTE-TROISIÈME ENTRETIEN.

##### *Le Duel.*

C'est un crime atroce que le bon sens et les principes du christianisme reprouvent et flétrissent.	217
--	-----

#### QUARANTE-QUATRIÈME ENTRETIEN.

##### *La Peine de mort.*

Il est permis quelquefois de donner la mort.	223
Oppositions que rencontre aujourd'hui la peine de mort ; causes.	225

#### QUARANTE-CINQUIÈME ENTRETIEN.

##### *Les Romans, la Danse et les Spectacles.*

Quelques mots sur le Pêché de Luxure.	232
Les Romans.	234
La Danse.	236
Les Spectacles.	239
Comment Bossuet les apprécie.	242

DES MATIÈRES.

IX

QUARANTE-SIXIÈME ENTRETIEN.

*Le Droit de propriété, le Vol et le Prêt à intérêt.*

Il existe un Droit de propriété.	246
Le Vol ; obligation de restituer.	253
Le Prêt à intérêt. L'Eglise uniforme dans ses enseignements concernant le Prêt.	256

QUARANTE-SEPTIÈME ENTRETIEN.

*Le Mensonge et la Détraction.*

Le Faux témoignage ; le Mensonge.	260
Les restrictions mentales ; la Détraction par médisance et calomnie.	264
La Détraction intérieure.	270

QUARANTE-HUITIÈME ENTRETIEN.

*Les Commandements de l'Eglise.*

Elle a le pouvoir de porter des lois.	275
Personnages qui exercent ce pouvoir.	281

QUARANTE-NEUVIÈME ENTRETIEN.

*Les Fêtes.*

Il en existait chez les Juifs ; nos Fêtes chrétiennes.	283
Fêtes consacrées à notre divin Rédempteur.	286
Fêtes en l'honneur de la sainte Vierge, des Anges et des Saints.	290
Toutes ces Fêtes sont-elles d'obligation ?	294

CINQUANTIÈME ENTRETIEN.

*Le Jeûne et l'Abstinence.*

Le Jeûne pratiqué chez les payens et les Juifs. Il est recommandé dans l'Evangile.	297
Motifs de cette austérité.	300
L'Eglise est l'interprète du droit naturel et divin en prescrivant le Jeûne. Obligation générale d'accomplir sa loi.	303
Quels sont les Jeûnes imposés par l'Eglise.	307

CINQUANTE-UNIÈME ENTRETIEN.

*Conditions pour accomplir le Jeûne et l'Abstinence.*

Ne faire qu'un repas à l'heure déterminée par le droit, et s'abstenir de certains aliments.	313
---	-----

Personnes qui ne sont pas tenues au Jeûne.	317
L'Abstinence le vendredi et le samedi.	322

## CINQUANTE-DEUXIÈME ENTRETIEN.

*La Grâce.*

Aveu de l'impuissance de l'homme à observer par ses forces naturelles les lois du christianisme.	329
Nécessité d'un secours surnaturel ; il nous est offert dans la Grâce ; ce qu'elle est.	332
La surnaturalité de la Grâce.	334
Grâce habituelle et Grâce actuelle.	336

## CINQUANTE-TROISIÈME ENTRETIEN.

*Ce que l'homme privé de la Grâce surnaturelle peut connaître et opérer dans l'ordre moral.*

Le péché n'a pas détruit le libre arbitre de l'homme.	339
Limites de ses connaissances et de ses opérations.	342

## CINQUANTE-QUATRIÈME ENTRETIEN.

*La nécessité de la Grâce.*

On ne peut parvenir au salut sans la Grâce.	346
Aucune œuvre ne sert au salut, si elle n'a la grâce pour principe.	349
La sainteté n'est pas nécessaire pour opérer des œuvres dans l'ordre surnaturel.	351
La destination de l'homme à la vision de Dieu exige des moyens surnaturels.	353

## CINQUANTE-CINQUIÈME ENTRETIEN.

*La Grâce est-elle accordée à tous ?*

Elle est donnée aux justes.	358
Aux pécheurs, même aux endurcis.	361
Quelle Grâce avaient les Juifs avant la venue du Christ ; leur état aujourd'hui et celui des payens.	363

## CINQUANTE-SIXIÈME ENTRETIEN.

*La Grâce suffisante et la Grâce efficace.*

Notions de la Grâce suffisante.	369
Ce qu'est la Grâce efficace ; si elle impose une nécessité.	371
La Grâce habituelle.	374

## CINQUANTE-SEPTIÈME ENTRETIEN.

*La Justification.*

La foi assignée par les protestants ne suffit pas pour la Justification.	377
Il faut la foi dogmatique ; d'autres dispositions requises.	380
Comment la Justification s'opère dans nos âmes ; caractères, etc.	383

## CINQUANTE-HUITIÈME ENTRETIEN.

*Le Mérite.*

Ce qu'il est ; l'homme peut mériter.	387
Conditions pour le mérite de <i>Condignité</i> ; son objet.	390
Mérite de <i>Congruité</i> .	393

## CINQUANTE-NEUVIÈME ENTRETIEN.

*La Prédestination.*

Comment on envisage cette question dans le monde ; Prédestination à la grâce.	395
A la gloire.	397

## SOIXANTIÈME ENTRETIEN.

*La Réprobation.*

Existe-t-il de la part de Dieu une réprobation ou condamnation au supplice de l'enfer ? d'où vient ce décret.	402
Que dire des enfants qui meurent sans baptême.	407
S'ils meurent dans le sein de leur mère, quel est l'obstacle à leur justification.	411

## SOIXANTE-UNIÈME ENTRETIEN.

*Les Sacrements.*

Notions d'un Sacrement.	417
Ce qu'il est dans l'Eglise catholique, qui en possède sept.	420
On en trouve des témoignages dans les livres saints.	426
Jésus-Christ, instituteur immédiat des Sacrements.	429

## SOIXANTE-DEUXIÈME ENTRETIEN.

*Les effets des Sacrements.*

Quels ils sont.	433
Manière dont les Sacrements les produisent.	436

Quelles grâces découlent des Sacrements.	440
Le caractère, autre effet de certains Sacrements.	442

## SOIXANTE-TROISIÈME ENTRETIEN.

*Les ministres des Sacrements et les dispositions requises pour les recevoir.*

Les fidèles ne peuvent administrer les Sacrements, le baptême excepté.	447
Quels Sacrements valides chez les hérétiques.	453
Dispositions requises ; pourquoi plusieurs Sacrements dans l'Eglise de Jésus-Christ ?	457

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

## ERRATA.

Pages	25	S'harmonise, <i>lisez</i> s'harmonie.
	57	<i>Lisez</i> פרוח, dans le texte des Rois.
	125	Antidiluviens, <i>lisez</i> antédiluviens.
	183	Ou qu'on ne souhaite, <i>lisez</i> et qu'on.
	197	Que les parents, <i>lisez</i> leurs.
	213	Des passions, <i>lisez</i> de passions.
	239	Séducteur, <i>lisez</i> séduisant.
	320	<i>Pénitencerie</i> (1).
	459	Dans avec, <i>supprimez</i> avec.

(1) Cette décision relative à la multiplicité des repas en gras n'est pas une règle générale. On doit s'en tenir aux ordonnances des évêques et aux usages des diocèses.



**EXPOSITION RAISONNÉE**  
**DES**  
**DOGMES ET DE LA MORALE**  
**DU CHRISTIANISME.**

---

**VINGT-SIXIÈME ENTRETEN.**

---

**LE DÉCALOGUE.**

---

**L'ADORATION ET L'AMOUR.**

**LE D.** Vos explications du symbole catholique m'ont offert un abrégé simple et lucide de la foi, qui m'a vivement intéressé; aujourd'hui, vous allez m'initier, je l'espère, dans la connaissance des obligations morales de la religion, et ainsi sera atteint le double but que vous vous proposez dans ces entretiens; puisque, grâce à vos bontés, j'aurai appris ce qu'il faut croire et pratiquer pour l'accomplissement de tous les devoirs du christianisme.

**LE TH.** Je vous ai fait observer que nos explications sur le symbole doivent être complétées à

proportion que nous aurons à examiner des sujets qui s'y rattachent. Cependant ce que nous en avons dit, pourrait suffire à la rigueur, puisque les points essentiels de nos croyances s'y trouvent renfermés; c'est, comme vous venez de le remarquer, l'abrégé, la substance de la foi. Nous avons donc à chercher désormais quelles sont les obligations pratiques imposées dans la religion chrétienne par son divin fondateur et par l'Eglise. Afin de traiter ce grand sujet avec plus d'ordre et de clarté, nous ferons trois divisions de ces matières importantes. La première renfermera les préceptes divins; la seconde, les commandements de l'Eglise; la troisième, les sacrements, que nous envisageons comme des moyens de sanctification, destinés à nous purifier et à communiquer à notre âme les forces nécessaires pour l'accomplissement de nos devoirs.

Dès le principe, le créateur avait accordé à l'homme la connaissance parfaite de ses devoirs, en mettant la science dans son esprit, et en remplissant son cœur de sens (*Eccli* 17). Si Adam eut persévéré dans la justice originelle, ces communications divines auraient été transmises à ses enfants comme une pure et vive lumière dont l'éclat aurait rejailli sur toutes leurs actions. Mais bientôt le péché vint obscurcir l'intelligence de l'homme prévaricateur, jeter le trouble dans son âme, et allumer dans son cœur le foyer de toutes les passions désordonnées. Parmi ses descendants, plusieurs répondirent, il est vrai, à la miséricorde

paternelle du Seigneur , et se montrèrent fidèles à ses lois saintes. Dans le cours des siècles , la perversité devint générale, toute chair corrompit ses voies, au point que Dieu , irrité de tant de crimes , fit périr les coupables dans un déluge universel , à l'exception du saint patriarche Noé et de sa famille peu nombreuse.

Après ce terrible châtement , les nouveaux habitants de la terre ne tardèrent pas à se plonger dans les désordres de leur cœur; ils dépassèrent même la limite des prévarications antédiluvien-  
 nes, puisqu'à tant d'autres crimes ils ajoutèrent l'idolâtrie. Cependant des fils nombreux de Sem, quelques descendants de Japhet et de Cham conservèrent encore les traditions du culte du vrai Dieu et les pratiques morales, sans qu'il fût nécessaire de les formuler dans des préceptes positifs. Mais le long séjour des Israélites en Egypte , le contact indispensable avec la corruption et l'idolâtrie , avaient dû altérer les connaissances de la morale et du culte religieux , et en rendre la violation plus fréquente. Il était donc à craindre que les fils d'Abraham n'achevassent de se pervertir au milieu des nations idolâtres , si le Seigneur ne fût venu au secours de son peuple, le protéger contre sa faiblesse en lui faisant connaître d'une manière positive, sensible, l'étendue de ses devoirs, et les récompenses ou les châtements, même temporels, qui lui étaient réservés suivant son obéissance ou ses prévarications. Ce fut du mont Sinaï, cinquante jours après la sortie d'Egypte, que le

Seigneur fit entendre sa voix au peuple d'Israël, par l'intermédiaire de Moïse à qui il donna la loi, écrite de sa propre main sur deux tables de pierre (*Ex.* 34). Elle est appelée les dix paroles de l'alliance que Dieu fit avec son peuple (*ibid.*). עשרת הדברות d'où lui vient en grec le nom de Δέκα λόγοι, en français DÉCALOGUE.

Voici la traduction de ces dix préceptes divins :

« 1° Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai  
» tirés de l'Égypte, de la maison de servitude.  
» Vous n'aurez point de dieux étrangers devant  
» moi. Vous ne vous ferez point d'idole ni au-  
» cune figure de tout ce qui est dans le ciel, et  
» en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans  
» les eaux sous la terre, pour les adorer et leur  
» rendre le souverain culte. 2° Vous ne prendrez  
» point en vain le nom du Seigneur votre Dieu ;  
» car le Seigneur ne tiendra point pour innocent  
» celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur  
» son Dieu. 3° Souvenez-vous de sanctifier le  
» jour du sabbat. 4° Honorez votre père et votre  
» mère, afin que vous viviez longtemps sur la  
» terre. 5° Vous ne tuerez point. 6° Vous ne  
» commettrez point d'adultère. 7° Vous ne déro-  
» berez point. 8° Vous ne porterez point faux té-  
» moignage contre votre prochain. 9° Vous ne  
» désirerez point la femme de votre prochain.  
» 10° Vous ne désirerez point sa maison, ni son ser-  
» viteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne,  
» ni aucune chose qui lui appartienne (*Ex.* 20). »

Le seul exposé de ces commandements nous

fait connaître qu'ils appartiennent à la loi naturelle, si vous exceptez la détermination du jour où le Seigneur prescrit de l'honorer. Ils n'ont donc pas acquis, à cette époque de la promulgation solennelle, ni perdu depuis, le caractère de véritables préceptes. Avant le déluge, chez les Juifs, au milieu des nations, dans le christianisme, ils ont toujours été pour l'homme une loi imprescriptible, gravées dans son cœur par ce même doigt divin qui les a tracés à Sinaï sur des tables de pierre.

LE D. Fait-on dans ces préceptes quelques divisions qui en simplifient l'intelligence?

LE TH. Les théologiens les divisent d'abord en préceptes de la première et de la seconde table; l'une contenait les trois commandements relatifs à Dieu; les sept autres, qui nous prescrivent les devoirs envers le prochain, étaient écrits sur la seconde. On divise encore les commandements du Décalogue en *affirmatifs* et en *négatifs*. Les premiers ordonnent directement ce que l'on doit pratiquer; ils sont exprimés sans négation, comme: « Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat; Honorez votre père et votre mère. » Les *négatifs* défendent d'une manière expresse de faire le mal, et sont énoncés avec une négation, par exemple: « Vous ne tuerez point. » Il y a cette différence entre ces deux espèces de préceptes, que les *affirmatifs* obligent toujours; ce qu'ils commandent demeure prescrit; mais cette obligation ne se pratique pas constamment en tout lieu,

ainsi qu'il est facile de le voir dans le respect dû aux parents. Le commandement de les honorer est indestructible sans doute, mais il n'impose pas l'obligation de leur exprimer ce sentiment d'une manière incessante. Les préceptes *négatifs*, au contraire, sont obligatoires partout et toujours ; de sorte qu'il n'est permis à personne de faire en aucun temps, ni en aucun lieu, ce qui est défendu par ces préceptes.

LE D. Après ce préambule sur le Décalogue, vous allez sans doute passer à l'explication de chaque commandement en particulier ? Aussi vous prie-rais-je de me dire, avant toute autre chose, comment le premier précepte, tel qu'il est formulé parmi nous : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement, » se trouve si différent de celui que nous lisons dans l'Exode, et que vous venez vous-même de rapporter ?

LE TH. Le précepte négatif dont vous parlez, en suppose un autre qui lui est corrélatif, par lequel il est ordonné de rendre à Dieu le culte de l'adoration et de l'amour, ainsi que l'indiquent ces paroles de l'Exode, qui accompagnent le commandement pour le motiver : *Je suis un Dieu jaloux...., faisant miséricorde à ceux qui m'aiment et observent mes commandements* (20). Or, ce précepte affirmatif de l'adoration était gravé dans le cœur des Juifs ; tous le connaissaient et l'observaient encore comme avaient fait leurs pères. On peut même dire que le danger de l'idolâtrie n'aurait pu exister sans la connaissance de l'adoration que nous



devons à Dieu. Il n'était donc pas nécessaire que le Seigneur l'exprimât dans cette circonstance ; la défense d'honorer des dieux étrangers suffisait pour éloigner son peuple des pratiques de l'idolâtrie, auxquelles il se trouvait exposé par les exemples des Egyptiens et des autres nations. Notre formule, qui exprime ce commandement, sert à compléter les paroles de l'Exode, en mentionnant le précepte affirmatif d'adoration, en même temps que par le mot *seul*, « Un seul Dieu tu adoreras, » elle renferme suffisamment le précepte négatif. Au reste, c'est à Jésus-Christ que remonte cette manière de formuler le devoir de l'adoration et la défense de rendre à d'autres qu'à Dieu le culte souverain. *Il est écrit* (1), disait le Sauveur, *vous adorerez votre Dieu, vous ne servirez que lui* (2).

Pour ces autres expressions : « Et tu aimeras parfaitement, » l'obligation qu'elles imposent, fait partie de ce culte, que tous portent gravé dans le cœur. Elle est rappelée indirectement dans le passage de l'Exode que nous examinons ; les Juifs connaissaient ce précepte, plusieurs le pratiquaient ; il n'était donc pas essentiel que le Seigneur le retraçât à la tête de sa loi. Nous le voyons spécialement mentionné plus tard dans ces paroles du Deutéronome : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes*

(2) Deut. 6.

(3) Matth. 4.

*vos forces* (6). Que faisons-nous donc dans notre manière de formuler le premier précepte ? Nous exprimons ce qui le constitue éminemment : l'adoration et l'amour qui , peut-on dire, se confondent , s'identifient, en un sens , puisque la vraie charité sera l'adoration du cœur, inséparable de la parfaite adoration de l'esprit. Aussi le divin Sauveur nous dit-il que le premier, le plus grand précepte, c'est d'aimer Dieu ; le second, d'aimer le prochain par rapport au Seigneur ; ils renferment , ajoute saint Paul , l'accomplissement de tous les autres. Nous exprimons donc par ces paroles : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement , » ce qui est contenu implicitement dans le premier précepte de la loi écrite ; la différence n'est que dans les termes ; le fond se trouve absolument le même.

LE D. Après ce que vous venez de dire, je comprends l'identité des deux formules. Nous pouvons continuer l'examen de ce premier précepte.

LE TH. Cherchons d'abord quelle est l'étendue des devoirs que nous impose le culte d'adoration et d'amour ; nous verrons ensuite ce qui lui est contraire. Selon saint Augustin, ces devoirs se résument dans la foi, l'espérance et la charité ; car c'est la foi qui , en nous élevant à la connaissance de la majesté divine, nous fait rendre hommage à la vérité infailible qui est en Dieu, en admettant comme vrai ce qu'il lui plaît de nous révéler, alors même que nous ne saurions le comprendre. En plaçant sa véracité au-dessus de notre intelligence, au-dessus de tout entendement créé, nous

le proclamons le vrai , l'infailible par essence , et nous lui payons , dans notre esprit , un glorieux tribut d'adoration. Par l'espérance , nous témoignons qu'il est le seul bien digne de nos désirs , lui dont la possession seule peut les satisfaire. Aucun bonheur terrestre ne nous paraît comparable à l'acquisition de la félicité qu'il nous promet dans la vision intuitive ; et ainsi nous plaçons ce souverain bien au plus haut degré de notre estime, de notre ambition. Nous dépendons de lui comme du principe de notre félicité , confessant que , privés de sa possession , nous ne saurions goûter de véritable jouissance ; nous le désirons , nous le recherchons comme notre fin dernière ; ce qui est aussi un acte d'adoration. On trouve encore dans l'espérance cette confiance si grande , si légitime , que nous inspire la parole divine , en nous promettant le ciel comme notre récompense , et les grâces pour y parvenir. Il nous l'a promis , disons-nous avec la plus intime persuasion ; les hommes peuvent être infidèles à leur parole , mais le Seigneur ne saurait manquer à la sienne ; elle est certaine et infailible. Nous reconnaissons , nous adorons donc à la fois et sa toute-puissance , et sa bonté , et sa fidélité dans ses promesses.

Que dire de cette charité qui nous fait aimer Dieu plus que nous-mêmes , plus que toutes les créatures ; qui nous le fait préférer à tout , à cause de ses perfections infinies ? N'est-ce pas lui rendre le culte le plus excellent , et lui offrir en même temps la plus parfaite adoration ? C'est là le culte

de Dieu, nous dit saint Augustin, la solide piété, voilà l'hommage qui n'est dû qu'à Dieu (*Civ. l. 10. 4*). A ces trois vertus qui entrent dans l'accomplissement de ce précepte, on ajoute la religion qui règle tout ce qui a rapport au culte du Seigneur. C'est de cette dernière que nous aurons à nous occuper d'une manière spéciale; car, ayant examiné ailleurs les trois vertus théologiques, il nous suffit d'ajouter ici quelques explications relatives à la pratique de ces vertus.

Commençons par la nécessité de la foi. Il ne peut être question ici que de la foi actuelle; celle que nous appelons habituelle étant essentiellement liée avec la grâce sanctifiante, sans laquelle il est impossible d'être sauvé. Si l'on a le bonheur de parvenir par le baptême ou le martyre à la grâce de la justification, sans avoir jamais pu faire un acte de foi, comme les enfants ou les adultes privés de la raison, on aura par là même la foi habituelle suffisante pour le salut. Nous pouvons le dire aussi d'un adulte, doué de la raison, qui, ayant été baptisé dans son enfance, n'a pu être instruit de ce qui est nécessaire pour la foi actuelle; s'il s'est maintenu dans l'innocence baptismale, nous ne doutons pas qu'il ne soit sauvé par cette foi habituelle, jointe à la grâce sanctifiante qu'il a toujours conservée; ou Dieu, par un moyen quelconque, le fera arriver à la foi actuelle, si elle est indispensable pour entrer au ciel.

Mais, suivant la doctrine de l'Eglise, elle est ab-

seulement nécessaire pour les adultes qui ne se trouvent pas dans ces conditions. *Car celui qui aura cru, sera sauvé, nous dit le Sauveur, et celui qui n'aura pas cru, sera condamné (1). Celui qui ne croit pas, est déjà jugé (2).* Nous pensons, disait saint Paul aux Romains, *que l'homme est justifié par la foi (3), sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu (4).* C'est en ce sens que saint Augustin interprète ces paroles de l'Écriture, en rapportant que sans la foi on ne commence, on n'achève aucune bonne œuvre pour le ciel, selon ce qui est écrit : *Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu.* La foi, selon le concile de Trente, est le commencement du salut, le fondement, la racine de toute justification (S. 6).

LE D. A vous dire vrai, on ne peut comprendre cette indispensable nécessité de la foi pour le salut, et comment Dieu ne se contente pas d'une vie probe, honnête, alors surtout qu'on est dans l'impossibilité de parvenir à la foi.

LE TH. Je vais tâcher de vous détromper sur une partie de votre difficulté, et de vous satisfaire sur l'autre. Destinés à le contempler un jour, dans les splendeurs de la vision béatifique, nous ne sommes point envers Dieu dans les rapports d'une condition purement natu-

(1) Marc. 10.

(2) Joan. 3.

(3) Rom. 3.

(4) Heb. 11.

relle. Il a daigné nous élever à un ordre supérieur à l'exigence et aux mérites de toute créature ; c'est un don éminent, une grâce ineffable. Aussi était-il libre d'en imposer les conditions ; et si elles ne sont pas remplies , on ne parviendra jamais à cette destinée céleste. C'est pourquoi les petits enfants qui meurent , autrement que par le martyre, sans avoir été régénérés par la grâce du baptême, ne sont point introduits dans le royaume des cieux.

Quant aux adultes qui peuvent avoir la connaissance des obligations imposées dans la religion révélée , ils ne sont pas libres d'honorer le Seigneur , selon leur volonté , en se bornant au culte de la loi naturelle ; il leur ordonne de le servir et de l'aimer dans l'ordre de la grâce , qu'il a bien voulu établir pour notre gloire et notre éternelle félicité. Tout autre hommage est insuffisant , sans vrai mérite aux yeux du Seigneur ; il ne l'accepte point. Lorsque l'homme s'est rendu coupable de péché mortel, il ne trouvera le pardon qu'en recourant aux moyens institués par la miséricorde divine ; à la contrition parfaite , sans le sacrement, et à des dispositions surnaturelles , quand il peut le recevoir. Or le culte que le Seigneur exige, les actes qui doivent précéder la rémission du péché sont impossibles sans la foi. L'adulte donc qui en est privé par sa faute, est hors de cet ordre dans lequel Dieu lui prescrit de l'ho-

norer et de le rechercher comme sa fin dernière. C'est en ce sens que la foi est appelée par saint Paul *le fondement des choses que l'on doit espérer* (Héb. 11), et par le concile de Trente *fondement et racine de la justification* (S. 6).

Mais, direz-vous, si un adulte baptisé dans son enfance ne peut absolument parvenir à la connaissance de la foi, le perdrez-vous? Je vous faisais observer, il y a peu d'instants, que si cet homme se maintient dans l'innocence du baptême, des théologiens croient qu'il sera sauvé, sans être parvenu à la foi actuelle, ou que Dieu l'y fera arriver n'importe par quel moyen. Mais s'il a offensé Dieu mortellement, la condition est changée; il ne peut obtenir le pardon que par les moyens établis dans l'ordre de la foi comme fondement de la justification; et s'étant volontairement séparé de Dieu par le péché mortel, il est sorti de la voie du salut, il n'y rentrera que par la foi actuelle; et le Seigneur n'est pas obligé de la lui accorder après qu'il s'est fait volontairement son ennemi.

Soyez sans inquiétude sur le salut des infidèles qui vivent selon la droite raison, et dans l'accomplissement de la loi naturelle; ce que nous savons de la miséricorde divine, ne nous permet pas de douter que la foi ne leur soit accordée avec les autres moyens de sanctification. C'est le sentiment général des théologiens catholiques; je vous l'ai fait observer plusieurs fois dans le cours de ces entretiens.

LE D. La foi était-elle nécessaire aussi chez les Juifs, avant la venue de Jésus-Christ ? Que fallait-il croire alors pour être sauvé ? Et aujourd'hui sur quoi porte la foi indispensable pour le salut ?

LE TH. Chez les Juifs, comme parmi les nations, la foi a toujours été essentielle pour acquiescer le ciel ; car ce qui a été dit de la nécessité de cette vertu, appartient à tous les temps. Avant Jésus-Christ on devait croire explicitement, selon saint Paul, qu'il y a un Dieu et qu'il récompensera ceux qui le cherchent (1). On devait encore croire, au moins d'une foi implicite, en un médiateur, auquel il était indispensable d'être uni, pour opérer son salut ; et l'on ne voit pas comment ce lien se serait établi autrement. Depuis la promulgation de l'Evangile, cette foi ne suffit plus, selon l'enseignement commun des théologiens ; on doit croire, d'une manière explicite, les mystères de l'incarnation et de la rédemption ; ce qui implique la connaissance de la Trinité. *La vie éternelle consiste à connaître le Père, qui est le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que le Père a envoyé* (2). *L'homme n'est justifié que par la foi en Jésus-Christ* (3). *Il n'y a point de salut par aucun autre ; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux*

(1) Heb. 11.

(2) Joan. 17.

(3) Gal. 2.



*hommes par lequel nous devons être sauvés* (4). Telles sont les paroles des Ecritures qui, selon les théologiens, font connaître la nécessité de la foi explicite en Jésus-Christ. Saint Augustin pense de même sur ce point, et personne selon ce docteur, ne sera préservé de la damnation, qui nous vient d'Adam, que par la foi de Jésus-Christ; ainsi ceux qui pourront dire : Nous n'avons pas entendu parler de l'Evangile du Christ, ne seront pas pour cela délivrés. Maintenant, nous dit aussi saint Thomas, tous doivent avoir la foi explicite sur les mystères de Jésus-Christ, surtout sur les articles de l'incarnation. Et il ajoute que ce grand mystère ne pouvant être cru explicitement, sans la connaissance de la Trinité, on doit avoir aussi une croyance explicite de ce dogme sacré.

Lorsqu'on a la facilité d'apprendre les autres vérités de la foi, il y a une obligation grave de les connaître et de les croire. Le symbole, les sacrements qu'on est en position de recevoir, etc., voilà surtout ce qui doit être l'objet de cette vertu. Une vie chrétienne suffit dans les circonstances ordinaires pour la profession extérieure de la foi; mais cette obligation deviendra plus étendue et plus rigoureuse dans les occasions où la religion aura des combats à soutenir. Il ne peut jamais être permis de la renier en aucune manière, car

(4) Act. 4.

le divin Sauveur reniera devant ses anges ceux qui l'auront renié devant les hommes ( L. 2 ).

Disons quelques mots sur les péchés opposés à la foi. C'est d'abord l'infidélité positive où se trouvent ceux qui, connaissant la religion chrétienne, refusent cependant de l'embrasser. Tels sont la plupart des juifs, des mahométants, et un grand nombre de gentils, qui vivent au milieu des chrétiens. Nous ne plaçons pas dans cette catégorie les infidèles négatifs qui ignorent invinciblement l'existence du christianisme; l'infidélité ne leur sera jamais imputée comme un crime. Dieu ne les punira que des infractions de la loi naturelle dont ils se seront rendus coupable contre les lumières de leur conscience.

L'hérésie est le second péché contre la foi; car l'hérétique s'établit dans une erreur volontaire, opiniâtre contre des vérités révélées, et proposées par l'Eglise de Jésus-Christ. C'est de ce choix arbitraire de certains dogmes que vient le nom d'hérétique, en grec, αἵρεσις, qui choisit. Les protestants sont blessés de ce qu'on leur applique cette dénomination, qui leur semble injurieuse, tandis qu'ils acceptent volontiers la qualification de dissidents, et ils s'accommoderaient mieux encore de celle d'évangéliques ou de chrétiens par excellence. Nous comprenons cette susceptibilité, alors qu'ils se voient confondus avec tous les hérétiques qui les ont précédés, et flétris comme eux dans leur doctrine par les anathèmes de la véritable Eglise de Jésus-Christ. Mais qu'ils jettent un regard sur le

passé, qu'ils se considèrent eux-mêmes, et ils seront forcés de convenir que peu de sectes ont autant de droits à cette dénomination ; car ils ne se bornent pas à la négation d'un dogme de la foi, d'une *hérésie*, d'un seul choix. Ils défigurent l'enseignement de Jésus-Christ et des apôtres dans la foi, les sacrements, la morale, et dans la discipline ; tout est modifié, altéré par leur système d'examen et d'inspiration privée.

Quelques-uns de leurs sectaires en viennent aujourd'hui jusqu'à la négation du Christ, pour aboutir au naturalisme, à un déisme mal déguisé. Nous conviendrons que le terme *hérésie* pourra être changé pour ces hommes audacieux qui osent avouer les inductions logiques du protestantisme ; ils ne seront plus appelés hérétiques, c'est une dénomination trop douce, trop peu significative, il sera plus vrai de leur dire en face : Vous êtes des déistes. En attendant que les sectes protestantes touchent cette dernière et inévitable limite, nous continuerons de les nommer hérétiques ; c'est la qualification séculaire appliquée à tous ceux qui ont rejeté quelque dogme de la foi ; au reste elle est en usage dans les livres saints, employée par saint Paul, qui recommande à Tite de fuir un homme *hérétique* après l'avoir repris une ou deux fois. « *Hæreticum hominem post unam et secundam correptionem devita.* Αἱρετικὸν ἄνθρωπον μετὰ μίαν καὶ δευτέραν νοουσίαν παραιτοῦ. (3). »

On pèche encore contre la foi en doutant d'un

dogme révélé, suivant cet axiôme des théologiens : *Qui doute dans la foi est infidèle*. On peut dire enfin qu'il y a péché contre cette vertu, si par des conversations, des lectures, des fréquentations dangereuses, on s'expose sans nécessité à altérer dans son esprit les croyances de la religion, et à perdre la foi.

Nous n'avons pas à nous étendre beaucoup sur la nécessité de l'espérance, ayant examiné ailleurs ce qui est relatif à cette vertu. Elle est tellement liée à la foi, qu'elles doivent essentiellement se trouver ensemble, car ce que l'une croit devoir arriver, l'autre l'attend : *la foi est le fondement des choses que l'on doit espérer* (1). Aussi lisons-nous dans saint Paul *que nous sommes sauvés par l'espérance* (2), *que nous devons tenir inaltérable en nous* (3); la nécessité de cette vertu se montre encore plus manifeste pour la prière, et dans la réconciliation avec Dieu. Sans espérance, il n'y a pas de demande possible, et les pécheurs ne pourront jamais s'exciter aux dispositions requises pour la rémission de leurs fautes, s'ils cessent d'espérer en la miséricorde divine, en se croyant pour toujours exclus du pardon et de l'amitié de leur Dieu. Ce qui a été dit ailleurs de la charité, nous dispense de revenir sur les devoirs qu'elle impose envers le Seigneur; mais

(1) Heb. 11.

(2) Rom. 8.

(3) Heb. 10.

après les explications des trois préceptes du Décalogue, nous examinerons ce qu'elle nous commande relativement au prochain.

Signalons en peu de mots les vices opposés à l'espérance et à la charité. A la première, est d'abord contraire le désespoir, ou cette défiance volontaire de posséder le bonheur éternel, et d'obtenir les grâces nécessaires pour y arriver. Ce désespoir blessera la bonté, la miséricorde, la fidélité ou la toute-puissance divine, selon qu'il proviendra d'une persuasion de cruauté, de rigueur excessive, de violation de promesses, ou d'impuissance de la part de Dieu; à cette vertu est encore opposée la présomption, qui consiste à attendre témérairement le ciel et les secours nécessaires pour y parvenir. On appelle cette présomption pélagienne, si l'on pense comme Pélage arriver au salut par des moyens purement naturels, et elle porte le nom de luthérienne, si l'on croit obtenir la gloire du ciel par la foi seule, sans pratiquer de bonnes œuvres; enfin il y a une troisième présomption, celles de mauvais chrétiens qui s'enhardissent, se déterminent à faire le mal par l'espoir d'un pardon facile, ou qui ne veulent revenir à Dieu que vers la fin de leur vie désordonnée. La haine de Dieu est manifestement opposée à la charité; et à un degré inférieur, l'indifférence et l'oubli. Les oppositions à l'objet secondaire de la charité, c'est-à-dire au prochain, se résument dans l'envie, la discorde, la contention, le schisme, les rixes, les séditions et le scandale. Je

me borne à les indiquer ici : nous aurons bientôt l'occasion de nous en occuper à la suite de l'amour du prochain.

Il nous reste à déterminer les époques où les actes des trois vertus théologales deviennent obligatoires. Voici en deux mots les sentiments les plus suivis parmi les théologiens : on est tenu à produire ces actes, lorsque la raison est suffisamment développée, et qu'on a une instruction compétente ; si l'on éprouve de violentes tentations contre ces vertus ; lorsqu'on a eu le malheur de les violer d'une manière directe ; on doit s'y exciter spécialement à l'heure de la mort ; il faut encore les réitérer assez fréquemment dans le cours de la vie, pour rendre hommage au Seigneur et entretenir en nous la possession de ces vertus divines. Nous devons aussi en faire les actes analogues aux sacrements que nous avons à recevoir ; toutefois qu'on se tranquillise sur l'accomplissement de ces devoirs, ils sont essentiellement renfermés dans la fidélité aux obligations ordinaires d'une vie vraiment chrétienne.

---

---

## VINGT-SEPTIÈME ENTRETEN.

---

### LA VERTU DE RELIGION. LA PRIÈRE.

LE D. Dans l'entretien sur les vertus morales, vous avez rattaché la religion à la justice, en renvoyant au Décalogue les explications de cette vertu. Veuillez donc me faire connaître quels en sont les caractères et les obligations.

LE TH. Des théologiens font venir le mot *Religion* de *legere*, *relegere*, lire, relire, examiner avec soin ce qui appartient au culte divin. D'autres le font dériver de *reeligere*, choisir de nouveau, c'est-à-dire, nous reporter vers Dieu, le rechercher avec empressement, lorsque nous lui avons préféré sa créature, ou que nous nous sommes rendus coupables de négligence à son égard. Mais selon l'acception la plus commune, *religion* vient de *religere*, lier, attacher, car elle est un lien sacré qui nous unit à Dieu ; et la prenant en ce sens, les théologiens la définissent : une vertu morale qui nous porte à rendre à Dieu le culte qui lui est dû, comme étant le premier principe, le Seigneur souverain, et la fin dernière de toutes choses. La

religion qui règle et perfectionne nos mœurs , en nous portant à des actes honnêtes , louables , n'est pas mise au nombre des vertus théologiques dont Dieu est l'objet immédiat. Dans la religion on lui adresse , il est vrai , des actes de piété , qui se font en son honneur et pour sa gloire ; il en est la fin ; mais son objet direct est le culte lui-même qu'elle nous incline à rendre à Dieu.

En recueillant vos souvenirs sur les vertus morales, vous jugerez facilement que la religion se rattache à la justice, en ce qu'elle nous porte à rendre au Seigneur ce qui lui appartient. On la compte seulement entre les parties de cette vertu, parce que nous sommes dans l'impuissance d'acquitter avec égalité, et suivant les conditions d'une justice rigoureuse, ce que nous devons au Créateur. Cependant, ayant le culte divin pour objet immédiat, elle est considérée comme la plus digne des vertus morales, et elle occupe parmi toutes le premier rang.

LE D. Quels actes porte-t-elle à opérer en l'honneur de Dieu ?

LE TH. Envisagée d'une manière générale , toute œuvre bonne, louable, appartient à la religion , en ce sens qu'elle peut être dirigée vers la gloire et l'honneur de Dieu. Il y a néanmoins certains actes qu'on regarde avec raison comme l'objet spécial , immédiat de cette vertu , ce sont la prière , l'adoration , le sacrifice , le vœu , le jurement et la sanctification des jours consacrés au Seigneur. Nous allons les exa-



miner rapidement, à l'exception du sacrifice dont nous aurons à nous occuper dans l'eucharistie.

Les théologiens définissent la prière : une élévation de notre âme vers Dieu pour lui demander des choses convenables ; et encore : un entretien avec Dieu, où nous exprimons le désir d'obtenir de lui ce qui peut nous être utile. Sans nul doute, le Seigneur connaît nos besoins beaucoup mieux que nous-mêmes, et sa miséricorde prévient nos prières dans bien des circonstances, en nous accordant des bienfaits que nous n'avons pas demandés ; par exemple, la grâce de la régénération spirituelle dans le baptême qui nous a fait chrétiens. Toutefois, suivant l'ordre de sa divine providence, il exige que nous recourions à lui afin d'obtenir de sa bonté paternelle les moyens indispensables, soit pour recouvrer la sainteté perdue par le péché mortel, soit pour la persévérance dans la justice et la charité ; d'où il résulte que la prière est pour l'adulte donné de la raison d'une absolue nécessité. *Demandez et il vous sera donné*, disait notre divin Sauveur (L. 11) ; *et si vous n'avez pas*, ajoute saint Jacques, *cela vient de ce que vous ne demandez point*. Selon saint Augustin, il est des choses que Dieu accorde sans qu'on les lui demande, comme le commencement de la foi ; mais il en est d'autres qu'il n'a préparées qu'en faveur de ceux qui les demanderont, parmi ces dernières doit être signalée la persévérance finale (*De Persev.* 4).

Indépendamment de ces autorités positives , nous trouvons la nécessité et la pratique de la prière établies par le droit naturel. Où est le peuple chez lequel elle ne soit en usage, où l'homme n'implore la divinité en faveur de sa famille et pour lui-même ? On ne rencontrera une exception systématique dans l'accomplissement de ce devoir, à la fois naturel et chrétien , que là où règne la croyance du fatalisme absolu, incompatible avec toute supplication. Que demander, en effet, à un destin inexorable qui pèse sur le monde ? Il n'y a qu'à courber la tête, et à attendre avec résignation ses inflexibles arrêts. Croirez-vous que des chrétiens sont conduits à la conséquence d'exclure toute prière de leurs pratiques religieuses ? C'est cependant ce qui découle, par une induction rigoureuse , des principes de la réforme protestante et de la doctrine de Jansénius ; car là où il n'y a pas de vraie liberté, il ne peut y avoir de véritable prière ; et vous acquerrez la conviction, dans le cours de nos entretiens, que, suivant les enseignements de ces hérétiques, l'homme étant essentiellement dominé par la grâce ou par la nature, ou incapable d'autre chose que de pécher, il doit rester passif sous l'action de Dieu, sans lui adresser une prière, ni lui exprimer un désir... ; tandis que, selon nos doctrines catholiques, le coupable pourra toujours élever vers le ciel des mains suppliantes, obtenir miséricorde ; et le juste trouvera dans la prière une heureuse nécessité de recourir à son

Dieu, comme à un père tendre, afin de recevoir de sa bonté les secours qui lui sont nécessaires pour se conserver dans la justice, et travailler à la perfection de son cœur.

Le principe de la prière détruit, il ne peut exister de véritable espérance. Les destinées se résument en prédestination et réprobation absolues; de là encore, point d'expiation, point de bonnes œuvres, point d'élan vers le Seigneur; on est inflexiblement ce qu'on doit être; la volonté de l'homme ne peut en rien contribuer à modifier l'immobilité de cet état. Voilà d'où peut provenir en partie la stérilité de sentiments, de générosité pour Dieu, cette sécheresse d'enseignement, de pratiques religieuses dans le protestantisme, qui, s'il voulait être conséquent jusqu'au bout, arriverait au fatalisme pratique, essentiellement lié à la rigueur de ses principes. Ah! que la religion catholique s'harmonise autrement avec la condition de l'homme sur la terre! Son dogme de la prière ouvre les cœurs à l'espérance, établit un délicieux échange de confiance, de bienfaits, de reconnaissance et d'amour entre l'homme et son Dieu. Dans l'infortune, il aura recours au protecteur des malheureux; sous la tyrannie des passions les plus violentes, il sait qu'il peut en triompher par la prière. S'il a eu le malheur d'y succomber, le cœur de son Père sera encore accessible à la supplication, qui viendra invoquer sa miséricorde infinie. Vous me direz, sans doute, que la prière est aussi en usage chez les protestants. Oui, ils prient;

mais c'est une contradiction avec leurs principes, une pratique sans résultat possible, puisque l'homme n'est, au fond, qu'une machine vivante, sans libre arbitre, impuissant à toute autre chose qu'à pécher.

LE D. Une doctrine d'où la prière est exclue, inspire l'horreur du désespoir. Aussi ne ferai-je aucune observation sur vos paroles ; l'occasion de les examiner se présentera sans tarder. Aujourd'hui, veuillez me fixer sur plusieurs points relatifs à la prière. Que devons-nous demander à Dieu ? Pour qui doit-on prier ? Sommes-nous sûrs d'obtenir ce que nous sollicitons ? Dans quelles dispositions devons-nous être pour rendre nos prières agréables à Dieu ? Enfin, en quelles circonstances ce précepte de la prière doit-il être rempli ?

LE TH. Des mystiques ont prétendu qu'on ne peut faire à Dieu aucune demande déterminée, mais qu'il faut se borner à solliciter d'une manière générale ce que le Seigneur connaît nous être le plus utile pour le salut. Prier autrement, c'était, selon eux, une présomption, un outrage, plutôt qu'un acte religieux. Cette supplication indéterminée peut être, dans certaines âmes, l'expression d'une grande confiance, d'un abandon total à la volonté du Seigneur. On ne doit donc condamner que la rigidité de ces mystiques exclusifs, qui blâmaient, comme défectueuse et coupable, toute prière déterminée. Ce mode d'invocation est cependant bien fréquent dans les

saintes Ecritures. Vous connaissez les supplications réitérées des patriarches, de Moïse, de Samuel, de David, et de tant d'autres, dans une foule de circonstances, où ils demandaient au Seigneur des grâces spécifiées. Jésus-Christ nous donne lui-même l'exemple de cette manière de prier, notamment sur la croix, en sollicitant de son Père céleste le pardon de ses bourreaux. Nous voyons enfin cet enseignement pratique dans l'Oraison-Dominicale, où toutes les demandes sont déterminées.

Parmi les biens particuliers que nous pouvons demander à Dieu, il faut placer au premier rang la vie éternelle, comme terme de nos désirs, et en même temps les moyens immédiats pour y parvenir, ainsi que nous l'apprennent ces paroles du Sauveur : *Cherchez d'abord le royaume du ciel et sa justice*. On ne peut solliciter de la bonté divine les avantages de cette vie périssable, en y plaçant sa fin dernière ; mais rien n'empêche d'en faire l'objet de nos prières, dans l'intention louable de les employer à notre sanctification, en remplissant les devoirs de notre état, pour soutenir une vie consacrée à la gloire de Dieu, ou pour nous servir à la pratique des vertus chrétiennes, à l'aumône envers nos frères, à la magnificence dans le culte du Seigneur. Il est encore permis de demander ces biens, pour éviter les tentations dont la misère est l'occasion fréquente. C'est peut-être en ce sens que le Sage disait : *Accordez-moi ce qui est nécessaire pour ma subsistance* (Prov. 3).

Nous pouvons enfin conjurer le Seigneur de nous envoyer des chagrins, des maladies, la mort même, si nous avons des motifs louables; par exemple, pour réparer nos fautes, en les expiant dans les afflictions; ou pour entrer plus tôt en possession du bonheur céleste et régner avec Jésus-Christ. C'était le sentiment que saint Paul exprimait par ces paroles : *desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multo magis melius.*

LE D. Pour quelles personnes doit-on offrir des prières à Dieu ?

LE TH. La charité chrétienne ne fait aucune exception ; elle nous ordonne de prier pour tous ceux qui sont encore sur la terre ; catholiques, hérétiques, schismatiques, infidèles, juifs, nous les comprenons tous dans les supplications que nous faisons à Dieu. *Priez les uns pour les autres*, nous dit saint Jacques, *afin que vous parveniez au salut* ( 5 ). O Timothée, écrit saint Paul à son cher disciple, *qu'il soit fait des prières pour tous les hommes* ( 1<sup>re</sup>. 2 ). Nos ennemis semblent avoir un droit spécial à nos prières, selon ces paroles de Jésus-Christ : *Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient* ( 1 ). Toutefois, on remplira ordinairement ce précepte, lorsque dans les prières qu'on fait pour tous, on n'exclut pas ses

(1) Matth. 5.

ennemis; et l'on ne sera pas obligé de prier spécialement pour eux, à moins qu'on n'ait à surmonter des tentations contraires, ou pour d'autres circonstances personnelles. Il est bon d'observer que l'Eglise ne permet pas d'adresser des prières publiques, solennelles, pour les hérétiques et les schismatiques qui ne sont pas dans son sein, excepté le jour qu'elle assigne elle-même, et dans la forme qu'elle indique.

Fondée sur l'Ecriture et la tradition, l'Eglise de Jésus-Christ veut que ses enfants prient pour les âmes du purgatoire : *Car c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés* (1).

On ne doit pas prier pour obtenir aux saints la possession du ciel, la gloire essentielle dont ils jouissent. Mais les théologiens parlent d'une glorification accidentelle dans les amis de Dieu, et ils examinent si elle est susceptible d'accroissement, et si nous pouvons le demander dans nos prières. Ce sentiment soutenu par un grand nombre de docteurs, paraît indiqué dans ces paroles du catéchisme du concile de Trente, relatives au jugement général : « La première raison de la nécessité de ce jugement est que tous les hommes laissent en mourant, ou des enfants, ou des disciples, ou des amis, ou des parents qui imitent

(1) Mach. 2. 12.

leurs exemples, ce qui doit nécessairement faire augmenter la récompense des défunts. Or, cette cause de l'augmentation de la récompense qui regarde un très-grand nombre de personnes, ne finira point que la fin du monde ne soit venue (1). » D'où il résulte qu'on peut contribuer à l'accroissement de cette gloire par une conduite chrétienne, et par des prières qui solliciteront du Seigneur l'accomplissement des conditions auxquelles cette augmentation est attachée. Voici encore comment Innocent III parle de cet objet de la prière : « On dit dans plusieurs oraisons : qu'elle serve à ce saint, pour sa gloire et son honneur ; ce qui doit s'entendre d'un accroissement de glorification sur la terre parmi les fidèles ; cependant la plupart des docteurs ne regardent pas comme improbable que la gloire des saints augmente jusqu'au jugement, et ils pensent que l'Eglise peut de temps en temps souhaiter aux saints cet accroissement de leur glorification (2). » On ne prie point pour la délivrance des démons ni des damnés, leur sort dans l'enfer est immuable, ils doivent endurer des supplices pendant l'éternité.

LE D. Sommes-nous assurés d'obtenir de Dieu ce que nous demandons ; ou au moins quelque autre grâce qui puisse servir pour le salut ?

LE TH. Il y a d'abord dans nos prières un acte

(1) Art. 7. de Symb.

(2) In Decret. l. 3. 41.



bon en lui-même, surnaturel, vraiment méritoire devant Dieu, lorsque nous prions en état de sainteté; et si nous sommes dans le péché mortel, cet acte de la prière pourra contribuer à nous obtenir de la miséricorde du Seigneur les moyens de revenir à lui. Dans la prière, on distingue aussi un acte laborieux, surnaturel, qui assure un effet de la part de Dieu, si l'on est saint à ses yeux, et le fait attendre de sa miséricorde, si l'on se trouve privé de la grâce sanctifiante. La prière doit enfin être envisagée comme une demande adressée au Seigneur, c'est là en effet ce qui la caractérise. Or, on peut être assuré, enseignent les théologiens, qu'on obtiendra ce qu'on sollicite, pourvu que la prière soit d'ailleurs accompagnée des conditions qui puissent la rendre agréable à Dieu; car il est écrit dans les livres saints : *Inviguez-moi dans le jour de la tribulation, et je vous délivrerai* (1). *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (2); mais je le répète, cette prière doit être faite avec des conditions indispensables. Examinons-les dans cet entretien, puisqu'elles viennent naturellement dans l'ordre de vos questions.

Il faut d'abord que l'objet de la prière se rapporte au salut, pour lequel il sera ou nécessaire, ou utile seulement. Dans la première hypothèse, on obtiendra cette grâce telle qu'on la sollicite de

(1) Ps. 49.

(2) Joan. 16.

la bonté divine ; il pourra arriver dans la seconde supposition qu'on ne reçoive pas la chose elle-même qu'on aura demandée ; mais qu'on se rassure , Dieu accordera quelque autre moyen , au moins aussi propre à procurer la sanctification et le salut. Cette solution est la conséquence nécessaire des paroles de l'Esprit saint que nous venons de citer. Nous devons être sans inquiétude concernant les biens de la vie présente , attendu que notre Père céleste connaît tous nos besoins , et qu'il nous ordonne de porter notre principale sollicitude sur l'acquisition de son royaume : *Ne vous inquiétez donc point en disant que mangerons-nous ? ou , que boirons-nous ? ou , de quoi nous vêtirons-nous ? Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu (1).* La prière doit être faite avec foi ou confiance ; *car comment invoquer celui en lequel on ne croit point (2) ; qu'on demande sans hésiter (3) ; tout ce que vous demanderez dans la prière avec foi , vous l'obtiendrez (4).*

Telles sont les expressions de l'Ecriture , qui nous démontrent la nécessité de la confiance pour prier. Cependant , n'allez pas croire qu'il faille une foi absolue , semblable à celle qu'on acquier-

(1) Matth. 6.

(2) Rom. 10.

(3) Jacob, 1.

(4) Matth. 21.

rait par une révélation. Elle n'est ni essentielle , ni même possible , puisque personne ne sait d'une manière certaine si sa prière a toutes les conditions qui la rendent agréable aux yeux du Seigneur. Il suffira que cette foi nous rassure sur la disposition de Dieu à exaucer notre prière , si elle est faite d'une manière convenable. L'attention et la dévotion entrent aussi dans ces conditions requises ; car une prière , accompagnée de négligence et de distractions volontaires , offense le Seigneur, au lieu de l'honorer.

Une autre condition , assignée par un grand nombre de théologiens , pour l'efficacité de la prière , c'est qu'on prie pour soi-même. « Pro se orans, dit saint Thomas, ponitur conditio orationis; » parce que ordinairement on est mieux disposé à recevoir l'effet de sa prière. D'ailleurs, le texte sacré s'exprime en ce sens dans plusieurs passages, où il est écrit : *Dabitur vobis. Petite et accipietis*, etc. Toutefois il est utile et pour nous et pour les autres de prier en faveur du prochain : cette prière nous fournira l'occasion d'exercer la charité, d'honorer notre Dieu , et nos frères en retireront peut-être de grands avantages spirituels ; car nous lisons aussi dans les livres saints : *La paix descendra dans la maison qui en sera digne par la bénédiction des envoyés de Dieu* (1), *et si quelqu'un prie pour son frère , la vie lui sera donnée* (2).

(1) Matth. 10.

(2) Joan. 5.

Enfin la persévérance est une autre condition de la prière. Le Seigneur accorde quelquefois, il est vrai, des grâces sans les faire attendre; mais, ordinairement, on n'obtient que par la persévérance. Aussi nous est-il recommandé de prier sans cesse, de chercher, de frapper jusqu'à ce que la porte s'ouvre à nos importunités (1). Il faut, dit saint Jean Chrysostôme, que nous soyons patients dans la prière (2). Plusieurs raisons nous expliquent pourquoi Dieu n'accorde le plus souvent qu'à la persévérance. Cela vient d'abord de ce que la prière, très-imparfaite dès le début, se fait plus digne en la continuant; la confiance s'augmente, la dévotion et les autres conditions vont toujours se perfectionnant. En second lieu, plus nous attendons un bienfait, plus aussi nous sommes excités, disposés à le recevoir; par cette attente, il nous paraît d'un plus grand prix; car, nous dit saint Augustin, ce qui est donné avec promptitude, est par là même moins apprécié (3). Dieu veut aussi nous maintenir dans l'humilité, nous la faire reconnaître et confesser en différant de nous accorder ses grâces; car nous serions tentés, dans notre fol orgueil, de nous en attribuer l'acquisition, si nous les recevions aussitôt que nous les avons sollicitées.

LE D. Jusqu'à quand faudra-t-il donc y persévérer? Il doit y avoir une époque où l'on pourra

(1) Luc. 11 et 18.

(2) Hom. 80.

(3) Serm. 64.

se dire : Je présume que Dieu ne veut pas m'accorder telle grâce ; je vais donc cesser de la lui demander.

LE TH. Pour répondre à ces questions , il faut connaître la nature de la grâce demandée. Si elle est nécessaire pour le salut, qu'on ne cesse jamais d'en faire l'objet de sa prière ; Dieu finira certainement par l'accorder , et on serait coupable , si on se lassait dans cette supplication commandée à la fois par un précepte positif et naturel. S'il s'agit d'une chose en dehors des règles ordinaires, qui nous paraît utile pour le salut , après l'avoir sollicitée quelque temps , il est permis de s'arrêter, et de croire que Dieu veut nous sanctifier par une autre voie. Il en sera de même d'une grâce temporelle, lorsque nous en aurons fait la demande à Dieu avec la modération qui convient à un chrétien fidèle. Nous pouvons croire qu'il juge plus utile pour notre sanctification de ne point accorder ces avantages, et alors il sera permis de ne plus insister, sans craindre d'aller contre la volonté du Seigneur. Telles sont les principales conditions requises pour que la prière soit agréable à Dieu , et efficace pour nous.

LE D. Peut-on préciser les circonstances où la prière devient obligatoire ; car il n'est pas possible de prier toujours, comme semblent l'indiquer ces paroles de l'Ecriture : *Priez sans interruption* (1).

(1) *Thess. 5.*

LE TH. Vous avez raison, on ne peut prier continuellement, en proférant des paroles ou en pensant à Dieu pour lui adresser des demandes. Mais ce n'est pas ainsi que vous devez entendre ces mots de l'apôtre, non plus que ceux-ci de notre divin Sauveur : *Il faut toujours prier* (1). Des théologiens disent que le sens de ces paroles consiste à être dans la disposition constante de prier toutes les fois que le précepte obligera. D'autres, c'est le sentiment le plus suivi, y trouvent l'obligation d'une prière fréquente. Il en est qui se contentent de la relation générale de nos actions. On dit enfin que le désir de se trouver constamment uni au Seigneur est suffisant pour cette prière continuelle ; car, ne pouvant se réaliser que par sa grâce, on est censé la demander sans discontinuer. Ce sens paraît exprimé dans ce passage de saint Augustin : « Désirons toujours d'obtenir la vie éternelle de celui qui seul peut la donner, et notre prière sera continuelle. Votre désir, c'est votre prière, et s'il est continu, vous priez aussi sans interruption (2). » Vous comprenez sans doute en quoi peut consister la continuité de ce désir. Il n'est pas nécessaire d'en être dominé sans interruption ; il suffira de le conserver au fond de notre cœur, et de le laisser influencer sur nos actions. Vous vous en ferez une idée assez juste en comparant le chrétien au navigateur, qui,

(1) Luc, 18.

(2) In Ps. 37.

pressé du vif désir de revoir sa patrie, dirige toutes ses manœuvres vers ce port fortuné. Il n'aura pas toujours dans l'esprit l'idée de son pays, mais elle s'y présentera fréquemment ; par le fait, il ne s'occupera que du bonheur de le retrouver, puisque toutes ses actions tendent à ce but.

Voici, selon les théologiens, dans quelles circonstances particulières ce précepte doit être rempli : lorsqu'on a une grande tentation à combattre. *Veillez et priez*, disait le Sauveur, *pour ne pas tomber dans la tentation* (1). Il faut prier alors, afin que la faiblesse ne succombe pas. « *Orandum ne succumbat infirmitas* (2). » Lorsqu'on doit s'exciter à la contrition de ses péchés, dans un danger de mort pour soutenir le dernier combat contre ses ennemis ; quand on veut recevoir un sacrement, la prière devient encore nécessaire pour demander à Dieu les dispositions dont on a besoin. Avant d'entreprendre une affaire de grande importance, la prudence commande de recourir aux moyens qui peuvent nous éclairer sur nos projets, et les conduire à bonne fin. Il existe enfin une obligation de prier pour le prochain, qui sera plus ou moins urgente, selon la nécessité spirituelle qu'il éprouvera.

(1) Matth. 26.

(2) Aug. in Joan.

---

## VINGT-HUITIÈME ENTRETIEN.

---

### LA PRIÈRE VOCALE ET L'ORAISON.

LE D. De quelle nature doit être la prière pour accomplir le précepte ? La faut-il extérieure , ou suffit-il de prier intérieurement ?

LE TH. Il y'a en effet , comme vous l'indiquez, deux sortes de prières ; l'une , purement intérieure, qui se fait dans notre âme, sans être produite au dehors ; elle porte le nom d'oraison mentale ; l'autre extérieure, manifestée par des paroles, et nommée pour cette raison prière vocale ; mais celle-ci doit être accompagnée de dispositions spirituelles ; sans cette condition , elle ne serait qu'un mouvement des lèvres , qu'un vain murmure dont Dieu ne pourrait être honoré. Y a-t-il un précepte formel de prier vocalement ? L'oraison mentale est-elle d'obligation essentielle ? Voilà, je crois, ce que renferment vos questions. Non, il n'existe pas de commandement spécial , rigoureux , de la prière vocale pour les fidèles , et ils rempliraient absolument le précepte , en priant



dans l'esprit et dans le cœur. Toutefois, il est utile de formuler de temps en temps ses prières par des expressions, pour s'exciter à la ferveur, à la dévotion intérieure ; car, composé d'esprit et d'organes, l'homme trouvera souvent dans cet exercice un moyen puissant pour se porter avec plus d'ardeur au culte de Dieu, et lui faire l'hommage entier de sa nature, de toutes ses facultés, en les lui consacrant dans la prière vocale. Telle est, pouvons-nous dire, sa constitution, que les sentiments de son âme se produisent comme d'eux-mêmes par la parole et d'autres signes naturels, dès lors il ne doit point en réprimer la manifestation, à moins qu'elle ne devint, dans son acte de piété, un sujet de trouble, de préoccupation pour son esprit ; il faudrait, dans ces circonstances, faire des efforts pour l'arrêter, et se borner à l'oraison mentale.

Cette prière a été en usage dans tous les temps, même pour le culte personnel, le seul dont il s'agit ici, et nous la voyons mentionnée parmi les pratiques des Juifs, dans Osée, qui l'appelle le sacrifice des lèvres (14), et dans l'exemple que nous en donne la mère de Samuel. David parle aussi fréquemment de cette manière de prier, ainsi que vous avez dû le remarquer dans les cantiques de ce roi prophète. Le Nouveau-Testament a sanctionné cet usage de la prière vocale, d'abord par cette recommandation du Sauveur : *Dans vos prières, ne prononcez pas beaucoup de paroles, à l'exemple des Gentils. Orantes autem no-*

*ille multum loqui. Et vous priez ainsi* (1). *Offrons sans cesse*, dit saint Paul aux Hébreux, *offrons sans cesse à Dieu, par Jésus-Christ, une hostie de louanges*, c'est-à-dire, *le fruit des lèvres qui rendent gloire à son nom* (2). Ceci s'applique comme un devoir aux personnes consacrées à Dieu ; car elles ne rempliraient pas l'obligation de l'office quotidien en le méditant, ou en le parcourant des yeux ; la récitation est de précepte.

Dans le culte public, on loue le Seigneur par des psaumes, des hymnes et des cantiques, auxquels le peuple doit participer, selon les usages de chaque église. Rien n'est plus imposant, plus propre à exciter l'édification et la piété que cet acte solennel, cet hommage de milliers de voix et de cœurs qui s'élèvent ensemble vers le Tout-Puissant.

LE D. Puisque vous avez cité l'oraison Dominicale, je vous prie de m'expliquer ces paroles : « *Ne nos inducas in tentationem*, » dont le sens naturel semble faire entendre que Dieu peut nous induire à la tentation ; ce qui est me paraît incompatible avec sa sainteté et sa justice.

LE TH. Vous trouverez, je l'espère, la solution de votre difficulté dans la lettre suivante que j'ai eu l'honneur d'écrire au célèbre amiral Dumont-d'Urville, en 1841.

(1) Matth. 6, 7.

(2) Heb. 13.

Monsieur l'Amiral ,

J'ai l'honneur de vous adresser quelques remarques explicatives, concernant les observations que vous faisiez , dimanche , d'une manière si intéressante , sur ces paroles du *Pater* : « Ne nos inducas in tentationem. » Vous savez , monsieur, qu'elles ont été prononcées en hébreu *Syro-Chaldaïque*, langue usitée à Jérusalem à l'époque de Jésus-Christ ; ne possédant plus le texte hébreu de saint Matthieu , nous devons recourir aux traductions pour expliquer son Evangile. Voici donc la version grecque du passage que nous examinons : *Kai μὴ ἐκσενέγγης ἡμᾶς εἰς πειρασμόν* ; ces paroles sont aussi dans saint Luc, qui a écrit son Evangile en grec (14).

Le sens de la traduction latine et de ces mots : *Ne nos inducas in tentationem*, doit être un peu modifié par le texte grec ; car *ἐκσενέγγης* signifie à la fois *porter dans*, *vers* et *devant*, ce qui fera un sens différent dans l'application présente. Car si *ne nos inducas in tentationem* semble supposer que Dieu puisse nous induire à la tentation, il n'en sera pas ainsi dans cette version du texte grec : ne nous mettez pas en face d'une tentation, ne nous faites pas rencontrer une occasion qui offrirait à notre faiblesse un danger imminent de vous offenser.

Mais voici une explication plus simple et plus satisfaisante , peut-être. Nous pouvons prendre *ἐκσενέγγης*, *inducas*, *induisez*, dans la signification la

plus rigoureuse de porter dans , de conduire , de faire tomber réellement dans la tentation , sans altérer en aucune manière la sainteté divine ; il n'y a qu'à déterminer le sens de *tentation*. En français, ce terme exprime très-souvent une idée d'infraction , de péché , de sorte que induire quelqu'un à la tentation , c'est le solliciter au mal.

Vous savez, monsieur, qu'en hébreu צבא rendu par Πειρασμός, *tentatio*, signifie épreuve, condition pénible; Job disait en ce sens: הלא צבא לאנוש על ארץ מסה, a le même sens que *tentatio*, *exploratio*; Dieu se rira-t-il des épreuves des innocents : למסת נקימ לעג (9). Πειρασμός est très-fréquemment employé pour exprimer un essai. *Tentatio* a aussi souvent cette signification. Les tentations qui viennent de Dieu ne sont donc que des épreuves, des afflictions dont l'homme peut retirer de grands avantages pour la sanctification de son âme; aussi est-il dit de Tobie : « quia acceptus eras Deo , necesse fuit ut *tentatio* probaret te (12). »

Toutefois, le chrétien, qui doit toujours conserver le sentiment de sa faiblesse , demande à Dieu de n'être pas soumis à des épreuves où sa grande fragilité pourrait lui faire trouver une occasion de faute. « Vigilate et orate , disait le Sauveur à ses disciples , ut non intretis in *tentationem* (1). » Ainsi, des parents qui aiment tendrement

(1) Matth. 26.

un fils , l'unique objet de leurs espérances et de leur bonheur , supplieront le maître de la vie et de la mort de ne point mettre leur faiblesse à une épreuve dont la seule pensée les fait frémir. Cependant, si Dieu frappe le coup terrible, ils se résignent en chrétiens, et souvent ces âmes éprouvées , généreuses et fidèles , finissent par goûter l'onction de ces paroles sacrées : « Gaudium existimate, fratres, cùm in tentationes varias incidetis (1). »

Enfin , si l'on veut entendre par *tentationem* , ces tentations immorales qui, suivant l'expression de saint Jacques, viennent de la concupiscence et attirent l'homme au péché , nous dirons avec cet apôtre : « Nemo, cùm tentatur, dicat quoniam à Deo tentatur; Deus enim intentator malorum est; ipse autem neminem tentat, unusquisque verò tentatur à concupiscentiâ suâ abstractus et illectus (2). » Effrayé à la vue de tant d'ennemis qui le tourmentent au dedans, et l'obsèdent au dehors, le chrétien se tourne vers son Dieu pour invoquer sa puissante et miséricordieuse protection. Intimement persuadé qu'il ne peut être défendu, sauvé sans sa grâce, il le conjure de la lui accorder, de la maintenir, de l'augmenter en lui pour le moment du combat; et il emploie cette expression si énergique, « ne nos inducas in tentationem, » comme pour lui dire : Seigneur, vous connaissez

(1) Jacob, 1.

ma faiblesse , mon impuissance à me défendre contre les attaques incessantes de mes ennemis , ne m'abandonnez point ; ne me retirez pas votre appui, ne me laissez pas tomber, ou plutôt ne me jetez pas dans des tentations funestes; car, me retirer le secours de vos grâces , ce serait m'y précipiter, puisque sans vous je ne puis ni éviter ces tentations dangereuses, ni en triompher. » Ne nos inducas in tentationem » est le cri de l'infortuné suspendu sur l'abîme qui va l'engloutir, si la main bienveillante qui le soutient se retire et le laisse tomber (1).

Je désire , M. l'Amiral , que cette dissertation exégétique, etc.

*Ce 11 mai.*

LE D. La prière vocale accompagnée des dispositions intérieures qui la rendent agréable à Dieu, sera sans doute suffisante pour l'accomplissement du précepte ; car, en vérité, si la méditation était commandée, vous trouveriez bien peu de personnes dans le monde fidèles à ce devoir.

LE TH. Il faut s'entendre sur le mot de méditation. On peut d'abord l'envisager comme un recueillement intérieur qui sert à procurer, ou à faciliter la connaissance de quelque vérité utile ; ensuite , comme un exercice méthodique très-

¶ (1) On ne devra pas être surpris des citations renfermées dans cette lettre , en apprenant que M. l'amiral d'Urville était très-familier avec le latin et le grec, et qu'il lisait facilement la Bible dans le texte hébreu,

propre à nous exciter à la pratique de la vertu et à nous faire avancer dans les voies de la perfection. On convient que les simples fidèles, les gens du monde, comme vous les appelez, ne sont pas tenus absolument à cette seconde oraison mentale. Mais examinons s'il y a obligation pour tous de pratiquer la première, telle que nous l'avons envisagée?

Voyez d'abord comme les livres saints la recommandent, tantôt en déplorant les calamités de la terre, parce qu'on ne rentre pas dans soi-même pour se recueillir en son cœur (1), tantôt en prescrivant de réfléchir sur les préceptes du Seigneur (2). Ici ils rappellent les coupables à leur cœur (3). Là ils nous les représentent méditant en eux-mêmes (4), et demandant à être délivrés des dangers, des angoisses qu'ils n'auraient pu exposer sans les avoir considérés en eux-mêmes par la méditation. Voyez dans la parabole de la semence ce qui est dit du froment qui tombe sur la voie publique. C'est la parole de Dieu rendue stérile par défaut de méditation (5), comme l'exprime saint Grégoire : « On désespère de celui qui ne peut retenir l'aliment de la parole en lui, dit-il, car la nourriture de l'esprit c'est cette pa-

(1) Jérém. 12.

(2) Eccl. 3.

(3) Isa. 46.

(4) Ps. 68, 76.

(5) Matth. 13.

role divine (1); » saint Augustin veut qu'on rumine cette parole sacrée reçue par la prédication.

D'ailleurs la nature même de la vie chrétienne amène nécessairement l'homme à se recueillir de temps en temps pour tâcher de se connaître lui-même, de voir où il en est dans l'accomplissement de ses devoirs, et pour prendre les moyens les plus propres à s'y rendre fidèle. Qu'est, en effet, la vie du chrétien ? Nous la voyons dans les livres saints comparée tantôt à la culture d'un champ, d'une vigne, aux soins d'une bergerie. Tantôt elle est représentée semblable à une administration, à un négoce; ailleurs à une guerre qu'on va entreprendre. Nous pouvons dire aussi qu'elle est un voyage au milieu de nombreux précipices sur un sentier étroit. Or, toutes ces similitudes nous montrent la nécessité de rentrer souvent en soi-même par le recueillement et la réflexion, pour agir selon la sagesse et la prudence qu'on apporte à des affaires graves et sérieuses. Lorsqu'on a eu le malheur de tomber dans le péché mortel, comment s'exciter au repentir, à un amendement efficace sans la considération de la blessure qu'on s'est faite, des suites déplorables auxquelles on s'est exposé, et des moyens propres à rétablir notre âme dans la sainteté ? En considérant l'oraison mentale dans ce sens, nous pouvons dire, avec Gerson, qu'elle entre véritablement dans la nécessité d'une vie chrétienne. Ne vous préoccupez pas

(1) Hom. 15 et 80.



de la manière dont les simples, les ignorants pourront s'y livrer et la pratiquer. Dieu ne demande pas une chose impossible : que chacun porte à l'affaire de son salut la prudence, la réflexion dont il est capable pour des affaires temporelles de sa condition, et il remplira suffisamment l'obligation de ce recueillement chrétien ; d'ailleurs le secours de la grâce ne manquera jamais à ces âmes simples, pour les éclairer sur les moyens nécessaires à leur sanctification. La bonté de Dieu leur assure une direction spéciale de son Esprit saint, qui aime tant à se communiquer aux petits et aux humbles, pour leur enseigner les voies du salut et les y faire marcher.

LE D. En réduisant l'oraison mentale à cette explication, je suis pleinement de votre avis, et il ne me paraît pas possible d'accomplir les devoirs d'une vie raisonnable et chrétienne sans rentrer en soi-même quelquefois ; l'instinct même de sa nature porte l'homme à réfléchir selon ses facultés, à ce qui l'intéresse dans la vie. Avant que vous ne passiez à une autre matière, je me permettrai une demande qui va vous paraître fort singulière de la part d'un homme profane, et si étranger aux habitudes mystiques : c'est que vous me fassiez connaître en quelques mots la théorie de l'oraison mentale, comme la pratiquent ces âmes privilégiées qui se sanctifient dans l'exercice des plus sublimes vertus.

LE TH. Je vous donnerai ces explications avec grand plaisir ; et qui sait si quelque jour, vous ne

passerez pas de ces théories à la pratique ? Au reste, cette question vous plaira, j'en suis sûr, sous le rapport intellectuel et philosophique.

Nous nous ferons une idée de l'oraison mentale en disant qu'elle est un exercice à la fois de l'esprit et du cœur, de l'entendement et de la volonté, auquel l'homme se livre pour devenir meilleur. Les opérations de l'entendement ont pour objet la vérité, qui nous apparaît tantôt comme principe, tantôt comme déduction. Il a pour auxiliaires le jugement, la mémoire, quelquefois même l'imagination, et pour résultat, l'admiration ou le blâme, l'estime ou l'improbation pour l'objet dont il s'occupe, suivant l'appréciation qu'il en fait. Le bien considéré et proposé par l'entendement, est l'objet des opérations de la volonté, et de là proviennent les affections, le désir, l'espérance, les résolutions; ou l'éloignement, l'aversion, l'horreur, si l'objet est présenté par l'intellect, en opposition à notre bien, à notre bonheur.

L'exercice distinct de ces facultés de l'âme établit une division naturelle dans l'oraison mentale, dont la première partie est appelée méditation, et la seconde, application ou mouvement de la volonté. Dans la méditation, l'entendement s'exerce d'une manière spéciale par l'étude, la considération d'un sujet qu'il tourne et retourne pour l'examiner sous toutes ses faces. D'un principe qu'il perçoit, il passera à ses conséquences, et si le sujet est moral, l'attention, la recherche se porteront sur les moyens propres à obtenir un

résultat pratique. Dans ces considérations et ces recherches, l'entendement aura souvent besoin de la mémoire, quelquefois aussi de l'imagination pour se saisir davantage du sujet, et le pénétrer plus profondément. Mais il doit toujours commander à ces facultés, les diriger, et s'en servir comme d'instruments dociles, sans avoir à subir leurs impressions. Si la méditation a pour objet un dogme religieux, un sentiment analogue devra suivre ces opérations ou d'une manière partielle, ou en se portant à la fois sur l'ensemble du sujet. Si l'objet de cet exercice est relatif aux mœurs, il provoquera l'estime ou le mépris, et par suite, on s'occupera des moyens de l'atteindre ou de l'éviter, mais sans y exciter encore sa volonté; c'est toujours l'opération de l'entendement; voilà ce qu'on appelle méditation.

Tout ce travail ne serait qu'une étude, qu'une théorie philosophique, si l'on n'y ajoutait l'exercice de la volonté; car ce n'est pas la seule connaissance du bien et du mal qui nous fait bons ou meilleurs; nous devenons tels par l'affection au bien, et par l'horreur du mal. D'où il résulte que l'oraison mentale ayant pour but de corriger nos défauts, ou d'augmenter la vertu en nous, la méditation doit être suivie de l'application de la volonté.

Méditation et application de la volonté, telles sont les deux parties de l'oraison mentale, qui ne doivent pas cependant s'exercer au même degré;

il faut employer la première comme un moyen de mouvoir la volonté; et lorsque cet effet est acquis, il est utile de suspendre la méditation pour y recourir encore après que la volonté aura terminée toute son opération. Car il faut la laisser s'exciter fortement, s'échauffer, s'enflammer dans la poursuite du bien, et se remplir, se pénétrer d'aversion et d'horreur pour le mal; tel est le but de l'oraison mentale. On voit donc que l'application de la volonté est la partie principale dans cet exercice, puisqu'elle nous détermine au bien, nous le fait embrasser, et y attache notre cœur.

LE D. Je désire vivement que vous m'expliquiez les dispositions nécessaires pour se livrer avec fruit à cet exercice de l'oraison mentale.

LE TH. Il en est de deux sortes, que nous appellerons les unes humaines, philosophiques, et les autres religieuses. Pour posséder ces premières dispositions, il est essentiel de contracter l'habitude du recueillement. Car, si nous ne savons ramasser nos facultés, les isoler de ce qui est hors de nous, il sera impossible de les appliquer à un sujet sérieux. Aussi, voyez comme les philosophes du paganisme se condamnaient au silence, à la retraite, pour rendre l'entendement plus propre à la recherche de la vérité, et la volonté plus libre de se porter au bien. Nous retrouvons ces exemples de recueillement dans un grand nombre de nos docteurs chrétiens, hommes de la plus éminente philosophie, qui ont tant

illustré l'Eglise de Jésus-Christ par leur science et leurs vertus.

Au recueillement doit se joindre le calme des passions. Vous le savez, il en est dont le siège est dans l'esprit, comme l'orgueil, la jalousie, etc. D'autres affectent le cœur et la partie sensitive, par exemple, la haine, la colère, la vengeance, les inclinations charnelles. Or, toutes ces passions qui obscurcissent l'entendement et enchaînent la volonté, rendent l'oraison mentale impossible, si on ne parvient à les dompter par de grandes violences et des efforts constants.

Une autre condition pour se rendre ces exercices utiles, c'est de s'y livrer souvent, et d'accoutumer ainsi l'entendement à des considérations sérieuses, et la volonté à se mouvoir avec facilité vers la poursuite du bien.

Des théologiens prétendent qu'on ne doit pas faire choix d'un sujet pour l'oraison mentale, et qu'il est mieux de s'attacher à celui qui s'offrira de lui-même à l'esprit; c'est, disent-ils, le sujet que l'âme goûte davantage, et dont elle doit retirer plus de profit. Mais d'autres jugent plus utile de s'imposer une matière et de la bien déterminer, pour éviter ces méditations vagues, indécises, toutes stériles et pour l'esprit et pour le cœur. D'ailleurs notre âme s'illusionnerait bien souvent dans ces sortes d'improvisations, en se livrant à des sujets d'oraison mentale qui lui offriraient fort peu d'utilité. On conçoit que l'homme, dans la justice originelle, aurait pu

s'abandonner à ces sortes d'inspirations et obéir à l'attrait de son cœur. Pour lui, cet exercice eût été une jouissance, un bonheur, on peut dire que tous les sujets lui auraient présenté des moyens propres à l'élever à Dieu. Aujourd'hui nous sommes bien éloignés de cette heureuse condition, ayant à chercher des remèdes à nos infirmités naturelles et aux blessures de chaque jour que nous nous faisons par le péché. C'est le besoin, l'utilité, et non pas l'attrait, qui doivent déterminer nos sujets d'oraison mentale, et nous les faire accepter.

Si l'on veut que cet exercice soit profitable, il ne faut pas sortir d'un sujet sans l'avoir approfondi ; car en se bornant à l'entrevoir, à l'effleurer, on n'obtiendra aucun résultat utile, parce que l'entendement n'ayant pu s'appliquer à le considérer, la volonté ne pourra être suffisamment déterminée vers la poursuite de ce bien moral, et s'y attacher. Pour exciter ce mouvement de la volonté, on doit terminer l'exercice par quelques résolutions particulières et analogues à la matière qui a été examinée : qu'on ne se borne point à un désir vague, indéfini, de devenir meilleur. Il faut à nos facultés des moyens et un but précis ; autrement elles ne s'exerceront que dans l'indécision, et dans de stériles velléités. Ces premières conditions de l'oraison mentale ont dû vous paraître toutes naturelles. Aussi les avons-nous appelées humaines, philosophiques, et jamais, sans les remplir, on ne peut espérer

d'arriver par l'oraison mentale à la connaissance de la vérité, ni à la pratique de la vertu.

LE D. Vous venez de rendre évidente la nécessité de ces conditions philosophiques. En quoi consistent les dispositions religieuses qui doivent accompagner l'oraison ?

LE TH. Le recueillement de l'esprit, le calme des passions, le choix du sujet de l'oraison mentale, la persévérance dans cet exercice, des résolutions particulières, telles sont les principales dispositions que nous venons d'examiner. Il en est d'un ordre supérieur que nous pouvons appeler religieuses ; car elles nous mettent en rapport avec Dieu, nous tiennent en sa présence, et appellent ses grâces sur notre âme. Le chrétien doit tendre à la pratique de la vertu autrement que le philosophe, par des motifs et dans un but surnaturels, ce qu'il ne peut réaliser sans l'influence de la grâce divine, et des considérations placées au dessus de sa nature. Dès-lors, c'est dans l'esprit de foi, en la présence de son Dieu qu'il aura à entreprendre et à achever ce travail de sanctification. D'abord, il apprécie comme un bienfait signalé de s'entretenir avec le Dieu de toute perfection ; il adore sa grandeur, contemple sa miséricorde et sa bonté, qui lui sont comme un encouragement et un appui. Par un profond sentiment de vénération et d'amour, il purifie son cœur et se dégage, le plus possible, de ses sens, pour s'élever jusqu'à Dieu. Ensuite, commence l'exercice de l'entendement, qui doit se livrer à

**des considérations puisées dans la foi , et exciter la volonté par des motifs de l'ordre surnaturel ; sans cette condition , on n'aurait qu'un travail philosophique et tout humain. De temps en temps on doit suspendre l'action de l'entendement , et arrêter le mouvement de la volonté , comme pour recueillir l'inspiration de Dieu , et recevoir son impulsion ; ce que les mystiques appellent la *partie passive* de l'oraison. Après ces opérations de l'entendement et de la volonté , il faudra recourir au Seigneur pour apprendre de lui les résolutions les plus utiles à l'état de notre âme , et nous proposer fermement d'y être fidèles avec sa grâce. Ici il faut encore adorer ce Dieu tout-puissant et bon , le remercier de ce qu'il a voulu nous souffrir en sa présence , et terminer cet entretien avec le pieux désir de le reprendre aussitôt que les circonstances le permettront. Telles sont à peu près les conditions religieuses que le chrétien tâche d'apporter à l'exercice de l'oraison mentale.**

Je regrette d'avoir été si long dans ces développements que vous avez provoqués , et peut-être avez-vous été un peu puni de votre curiosité.

LE D. Non , je puis vous l'assurer : cette explication de l'oraison mentale ne m'a pas paru longue , un seul instant ; et , s'il faut vous en faire l'aveu , il est peu de sujets qui m'aient autant intéressé. Il m'en restera cet avantage au moins , que je ne regarderai plus l'oraison comme un exercice de dé-



votion minutieuse réservée aux ecclésiastiques et aux communautés religieuses. Rien ne me paraît plus digne, plus grand, plus philosophique pour l'homme, que ces entretiens sublimes avec son Dieu.

---

## VINGT-NEUVIÈME ENTRETIEN.

---

### LE CULTE DE LATRIE. — LA CANONISATION.

LE D. Vous avez traité, ce me semble, tout ce que vous aviez annoncé sur la prière.

LE TH. Nous passerons donc à l'adoration, qui est le troisième acte de la vertu de religion. *Adorer* nous vient du latin *adorare*, honorer, vénérer, saluer. Il dérive peut-être de l'hébreu אָדָר *adar* ou bien de l'usage de se tourner vers le Seigneur en le priant *ad oro*. Ou encore de *ad ora*, de ce que les anciens portaient leur main à la bouche pour adorer la divinité. Aussi n'est-ce pas dans le mot lui-même qu'on doit chercher à en connaître la signification; mais il faut interroger l'intention de celui qui l'emploie. En le prenant, selon le sens ordinaire de l'Eglise, comme l'expression du culte suprême du Seigneur, nous pourrions dire qu'*adoration* signifie un culte rendu à Dieu, premier principe, conservateur et fin dernière de toutes les créatures. Par ce culte, nous reconnaissons notre dépendance de cet Etre sou-

verain, et la distance infinie entre sa puissance, sa majesté, sa grandeur et notre néant.

L'adoration est caractérisée d'une manière encore plus expresse par le mot *latrie*, qui ne s'applique qu'au service de Dieu. *Vous adorerez notre Dieu, et vous ne servirez que lui.* Κέρτιόν τὴν Θεόν σου προσκυνήσεις καὶ αὐτῷ μόνῳ λατρεύσεις (*Matth. 4*). L'adoration est intérieure, lorsqu'elle s'opère dans notre âme, sans aucune manifestation ; mais l'homme ne s'est jamais borné à ce culte purement interne ; partout il l'exprime au dehors par des signes analogues à ses sentiments. Tel est l'instinct de sa nature, il sent, il comprend qu'il doit adorer le créateur d'esprit et de corps, pour lui faire hommage de toutes ses facultés. Cependant on ne trouve nulle part un signe exclusivement consacré au culte de latrie. Chez les hébreux on s'inclinait : Abraham se leva et adora le peuple וישתחו (1), et ils adoraient Dieu. ו בשתחווים ליהוה (2). On portait aussi la main à la bouche, comme l'indique cette expression de Job : *Si j'ai porté ma main à ma bouche pour adorer le soleil et la lune* (31) וחסק ידי לפי. Je me réserverai toute bouche qui n'a pas baisé la main pour adorer Baal... (*Reg. 1. 3. 19*). Les Grecs s'inclinaient profondément, ce qui est souvent exprimé par Προσκυνεῖν. Ce terme signifie encore baiser la terre en se prosternant, ou porter sa main à la bouche, suivant

(1) Gen. 23.

(2) 1. Reg. 1.

**l'usage des Hébreux.** On voit encore qu'ils employaient la *gémulation*, *qu'au nom de Jésus, tout genou se fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers* *ὅτι γονυακάμει* (*Phil. 2*). Chez les Romains, on trouve ces mêmes signes usités et pour la divinité, et pour les hommes. Ainsi ces manifestations de respect doivent être déterminées par l'intention, n'ayant par elles-mêmes aucune signification précise, et exclusivement affectée à un usage spécial.

J'ai insisté à dessein sur le sens indéfini du mot *adoration*, et sur le signe extérieur de ce culte, pour vous faire remarquer l'injustice des protestants, alors qu'ils reprochent aux catholiques de rendre le culte suprême d'adoration aux saints. On s'est servi quelquefois, il est vrai, du terme *adorare* pour exprimer la vénération à l'égard de ces amis de Dieu; on s'incline, on se prosterne encore devant leurs images; mais puisque ce mot et ces actions n'ont pas de sens, de signification déterminés, il faut évidemment les expliquer et les juger par l'intention de celui qui les emploie.

Nous avons dit de la prière vocale qu'elle doit être accompagnée de dispositions intérieures pour honorer Dieu, et obtenir des grâces; il en est de même de l'adoration extérieure, il faut l'offrir en esprit et en vérité (*Joan. 4*), c'est-à-dire que ces marques sensibles de respect témoignées au Seigneur, expriment le culte de notre âme, ses véritables sentiments. Je ne pense pas nécessaire de

vous exposer les droits du Tout-Puissant au culte de l'adoration intérieure; nous portons cette obligation gravée dans nos âmes, et presque tous nos actes religieux en sont en quelque sorte l'expression. Quant à l'adoration extérieure, l'homme en trouve dans sa nature la connaissance et le devoir. Saint Augustin la juge nécessaire pour offrir le culte sensible que nous devons à Dieu, aussi bien que celui de l'esprit; elle élève notre âme, et rend plus profonds les sentiments que nous exprimons au Seigneur. Aussi est-elle en usage chez tous les peuples et dans toutes les religions. Ordinairement c'est par le sacrifice qu'elle se pratique, comme nous le verrons en examinant la question de l'eucharistie à laquelle nous rattacherons ce qui concerne les sacrifices anciens.

LE D. J'ai écouté avec beaucoup d'attention et de plaisir ces notions relatives à l'adoration, et, comme vous l'avez observé, elles servent à démontrer l'injustice des protestants, lorsqu'ils reprochent à l'Eglise catholique de rendre le culte suprême à d'autres qu'au Créateur, parce qu'elle emploie parfois le terme adoration, et des signes extérieurs, comme l'inclination profonde, pour exprimer sa vénération aux saints et à leurs images. Ce mot *adorer* ayant dans les langues anciennes et modernes une signification indéfinie comme les actes qu'il exprime, doit être expliqué par l'intention. Si donc je me tiens à genoux pour adresser une prière à la sainte Vierge, ou que je me prosterne devant son image, on ne pourra dire

que je l'adore, alors que ce n'est point ma volonté ; pas plus que les cardinaux n'adorent le souverain pontife après son élection , en se prosternant devant lui, bien que cette cérémonie s'appelle encore l'*adoration*. J'ai cependant quelques difficultés à vous proposer sur les honneurs rendus à l'humanité de Jésus-Christ, et aussi sur le culte des saints et de leurs images. Veuillez donc me dire comment on justifie l'adoration de la nature humaine du Sauveur.

LE TH. Je vous prie de consulter vos souvenirs sur ce que nous avons dit de l'union hypostatique du Fils de Dieu avec la nature humaine. Il en résulte qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une personne , celle du Verbe. Il est vrai aussi que cette union, une fois contractée, n'a jamais été dissoute, et qu'elle subsistera toujours. Si elle venait à cesser, il est clair que l'humanité séparée de la personne du Verbe ne pourrait , en aucune manière, être l'objet du culte d'adoration. Votre difficulté ne porte pas, je pense, sur cette hypothèse, elle a pour objet la nature humaine unie au Verbe divin. Vous ne comprenez pas comment dans cette union elle est honorée du culte de latrie. Cela vient de ce que vous ne considérez pas assez qu'étant devenue nature du Verbe, on ne doit pas la séparer dans le culte rendu à cette personne divine. Ecoutez comment saint Athanase s'exprime à ce sujet : « Nous n'adorons pas une créature, mais le maître de la créature, le Verbe incarné. Par elle-même, la chair est à la vérité

créature, mais elle est devenue corps de Dieu. Qui donc portera la folie jusqu'au point de dire au Seigneur : Quittez ce corps afin que je vous adore (*Epist. ad Adelph.*). » Il dit encore dans son livre de l'incarnation : « En adorant le corps du Seigneur, nous n'adorons pas la créature; mais l'adoration est rendue à celui à qui est le corps. » Un célèbre concile tenu à Rome sous Martin 1<sup>er</sup>, en 649, a porté cette définition explicite. « Si quelqu'un n'adore pas en une seule adoration le Verbe incarné avec sa chair, qu'il soit anathème; car telle est la tradition de l'Eglise dès le commencement. »

Nous remarquons aussi dans les livres saints ce dogme de la foi, et d'abord dans la lettre de saint Paul aux Philippiens, où, après avoir parlé des humiliations, de l'obéissance et de la mort de Jésus-Christ, l'apôtre ajoute : *C'est pourquoi, Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers* (2). Il écrivait aussi aux Hébreux : *Lorsqu'il introduit de nouveau son premier né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent* (1). Il est évident que ces passages se rapportent à Jésus-Christ, et non pas seulement au Fils de Dieu, au Verbe seul séparé de la nature humaine. Nous ne devons donc pas faire nous-mêmes cette séparation. Vous avez vu, dans l'entretien sur l'incarnation, que la vierge Marie est véritablement mère de Dieu *Genitrix*, de celui, par conséquent, qui a

droit à un culte de latrerie. Or, en lui donnant le nom sublime de mère de Dieu, on ne sépare pas du Verbe la chair engendrée par Marie. Il en est de même pour l'adoration, on ne considère pas l'humanité séparée du Verbe, ni le Verbe divin séparé de l'humanité; mais c'est une et commune adoration rendue à la fois au Verbe, à l'humanité qui lui est unie hypostatiquement, enfin à Jésus-Christ.

Au moins, direz-vous peut-être, ce ne sera qu'un culte relatif, rendu à l'humanité et rapporté au Verbe? Quelques théologiens l'ont ainsi expliqué. Toutefois, ce sentiment ne paraît pas assez conforme à l'enseignement catholique, qui porte une seule et même adoration, rendue à la fois au Verbe fait chair, à Jésus-Christ, et non pas une simple adoration relative. Il y a d'ailleurs quelque danger de Nestorianisme dans cette manière d'expliquer l'adoration de l'humanité unie à la personne du Verbe. Car Nestorius admettait aussi une adoration de latrerie, mais seulement relative, en disant : « A cause de celui qui est caché, j'adore celui qui paraît. » Pour nous, disons plutôt avec les docteurs catholiques : « Si quelqu'un n'adore pas d'une seule adoration le Verbe incarné avec sa chair, qu'il soit anathème, » telle est la tradition de l'Eglise dès le commencement.

LE D. Avant d'examiner le culte des saints en lui-même, je vous prie de me dire s'ils jouissent actuellement au ciel de la vision béatifique; puis sur quoi on se fonde pour affirmer que tels



et tels sont véritablement morts dans la sainteté?

LE TH. L'occasion de répondre avec étendue à votre première question se présentera bientôt, ici, je veux me borner à vous indiquer sur quelles autorités nous affirmons que les saints jouissent de la vision béatifique. « Nous croyons, déclare » le concile général de Lyon, que les âmes de ceux » qui, après avoir reçu le saint baptême, ne se » sont rendus coupables d'aucune faute; que » celles aussi qui ayant contracté quelque tache, » en ont été purifiées, ou ayant encore le corps, » ou après qu'elles en ont été séparées, nous » croyons que ces âmes sont incessamment reçues » dans le ciel. » « Nous définissons, porte le concile de Florence, que les âmes de ceux qui, » après le baptême, n'ont contracté aucune tache » de péché; que les âmes de ceux aussi qui, après » avoir péché, ont été purifiés, sont aussitôt reçues dans le ciel, et qu'elles y voient Dieu intuitivement en son unité et sa trinité tel qu'il est. » Le concile de Trente a aussi déclaré : « Que les saints qui règnent au ciel avec Jésus-Christ offrent à Dieu des prières pour les hommes (S. 25). » Vous avez là, dans la lettre aux Philippiens, en quels termes énergiques saint Paul exprime le désir d'être avec Jésus-Christ par la dissolution de son corps. « Ce qui est, sans comparaison, le meilleur (pour moi), ajoute-t-il; et d'un autre côté, il est plus utile pour votre bien que je demeure encore en cette vie (1). Ces désirs,

tion des saints. Telle est la doctrine de saint Thomas, de Melchior-Canus et des plus grands théologiens, exposée par Benoît XIV dans le célèbre ouvrage de la canonisation. Après cela, peu importe que cette décision tire sa vérité, ou de l'infailibilité du pape (c'est mon sentiment), ou de l'adhésion des évêques répandus dans la catholicité; elle appartient à l'Eglise enseignante, et à ce titre, elle devient une règle de certitude pour nos croyances catholiques. Je vous prie d'observer que la béatification n'étant pas une définition, un décret décisif, ne peut avoir la même autorité que la canonisation; nos considérations ne s'appliquent qu'à ce jugement solennel. Voilà ce qui se fait dans l'Eglise depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle, pour connaître avec certitude la sainteté des personnages auxquels on rend un culte religieux.

Dans les temps antérieurs, les évêques examinaient le martyre ou la vie sainte des disciples du Christ, qu'on jugeait dignes d'être honorés comme les amis de Dieu. Nous voyons le soin qu'ils mettaient à envoyer des personnes de confiance pour assister au supplice des chrétiens condamnés pour la foi. On recueillait les interrogations, leurs réponses, leurs actions, on signalait leur constance dans les tourments, leur victoire glorieuse, et l'évêque appréciait, jugeait et prononçait, après s'être aidé de tous les moyens propres à l'éclairer. Ce jugement était ensuite communiqué aux évêques voisins, et de proche en proche, il se répan-

daît dans les Eglises de la chrétienté. Quant aux serviteurs de Dieu qui ne versaient pas leur sang comme martyrs de la foi, on examinait attentivement leur vie, leurs vertus, et quelquefois le peuple les déclarait saints par acclamations ; c'était ordinairement sur des faits miraculeux qui attestaient leur sainteté. Il faut cependant avouer que des abus ont pu se glisser dans ces béatifications particulières, et c'est pour y mettre fin que les papes ont appelé ces causes à leur tribunal, et se les sont réservées.

Alors donc, allez-vous dire, nous ne savons pas d'une manière positive si les personnages honorés comme saints avant le XII<sup>e</sup> siècle le sont véritablement ? Faisons deux classes de ces serviteurs de Dieu, et plaçons dans la première ceux dont le culte est local, restreint à une ville, à une province. On convient que vous n'aurez pas tous les motifs absolument désirables et positifs pour prononcer avec pleine certitude sur leur sainteté. Mais où trouverez-vous les preuves contraires ? les présomptions ne sont-elles pas acquises à la légitimité du culte rendu à ces personnages depuis si longtemps ? serez-vous autorisé à blâmer ceux qui les honoreront suivant des traditions locales, remontant à l'époque où ce culte a commencé ? Comment supposer aux fidèles qui les ont invoqués les premiers, de l'imprudence, de la légèreté dans ce témoignage de leur vénération ? Les masses ne sont pas faciles à l'accorder sans des raisons puissantes, manifestes, et si un premier mouvement

de surprise le leur arrachait, bientôt elles revendraient sur leur jugement précipité et le rectifieraient. Au reste, vous vous abstenrez de ce culte, si bon vous semble, l'Eglise ne vous l'impose pas; mais, encore une fois, vous n'avez pas de motifs suffisants pour déverser le blâme sur ceux qui honoreront ces serviteurs de Dieu.

La deuxième classe se compose de ces personnes qui reçoivent un culte dans toute l'Eglise, comme les apôtres, certains martyrs, des docteurs, etc., reconnus comme saints et honorés dans la catholicité. Ici, appuyé sur l'infailibilité de l'Eglise de Jésus-Christ, vous serez certain que ces serviteurs de Dieu ont mérité le culte que nous leur rendons. On pourrait autrement concevoir des doutes sur la pureté de ce culte religieux, reconnu, pratiqué, recommandé par l'Eglise elle-même, on serait en droit de reprocher à ce tribunal auguste, établi par le divin Sauveur, d'agir avec témérité en portant les fidèles à honorer, à invoquer comme saints des hommes et des femmes qui peut-être ont encouru la réprobation, et la subissent dans l'enfer. Nous croyons, nous affirmons impossible que l'Eglise catholique, la sainte épouse du Christ, la colonne de la vérité, soit exposée à d'aussi injurieuses accusations. Mais, rassurons-nous, elle s'explique suffisamment par sa conduite, sur la légitimité d'un tel culte, dont l'examen et le jugement appartiennent à la morale, aux pratiques religieuses, objets essentiels de son infailibilité.

---

## TRENTIÈME ENTRETEN.

---

### LE CULTE DES SAINTS.

LE D. Le culte des saints, dont vous allez parler aujourd'hui, est je crois un point capital de dissentiment entre les catholiques et les protestants; aussi dois-je espérer que vous le traiterez avec tous les développements désirables.

LE TH. Oui, les ministres protestants nous font un crime du culte des saints, et ils nous dénoncent aux ignorants de leurs sectes comme des sacrilèges et des idolâtres. Pour être juste envers la plupart de ces messieurs, je suis bien persuadé qu'ils savent apprécier cette terrible imputation, en n'y ajoutant aucune foi. Mais ils ont à subir le système de la secte, qui leur impose une accusation si capitale contre les catholiques. Leurs religionnaires ont été élevés dans cette croyance, si propre à les tenir séparés de nous; et grande serait leur surprise, si dans le prêche on allait leur avouer qu'il n'y a rien à blâmer dans le culte des saints, et que, jusqu'à ce jour, on a eu le tort de reprocher à l'Eglise romaine ce grief d'idolâ-

trie ; les auditeurs pourraient bien se raviser et se dire , avec beaucoup de raison : Si vous êtes forcés de rendre aux catholiques cette justice tardive sur un point si important , il est fort à présumer que les autres imputations faites par nos pères ne sont pas mieux fondées , et en *examinant* cette fois avec les lumières du bon sens , un grand nombre peut-être auraient le bonheur de découvrir la vérité , et de l'embrasser. Ainsi , c'est un parti pris, un système à suivre, les ministres continueront de nous signaler comme d'abominables idolâtres (1).

Vous vous rappelez ce que nous avons dit dernièrement de l'adoration ; c'est un terme vague , indéfini, employé dans les livres saints, tantôt pour exprimer le culte souverain rendu à Dieu seul ,

(1) J'éprouve une grande joie en citant les lignes suivantes de M. Muller , ministre protestant. Qu'il juge les catholiques avec la même justice sur les autres points qui séparent les protestants de notre communion ; qu'il ait beaucoup d'imitateurs de son impartialité , et bientôt nous n'aurons plus à déplorer l'égarement de nos frères !

» Dans le livre de l'Exode , Dieu dit à Moïse : « Tu feras deux chérubins d'or ; tu les feras d'ouvrage fait au marteau , aux deux bouts du Propitiatoire. » La défense faite aux Juifs d'avoir des images taillées n'est donc pas absolue, elle ne s'applique donc qu'aux images faites pour être mises à la place de Dieu... Les catholiques n'adorent pas plus les images , même en se mettant à genoux devant elles pour prier , que nous n'adorons le volume que nous tenons dans nos mains en priant , ou les images chéries de nos parents , de nos amis , que dans un moment d'attendrissement nous portons souvent à nos lèvres...

» Nier l'utilité de ces choses en matière de morale, c'est nier l'empire des choses sensibles sur des êtres qui ne sont pas de purs esprits. Ce n'est pas Dieu qui a besoin de cet extérieur , c'est nous. »

tantôt pour signifier la vénération témoignée à un personnage distingué par sa position ou ses vertus. Ainsi, nous servirions-nous de cette expression dans le culte des saints, nous ne donnerions aucun sujet d'être assimilés à des idolâtres, puisque nous n'avons jamais eu l'intention d'offrir à la créature le culte suprême réservé à Dieu seul. Cependant, nous n'employons même pas le mot *adorer* en honorant nos saints; on y consacre les termes de vénération, d'honneur, de respect, d'invocation; et afin de distinguer leur culte de celui de Dieu, et pour ne laisser aucune équivoque dans le sens de cette expression, nous appelons ce dernier *culte de latrie*, tandis que les honneurs rendus aux saints nous les désignons par *culte de dulia*, et *hyperdulia*, s'il s'agit de la très-sainte Vierge, que nous honorons d'une vénération particulière, à cause de sa qualité de mère de Dieu, mais sans sortir du culte de *dulia*; c'est le même pour le fond, la différence ne consiste que dans le degré.

Examinons donc le culte des saints en lui-même, et sur quels fondements il est établi dans l'Eglise catholique. On voit fréquemment dans l'Ancien-Testament des honneurs extraordinaires rendus à des anges (1), à des hommes regardés comme des amis de Dieu, remplis de sa sagesse et de sa puissance (2). Nul doute que ces témoi-

(1) Gen. 18. — Jos. 5. — Tob. 12.

(2) Reg. 5, 5, 18 et 42. — Dan. 2.

gnages de vénération ne fussent un culte religieux proprement dit, fondé sur la persuasion que ces anges et ces hommes jouissaient de l'amitié de Dieu et de ses communications intimes, directes, soit pour la connaissance de l'avenir, soit pour opérer les prodiges les plus éclatants. Donnez-vous la peine de lire dans le texte les circonstances dans lesquelles ces honneurs leur sont adressés, vous y distinguerez toujours les motifs que nous signalons.

Si ces mêmes personnages ou d'autres saints qui jouissent du bonheur du ciel paraissent au milieu de nous, qui pourrait nous blâmer de leur offrir les mêmes hommages de notre vénération, en suivant des exemples sanctionnés par l'autorité de l'Esprit saint? Comment donc nous faire un crime de leur rendre ce culte religieux, alors qu'ils sont devant le trône de Dieu, et dans la jouissance de la souveraine félicité? A moins d'avouer que la gloire de la vision béatifique a détruit ou diminué leurs qualités et les autres motifs qui nous portent à les honorer : au fond, peu importe, où se trouvent les amis de Dieu, il s'agit de savoir si on peut, sans devenir idolâtre, leur rendre un culte religieux.

Les exemples que nous avons cités le prouvent manifestement ; car ces honneurs sont l'expression d'un culte religieux, basé sur des qualités surnaturelles, et non des témoignages de respect purement civils. N'est-ce pas comme ministres et amis de Dieu que les anges reçoivent des honneurs?



Quest-ce que Abdias pouvait vénérer dans Elle, en se prosternant en sa présence, sinon l'homme de Dieu? quel autre motif aurait été capable de faire tomber le superbe Nabuchodonosor aux pieds de Daniel, son captif? Et cependant nous ne voyons pas les envoyés de Dieu, non plus que les prophètes, repousser ces honneurs comme une idolâtrie! et l'Esprit saint ne flétrit point, ne condamne pas ces honneurs, non plus que les personnages qui en sont l'objet! Nous le demandons encore aux protestants, qu'ils nous expliquent comment ce respect religieux, pourra être accordé à des anges, à des hommes sur la terre, et devenir un acte criminel, si nous l'adressons aux anges et aux saints qui sont au ciel?

Je vous ferai remarquer aussi que, bien loin de rendre aux saints un culte suprême et indépendant de Dieu, nous attribuons à sa grâce les qualités éminentes dont ils sont doués. S'ils ont donné de grands exemples de courage, en mourant pour la foi au milieu des plus cruels supplices, ou en pratiquant avec constance les vertus héroïques du christianisme, c'est toujours à Dieu qu'ils en sont, et que nous les en croyons redevables. En honorant les saints, on honore donc, on célèbre à la fois la miséricorde du Seigneur, sa puissance, ses bontés, et le triomphe de sa grâce.

A entendre la plupart des ministres protestants, on croirait qu'en honorant les saints, nous les regardons comme autant de dieux, imitant en cela les payens dans l'apothéose de leur grands hom-

mes divinisés. Imputation absurde , vraiment inconcevable , si elle était crue par ceux qui nous l'adressent. Jamais , dans l'Eglise catholique , on n'a prétendu élever les saints jusqu'à la participation insensée et impie du culte souverain ; nous les honorons comme les serviteurs et les amis de Dieu , les laissant toujours à une distance infinie du culte d'adoration , exclusivement réservé au Créateur.

Au reste , il faudrait faire remonter cette accusation d'idolâtrie jusqu'aux premiers siècles du christianisme , où le culte des saints était déjà connu , établi et pratiqué. Vers le commencement du II<sup>e</sup> siècle , saint Ignace désirait que son corps fût consumé , de peur que les fidèles ne fussent inquiétés pour avoir recueilli ses restes. Les vœux du saint martyr n'ayant pas été exaucés , ses reliques furent portées à Antioche , comme un trésor inestimable , et déposées dans l'Eglise par vénération pour le saint évêque ; et chaque année , à la même époque , ils se réunissaient dans le temple sacré pour y célébrer le triomphe du généreux athlète de Jésus-Christ (1). Voyez encore , dans les Actes des Martyrs , ce qui est rapporté de saint Policarpe : « L'ennemi du salut fit suggérer , par les Juifs , au proconsul , de défendre que ce corps nous fût livré , pour l'ensevelir , de peur , disaient-ils , qu'ils ne quittent le crucifié pour adorer celui-ci ; il y est dit aussi qu'on célébrera , par une

(1) Act. Mart.

solennité, le jour de son glorieux triomphe. » Le peuple chrétien honore solennellement la mémoire des martyrs ; mais nous ne leur rendons pas le culte de latrie , il n'appartient qu'à Dieu (1).

Il est certain , dit le cardinal Bellarmin , qu'on a publiquement invoqué les martyrs , établi des fêtes , érigé des basiliques en leur honneur dès les premiers siècles de l'Eglise ; les confesseurs ont été honorés plus tard (2). Les historiens ecclésiastiques s'accordent à assigner le IV<sup>e</sup> siècle pour l'origine de ce culte rendu aux justes qui s'étaient sanctifiés par la pratique des vertus héroïques ; « car , écrivait saint Cyprien , il y a plus d'une couronne pour le chrétien ; s'il l'a trouvée dans la persécution , la paix a aussi ses palmes , ses triomphes dans les combats qu'on livre à ses passions (3). » On cite parmi les premiers qui ont reçu ces honneurs publics , saint Antoine , saint Hilarion , saint Ephrem , etc. « Voici , écrivait saint Grégoire de Nysse , vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle , le jour où nous devons honorer saint Ephrem et louer ses vertus (4). Car dans l'Eglise chrétienne nous honorons les serviteurs , afin que cette vénération rejaillisse sur le Seigneur (5) ; » le culte de la vierge Marie était si répandu dès les premiers siècles

(1) S. Aug. Ep. ad Faust.

(2) De Euch.

(3) Ibid. de Zelo.

(4) Or. de Laud. S. Ephr.

(5) Ep. ad Rip.

chrétiens, et quelquefois si exagéré, qu'on dût craindre de la voir honorer comme une déesse (1).

Le culte des saints remonte donc au commencement du christianisme; et à l'époque de la prétendue réforme, il était en usage, en honneur, parmi nous, comme aujourd'hui; quels témoignages plus authentiques, quelles preuves plus solides peuvent exiger les ennemis de ce culte sacré? Les historiens ecclésiastiques le constatent dans leurs écrits, les docteurs dans leurs ouvrages, les évêques dans leurs discours; des fêtes sont établies, des monuments érigés en l'honneur de ces illustres serviteurs de Dieu, des temples, des basiliques portent leur nom; et c'est bien ici qu'on peut dire avec vérité que les pierres elles-mêmes rendent témoignage!

LE D. Il est bien étonnant que les protestants s'élèvent contre la légitimité de ce culte des saints. Voudraient-ils donc qu'ils nous devinssent étrangers, aussitôt que la mort les sépare de nous? quoi de plus conforme à la raison et à la piété que de conserver le souvenir de leurs vertus, et d'honorer leur mémoire pour les féliciter de leur bonheur, et leur demander d'intercéder pour nous auprès de Dieu? C'est comme un lien précieux qui rattache l'Eglise de la terre à l'Eglise triomphante du ciel.

LE TH. Les protestants avouent, comme nous,

(1) S. Epiph.

que parmi nos saints, un grand nombre ont pratiqué des vertus dignes d'imitation, et que, sous ce rapport, leur souvenir peut être fort utile; mais ils se récrient contre le culte religieux que nous leur rendons, et cela, parce que l'Ecriture sainte n'en fait pas mention, et qu'il est superstitieux et injurieux au médiateur. Nous avons d'abord le droit d'affirmer que le silence de l'Ecriture sur ce point ne peut être considéré comme une défense du culte des saints. Nos adversaires n'admettent-ils pas avec nous le baptême des petits enfants, dont cependant les livres sacrés ne disent pas un seul mot, et qu'ils semblent au contraire restreindre aux adultes exclusivement? Si donc, l'Eglise de Jésus-Christ nous montre la pratique constante de ce culte, nous devons le regarder, l'accepter comme licite et utile, et en y recourant pour notre sanctification, nous n'avons pas à craindre de violer les défenses de l'Ecriture, puisque, d'après l'aveu des protestants, elle n'en fait point mention.

Ayant déjà examiné ces témoignages des traditions ecclésiastiques, bornons-nous à rechercher si les honneurs rendus aux saints dans l'Eglise catholique peuvent être injurieux au divin médiateur, et si nous y pratiquons quelque superstition. Ce culte consiste, vous le savez, dans l'invocation des saints, dans les honneurs rendus à leurs reliques et à leurs images. L'invocation était en usage dès les premiers siècles du christianisme, comme l'indiquent les expressions de saint Epiphane, relatives

au culte de Marie : « Il fallait le modérer de crainte qu'on ne l'honorât comme une déesse , » ce qui renferme implicitement l'invocation. Au II<sup>e</sup> siècle saint Irénée lui donne le nom d'avocate , et saint Jérôme ne doute pas qu'elle ne puisse nous accorder ses suffrages, elle qui a mérité de porter notre libérateur (1). « Nous avons appris des traditions apostoliques , disent les pères du concile général d'Ephèse, à vénérer la mère de Dieu, et les anges et tous les saints , et à solliciter leur intercession auprès de Dieu. « Enfin, le concile de Trente regarde comme des impies ceux qui nient qu'on puisse invoquer les saints, l'Eglise les condamne ainsi qu'elle les a condamnés autrefois (2). Voyons, en second lieu, si cette invocation est injurieuse à notre divin médiateur ; cela viendrait apparemment de ce qu'il n'appartient à aucune créature d'intercéder pour nous , attendu qu'il existe un seul médiateur, et qu'on ne doit invoquer que lui. Nous avons hâte de l'avouer, à Jésus-Christ appartient par excellence le titre de médiateur, suivant ces paroles de saint Paul : *Il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous* (3) ; mais cela n'empêche point que les anges et les saints ne puissent intercéder pour nous, sans faire injure au Rédempteur. Car

(1) Fulb. Carnot.

(2) Sess. 25.

(3) Tim. 2.

cette intercession puise sa valeur, son efficacité dans les mérites de Jésus-Christ ; comment serait-elle blâmable, alors que l'Ecriture renferme de nombreux exemples de prières adressées par des saints en faveur du prochain : *Mon serviteur Job intercédera pour vous*, disait le Seigneur à Eliphaz et à ses amis (42). Jérémie mentionne l'intercession de Moïse et de Samuel (15) ; il est rapporté aussi que Onias et Jérémie offraient des prières pour le peuple (1). Saint Paul se recommande aux fidèles en leur disant : « Je vous conjure, mes frères, accordez-moi le secours de vos prières auprès de Dieu (2). » Les Ecritures renferment encore une foule de passages où il est parlé des prières que les anges font pour les hommes, et des grâces qu'ils leur obtiennent (3). Comment affirmer, après cela, que le divin médiateur serait offensé si nous recourions à l'intercession des anges et des saints pour obtenir par leur moyen des grâces dont nous avons besoin ? La protection que nous sollicitons de leur charité n'est point séparée de la médiation du Christ, puisque nous confessons que les bienheureux, comme les justes de la terre, invoqueront eux-mêmes les mérites de sa rédemption, en priant en son nom. L'Eglise était donc autorisée à décider, dans le second concile général de Nicée, et dans celui de Trente : que nous pouvons solliciter

(1) Mach. 14, 15.

(2) Rom. 15. — Thess. 5.

(3) Gen. 48. — Tob. 2. — Matth. 18.

**l'intercession des saints qui règnent avec Jésus-Christ, qu'ils offrent des prières à Dieu pour les hommes, qu'il est bon et utile de les invoquer.**

**Mais comment les saints nous entendraient-ils, disait Calvin avec des expressions qui font rougir pour leur auteur (1) ? Ainsi n'est-il pas inutile de les invoquer ? Non certes, ce n'est point inutile, lors même qu'ils n'entendraient pas immédiatement nos invocations. Dieu a sans doute assez de moyens en sa disposition pour leur faire connaître et nos besoins et nos prières. Eh bien ! accordons aux partisans de Calvin que les saints n'aient aucune connaissance de nos supplications ; comment douter que leur charité ne les porte à intercéder en général pour tous les hommes, et spécialement pour ceux qui solliciteront le secours de leurs prières ; car ayant été membres de l'Eglise militante, ils n'ignorent pas qu'on invoque la protection des habitants du ciel. Qu'y aurait-il d'absurde dans une semblable hypothèse ? quelle difficulté sérieuse peut-on lui opposer ? Mais nous sommes autorisés à croire par des motifs puissants que les saints connaissent véritablement les invocations qui leur sont adressées. N'est-il pas dit dans l'Evangile de saint Luc, qu'il se fait une grande joie au ciel pour la conversion d'un pécheur (15) ? Les anges et les saints y connaissent donc cet heureux retour de l'âme coupable ? Alors quelle borne fixerez-vous à leur**

(1) Quia non habent tam longas aures ut, etc.



connaissance, relativement à ce qui se passe sur la terre ; le rapport une fois établi , quelle limite allez-vous lui assigner ? Au reste, l'Eglise de Jésus-Christ nous montre assez le sens de sa croyance par ses formules de prières directement adressées aux habitants du ciel. Elle invoque en ces termes la glorieuse Vierge Marie :

« Salve , Regina , Mater misericordiæ... ad te clamamus exules filii Evæ. Ad te suspiramus gementes et flentes. »

« Sub tuum præsidium confugimus , sancta Dei Genitrix. »

« Sancta Maria , mater Dei , ora pro nobis peccatoribus. »

L'Eglise fait aux anges et aux saints ces invocations directes : « Omnes sancti Angeli et Archangeli , orate pro nobis. »

« Omnes sancti et sanctæ Dei , intercedite pro nobis. »

---

taut permis d'avancer contre l'honneur rendu aux reliques des saints. (*Ep. ad Rip.*) Et voici le concile de Trente sanctionnant ces autorités si imposantes dans son décret de la vénération des saints, où il est recommandé d'enseigner aux fidèles que les corps de ces serviteurs de Dieu sont dignes de vénération; «et ceux, dit-il encore, qui affirment qu'aucun respect, qu'aucun honneur ne leur est dû, méritent les condamnations portées autrefois par l'Eglise, et qu'elle renouvelle aujourd'hui (S. 25).» Et si l'on nous objecte avec Vigilance que nous adorons les reliques des martyrs, nous répondrons avec saint Jérôme : «Nous n'adorons point les reliques des martyrs, mais nous les honorons, et nous n'adorons que celui dont ils sont les témoins glorieux (1). »

Venons enfin à la question du culte des images, ce vaste champ de la superstition catholique, comme le disent les protestants. Nous commençons par avouer que chez les Juifs la loi divine paraît interdire d'une manière générale de faire des images et des statues (2), défense rendue nécessaire par le penchant de ce peuple aux pratiques de l'idolâtrie. Toutefois, nous voyons des dérogations à cette loi, même pendant la vie de Moïse, qui plaça, par ordre de Dieu, deux chérubins sur l'Arche d'alliance (3). Salomon en fit

(1) Epist. 37.

(2) Exod. 20. — Lévit. 26.

(3) Exod. 25.

peindre aussi sur les murs du temple et sur les voiles du sanctuaire (1). Le serpent d'airain avait encore été élevé par le commandement exprès du Seigneur (2) Cette interdiction des images n'était donc que de droit positif, et elle pouvait cesser lorsqu'il n'y avait plus aucun danger pour le peuple de prendre les images ou les statues pour des objets d'adoration. Le texte même de la loi commande cette interprétation : *Vous n'aurez point de dieux étrangers en ma présence*, dit le Seigneur, *vous ne vous ferez point d'image taillée ni aucune figure, etc. ; vous ne les adorerez point* (3). La défense portait donc sur les images qu'on aurait fabriquées dans le dessein de les adorer ; ce qui est rapporté dans le Lévitique de ces colonnes, de ces pierres remarquables qu'on ne pouvait ériger pour les adorer, vient à l'appui de cette interprétation ; il faudrait dire autrement que les Juifs ne pouvaient élever aucune colonne, ni poser aucune pierre de grande dimension (26).

Nous avouons aussi que dans les deux ou trois premiers siècles du christianisme, on ne plaçait point d'images en évidence dans les églises, pour ne pas fournir aux payens l'occasion de penser que les chrétiens rendaient aux images le culte suprême offert aux idoles par les gentils. Cependant Tertullien nous apprend que Jésus-Christ

(1) Reg. 1. 3. 7.

(2) Num. 21.

(3) Exod. 20.

était peint sur les vases sacrés sous la figure du bon pasteur (1). Eusèbe atteste avoir vu des images du Sauveur et des apôtres saint Pierre et saint Paul, faites de leur temps (2). Photius rapporte qu'au II<sup>e</sup> siècle un Leuce-Carin parlait contre les images, ce qui prouve qu'à cette époque les chrétiens les honoraient déjà, sans les exposer publiquement. Selon saint Basile, ce culte est de tradition apostolique, rendu d'abord en secret à cause des infidèles, puis professé ouvertement lorsque le danger d'idolâtrie fut passé ; et depuis le IV<sup>e</sup> siècle, on l'a toujours maintenu et pratiqué dans l'Eglise catholique. Pendant quelques années, il est vrai, des empereurs impies et cupides firent une guerre ouverte aux images, et par cette manie sacrilège, méritèrent les surnoms d'iconomaques et d'iconoclastes. Mais vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, ce culte fut rétabli dans les églises d'Orient, et depuis elles n'ont pas cessé de les vénérer avec nous. En Occident, l'erreur des iconoclastes date des Vaudois et des Albigeois. Wiclef l'adopta aussi, et enfin les protestants se sont déclarés les ennemis du culte des images, qu'ils condamnent comme une idolâtrie.

Sur quoi donc repose cette terrible accusation ? Examinons. D'abord les iconomaques modernes ne peuvent invoquer la défense de la loi ju-

(1) De Pudicis.

(2) Lib. 7.

daïque. Nous en avons expliqué le sens naturel et signalé les dérogations prescrites par le Seigneur lui-même. Diront-ils que l'abus vient des catholiques qui, au lieu de se borner à honorer ces images, leur rendent un culte de véritable adoration ? Voilà une inculpation passablement surannée ; les ministres protestants en sont convaincus aussi bien que nous. Le culte que nous rendons aux images est simplement relatif, et adressé aux personnages qu'elles représentent à notre piété. Et ainsi en baisant ces images, en nous découvrant, en nous inclinant devant elles, nous adorons Jésus-Christ, et nous honorons les saints comme les amis de Dieu. Où donc trouvez-vous la superstition, l'idolâtrie ? La doctrine catholique sur ce point vous deviendra plus manifeste encore par quelques citations dont il est impossible de contester l'autorité. « Suivant la » doctrine divinement inspirée à nos pères, et » la tradition de l'Eglise catholique, nous définissons qu'avec la figure de la précieuse et vivifiante croix, les vénérables et saintes images soient placées dans les églises de Dieu ; etc. ; » qu'on leur rende une salutation et une adoration d'honneur, non pas une vraie latrie ; qui ne convient qu'à la nature divine. » Voilà comment s'exprime le deuxième concile général de Nicée ; telle est la doctrine de nos saints Pères, et la tradition de l'Eglise. « Nous vénérons, nous honorons, disent les Pères du huitième concile général, l'image de la mère sans

tache et de tous les saints : anathème à qui-  
conque pense autrement. » Voici enfin la déclara-  
tion du concile de Trente, dont vous admirez  
toujours la clarté et la précision : « Il ordonne  
aux évêques et aux pasteurs d'enseigner qu'il  
faut garder, surtout dans les temples, les images  
de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des autres  
saints, et leur rendre l'honneur et la vénération  
qui leur sont dus ; non que l'on croie qu'il y a  
en elles quelque divinité ou quelque vertu pour  
laquelle on doive les honorer, ou qu'il faille leur  
demander quelque chose, ou qu'on puisse mettre  
sa confiance en elles, comme les payens la met-  
taient dans leurs idoles ; mais parce que l'hon-  
neur qu'on rend aux images se rapporte aux  
personnages qu'elles représentent, de manière  
qu'en les baisant, en nous découvrant et nous  
prosternant devant elles, nous adorons Jésus-  
Christ, et nous honorons les Saints dont elles  
sont la figure. » Ce n'est pas un enseignement  
nouveau que le concile entend introduire et éta-  
blir, mais il le dit conforme à l'usage qui existe dès  
les premiers temps de la religion chrétienne dans  
l'Eglise catholique et apostolique, conforme aussi  
à la doctrine des Pères et aux décrets des con-  
ciles (S. 25).

En terminant cette dissertation, disons un mot  
sur l'utilité des images et le sentiment naturel qui  
nous porte à les vénérer. N'est-il pas vrai que  
souvent elles font sur les âmes plus d'impres-  
sion que la parole pour inspirer la vertu et la

faire pratiquer ? Si vous ne contestez pas à la peinture profane de produire des effets analogues, pourquoi refuser cette puissance aux chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël ? Ceci au reste appartient à l'expérience de chacun, et les protestants eux-mêmes, malgré leurs principes, ne peuvent y rester étrangers ; ils la subissent comme nous. Les images religieuses ont donc, quoiqu'on en dise, le bon résultat d'exciter à l'admiration et à la pratique de la vertu.

Nous ajoutons que nous sommes tous portés comme par un instinct naturel à témoigner aux images les sentiments que nous exprimerions aux personnages dont elles nous retracent les traits. Les protestants pensent et se conduisent comme nous, lorsqu'il s'agit d'affection de famille ou d'expression de reconnaissance et d'attachement. Bornez-vous à ce culte civil pour les images religieuses, nous disent-ils, et il y aura entre nous accord parfait. Mais en quoi pourrait consister un culte de cette nature devant une image du Sauveur, de la sainte Vierge ou des autres saints ? L'expression d'une froide civilité nous paraît aussi peu conforme à la raison qu'à la piété. Nous en tiendrions-nous à ce témoignage civil en présence de Jésus-Christ, de sa sainte mère, de saint Pierre, de saint Paul, si nous avions le bonheur de les contempler de nos yeux ? Eh bien ! nous laissons la vérité à nos sentiments, en exprimant devant leurs représentations ce que ces personnages nous feraient éprouver, s'il nous était

donné de les voir, de nous entretenir avec eux.

LE D. Toutes ces explications de l'invocation, du culte des reliques et des images des saints me rendent encore plus incompréhensible la conduite des protestants. Comment ont-ils attaqué de préférence un culte si conforme à la nature, au caractère du christianisme, et d'ailleurs établi sur des autorités si imposantes, si certaines?

LE TH. C'est une tactique habile de la part des chefs de la réforme. S'ils s'étaient bornés à nier, comme les Jansénistes, des points de doctrine sans lien sensible avec des pratiques extérieures, probablement ils ne seraient jamais parvenus à établir la séparation qu'ils désiraient; du moins n'auraient-ils pu lui assurer une longue durée. Aussi voyez leur système de destruction, ils n'ont presque rien conservé de nos sacrements, de nos cérémonies, de nos pratiques extérieures. Le culte des saints, par là même qu'il était si répandu, si populaire, et manifesté dans la vénération des reliques et des images, devait avoir une préférence dans leurs projets de réforme. Attaquons ce culte, se seront-ils dit, crions à l'idolâtrie, faisons profaner, détruire les reliques et les images; et ainsi le schisme sera consommé, la séparation sensible, évidente et durable. On ne relèvera pas de longtemps pour l'honorer de nouveau ce qu'on aura brisé, foulé aux pieds comme des objets et des instruments abominables de superstition. Si cette opposition au culte des saints



et des images n'est pas entrée d'abord dans le plan de ces hérésiarques, elle devait être amenée par la nature même du protestantisme. Dans les autres hérésies, comme chez les Nestoriens, les Euthychiens, etc., l'erreur a un principe, une limite qui n'est pas dépassée ; tandis que chez les auteurs de la réforme, c'est une opposition haineuse et arbitraire à l'Eglise catholique-romaine, que chacun poursuivra selon sa mauvaise volonté, ses caprices et ses passions.

---

---

## TRENTE-DEUXIÈME ENTRETEN.

---

### LE VOEU.

LE D. Je regrette pour vous que vous ayez mis tant de complaisance à traiter si longuement la question du culte des saints. Celle qui suit ne vous donnera pas autant de peine, je l'espère : il s'agit du vœu, si je me souviens bien de l'ordre indiqué par vous il y a peu de jours.

LE TH. Oui, cette question sera moins longue à développer que la précédente ; aussi puis-je espérer que nous examinerons dans ce même entretien ce qui concerne les vœux et le jurement. Commençons par nous bien fixer sur la nature du vœu. Les théologiens le définissent : la promesse d'un bien notable faite à Dieu avec délibération. Carse proposant par cet acte de devenir plus agréable au Seigneur, on doit s'engager à une chose qui ait un caractère marqué de bonté morale, et qui ne soit pas incompatible avec un plus grand bien, de sorte qu'une promesse en opposition aux conseils évangéliques ne pourrait être, généralement parlant, la matière d'un vœu ; ce qui

arriverait, par exemple, si un jeune homme, dans des circonstances ordinaires, voulait promettre à Dieu de ne jamais entrer dans les ordres sacrés, ou dans l'état religieux.

Le vœu appartenant au culte de latrie ne peut être offert qu'à Dieu, et ainsi toute promesse faite à la sainte Vierge ou à un saint ne sera jamais un vœu proprement dit, si on n'a pas l'intention d'en contracter l'engagement avec Dieu. Le vœu doit être fait avec une délibération au moins suffisante pour un péché mortel; l'engagement ne peut se former qu'à cette condition. Le vœu s'appelle solennel, si l'Eglise le reçoit avec ce caractère suivant les règles qu'elle a déterminées. Dans les autres circonstances on le nomme simple. Les sociétés où se font les vœux solennels sont dites *approuvées* par l'Eglise; les autres le sont aussi par les évêques, et quelquefois par le souverain pontife. Cependant les premières ont une approbation particulière réservée au pape, et l'on s'y consacre à Dieu complètement et pour toujours. Le vœu est personnel s'il ne peut être accompli que par le fidèle qui l'a fait; comme le vœu d'entrer en religion. On l'appelle réel lorsque la matière est hors de nous, par exemple une somme d'argent. Il arrivera pour ce dernier que les héritiers sont tenus à l'observer après la mort du testateur. Il est mixte s'il participe des deux. Le vœu sera encore ou temporel, ou perpétuel, et conditionnel, ou absolu.

Après ces divisions que j'ai abrégées à dessein, cherchons si le vœu est permis et agréable à Dieu. Il est écrit dans le Lévitique qu'on pouvait se vouer au service du Seigneur dans son tabernacle, qu'un père y pourra consacrer un esclave ou quelqu'un de ses enfants, de là appelés Nathinéens, qui signifie donné à Dieu. Et s'ils n'accomplissaient pas ce vœu, ils devaient le racheter aux conditions déterminées par la loi (27). Voyez dans les Nombres (6) ce qui est marqué du Nazaréat, des consécérations à Dieu : on appelait *Sanctus Domino*, consacré au Seigneur, celui qui était engagé par ce vœu. Samuel, etc., vous montre des exemples remarquables de cette consécration. Voulez-vous d'autres citations puisées dans l'Ecriture ? Lisez dans la Genèse le vœu que Jacob fait à Dieu de la dime de tous les biens qu'il acquerrait (28). Vous y trouverez aussi qu'il a été agréé par le Seigneur (31). Suivant le premier livre des Paralipomènes (29), David consacra de grandes sommes pour le temple que son fils devait construire, et à son exemple les chefs de famille prirent l'engagement de contribuer à cette entreprise religieuse. Dieu approuvait tellement les vœux qu'il en prescrivait l'accomplissement avec rigueur. *Si vous avez fait un vœu*, est-il dit dans le Deutéronome (23), *ne mettez pas de retard à l'accomplir ; ce qui vous serait imputé comme péché*. Et dans l'Ecclésiaste : *Ne tardez pas de rendre à Dieu ce que vous lui avez voué ; car une promesse infidèle lui déplaît* (5). Il y a péché mortel dans la viola-

tion d'un vœu en matière grave, et véniel si elle est légère.

Voilà donc les vœux usités, permis et loués dans l'Ancien-Testament; Calvin et Luther en conviennent avec nous. Ils accordent que dans la loi il est permis de faire des vœux pour éviter le péché, s'exciter à remplir avec plus d'ardeur les devoirs de piété et de charité. Mais ils regardent comme illicites et impies les engagements qu'on s'imposerait pour des choses non prescrites, parce que de tels vœux sont, disent-ils, opposés à la liberté chrétienne. C'est là une singulière restriction en l'honneur de la liberté évangélique ! On pouvait honorer Dieu dans l'ancienne loi en s'imposant des bonnes œuvres non commandées, et aujourd'hui un tel acte serait devenu un péché ! Le christianisme sera donc au-dessous de la synagogue, puisqu'on lui interdit ces actions de générosité, de dévouement libre, qui aux yeux mêmes du simple bon sens élèvent et perfectionnent le culte de Dieu !

L'Evangile ne fait pas mention des vœux d'une manière explicite, il est vrai; mais vous ne pouvez tirer de ce silence aucune induction contre ces engagements sacrés. Ce qui est moral, conforme à la loi naturelle n'a pas besoin de la sanction des livres saints; d'ailleurs il en est fréquemment parlé dans l'ancienne loi, comme nous venons de le voir; on ne peut nier que le vœu n'appartienne à la morale, qu'il ne soit un acte spontané et louable de la part de l'homme. Il n'a donc pas

été abrogé avec les cérémonies légales, et il a dû conserver parmi les chrétiens le même caractère de bonté, à moins que la nouvelle loi ne le déclare illicite, défense qui ne se lit nulle part.

Nous voyons au contraire saint Paul lié par le vœu du Nazaréat, qu'il va accomplir à Jérusalem (1). Le même apôtre dit à Timothée de ces jeunes veuves qui voulaient se remarier, qu'elles ont violé leur premier engagement; ce qui s'entend d'un vœu de continence, comme l'enseignent les Pères de l'Eglise, et entre autres saint Augustin, dont voici les paroles : « Que dit l'apôtre de ces femmes qui s'étaient engagées par vœu, et n'y avaient pas été fidèles ? Elles sont coupables et condamnées (2). Quel vœu ferons-nous à Dieu, dit encore cet illustre Père... Il en est qui font vœu de chasteté... » Au III<sup>e</sup> siècle Tertullien appelle les vierges, les épouses du Seigneur, consacrées au siècle futur, et qui ont mis un sceau à leur chair par *le vœu* de continence (3). « Si par un engagement g de fidélité, écrivait saint Cyprien à Pomponius, elles se sont consacrées à Jésus-Christ; qu'elles persévèrent en vivant dans la pureté et la chasteté (4). » Ailleurs il regarde l'infidélité d'une vierge comme un adultère commis contre le Christ. Ce qui suppose évidemment une

(1) Act. 18, 21.

(2) In Ps. 78.

(3) De V. Virg.

(4) Epl., 62.

promesse de chasteté. Dès le commencement du IV<sup>e</sup> siècle le concile d'Elvire ordonnait de refuser pour toujours la communion aux vierges infidèles aux engagements contractés avec Dieu. Et les Pères du concile d'Ancyre, tenu en 313, décidèrent que toutes celles qui violeraient leur profession de virginité, seraient punies comme les bigames.

Ce n'est donc pas saint Basile, ainsi que le disent les protestants, qui a introduit les vœux en Orient dans le IV<sup>e</sup> siècle : ils y étaient en honneur avant cette époque, et s'y sont toujours maintenus depuis au milieu du schisme et de l'hérésie. En Occident on les voit en usage dès les premiers siècles, du moins dans la vie ascétique, comme l'indiquent suffisamment les Pères que nous venons de citer. A leur témoignage nous pouvons joindre ce qui se passait du temps de saint Ambroise : il relevait les avantages de la virginité, au point que les parents empêchaient leurs filles d'aller entendre les discours du saint évêque, de crainte qu'elles n'en revinssent déterminées à se consacrer à Dieu.

Il est probable que les vœux se faisaient déjà en Occident avant le V<sup>e</sup> siècle dans la vie cénobitique ; cependant il n'y avait pas encore de règle commune à cet égard, et c'est, dit-on, saint Benoît qui les y a fait entrer, comme une des conditions principales de l'état religieux. C'est donc contre la pratique des premiers siècles de l'Eglise, et des temps postérieurs, que les protestants ont

déclaré illicites et impies les vœux dont l'objet n'est pas prescrit ; car on a toujours vu des chrétiens prendre devant Dieu l'engagement sacré d'observer les conseils évangéliques. Luther lui-même avait fait les vœux solennels de religion, apparemment sans se croire coupable d'impiété ; aussi doit-il paraître un peu suspect en ces matières , car il est possible de penser que ces liens sacrés le gênaient (1), et que ses déclamations tardives contre le vœu de continence et les autres, sont l'effet de ses passions plutôt que de son jugement et de son zèle désintéressé pour ce qu'il appelle la liberté évangélique.

LE D. On ne peut nier la pratique constante des vœux dans l'Eglise catholique , c'est un fait incontestable : je ne vois pas aussi clairement la légitimité ni les avantages de ces engagements. D'abord n'est-ce pas à l'homme, si faible aujourd'hui, une grande témérité de contracter ces obligations effrayantes ? puis , quels avantages peuvent-elles offrir ? une vertu pratiquée librement ne sera-t-elle pas plus agréable à Dieu qu'une action dont nous n'avons plus le choix ? Enfin , je ne vois pas quelle utilité la religion et la société peuvent retirer de la vie cénobitique et religieuse.

LE TH. Je suis bien aise que vous ameniez l'occasion de dire quelques mots sur ces préjugés

(1) Il a fait cet aveu plus d'une fois. Enfin il épousa une religieuse qu'il avait fait sortir de son couvent pour la catéchiser.



si répandus dans le monde contre la pratique des vœux et la vie religieuse. Oui, sans doute, nous sommes tous bien faibles par nous-mêmes ; et si l'homme avait à compter sur ses propres forces pour accomplir des engagements si graves, on pourrait lui adresser à bon droit le reproche de témérité. Mais quand on prend la résolution générale de se consacrer à Dieu par des vœux, on a confiance en sa grâce, et cette confiance n'est jamais trompée. Ce n'est pas le moment de parler ici de la force de ces secours surnaturels, il en sera question ailleurs. En attendant, ajoutez foi à la parole de Jésus-Christ, qui dit en général du joug salutaire qu'on s'impose dans sa religion : « Qu'il est doux, son fardeau léger, et qu'on y trouve le repos de l'âme (*Matth.* 11). »

Vous demandez quels peuvent être les avantages du vœu ? d'abord, celui d'ajouter au prix de nos actes tout le mérite qui découle de la vertu de religion. La continence, par exemple, pratiquée pour elle-même et par des motifs surnaturels, sera agréable à Dieu ; mais joignez-y l'engagement du vœu, elle est élevée jusqu'au culte du Seigneur, et ainsi elle aura à ses yeux un double mérite, et par conséquent un double droit aux récompenses du ciel. On peut dire encore que le vœu, considéré en lui-même, est un sacrifice d'adoration offert au Seigneur, notre principe et notre dernière fin. Et dans cet enchaînement de la liberté contre lequel

vous vous élevez , ne voyez-vous pas comme une immolation de ce que l'homme a de plus précieux et de plus cher ?

Mais, dites-vous, une action que je suis toujours libre d'offrir ne sera-t-elle pas , pour cela même, plus agréable à Dieu ; et la loi que je m'impose de l'accomplir ne lui ôte-t-elle pas de son prix ? Non, en vérité , et pour vous en convaincre , prenez pour exemple une femme chrétienne qui fait partager à un époux digne d'elle les droits à ses biens personnels ; ou mieux encore , qui les lui transmet d'une manière absolue. Direz-vous qu'elle lui serait plus agréable en lui en donnant le revenu par parties ; se ménageant ainsi l'occasion libre de lui témoigner plus souvent son affection ? Voulez-vous connaître la cause de cette estime si grande que vous accordez à la liberté dans les services ou les bienfaits ? c'est l'ingratitude de celui qui les reçoit ; dès lors que ce sentiment bas et ignoble est possible , le bienfaiteur mesure sa générosité , il n'ose plus donner que par fractions ; en maintenant jusqu'à la mort la liberté de disposer de son bien , il imposera du moins un dévouement intéressée , et en obtiendra les égards. Nous n'avons pas à redouter l'ingratitude de la part du Dieu bon et tout-puissant... Notre confiance est donc sans bornes comme notre générosité , et nous aimons à faire de l'arbre et de ses fruits, de la liberté et de ses actes l'offrande avantageuse autant qu'honorable, qui nous assure dans la vie présente le bon plaisir, les grâces abondan-

tes du Seigneur, et une récompense centuple dans l'éternité !

Les conseils évangéliques sont un moyen évident de sanctification, vous êtes forcé d'en convenir, et dès lors le chrétien qui s'imposera par un vœu l'obligation de les suivre, se donnera une protection contre sa mobilité et son inconstance, en se fixant dans cette voie de perfection. Il pourra absolument en sortir, c'est vrai ; mais, croyez-le bien, une âme qui conserve la crainte de Dieu ne joue pas avec des violations si graves, ne se jette pas si facilement dans le sacrilège, et la considération des vœux suffira le plus souvent pour faire persévérer dans la pratique des vertus les plus héroïques du christianisme.

C'est principalement dans la vie religieuse que se manifestent les avantages des vœux. Combien de personnes pour qui le monde est insupportable, un tourment continu ; elles ne trouveront le calme, le bonheur que dans la retraite du cloître, ou dans les habitudes des bonnes œuvres d'une congrégation religieuse. La vie de famille présente aussi parfois des amertumes si grandes, qu'une séparation devient urgente, nécessaire. Mais, où aller, où se fixer, où vivre à l'abri des peines dont on cherche à se délivrer ? N'est-il pas vrai encore qu'après les agitations, les orages de la vie, on éprouve le besoin de se recueillir pour se préparer à paraître devant le tribunal de Dieu ? Je sais bien que la plupart de ces motifs seraient insuffisants pour s'imposer le joug de la vie reli-

gieuse; mais le Seigneur, dans sa miséricorde, secondera les efforts de ces âmes affligées, et il leur indiquera le lieu de la consolation et du repos. Elles y entreront conduites par sa divine providence, et bientôt les chagrins, la tristesse se dissiperont, le cœur sera soulagé, l'esprit calme; on se sentira renaître à une vie de paix et de bonheur.

Des préventions injustes contre les vœux font souvent dire dans le monde que les avantages de la retraite se trouveraient tout aussi bien dans une réunion sans but religieux et sans lien spirituel, que le sentiment de la liberté contribuerait à en augmenter le bonheur; ce serait une nouvelle famille sans les inconvénients de la dépendance et de la fixité forcée. Oui, si elle pouvait avoir un caractère de durée; mais dès lors que la piété n'inspire pas ces déterminations, et qu'elle ne sera pas le lien de ces associations, soyez sûr que, privée de toute influence religieuse, cette autre famille *d'étrangers* ne pourra offrir aucune chance de bonheur. C'est Dieu, Dieu seul que le cœur affligé réclame; c'est de sa vie que l'esprit a besoin de vivre, et vous voudriez jeter ces êtres malheureux dans une simple pension bourgeoise, où ils rencontreront bientôt des inconvénients plus graves, d'autres sujets d'affliction et de chagrin. Comment se maintiendra cette réunion sans autorité reconnue comme sans obéissance? qui en sanctionnera les règles? qui les fera respecter? Vous la verrez bientôt discor-

dante, insupportable et dissoute : la religion seule, avec ses vœux et ses réglemens, peut maintenir de semblables congrégations, et y faire goûter la paix et le bonheur.

N'y a-t-il pas encore des âmes généreuses qui veulent s'immoler à leur Dieu en se consacrant aux œuvres de la charité envers le pauvre et le malade, d'autres aux habitudes de la prière et de la méditation ? Or, ce ne sera guère que dans des associations, confirmées par des vœux, qu'elles pourront accomplir ces résolutions héroïques.

Enfin, dites-vous, on ne voit pas les grands avantages que la société et la religion retirent de ce joug que l'on s'impose dans la vie religieuse. Je vous accorde un instant qu'il n'en résulte aucun avantage général ; celui que chaque individu y trouvera, n'aura-t-il donc aucune importance digne de considération ? Puis, cherchons s'il n'en revient aucun service, aucune utilité réelle pour la religion et la société : la première y offre au monde le spectacle de son influence et de sa force céleste. C'est par la grâce seule que se préparent et s'accomplissent ces holocaustes vivants. D'ailleurs pensez-vous que de tels exemples restent inefficaces et stériles pour les enfants du siècle, dans les familles d'où sortent ces victimes volontaires du Seigneur, et parmi ceux qui sont témoins de leur générosité ?

N'est-ce pas encore dans ces pieuses retraites que la religion possède des cœurs purs, des mains sans cesse élevées vers le Ciel pour en faire des-

cendre sur la terre des grâces et des bénédictions ? Voyez la sœur hospitalière ; elle exerce comme un apostolat auprès du pauvre malade pour le ramener à Dieu, par sa douceur, sa tendresse de mère, sa charité céleste ! Qui enseigne aux petits enfants à bégayer le nom de Dieu dans les salles d'asile, à connaître la religion dans les écoles gratuites, dans les maisons de charité ? La sœur de la Providence, le frère de la Doctrine chrétienne, les sœurs de saint Vincent, et les filles de la Croix, etc. Voilà les auxiliaires, comme les instruments de la religion pour éclairer les esprits, et former ou ramener les cœurs à la vertu.

Que dire des avantages que les vœux procurent à la société ? Ils se manifestent de toutes parts : dans les hôpitaux, dans les maisons des pauvres, dans les écoles nombreuses, tenues par des filles et des hommes généreux, consacrés à Dieu ; dans les hospices des pauvres aliénés, partout vous verrez le zèle, le dévouement, l'héroïsme de la religion pour le bien de l'humanité. Pas une infortune n'est étrangère à sa sollicitude, elle les embrasse toutes dans sa charité, elle trouve pour toutes des soulagements et des consolations.

Ne cherchez la puissance de cette charité incessante que dans la force de ces associations religieuses, dont les membres sont unis par les liens sacrés du vœu. Pour vous rendre cette vérité plus sensible, demandez aux sectes protestantes où sont leurs vierges, qui passent leur

vie dans la retraite, la mortification et la prière, leurs frères de la Doctrine chrétienne, leurs sœurs hospitalières, les institutrices volontaires et sans récompense terrestre, qui se dévouent aux soins des petits enfants pauvres; vous ne les trouverez nulle part. Les œuvres de la charité catholique sont livrées chez les protestants à des mains mercenaires, cupides, dont le zèle se mesure, se soutient, s'excite par la pièce de monnaie qu'elles ont à percevoir.

Qu'on nous dise si de telles personnes à gages peuvent remplacer auprès de l'enfant, du malade et du vieillard, les instituteurs dévoués, les maîtresses, les consolatrices, servantes zélées et mères tendres à la fois, que l'Eglise catholique possède dans ses associations pieuses, qui se consacrent avec tant d'héroïsme au bien de la société, comme à la gloire de la religion !

---

---

## TRENTE-TROISIÈME ENTRETEN.

---

### LE SERMENT.

LE D. Votre dissertation sur les vœux a détruit toutes les préventions que j'avais contre ces engagements sacrés , et elle me laisse dans l'admiration de ces âmes généreuses , qui ont le courage de se les imposer. Comme vous deviez parler aussi du serment dans le dernier entretien , je pense que vous allez l'examiner aujourd'hui , n'ayant pas été possible de vous en occuper hier , tant vous paraissiez vous complaire dans les explications du vœu.

LE TH. Je ne me défends pas de quelque prédilection pour ce sujet qui est , à mon sens , la plus belle , la plus sublime philosophie , lors même qu'on n'y trouverait pas tous ces avantages que nous venons de signaler. D'ailleurs , l'avoué que vous faites vous-même de votre admiration pour les âmes généreuses qui s'imposent ces engagements , me prouve que la dissertation n'a pas été inutile , ce qui suffit pour me dédommager de sa longueur. N'ayant pu parler du jurement ,



comme je l'avais annoncé , il faut nous en occuper aujourd'hui ; c'est la suite naturelle du sujet précédent. Commençons par chercher la signification de ce mot *jurement*. Saint Augustin semble croire qu'il dérive de *jure* , *droit* , en ce qu'en prenant Dieu à témoin , on lui attribue et on lui rend le droit de la vérité : *jus veritatis* , et de là *jurare* , *juramentum*. D'autres le font venir aussi de *jure* , parce que le droit a introduit le jurement pour confirmer la vérité. Il en est enfin qui tirent sa signification de l'obligation *à jure à lege* que s'impose celui qui fait le jurement de l'accomplir avec fidélité. On trouve aussi le mot *sacrement* , *sacramentum* , exprimant la même chose que jurement , ce qui provient sans doute de ce que l'on prend à témoin l'être le plus sacré, Dieu lui-même. C'est peut-être de *sacrement* que , par abréviation , nous avons formé notre *serment*.

Le jurement , considéré en lui-même , est un acte par lequel on prend Dieu à témoin de ce qu'on assure ou de ce qu'on promet. En d'autres termes , jurer , c'est prendre Dieu à témoin de la vérité d'une assertion , ou de la sincérité d'une promesse ; ce qui peut se faire par des paroles ou une action que l'usage a consacrées , ou par les deux à la fois. Ainsi le jurement sera verbal , réel ou mixte , selon le mode que l'on emploiera. Il sera explicite ou implicite , simple ou solennel ; enfin imprécatoire , suivant qu'on jure par Dieu lui-même ou par une créature , entre per-

sonnes privées ou devant un magistrat ; qu'on provoque sur soi une punition divine , si on ne dit pas la vérité , ou si l'on n'accomplit pas ce qu'on promet. Pour l'objet , le serment se divise en jurement d'assertion et de promesse. Si je mentionne ces divisions , ce n'est pas pour vous les apprendre , vous qui êtes légiste , mais parce qu'elles doivent entrer dans quelques solutions que nous aurons à donner.

Le serment fait avec les conditions requises est évidemment un acte de religion , puisque , d'après saint Augustin , on honore Dieu en lui rendant le droit de la vérité , et que , selon saint Jérôme , on jure par celui qu'on aime ou qu'on vénère ; ces Pères expriment la vertu du serment telle que les hommes l'ont toujours comprise , en y attachant partout un sens religieux. Voulez-vous des exemples de jurement tirés des livres saints , entendez Abraham protestant qu'il n'acceptera pas les présents du roi de Sodôme : *Je lève la main vers le Seigneur , le Dieu très-haut , possesseur du ciel et de la terre , que je ne recevrai rien de tout ce qui est à vous , depuis le moindre fil jusqu'à un cordon de soulier , afin que vous ne puissiez pas dire que vous avez enrichi Abraham* (Gen. 14.) Plus tard , il fait alliance par serment avec Abimelech (21). Ailleurs il exige qu'Eliezer jure de ne point marier Isaac , son fils , à une Chananéenne (24). Isaac renouvelle avec serment cette alliance de son père avec Abimelech (31). Voyez aussi un serment de Jacob , à

l'occasion du pacte solennel qu'il fait avec Laban (31).

Dans le livre de l'Exode, on voit aussi le serment placé parmi les actes de latrie : *Vous craindrez le Seigneur votre Dieu* (y est-il dit) ; *vous le servirez seul, et vous jurerez par son nom* (23). Le roi-prophète demande : *Qui habitera dans les tabernacles du Seigneur ? Celui qui est fidèle au jurement fait au prochain* (14). Jérémie traite les conditions du jurement par ces trois paroles : *Vous jurerez, le Seigneur est vivant, avec vérité, jugement et justice* (4).

Voilà donc le serment pratiqué dans l'Ancien-Testament, comme un acte bon, louable et religieux. Est-il condamné dans la nouvelle loi ? Examinons : à la vérité notre Seigneur disait : *Que votre discours se borne à dire oui ou non. Tout ce que l'on ajoute vient d'un mauvais fond, ou principe, a malo est* (1). La même défense se retrouve dans saint Jacques, avec des expressions semblables (2). Mais l'objet de cette condamnation n'est autre que le jurement blâmable, tel qu'il se pratiquait alors chez les Juifs; ils prétendaient que le jurement par le temple et d'autres créatures n'était point reprehensible (3), et qu'on pouvait jurer à volonté, pourvu que le serment ne fut pas fait pour assurer le mensonge. C'est ainsi qu'en-

(1) Matth. 5.

(2) Cap. 5.

(3) Matth. 23.

tendent ce passage les saints Pères, notamment saint Augustin (4) « il est dit : Vous ne jurerez point du tout ; *omninò positum est*, » afin qu'on ne s'accoutume pas à jurer, et que par cette habitude, on ne tombe point dans le parjure. » Ce qui est conforme à cette recommandation de l'Ecclésiastique : *N'accoutumez pas votre bouche au jurement : il est la cause de bien des chutes* (23).

Les Quakers, les Anabaptistes se trompent donc en prenant ces paroles dans un sens absolu ; ce qui devient plus clair encore, lorsqu'on entend saint Paul dire aux Hébreux, sans le blâmer, que *parmi les hommes, les contestations sont terminées par le serment* (6). Lui-même y a recours quelquefois pour affirmer ses assertions : *Dieu m'est témoin*, dit-il aux Romains, *que votre souvenir m'est toujours présent* (4). « Je prends Dieu à témoin, je vous dis devant Dieu que je ne mens point, écrit-il aux Galates et aux Corinthiens. »

C'est sans doute à l'Eglise infallible de Jésus-Christ qu'il appartient de décider ce qui est permis ou illicite parmi les chrétiens ; or, loin d'interdire le serment en lui-même, nous la voyons l'imposer dans certaines circonstances, et en faire une condition de sa communion ; ce qui a eu lieu à Ephèse, à Constance, et sous Alexandre VII, à l'occasion du fameux formulaire relatif au jansénisme. Les hauts dignitaires ecclésiastiques prê-

(4) De Mend. 45.

tent encore serment au souverain pontife en entrant dans les charges qui leur sont confiées ; vous connaissez les anciennes et les nouvelles formules de jurement usitées devant les tribunaux pour confirmer la déposition des témoins. Tout le monde sait que les princes exigent un serment de leurs officiers et des magistrats chargés de l'administration de la justice dans leurs états, sans que l'Eglise en ait jamais blâmé l'usage dans les choses temporelles. Erasme a donc été dans l'erreur en enseignant qu'il est illicite pour les affaires du siècle ; c'était aussi le sentiment de Wiclef, déjà condamné par le concile de Constance. Je crois inutile de produire des citations prises dans les ouvrages des saints Pères, ils sont unanimes sur ce point. « Non, dit saint Augustin, le serment ne peut être péché, puisque nous le voyons pratiqué par les saints, par le Seigneur lui-même, en qui il ne peut y avoir de péché (*Serm.* 180.)

LE D. Si vous aviez voulu faire une compilation de preuves, vous auriez eu à votre disposition ce que les légistes et les anciens auteurs disent du serment. Les uns l'ont regardé comme un acte religieux (1), et les autres comme le lien le plus fort pour empêcher les hommes de manquer à leur foi et à la parole qu'ils ont donnée (2). Mais la légitimité du serment en lui-

(1) Areist. Rhet.

(2) Cic. de Off. 3, 31.

même ne peut offrir de difficulté sérieuse , pourvu qu'il soit fait avec les conditions requises. Celles que le droit exige me sont assez familières ; voulez-vous me dire quelques mots des conditions assignées par les théologiens ?

LE TH. Ils les trouvent dans ces paroles de Jérémie : « Vous jurerez avec jugement , justice et vérité (4). » Il est facile de le comprendre, le discernement doit accompagner le serment , qu'on ne peut faire sans une cause grave. Les paroles de l'Exode , qui forment le deuxième précepte du Décalogue : *Vous ne prendrez pas en vain le nom du Seigneur* (20) , ces paroles , dis-je , défendent expressément d'employer le nom de Dieu sans utilité et sans un motif important. Quant à moi , disait saint Augustin , je jure lorsque j'y suis forcé par une grande nécessité (1).

Cependant tout serment fait sans prudence ne sera pas un péché mortel , si , d'ailleurs , il n'y a ni scandale pour le prochain , ni mépris formel pour le nom du Seigneur. Ainsi , on juge la faute seulement vénielle , si l'on assure avec serment , sans une utilité marquée , une chose d'ailleurs vraie et honnête. Il n'en sera pas de même si le défaut de prudence a pour objet un fait jugé incertain , douteux. Il y a péché mortel à l'assurer avec serment , parce qu'on s'expose à tomber dans le parjure.

(1) Serm. 180.

En second lieu , la justice est requise pour le serment , c'est-à-dire que la chose qu'on promet doit être juste et honnête. Car le saint nom de Dieu ne peut devenir sans outrage comme un lien d'iniquité. Quiconque donc s'engage avec serment à une action d'une malice importante, par exemple à un homicide , pèche mortellement contre la vertu de religion. La troisième condition , la *vérité* , consiste en ce que l'homme qui jure croie véritable la chose assurée avec serment. Il y a parjure et péché grave toutes les fois que , pour assurer le mensonge , on ajoute le jurement , à moins qu'on n'agisse sans l'avertance et le consentement requis pour un péché mortel. De ces principes découle cette conséquence pratique , qu'on ne peut, sans péché , coopérer au serment , qui se fait sans jugement , justice ou vérité. On ne voit pas de circonstance raisonnable qui puisse porter à la coopération des deux premiers serments. Pour le troisième , un motif plus ou moins grave d'intérêt ou d'état peut quelquefois y donner occasion. Ainsi , un magistrat est autorisé à demander ce serment , parce qu'il agit en fonctionnaire public et conformément à la loi. Mais l'homme privé , sachant que son débiteur va commettre un parjure , ne peut l'exposer de sa propre autorité ; bien plus , il pourra devenir coupable , si , dans cette circonstance , il fait imposer le serment par le magistrat. Dans le cas où les mauvaises dispositions du débiteur ne seraient pas certaines , positives , on peut sans

péché exiger le serment , pourvu toutefois qu'on ait une raison grave pour le demander.

Examinons rapidement les obligations du jurement promissoire. Nous lisons dans les Nombres la défense de manquer à la promesse faite par serment (30), défense que le droit naturel indique aussi , parce qu'en le violant , on blesse à la fois et la religion et la justice , pourvu toutefois que la matière de ce jurement soit bonne , honnête et assez considérable. Le nom de Dieu commande un si grand respect , que l'on serait obligé à observer même le serment fait sous l'influence de la crainte , à moins qu'il ne tombe sur un objet nuisible au bien public. Il est fort probable qu'il n'en résultera aucune obligation de justice ; mais la vertu de religion prescrit d'accomplir ce serment pour l'honneur du nom de Dieu , ou d'en demander dispense aux supérieurs ecclésiastiques.

LE D. Quelles sont , d'après les théologiens , les causes qui font cesser l'obligation du serment ? Pour cette dispense dont vous venez de parler , je ne vois pas comment elle peut être accordée , puisqu'elle appartient au droit divin.

LE TH. Les voici ces causes dont nous ferons en même temps l'application aux vœux. D'abord , un changement dans la matière , qui peut devenir illicite , impossible ; si la cause finale de l'engagement ne subsiste plus ; lorsqu'il y a annulation par



un légitime supérieur, et pour le jurement rémission volontaire de l'objet promis. On applique souvent au vœu une commutation qui en facilite l'accomplissement ; tandis que le serment fait contracter envers le prochain une obligation de justice rigoureuse, que les supérieurs eux-mêmes n'ont pas le droit de modifier.

Terminons ici cet entretien, sans entrer dans les graves considérations sociales qui tiennent au serment ; vous les connaissez aussi bien que moi. Laissons le voile sur la plaie honteuse qui flétrit aujourd'hui la société, et contentons-nous d'exprimer cette douloureuse réflexion que suggère la violation si fréquente du serment : Un pays est près de sa ruine, alors que ce lien de la conscience y est relâché, et qu'il n'inspire plus aux esprits un respect religieux. L'ordre social est gravement compromis, sans garantie morale, sans puissance réelle ; il n'a plus de protection que dans la crainte du châtimant matériel, qui demeure inefficace toutes les fois que le secret ou d'autres circonstances peuvent assurer l'impunité à l'homme parjure, ambitieux, vindicatif, concussionnaire ou traître.

---

## TRENTE-QUATRIÈME ENTRETEN.

---

### LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

LE D. La sanctification des fêtes est le seul devoir de la vertu de religion que nous ayons encore à examiner. Quels sont sur ce précepte les enseignements de l'Eglise catholique ?

LE TH. Nous ne pouvons traiter aujourd'hui cette question d'une manière aussi générale que vous la posez ; et renvoyant aux commandements de l'Eglise ce qui concerne les fêtes, bornons-nous à parler du dimanche, qui est, parmi les chrétiens, le jour spécialement consacré à Dieu. Nous avons déjà vu que l'homme doit au créateur l'hommage de son âme et de son corps, un culte à la fois intérieur et extérieur. On ne peut offrir ce culte corporel, sans interrompre parfois des occupations qui empêcheraient de le manifester, comme on le conçoit pour la prière vocale, le chant, la prostration et d'autres exercices religieux.

Mais existait-il avant le déluge et depuis, jusqu'à la promulgation de la loi judaïque, un pré-

cepte formel de consacrer un jour déterminé au culte divin ? On ne peut l'assurer d'une manière positive , bien que des théologiens soient portés à le croire, à cause des paroles mêmes de l'Exode, qui expriment le commandement de la loi, lequel commence ainsi : *Souvenez-vous*. Ce terme , il est vrai , peut servir à confirmer une pratique déjà existante ; mais il est propre à signifier aussi la recommandation d'un précepte nouveau. Quoiqu'il en soit , la volonté du Seigneur devint manifeste pour son peuple, par la promulgation solennelle de ce commandement : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous travaillerez durant six jours , et vous ferez tout ce que vous aurez à faire ; mais le septième jour est le repos du Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour aucun ouvrage. Le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat , et il l'a sanctifié* (20).

Nous devrions donc consacrer le samedi au culte divin , si nous voulions nous en tenir à la lettre de ce précepte imposé au peuple juif. Mais, dès les temps mêmes apostoliques, les chrétiens lui ont substitué le dimanche pour célébrer la résurrection du Sauveur et la descente du Saint-Esprit , qui avaient eu lieu en ce jour. Nous voyons aussi dans les livres saints qu'il est fait mention du *dimanche* ou jour du Seigneur. En ce jour , le premier de la semaine , *primâ sabbati*, les disciples s'assemblaient pour rompre le

pain (1) et se livrer aux bonnes œuvres, ainsi que saint Paul le donne à entendre en parlant de la collecte qui se faisait : *Per unam sabbati*, le premier jour de la semaine, le dimanche (2). Saint Jean lui donne clairement ce nom, quand il dit : *Je fus ravi en esprit un jour de dimanche* (3).

Voici comment saint Justin parle de la sanctification de ce jour parmi les chrétiens : Le jour du soleil, ainsi l'appellent les payens, tous ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne s'assemblent en un même lieu, et là on lit les écrits des apôtres et des prophètes..... On choisit le jour du soleil, parce que c'est le premier jour de la création du monde et celui de la résurrection de Jésus-Christ (4). Et, selon saint Augustin, l'usage de solenniser le dimanche a commencé parmi les chrétiens le jour même de la résurrection du Sauveur. Cette substitution ne doit ni vous surprendre ni vous faire penser que les chrétiens violent le précepte primitif du sabbat ; car étant à la fois naturel et positif, il ordonnait, sous le premier rapport, de consacrer un temps au culte du Seigneur ; voilà la partie principale, la substance permanente du commandement. Pour la désignation du jour, vous ne devez

(1) Act. 59.

(2) 1. Cor. 16.

(3) Apoc. 1, 10.

(4) Apol. 2. S. Aug. Ep. ad Jan. 1, 19.

y voir qu'une circonstance abolie avec les autres cérémonies de la loi judaïque. Le précepte moral est donc aujourd'hui le même que chez les Juifs, et il n'a été modifié par l'Eglise que pour le jour et la manière de l'observer.

LE D. Qu'impose la sanctification de ce jour consacré à Dieu ?

LE TH. L'obligation de s'abstenir de toute œuvre servile, et de se livrer à des pratiques de piété ; le premier de ces devoirs est formulé en ces termes dans l'Exode : *En ce jour vous ne ferez aucun ouvrage*. N'étant pas toujours facile de préciser ce qui peut être considéré comme œuvre servile, on doit s'en tenir aux coutumes locales, suivies par les hommes religieux, autorisées ou au moins tolérées par les évêques. C'est à leur prudence que l'Eglise a confié le soin de déterminer ce qui est permis ou interdit en ce jour consacré au Seigneur.

Il peut néanmoins exister diverses causes légitimes qui permettent de s'occuper a des œuvres serviles. Ce sont : *la dispense*, que le souverain Pontife peut accorder pour toute l'Eglise, l'évêque dans son diocèse, et le curé dans sa paroisse pour un cas urgent ; *une coutume* générale, ou établie dans certaines localités ; *la piété*, quand il y a des raisons pressantes pour travailler aux préparatifs d'une solennité religieuse, etc. ; *la néces-*

sité, si la cessation du travail doit causer un dommage assez considérable ; *le bien commun* ou une *utilité publique* ; enfin *la charité*, qui occasionnera des œuvres serviles pour venir au secours du prochain dans un besoin pressant. On reconnaît dans ce précepte une légèreté de matière ; et ainsi le péché ne sera que véniel, si l'on ne se livre pas à un travail interdit, pendant un temps trop prolongé. Les théologiens ne sont pas unanimes pour le déterminer ; ils assignent une heure, deux heures, surtout s'il y a quelque cause légère, insuffisante d'ailleurs par elle-même pour autoriser ce travail. Voilà quelques-unes des défenses relatives au dimanche.

Quant à l'obligation des œuvres de piété, indiquées par ces paroles : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat* (Ex. 20), la principale est l'assistance au saint sacrifice de la messe, (qui trouve sa place naturelle dans l'eucharistie, envisagée comme sacrifice). Des théologiens affirment qu'on est encore tenu, sous faute grave, à pratiquer d'autres œuvres de piété, selon sa condition, sentiment qui paraît trop sévère pour l'appréciation du péché, qu'on ne regarde pas généralement comme mortel.

Il est triste et bien déplorable de voir aujourd'hui, en France, au milieu de nos villes et dans les campagnes, la violation publique du dimanche. Ceux qui gouvernent devraient considérer dans cette infraction de la loi divine, autre chose que la liberté pour chacun de rem-

plier ou d'omettre ses devoirs envers Dieu. La morale y est vivement intéressée, puisqu'elle ne peut se conserver sans la religion, et que pour un grand nombre, l'observation du dimanche est toute la profession du christianisme, et le seul hommage rendu au Créateur. Cette pratique retranchée, on verra bientôt les populations tomber dans l'oubli de toute croyance religieuse, dans les désordres et l'immoralité qui en sont la suite.

Que dire encore de ces maîtres qui gênent leurs subordonnés et leurs domestiques dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux? Les insensés! ils ne voient pas qu'ils brisent de leurs mains la seule véritable règle de l'obéissance et du devoir, et qu'à la place de serviteurs laborieux, dévoués, respectueux, intègres, tels que la religion les fait, ils s'exposent à n'avoir plus que des mercenaires, cupides, infidèles, insolents et vicieux. On a beau s'agiter, se tourmenter dans des théories humaines, on ne parviendra jamais sans l'influence de la religion, à rendre l'homme moral et fidèle à l'accomplissement de ses devoirs.

Si l'on ne peut empêcher des hommes impies ou avides de lucre de violer, dans le secret, ce précepte divin, qu'on arrête du moins la contagion du mauvais exemple; qu'on ne laisse pas à un maître cupide la faculté de renvoyer les ouvriers qui voudraient accomplir cette obligation du christianisme. On crie tant et si

haut à la liberté de conscience , et on laisse imposer une violence morale , irrésistible , à des milliers d'hommes qui ont à opter entre la misère de leurs familles , et la violation des jours consacrés au Seigneur.

---



---

## TRENTE-CINQUIÈME ENTRETEN.

---

### LA SUPERSTITION.

LE D. En traitant les autres vertus, vous avez eu soin de me faire remarquer les vices qui leur sont opposés. Si vous n'étiez pas dans cette intention, relativement à la religion, je vous prierais de ne pas omettre ces explications, dont il me semble entrevoir l'utilité.

LE TH. Tranquillisez-vous ; je m'étais proposé de vous parler aussi des vices opposés à la vertu de religion ; c'est le complément nécessaire du sujet que nous venons d'examiner. Les théologiens rattachent toutes ces oppositions à la superstition et à l'irréligion, et ils disent que dans la première, on pèche par excès contre la vertu de religion, et dans la seconde par défaut. Nous nous ferons une idée de la superstition, en nous la représentant comme un vice qui porte à adresser à la créature l'honneur souverain qui n'est dû qu'au créateur ; ou, s'il fait rendre le culte à Dieu, ce n'est pas de la manière qu'il le veut et qu'il lui est dû. Ce dernier est appelé par saint Thomas culte pernicieux, lorsqu'il renferme des choses fausses, comme serait aujourd'hui le culte des

cérémonies judaïques, consacrées à un Messie attendu. On serait encore coupable de culte faux et pernicieux, en se servant de faux miracles, de prétendues révélations, de reliques sans authenticité, en un mot d'un moyen faux quel qu'il soit, pour exciter à l'honneur de Dieu, qui veut des adorateurs *en esprit et en vérité*.

Pour empêcher ce culte si pernicieux à l'honneur du vrai Dieu et à sa religion, l'Eglise se montre toujours extrêmement vigilante et sévère contre ceux qui voudraient l'introduire dans le christianisme, comme l'attestent ses ordonnances et les peines qui y sont portées. C'est donc avec la plus grande injustice que les protestants nous reprochent d'être crédules et faciles à admettre sans discernement, le vrai ou le faux dans nos croyances, dans nos pratiques catholiques. Qu'ils se rassurent ; nous sommes sur ce point d'une sévérité qu'ils n'ont point imitée, eux qui, sans motif raisonnable et contre toute vérité, ont cependant adopté les opinions contradictoires de leurs patriarches, qu'ils ont regardés, au mépris du plus simple bon sens et de la piété, comme des hommes suscités de Dieu pour la réforme et la régénération de son Eglise.

On donne à ce culte le nom de superflu, lorsqu'on y emploie des pratiques vaines, inutiles, que Dieu ni son Eglise n'ont instituées, et qu'aucun usage légitime ne peut autoriser.

Ces courtes notions du culte faux et superflu, toujours si réprouvé par les pasteurs et les pon-

tifes catholiques, suffisent pour vous faire comprendre combien l'Eglise met de soin, de zèle et d'importance dans tout ce qui se pratique pour l'honneur de Dieu. Elle veut que ses enfants lui offrent des hommages dignes de lui, et tout autre culte, elle le réprouve, le flétrit et le condamne. Passons à un examen rapide de la superstition, qui fait rendre à la créature l'honneur souverain qui n'appartient qu'à Dieu.

Cette superstition se trouve manifestement dans l'idolâtrie, qui est toujours un crime, alors même que, par crainte, on rend extérieurement le culte souverain à une idole, sans lui supposer aucun caractère de divinité. On n'a, pour les temps antédiluviens, aucune preuve positive du culte des idoles ; c'est seulement après la confusion des langues, et la dispersion des hommes dans les différentes contrées de la terre, qu'on peut placer les commencements du culte idolâtrique. Ils durent sans doute altérer les traditions primitives sur les anges et sur les démons, en s'exagérant leur pouvoir et leur influence sur les astres, les éléments et une foule d'êtres matériels qui leur paraurent utiles ou funestes. Il arriva donc, par un concours inexplicable d'ignorance, de grossièreté, de crainte, d'espérance et d'autres passions, qu'ils portèrent la stupidité criminelle jusqu'à rendre le culte suprême à ces esprits, et même aux êtres matériels qu'ils leur croyaient unis. *Les hommes se sont imaginé, nous dit l'auteur de la Sagesse, que le feu ou le vent, ou l'air le*

*plus subtil, ou la multitude des étoiles, ou l'abîme des eaux, ou le soleil et la lune, étaient les dieux qui gouvernaient le monde*(13). Il nous apprend aussi comment les hommes ont introduit les idoles dans leurs familles : Un père affligé de la mort précipitée de son fils, fit faire l'image de celui qui lui avait été ravi si tôt, et il commença d'adorer comme Dieu celui qui, comme homme, était mort un peu auparavant. Il lui établit parmi des serviteurs un culte et des sacrifices (14). Telle est sans doute l'origine des honneurs divins rendus aux grands hommes, et parmi certains peuples aux ancêtres de la famille, comme on le voit encore chez les Chinois et d'autres peuples de l'Orient.

Des savants ont prétendu qu'il n'avait jamais existé d'idolâtrie proprement dite, que les payens se trompaient sans doute dans le mode d'honorer le Créateur, mais qu'au fond ils n'adoraient que lui, et qu'ils entendaient lui rapporter le culte adressé à des créatures par lesquelles il manifestait sa puissance, ses bienfaits ou ses châtiments. Cette manière d'envisager l'idolâtrie était la conséquence d'un système fameux, dont nous n'avons pas à nous occuper. Il est facile de voir que le témoignage des livres saints lui est contraire comme celui des hommes qui ont vécu au milieu des infidèles, et l'avou des payens eux-mêmes. Tel était le culte vulgaire que les philosophes voulaient qu'on respectât, qu'ils pratiquaient aussi extérieurement, bien qu'ils ne partageassent pas toutes les croyances populaires.

A la suite de l'idolâtrie, nous pouvons placer la divination, puisque, par cette superstition, on rend au démon un culte indirect ; car si l'on veut savoir de lui ce que Dieu seul peut connaître, c'est lui attribuer la science réservée au Créateur. En s'adressant à l'ange rebelle pour apprendre des choses dont il a peut-être la connaissance ; on est censé l'honorer et mettre sa confiance en lui. D'où il résulte que la divination est toujours un péché, soit qu'on s'adresse directement au démon, soit qu'on recoure à des moyens clairement diaboliques, par exemple, en consultant les devins. Nous n'avons pas à chercher ici l'étendue de la science démoniaque relativement à l'avenir, aux choses présentes ou passées ; nous l'avons examinée dans nos entretiens sur les prophéties. Je ne vous parlerai pas de tous les moyens mis en usage par la superstition et l'ignorance, exploitées le plus souvent par la fraude, l'appât du gain et d'autres passions ; l'énumération en est incroyable. On interroge les astres, la terre, l'eau, l'air, les oiseaux, les animaux, la figure, le crâne, les morts, etc., catalogue fastidieux et pénible, qui remplit d'humiliation et de tristesse, en nous montrant dans l'homme tant de crédulité, d'ignorance, de faiblesse et de perversité.

La divination était sévèrement défendue aux Juifs, comme on le voit dans plusieurs livres de l'Ancien-Testament (1). Or, cette défense de droit

(1) Lev. 19. — Deut. 18. — Num. 23. — Eccl. 24.

naturel et divin a dû conserver toute sa force dans la nouvelle loi. Aussi existe-t-il un grand nombre de décrets de souverains pontifes et de conciles qui font connaître aux chrétiens combien ces superstitions sont blâmables, et les interdisent avec rigueur.

Par la divination, l'homme cherche à connaître des choses cachées. Dans une autre superstition, la vaine observance, il attache certains effets à des moyens qui n'ont aucune vertu pour les produire, ni par leur nature, ni par une destination de Dieu ou de son Eglise. Vous avez de ces exemples dans l'emploi qu'on fait de paroles singulières, de billets écrits en caractères mystérieux et bizarres, pour guérir des maladies, obtenir subitement les connaissances d'un art, d'une science, ou d'autres résultats surprenants. Cette superstition fait encore observer les jours, les années, les nombres, pour y attacher des événements sur lesquels ils ne peuvent avoir aucune influence. Il y aurait un bien long catalogue à dresser, si nous voulions faire mention des vaines observances les plus usitées. Rassurez-vous, mon intention n'est point de vous imposer cet ennuyeux dénombrement. Je me contente de vous dire que l'Eglise les condamne, les poursuit comme des pratiques où l'on offense Dieu mortellement, lorsqu'on s'y livre, après un pacte explicite avec le démon, et toujours comme dangereuses et indignes des disciples de Jésus-Christ. Elles viennent, dit saint Augustin, de quelque convention coupable avec le

démon , et un chrétien doit les éviter et les détester (*D. Chr.* 20).

Cette superstition étant le plus souvent l'effet de la crédulité et de l'ignorance , on n'y trouve pas une faute mortelle , à moins qu'il n'y ait comme un pacte explicite avec le démon. Mais celle dont nous allons parler a toujours un caractère de malice considérable , en ce qu'elle renferme une invocation du démon, et suppose ordinairement une espèce de société expresse avec ce malin esprit. Quelquefois elle sert à assouvir , au moins dans l'intention , des haines , des vengeances atroces, et alors on viole en même temps la charité et la vertu de religion. Cette superstition, c'est la magie ; elle consiste , dit-on , à produire, par le ministère du démon, des effets étonnants et au-dessus des forces de l'homme. Les Pères de l'Eglise et les théologiens sont partagés sur la réalité de ces faits magiques. Origène les admet comme véritables ; Tertullien les appelle une tromperie ; saint Augustin ne les caractérise pas d'une manière positive. Il paraît certain que les faits relatifs aux magiciens , mentionnés dans l'Exode , à Simon , à l'Antechrist , ne peuvent pas être regardés comme d'habiles impostures , l'opération démoniaque s'y manifeste trop clairement.

Après cela, que le démon nous trompe par des prestiges , qu'il n'y ait aucune réalité dans ce qui frappe nos regards ou notre imagination, c'est plutôt sur ce point que doit porter le doute des théolo-

giens ; mais je crois vraie et incontestable l'existence de plusieurs opérations de magie dues à l'action diabolique. Lorsqu'elle a pour objet des effets extraordinaires , propres à satisfaire la curiosité ou à procurer quelque avantage , on la nomme simplement magie , et quand on l'emploie dans l'intention de nuire au prochain , elle porte le nom de maléfice. Sans apprécier les effets de ces deux sortes de magie , nous pouvons assurer que l'exercice en est toujours un crime , soit à cause du pacte fait avec le démon , soit à cause du mal qu'on veut procurer au prochain. Aussi, dans l'Ancien-Testament, est-elle défendue de la manière la plus expresse : *Il n'y aura point parmi vous de magicien incantator*, est-il dit dans le Deutéronome (18). *Ne recourez point aux magiciens. J'exterminerai du milieu de mon peuple celui qui aura recours à eux* (1). A plus forte raison les maléficiers devaient-ils être exterminés , ainsi qu'on le voit dans le livre de l'Exode : *Vous ne les laisserez pas en vie au milieu de vous* (2).

Si l'Eglise condamne avec rigueur la divination , les vaines observances , vous devez penser qu'elle se montre encore plus sévère par rapport à la magie. Dans plusieurs conciles , on voit des anathèmes prononcés contre ceux qui exercent de telles opérations diaboliques. Partout ils sont regardés comme coupables de crime contre la

(1) Lev. 20, 27.

(2) Exod. 22.



vertu de religion, et souvent contre la justice ; car il résulte de ces idées de sortilège et de maléfice des opinions , des jugements injustes , et parfois une conduite déplorable. On se figure avoir reçu du mal, un sort, comme ils disent, de la part d'un voisin ou autre ; et alors ce sont des démarches auprès des devins , qui ne manquent pas de confirmer dans ces idées de maléfice ; ce sont des haines profondes , des projets de vengeance cruelle , que la crainte des lois humaines n'a pas toujours la puissance d'arrêter.

Pour terminer ces questions superstitieuses, disons quelques mots de l'obsession et de la possession démoniaques. Pour la première, l'action du démon est au dehors, et dans la seconde, il agit en la personne qu'il possède. Quoiqu'en disent les philosophes modernes et les partisans du naturalisme, il est incontestable que ces opérations démoniaques ont existé. Vous en avez des exemples dans le premier livre des Rois (16), où il est rapporté de Saül qu'il était agité d'un mauvais esprit envoyé par le Seigneur ; dans Tobie , où l'obsession de Sara, fille de Raguël, est décrite avec détails (1). Qui pourrait révoquer en doute les possessions démoniaques rapportées dans l'Evangile (2) ? Jésus-Christ donne à ses disciples le pouvoir de chasser les démons, et ils les chassent en effet, comme nous l'atteste saint Luc (9). Com-

(1) Tob. c. 5, 6, 8.

(2) Matth. 12. — Luc, 8.

ment ne pas voir une possession dans cet enfant dont parle saint Matthieu (17), qui se trouva guéri à l'instant même où le démon fut sorti de son corps ? Saint Paul délivra, dans la ville de Philippi, une fille possédée, en disant au démon : *Je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille, et le démon sortit aussitôt* (1). Il est rapporté aussi que, pendant son séjour à Ephèse, les démons lui étaient soumis, et qu'ils sortaient du corps des possédés (2).

Pour contester ces opérations démoniaques, on dit que c'étaient tout simplement des maladies de l'âme, et des vices que Jésus-Christ et ses apôtres guérissaient par leurs exemples et leurs prédications. Convenez qu'il faut avoir pris un parti et adopté un système pour expliquer de cette sorte les passages que nous venons de rapporter. Non, ces narrations de l'Ecriture ne sont pas susceptibles d'un sens figuré, à moins qu'on aille jusqu'à dire que notre Seigneur s'est plu à tromper sur la nature de ces possessions, pour faire croire au peuple qu'il avait toute puissance sur les démons, en feignant de les chasser du corps de prétendus possédés. Peut-on penser aussi que les apôtres et le peuple juif ne fussent pas capables de distinguer entre le pouvoir moral de guérir les vices, et les faits sensibles de ces délivrances ? Voyez combien de choses absurdes il

(1) Act. 16.

(2) Act. 19.

faut admettre dans le naturalisme pour arriver à la négation des possessions et des miracles qui en étaient l'occasion !

D'autres diront peut-être que ces prétendues possessions n'étaient que des maladies physiques et morales, comme l'hypochondrie, la catalepsie, la lycanthropie, etc. Cette assertion paraîtra fort gratuite à tout homme raisonnable qui lira la narration de ces faits. Et, en définitive, que gagneraient à cette explication les partisans du naturalisme ? Ne faut-il pas qu'ils admettent la guérison miraculeuse de ces sortes de maladies ? A moins qu'ils ne prouvent que notre Seigneur, que ses disciples administraient des remèdes à ces malades, et qu'ils les soumettaient à un traitement médical. Les Pères de l'Eglise, qu'apparemment on ne sera pas tenté de regarder en pitié comme de petits esprits, comme des hommes crédules jusqu'à la superstition, eh bien ! ces docteurs célèbres n'élèvent pas le moindre doute sur la réalité des possessions. Ecoutez Tertullien : « Qu'ici, devant vos tribunaux, soit amené quelqu'un reconnu pour possédé du démon, et qu'un chrétien commande à cet esprit impur de parler. Cet esprit de ténèbres avouera aussi véritablement alors qu'il n'est qu'un démon, qu'ailleurs il ose faussement se donner comme Dieu (1). » Saint Paulin et Sulpice-Sévère nous disent avoir vu de leurs yeux des possessions évi-

(1) Apol. 23.

dentes, par les faits extraordinaires qui en étaient la suite (1).

Mais, ajoutent nos adversaires, pourquoi n'y aurait-il pas des possessions aujourd'hui comme à l'époque du Christ et de ses disciples ? A cela il n'y a aucune réponse à faire, il ne s'agit pas de la continuité des possessions, mais seulement d'établir la réalité de celles dont nous parle l'Evangile. Puis, voyez l'étrange manière de raisonner en niant l'existence des faits, parce qu'ils ne se continueraient pas perpétuellement ! Il est faux d'ailleurs que, dans ces temps modernes, il n'y ait plus d'obsessions démoniaques ni de possessions, et qu'il faille remonter, pour en trouver des exemples, jusqu'aux *siècles d'ignorance*. Lorsqu'une famille subit cette affliction, l'on ne va pas le proclamer sur la place publique. On tient ce malheur secret dans l'intérêt des personnes qui le souffrent, et l'on tâche d'y apporter remède sans le divulguer. Il arrive néanmoins assez souvent que ces possessions sont publiquement connues, de même que les moyens employés par l'Eglise pour les faire cesser.

Nous ajoutons que si le démon était le maître de se jeter sur l'homme, comme une bête féroce, et de le tourmenter, on pourrait s'étonner de ce qu'il ne se donnât pas continuellement cette satisfaction de haine contre les serviteurs de Dieu. Mais vous vous souvenez de ce qui a été dit dans

(1) Vit. S. Fel. Dial. 3.

l'entretien sur les miracles, relativement à son pouvoir. Il est toujours dépendant de la volonté du Seigneur, qui en permet quelquefois l'exercice selon ses jugements secrets et ses desseins impénétrables.

---

## TRENTE-SIXIÈME ENTRETEN.

---

### LA PHRÉNOLOGIE.

LE D. Que pensez-vous de la phrénologie et du magnétisme, ces deux sciences mystérieuses, en si grande vogue aujourd'hui ? Les placez-vous parmi les opérations superstitieuses ?

LE TH. Vous savez que la phrénologie, ou plutôt crâniologie, crânioscopie, consiste dans l'inspection du crâne, pour juger des penchants, des passions, des facultés de l'homme, selon les saillies, les protubérances, les bosses ou les dépressions de cet organe. Pour compléter cette notion, nous devons ajouter que les phrénologistes, trouvant la crânioscopie insuffisante, ont adopté la méthode de la cérébroscopie, ou l'étude des circonvolutions cérébrales (1). Ce système dangereux ne repose sur aucune base, tout y est gratuit, contradictoire, absurde et immoral. Les phrénologistes ne peuvent comparer l'homme à

(1) Pensées d'un Croyant Catholique, ou Considérations Philosoph., Mor., Relig. sur le Mat. Mod., par M. le docteur Debreyne.

un automate privé d'idées , de jugement et de raisonnement, sans tomber dans un matérialisme abject et absurde , que le docteur Gall repoussait, dit-on , avec horreur. Si donc ils veulent rester spiritualistes , ils doivent admettre un principe simple , unique , qui préside aux opérations mentales de l'intelligence et de la volonté ; mais si cet être est inétendu , spirituel , on ne comprend pas ce que l'examen du crâne ou du cerveau pourra faire connaître et affirmer sur les facultés de l'homme. Le patriarche de la phrénologie admettait , il est vrai , autant d'intelligences particulières que de facultés distinctes ; mais nous verrons bientôt que cette hypothèse est impossible , et qu'il faut reconnaître une seule intelligence dans l'homme, ou une multiplicité d'individus , ce que le sens intime et le sens commun repoussent à la fois,

L'inspection crânienne conduira-t-elle du moins à la connaissance des passions? Les physiologistes, et presque tous les médecins célèbres , attestent que les affections et les passions n'ont pas leur siège dans le cerveau ; ils le placent dans les organes de la vie interne , dans les viscères , etc. S'il est donc vrai que les passions ne résident pas dans le cerveau , l'inspection encéphalique ne parviendra pas à les y découvrir. « Aucun signe crânioscopique, dit M. le docteur Debreyne , ne peut donc faire connaître *a priori* les aptitudes ni les facultés de l'homme. » Mais examinons rapidement le fond du système phrénologique.

» Selon le docteur Gall, il y a autant d'intelligences particulières que de facultés distinctes. Chaque faculté a sa perception, sa mémoire, son jugement, sa volonté, c'est-à-dire tous les attributs de l'intelligence proprement dite. Toutes les facultés intellectuelles sont données, dit-il, de la faculté perceptive, d'attention, de souvenir, de mémoire, de jugement, d'imagination..... Chaque faculté est donc une intelligence. Il y a autant de différentes espèces d'intellect ou d'entendement, qu'il y a de facultés distinctes. Toute faculté particulière, dit-il encore, est intellect ou intelligence, chaque intelligence *individuelle* a son organe propre (1). »

« Mais avec toutes ces espèces d'*intellecks*, avec toutes ces *intelligences* individuelles, ajoute M. Flourens, que sera l'intelligence générale et proprement dite.... ? Ce ne sera plus cette faculté positive et une, que nous entendons, que nous concevons, que nous sentons en nous-mêmes, quand nous prononçons le mot *âme* ou *intelligence*, et c'est là tout l'esprit de la psychologie de Gall. A l'intelligence, faculté essentiellement une, il substitue une foule de petites intelligences ou de facultés distinctes et isolées..... Mais l'unité de l'intelligence, l'unité du *moi* est un fait du sens intime, et le sens intime est plus fort que toutes les philosophies. »

« Si les phrénologistes ne veulent pas accepter

(2) Examen de la Phrénologie, par M. Flourens.



cette multiplicité d'individualités spirituelles, indépendantes, en prétendant les unir par des liens mystérieux, ils n'expliqueront pas d'une manière plus satisfaisante l'unité du *moi*, ni la possibilité du jugement. Car, comment le *moi*, oet être un, indivisible, inétendu, point convergent de toutes les facultés, partie essentielle de tout acte mental, logique, peut-il exister avec cette pluralité indéfinie des organes ? Il ya ici la plus notoire contradiction, disons mieux, la plus formelle absurdité. Faut-il donc le redire ? on ne peut diviser le moi, qui n'est que lui, qui est lui ni plus ni moins, et dire en le divisant : Voilà qui vit pour tel organe, voici qui vit pour tel autre ; la personnalité ne se prête pas à être ainsi fractionnée ; il faut la nier ou la reconnaître dans sa complète intégrité. L'unité matérielle, l'unité organique en particulier est un composé, une aggrégation de partie ; mais l'unité spirituelle n'est rien de semblable ; elle est l'unité tout simplement » (1).

Il ne peut donc exister de *moi* dans le système des phrénologistes, il n'y a pas même de jugement possible. « Il est certain que je puis éprouver à la fois plusieurs sensations ; quelquefois c'est le même objet qui me les procure : je vois, je goûte et je sens un ragoût ; j'entends et je touche un instrument. D'autrefois ce sont différents

(1) *Revue Médicale*, rapp. dans l'ouv. du savant et respectable M. Debreyne.

objets qui frappent mes divers sens : j'entends une musique en même temps que je vois des hommes , que j'éprouve la chaleur du feu ; que je sens une odeur , que je mange un fruit , je discerne parfaitement ces sensations diverses , je les compare , je juge laquelle m'affecte le plus vivement et le plus agréablement ; je préfère l'une à l'autre , je la choisis. Or , ce *moi* , qui compare les diverses sensations , est inévitablement un être simple ; car , s'il est composé , il recevra par ses diverses parties les diverses impressions que chaque sens lui transmettra ; les nerfs de l'œil porteront à une partie les impressions de la vue ; les nerfs de l'oreille feront passer à une autre partie les impressions de l'ouïe , ainsi du reste. Mais si ce sont les diverses parties de l'organe physique , du cerveau , par exemple , qui reçoivent , chacune de leur côté , la sensation , comment s'en fera le rapprochement , la comparaison ? La comparaison suppose un comparateur ; le jugement suppose un juge unique. Ces opérations ne peuvent se faire sans que les sensations différentes aboutissent toutes à un être simple (1). » Passons aux conséquences morales de la doctrine des phrénologistes.

La base de leur système de pénalité , c'est l'indulgence mutuelle , suite de la tolérance qui , selon la phrénologie est le premier précepte de la

(1) *Revue Médicale* , rapportée dans les Cours phrénologiques , etc.

morale. Nous pouvons affirmer, avec le savant religieux, que le fatalisme est la loi des phrénologistes ; (c'est aussi la conclusion que M. F.... déduit rigoureusement de leur doctrine). « Les phrénologistes se bornent à parler de l'empire fatal de certaines organisations, et à reproduire tous les lieux communs auxquels les avocats ont habitué les juges depuis quelques années, et qu'ils ne cessent d'invoquer en faveur de ces misérables bandits qui professent ou qui pratiquent la doctrine de l'assassinat, braves gens qui réservent toute leur pitié pour les voleurs et les meurtriers, et qui sont sans pitié pour les victimes et pour la société ! Les phrénologistes accuseront tout, excepté le coupable, tout, excepté l'éducation qu'il aura reçue ; car l'éducation, selon eux, *ne crée rien*, et elle est impuissante à arrêter les tendances fatales de l'organisme. »

« L'homme a la liberté si ses organes du *moi* et de la volonté, auxquels tient cette faculté, sont vigoureux ; mais s'ils sont faibles, il ne l'a pas, examinons d'abord celui qui les a faibles : eh bien ! il ne sera vraiment libre que pour les actions indifférentes, mais il ne le sera pas pour les actes importants ; il obéira successivement à toutes ses passions, à mesure qu'elles deviendront dominantes.... Je suis libre d'être sage, fidèle, économe, s'écriera le prodigue, le libertin, à qui l'on reproche ses écarts, et je serai cela quand je voudrai ; mais s'il n'a pas d'organe qui puisse l'amener à changer de conduite, il ne changera

pas » (1). « Gall veut aussi que le libre arbitre ne soit qu'un résultat, il détruit donc le libre arbitre (2). »

Jugez, après ces considérations, s'il est possible de placer le système de la phrénologie parmi les pratiques superstitieuses ; c'est la négation du libre arbitre, de toute loi morale ; il sape les fondements de la société et de la religion. Il n'y a plus ni vice ni vertu, tout se résume dans la constitution physique, et est soumis à l'empire fatal de l'organisation. Ce fut ainsi qu'on apprécia à Vienne le système de Gall. Ses leçons y furent interdites en 1801, comme tendant à bouleverser les têtes, à détruire la religion, et à propager le matérialisme. En France, on n'a pas eu les *mêmes susceptibilités*. On a laissé le docteur allemand s'y établir avec ses crânes, et par la suite, il y a eu des cours publics de phrénologie, comme d'anatomie et de pathologie.

(1) Cours de Phrén. de Broussais.

(2) M. Flourens.

---

## TRENTE-SEPTIÈME ENTRETEN.

---

### LE MAGNÉTISME ANIMAL.

LE TH. Pour nous faire une idée claire du magnétisme, et l'apprécier avec vérité, nous distinguerons trois degrés dans ses opérations. D'abord la communication d'un fluide nerveux, capable de produire certains effets thérapeutiques analogues, si vous voulez, à ceux de la pile de Volta sur un membre paralysé ; puis l'état de sommeil résultant de l'infusion de ce fluide ; et enfin le somnambulisme accompagné de lucidité, de science médicale, pathologique et de la faculté de voir, même à des distances extraordinaires, par l'occiput, le bout des doigts, etc.

On regarde Mesmer, médecin allemand, comme l'inventeur du magnétisme, qu'il décrit en ces termes, dans un Mémoire publié en 1779. « C'est un fluide universellement répandu... L'action et la vertu du magnétisme animal peuvent être communiquées d'un corps à d'autres corps animés ou inanimés. Cette action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermé-

diaire... Par le moyen du magnétisme , le médecin connaît l'état de la santé de chaque individu , et juge avec certitude l'origine , la nature et les progrès des maladies les plus compliquées ; il en empêche l'accroissement , et parvient à leur guérison , sans jamais exposer le malade à des effets dangereux ou à des suites fâcheuses , quels que soient l'âge, le tempérament et le sexe (1). » Vous connaissez l'usage qu'il faisait , pour sa magnétisation, du baquet à couvercle percé, des branches de fer , de la corde placée autour du corps des malades pour les unir les uns aux autres , et du forté-piano destiné à commencer le branle par des airs variés , et à communiquer même le fluide magnétique.

En 1784, une commission composée de médecins et de savants, examina avec grande attention les opérations magnétiques d'un disciple de Mesmer, et après diverses expériences, la conclusion des commissaires fut celle-ci : « Le fluide magnétique n'existe pas, le magnétisme animal est nul, et les moyens employés pour le mettre en pratique sont dangereux. » Une autre commission se prononça en ces termes contre le système de Mesmer : « La théorie du magnétisme animal est un système absolument dénué de preuves ; les moyens employés pour le mettre en action peuvent devenir dangereux ; et les traitements faits par ces

(1) Rapporté dans les *Considérat. Philos.*, etc., par M. le docteur Debreyne.

procédés peuvent déterminer des accidents spasmodiques et convulsifs très-graves.

Deux commissions ont encore été chargées d'examiner le magnétisme en 1825 et 1837. Les conclusions de la première ne paraissent pas défavorables, mais le rapport de la seconde est contraire en tout point au système magnétique. « Ces faits vous sont connus, disaient les commissaires à l'Académie, vous savez comme nous qu'ils ne sont rien moins que concluants en faveur de la doctrine du magnétisme, et qu'ils ne peuvent avoir rien de commun, soit avec la physiologie, soit avec la thérapeutique.

» Aurions-nous trouvé autre chose dans des faits plus nombreux, plus variés et fournis par d'autres magnétiseurs? C'est ce que nous ne chercherons pas à décider; mais ce qu'il y a de bien avéré, c'est que s'il existe encore en effet aujourd'hui d'autres magnétiseurs, ils n'ont pas osé accepter enfin la sanction ou la réprobation académique. »

Toutefois, supposons réelle l'existence du magnétisme avec ses propriétés thérapeutiques; ajoutons-y même le sommeil, comme résultat naturel de la magnétisation, bien qu'il soit difficile de comprendre qu'une augmentation de fluide nerveux soit propre à provoquer le sommeil, à moins d'avouer que cela arrive par l'excitation, le trouble des esprits, suivi d'abattement et de lassitude, comme dans l'ivresse; ce qui semble fort peu probable, puisque, d'après les magnétiseurs,

l'âme acquiert en cet état une activité remarquable dans ses opérations. Si l'on bornait le magnétisme à la communication du fluide, dans le but de guérir ou de soulager les malades, des théologiens ne trouveraient pas peut-être cette opération reprehensible, et ils l'assimileraient à un traitement galvanique, tel qu'on le pratique pour la paralysie et d'autres infirmités (1). Mais il est probable qu'ils ne jugeraient pas licite l'engourdissement magnétique, la somnolence, la suspension des sens ; état anormal qui n'est ni veille ni sommeil, mais qui ôte, et quelquefois subitement, au magnétisé, l'exercice de son libre arbitre. Il faudrait en outre que ces opérations fussent faites par des médecins expérimentés, afin de ne pas exposer le malade aux dangers d'une magnétisation disproportionnée avec son tempérament, et ils exigeraient, comme condition essentielle, que tout se passât selon les règles de la décence et de la pudeur.

« Dans l'état de somnambulisme artificiel et spécial, il se développe quelquefois, dit-on, des facultés nouvelles connues sous le nom de clairvoyance, lucidité, intuition, prévision intérieure, vue dans le temps, l'espace et la matière, c'est-à-dire la vue dans le passé et dans l'avenir, rétrovision et prévision, prophétisation, divination, con-

(1) *Damnare non audeo eos qui, arbitantes effectus magnetismi esse naturales, ea utuntur arte, servatis modestiæ ac castitatis legibus et rectâ intentione, secluso scandalo. Theol. Genom.*



naissance intuitive, ou vue de pensées intimes des personnes absentes, de l'intérieur du corps des malades ; détermination de la nature ; du siège, du traitement des diverses maladies par des individus qui n'ont point étudié la médecine, ou les particularités les plus intimes de l'organisation humaine ; la transposition des sens, la vue sans le secours des yeux et sans lumière, par le front, l'occiput, l'épigastre, le bout des doigts, etc. ; paralysie produite, ou restitution du mouvement ou de la sensibilité par la volonté ou par un ordre mental ; communication des pensées sans aucune espèce de signes, etc., etc. ; et enfin l'oubli absolu au réveil de tout ce qui s'est passé dans le somnambulisme (1). »

Voici d'autres effets décrits dans l'ouvrage d'un magnétiseur très-exercé (2) : « Il arrive qu'en magnétisant avec énergie un somnambule prédisposé à l'extase, il cesse tout-à-coup d'entendre son magnétiseur ; il pâlit, ses membres s'affaissent complètement... et l'âme inondée de cette lumière, se trouve sur le point de perdre ses rapports avec le corps. Elle est sur la limite du monde physique, attirée par le monde spirituel, qui est lumière pure.... Il voudrait qu'on l'aidât à achever de briser les liens qui le retiennent encore parmi les hommes ; on hâterait, dit-il, sa vie céleste ; il pourrait être avec les anges qu'il contemple et avec

(1) M. le docteur Debreyne.

(2) M. Charpignon, médecin à Orléans.

lesquels vous l'entendez converser..... Quelle que soit d'ailleurs leur religion, le caractère mystique est le même, amour, indifférence pour les affections terrestres, désir ardent du ciel, vision d'êtres spirituels.....

» Ce n'est guère que dans l'extase que l'on observe... ces communications intimes des pensées, à tel point que l'extatique comprend une langue étrangère, sue par la personne de laquelle il s'occupe, ou bien encore qu'on le voit pris de la maladie d'un étranger en symptômes et en douleurs, et le malade subitement soulagé. »

Citons encore un phénomène fort extraordinaire : « Différents essais d'attraction ayant réussi, je voulus voir si je pourrais opérer une ascension complète. Je plaçai ma main à cinq centimètres au-dessus de l'épigastre, et le corps entier perdit terre et demeura suspendu. La personne que je magnétise ayant été gravement malade d'une fluxion de poitrine, j'ai cessé, pour ne pas la fatiguer, de l'enlever horizontalement ; je place maintenant ma main au-dessus de sa tête et lui fais perdre terre, de manière à pouvoir passer plusieurs fois ma main sous ses pieds. »

M. Charpignon, qui rapporte ce fragment de lettre, ajoute : « D'autres magnétiseurs ont avancé avoir obtenu ce phénomène, que nous regardons comme dépendant d'une modification inconnue de notre organisation (1). »

(1) Voyez aussi, pag. 76, un fait de vision rétrospective.

Pour faire l'appréciation morale de ces effets si étonnants attribués au magnétisme , nous nous bornons à demander s'ils sont une illusion , une déception souvent intéressée , ou si l'on doit les reconnaître véritables et réels ? Dans la première hypothèse, ceux qui exercent le magnétisme pour explorer les maladies, indiquer les remèdes et obtenir une guérison , violent les règles de la justice en recevant le prix de leur fraude , et ils deviennent responsables devant les hommes et devant Dieu des suites de leurs prescriptions médicales. Dans la seconde supposition , je n'hésite pas à affirmer que ces choses si merveilleuses doivent être attribuées à l'influence du démon ; qu'on obtienne d'un sujet mis en ce somnambulisme artificiel des réponses, des actions analogues à son état , à ses habitudes , qu'il se développe même une faculté naturelle , comme la poésie et la subtilité pour le calcul, cela peut se concevoir ; mais je le demande aux magnétiseurs eux-mêmes , est-il possible de ne voir qu'un développement naturel des facultés humaines dans ce phénomène, qui rend anatomiste , médecin , qui fait parler la langue de ces sciences, employer les termes propres que les magnétisés n'avaient jamais entendu prononcer ; qui leur montre à découvert l'organisme du corps humain des personnes absentes , quand le rapport est établi ; et il se forme par un seul cheveu. D'où vient à ces sujets *précieux* , comme on les appelle , cette faculté de connaître ce qui se fait à des distances

considérables, de se transporter mentalement dans des lieux éloignés, d'y compter les meubles d'un appartement, les personnes qui s'y trouvent, et d'indiquer avec détail les actions qui s'y passent ? Qu'on le dise : d'où peut venir la connaissance subite d'une langue étrangère et d'événements éloignés, et cette absorption instantanée d'une maladie sérieuse, laquelle se manifeste chez le magnétisé par les symptômes et les douleurs, tandis que le malade véritable est subitement soulagé ? Voici comment les magnétiseurs rapportent ce prodige de *charité*. « Cette absorption des maux a lieu sans qu'on s'en doute ; l'extatique est concentré, il vous prend ordinairement la main comme d'amitié, et pendant que vous le contemplez et que vous donnez cours à mille réflexions, il aspire le mal qui vous détruit !... J'ai lu peu de ces observations ; elles doivent être rares en effet, car on trouve peu de dévouements aussi grands ; mais j'ai été moi-même l'objet de cette charité, et je puis en parler (1). »

Ce qui se passe dans le somnambulisme artificiel, paraît si prodigieux à certains magnétiseurs distingués, qu'ils sont forcés de l'attribuer à l'influence des esprits, des anges gardiens, comme l'avoue le docteur Bern... Pour vous convaincre de ces aveux utiles à constater, voici l'extrait d'une lettre adressée à Deleuze, par le docteur Billot :

(1) M. Charpignon, *Physiologie du Magnétisme*.

30 septembre 1831.

« Les bases sur lesquelles je fonde la doctrine que je professe, c'est-à-dire l'existence des esprits et leur influence dans les phénomènes du somnambulisme, ne vous ont point paru jusqu'ici assez prouvées pour déterminer votre conviction.

» Les nouvelles observations que je mets aujourd'hui sous vos yeux, vont-elles vous fournir des preuves telles que vous les exigez ? Je le pense.

» Je prends Dieu à témoin de la vérité du contenu des observations qui vont suivre.

» Une dame, frappée depuis quelque temps de cécité incomplète, sollicitait auprès de nos somnambules quelque secours pour arrêter les progrès de l'amaurose, lorsqu'un jour de séance la somnambule consultée, dit :

» Une jeune vierge me présente une plante..., elle est en fleurs ; je ne la connais pas..., on ne m'en dit pas le nom..., cependant elle est nécessaire à madame.

» Où la trouver, lui dis-je, car nous n'avons aucune plante en fleurs dans *la saison froide* où nous sommes ?

» Ne vous inquiétez pas, répondit la somnambule, on nous la procurera, s'il le faut.

» Et comme nous insistions pour savoir dans quel endroit la *jeune vierge* voudrait bien nous l'indiquer, la dame aveugle s'écria :

» Mais j'en palpe une sur mon tablier ; voyez donc : est-ce celle qu'on vous présentait ?

» Oui, madame , c'est celle-là ; que chacun de nous loue et bénisse Dieu !

» J'examine alors la plante. C'était un arbuscule à peu près comme une plante moyenne de thym. Ses fleurs, labiées en épis, donnaient une odeur délicieuse. Elle me parut être le thym de Crète. D'où venait cette plante ? De son pays natal, ou de quelque serre chaude ? C'est ce qu'on n'a pas su. »

M. Billot rapporte d'autres faits du même genre que le précédent , mais j'ai cru pouvoir me dispenser de les citer (1).

» Je prévois, dit le docteur Billot , toutes les objections ; mais je n'ai qu'un mot à répliquer : ces faits , on les croit vrais ou on les croit faux. Dans ce dernier cas, je suis un imposteur, et toute polémique doit cesser. Mais si on les croit vrais , à quelle théorie reçue en France pent-on les rattacher ? A aucune. En effet, serait-ce la force, l'énergie de la volonté du magnétiseur qui aurait suscité de pareils phénomènes ?

» Serait-ce à quelque faculté latente de la somnambule qu'il faut attribuer cette puissance ? Aucun magnétiseur n'osera le soutenir. »

(1) Observation de M. Charpignon , médecin , qui rapporte cette lettre dans sa Physiologie du Magnétisme.

EXTRAIT DE LA RÉPONSE DE DELEUZE.

6 novembre 1831.

«..... Je n'ai point vu de faits analogues à ceux que vous me communiquez, mais je dois vous répondre que des personnes dignes de toute ma confiance m'en ont raconté, quoiqu'en petit nombre.

» J'ai eu ce matin la visite d'un médecin fort distingué. Il venait pour me parler du magnétisme. Je lui ai raconté quelques faits que je tiens de vous. Il m'a répondu qu'il n'en était pas étonné, et il m'a cité un grand nombre de faits analogues que lui ont présenté plusieurs somnambules. J'ai été bien surpris. Entre autres phénomènes, il m'a cité celui d'objets matériels que le somnambule faisait arriver devant lui, ce qui est du même ordre que la branche de thym et autres objets arrivés devant vous. Je ne sais que penser de tout cela ; mais je suis sûr de la sincérité de mon médecin, comme je le suis de la vôtre (1).....»

Il est donc vrai que des magnétiseurs-médecins reconnaissent l'influence des esprits dans les phénomènes magnétiques. Après cela qu'ils veuillent limiter cette intervention à certains effets rares qui se manifestent dans un somnambulisme fréquent, et dans l'état magnétique supérieur ou

(1) Physiologie du Magnétisme, 1844.

l'extase, il ne sagira plus que d'une appréciation arbitraire. Le seul sage, le seul conséquent, sera, à mon avis, celui qui, cette influence des esprits une fois avouée, leur attribuera tous les phénomènes qui n'ont pas d'analogie avec la science, qu'il est impossible d'expliquer par ses principes; et vous savez si ces phénomènes sont nombreux!

Mais la question importante, décisive, consiste à savoir ce que sont ces esprits, dont l'influence dans le magnétisme est avouée! les magnétiseurs ont hâte de dire que ce sont des esprits de *vérité*. « Ils pensent que la communication de l'homme avec le monde spirituel, d'une nature autre que la nôtre, est possible, mais seulement dans l'état magnétique supérieur... Il sont encore convaincus que s'il arrive une communication de cette espèce, elle n'a lieu qu'avec un esprit de *vérité*, attendu que les extatiques qui ont reçu ces illuminations, en ont toujours retiré des conseils favorables au bien moral et physique, pour le présent et l'avenir (1). » Peu importe, au reste, la religion de l'extatique, qu'on vive dans les observances judaïques, selon le Coran ou l'Evangile, c'est indifférent; « quelle que soit d'ailleurs leur religion, le caractère mystique est le même, amour, indifférence pour les affections terrestres, désir ardent du ciel, vision d'êtres spirituels (2). »

(1) Physiologie du Magnétisme, 1841.

(2) Ibid.



Cette assertion , qui paraît si simple aux partisans du magnétisme , conduit néanmoins à cette conséquence assez grave : que toutes les religions sont bonnes ou indifférentes aux yeux de Dieu ; puisque l'esprit de *vérité* viendra se mettre en rapport d'amitié avec le somnambule juif, mahométan , ou fort mauvais chrétien pour l'accomplissement de ses devoirs religieux. Cette circonstance suffit, ce nous semble, pour démontrer que ces influences magnétiques ne peuvent être attribuées à Dieu ni à ses anges. Si donc , elles viennent d'un *esprit* surnaturel, il faudra bien avouer que cet esprit ne peut être autre qu'un démon.

LE D. Mais c'est impossible, puisque cet esprit intervient dans le magnétisme « pour donner des conseils favorables au bien moral et physique pour le présent et l'avenir (1) ! »

LE TH. C'est ainsi que les magnétiseurs tâchent de justifier leurs opérations de toute influence démoniaque. Mais ne savent-ils pas que Satan se transforme parfois en ange de lumière , en conseiller favorable au bien moral et physique de ceux qui lui rendent une espèce de culte en recourant à sa puissance ! Il agirait contre son caractère d'habileté reconnue , s'il allait manifester brusquement sa présence et son action , par des formes effrayantes, qui jetteraient les magnétiseurs eux-mêmes dans l'épouvante et leur ôteraient la liberté d'esprit nécessaire pour leurs pas-

(1) Physiologie du Magnétisme.

ses et l'infusion du fluide mystérieux. Il ne mettra pas non plus le blasphème ni l'immoralité dans la bouche de « ces jeunes personnes dont l'âge n'a pas encore permis au souffle des passions de ternir la candeur de l'âme (1). » On leur fera connaître après leur somnambulisme les conseils de grande morale et de santé qu'elles ont communiqués, soit pour elles, soit pour le bien de l'assistance attentive et édifiée. Désormais la mère ne répugnera plus à laisser magnétiser sa fille, dont on lui vante tant la lucidité prodigieuse, et dont elle a entendu elle-même les oracles moraux. De son côté, la jeune personne ne repousse pas trop les sentiments dont elle se voit l'objet ; il y a d'ailleurs dans le magnétisme, un charme, un attrait puissant qui lui fait désirer d'en goûter encore les jouissances ; et bientôt cette jeune fille, naguère si réservée, si candide, se familiarise avec le somnambulisme, l'extase, les rapports, au point de se donner en spectacle dans des réunions nombreuses, où elle n'a plus à redouter ni la timidité ni la pudeur ; elle en a triomphé.

Il est probable que dans la suite elle se sentira la puissance magnétique, et qu'elle initiera à son tour dans le somnambulisme supérieur, de jeunes filles à l'âme candide, « et des individus dont la vie est remplie de vertu, » ainsi donc, par le moyen de ses préceptes généraux de morale et de ses instructions hygiéniques, le démon aura fait

(1) Physiologie du Magnétisme.

de cette personne l'instrument de ses opérations magnétiques, qui attirent un culte indirect à cet esprit de *vérité*, et qui sont d'ailleurs si propres à inspirer sur les miracles rapportés dans les livres saints, des explications fausses, qui ôtent aux faits leur caractère, et aux croyances leur autorité.

Veillez bien observer encore une fois que je me borne à rapporter les phénomènes du somnambulisme, sans en apprécier la valeur. Mon unique but est de vous faire voir que si on les admet comme véritables, il faut les attribuer à une influence d'un ordre supérieur, qui ne peut venir que du démon. Ajoutons quelques considérations sur les circonstances des opérations magnétiques, et nous demeurerons convaincus que l'esprit divin ne peut être l'auteur des prodiges qui en résultent. Le plus simple bon sens fait comprendre que Dieu n'opère ses miracles que dans un but utile, moral, d'une manière décente, sérieuse et digne; conditions qui manquent d'abord à ces magnétisations d'amateurs qui réunissent une société nombreuse pour faire admirer la lucidité d'un *sujet d'élite* et leur propre habileté. Si le somnambulisme est ordinaire, on se contentera d'expériences habituelles, d'indication d'heures et de cartes. On met le somnambule en catalepsie, on lui fait deviner bien des choses mystérieuses et divertissantes; si la magnétisée est en lucidité parfaite et en *intuition* à distances, on la lance dans l'espace, le magnétiseur lui fait visiter ses fermes et apprend en détail ce qui s'y

passé, ce qui s'y dit. Une autre fois il dirige sa somnambule sur l'habitation d'une famille, dont on décrit les actions, les maladies, et d'autres circonstances de cette vie intérieure dont tout homme honnête respecte le secret.

Examinez les magnétisations opérées dans l'intérêt avoué des malades, vous n'y trouverez pas non plus les conditions d'un prodige divin. Ceux qui les opèrent peuvent être quelquefois des hommes de probité, mais sans principe religieux, souvent sans mœurs. Leurs somnambules exploratrices sont ordinairement des jeunes filles, dont ils exploitent la sensibilité nerveuse, et il faut bien avouer, sans craindre d'être injuste, que pour l'ordinaire, elles ont peu de ressemblance avec des personnes dont *l'âge n'a pas encore permis au souffle des passions de ternir la candeur de l'âme, et dont la vie est remplie de toutes les vertus*. Ce qui n'empêche pas la lucidité du somnambulisme, non plus que les prescriptions médicales qui en sont la suite. Vous savez encore que la plupart de ces œuvres de thérapeutique sont précédées d'un arrangement qui assure une gratification à l'exploratrice et à son magnétiseur, proportionnée à la gravité de la maladie et à la chance du succès. Ce qui est inconciliable avec le désintéressement nécessaire dans les prodiges divins. Je m'abstiens de vous signaler les dispositions perverses d'un grand nombre de ces malades, guéris, dit-on, par le magnétisme, elles seraient seules un obstacle au concours de l'action

de Dieu. Je l'affirme donc avec la conviction la plus profonde, ou ces phénomènes de somnambulisme sont une déception dangereuse, immorale, ou il faut les attribuer à l'intervention démoniaque, si l'on est forcé d'en reconnaître la réalité.

LE D. Mais comment pouvez-vous supposer que la plupart des magnétiseurs invoquent le démon, eux qui n'en admettent pas même l'existence?

LE TH. Il n'est pas nécessaire d'invoquer explicitement le démon pour agir sous son influence; mais il suffit de se livrer à des actions dont on attend des effets qui ne peuvent en résulter comme de leurs causes naturelles. Si l'ignorance ou les passions n'aveuglaient ces magnétiseurs et leurs complices, ils seraient effrayés de leur succès, où ils découvriraient bientôt l'intervention diabolique. Cependant; direz-vous, si ces chrétiens veulent rester fidèles, comment Dieu permet-il ce résultat, lorsqu'il lui serait si facile de l'empêcher? Il ne nous appartient pas de scruter, de juger la conduite de Dieu envers ses créatures... Nous savons néanmoins qu'il inflige souvent sur la terre le châtement le plus redoutable selon la foi, en permettant que les hommes vindicatifs, cruels, injustes, impies, réussissent dans leurs entreprises les plus criminelles, sauf à lui en rendre compte un jour devant son redoutable tribunal.

Voici des considérations d'une autre espèce, qui

signalent les effets funestes des opérations magnétiques, et pour la santé et pour les mœurs.

« Quels maux, quels accidents ne peuvent pas causer les pratiques perturbatrices du magnétisme animal ? Les magnétiseurs en conviennent eux-mêmes. M. Bertrand nous dit que « rien n'est si commun que de voir les malades éprouver les accidents les plus fâcheux, par suite des idées qu'ils ont eues en somnambulisme. » M. le docteur Dupau nous apprend « que le résultat trop ordinaire des pratiques du magnétisme animal, est de développer les maladies nerveuses et de les faire naître chez les personnes qui n'y sont que peu disposées. » M. Rostan assure que « le magnétisme mal dirigé peut occasionner des accidents graves. Je l'ai vu produire, dit-il, des malaises généraux, des douleurs vives..... un ébranlement général qui prédispose à toutes les névroses, une fatigue excessive, une grande faiblesse, une maigreur extrême, la suffocation, l'asphyxie ; et je ne doute pas que la mort même n'en pût être le résultat, si l'on s'avisait de paralyser les muscles de la respiration. L'aliénation mentale, la mélancolie en ont été fréquemment la suite. » Enfin, on cite même des malades qui ont succombé entre les mains des magnétiseurs (1). »

Les dangers moraux du magnétisme animal ne sont que trop réels ; d'abord les attitudes, les rapprochements du magnétiseur et de la magné-

(1) M. le docteur Debreyne.

tisée. Dispensez-moi de les décrire, vous les avez vus plus d'une fois, et votre bon sens les a certainement appréciés ce qu'ils sont.

Puis « on ne peut douter, dit le docteur Dupau, que le magnétiseur n'exerce une très-grande influence morale sur la personne somnambule. Sa volonté est en quelque sorte endormie, et elle ne résiste pas aux ordres de celui qui l'a magnétisée. Ne peut-on pas alors connaître les secrets de famille, pénétrer dans les intérêts les plus chers et les plus sacrés, etc. ? Bien plus, il naît de ces rapports intimes, de cet échange de regards animés par les sentiments les plus doux, de ces impressions étranges et agréables. De cet état tout nouveau dans lequel tombent les somnambules, il naît un attachement entier et absolu pour le magnétiseur. La reconnaissance portée jusqu'à l'enthousiasme de la passion exalte ainsi tous les sentiments affectueux. Vous jugez maintenant de ce qui doit arriver... Je conclus que le magnétisme animal compromet la santé des individus, la morale publique et la sûreté des familles (1). »

Ecoutez encore ces paroles de M. Rostan, le plus habile défenseur du magnétisme : « La personne magnétisée, dit-il, est dans la dépendance absolue du magnétiseur ; elle n'a en général de volonté que la sienne ; bien plus, quand même elle voudrait s'opposer à son magnétiseur, celui-ci peut, quand il lui plaît, lui enlever la faculté

(1) Extr. des lectr. physiol. rapporté par M. Debreyne.

d'agir , de parler même. C'est , avons-nous dit , un des phénomènes qu'on produit avec le plus de facilité. Quelles conséquences terribles ne peut pas avoir cette toute-puissance ? Quelle femme , quelle fille sera sûre de sortir sans atteinte des mains d'un magnétiseur qui aura agi avec d'autant plus de sécurité , que le souvenir de ce qui s'est passé est , au réveil , entièrement effacé. Le magnétisme , il faut le dire hautement , compromet au plus haut degré l'honneur des familles , et sous ce rapport , il doit être signalé aux gouvernements..... Ainsi , le magnétisme peut être dangereux pour la santé ; il est aussi dangereux pour la morale publique (1). »

Que des mères et des époux imprudents recueillent les aveux de ces hommes du monde , et qu'ils mesurent avec effroi la portée de leur funeste complaisance !

En terminant cet entretien , je veux vous faire connaître un exposé du magnétisme , suivi de quatre questions proposées en même temps à la Sacrée Pénitencerie , et de la réponse qu'elle y a faite :

« Eminentissime seigneur ,

» Vu l'insuffisance des réponses données jusqu'à ce jour sur le *magnétisme animal* , et comme il est grandement à désirer que l'on puisse dé-

(1) Dict. de Méd. Art. Magnét.



cider plus sûrement et plus uniformément les cas qui se présentent assez souvent ; le soussigné expose ce qui suit à votre Eminence.

» Une personne magnétisée, laquelle est ordinairement du sexe féminin, entre dans un tel état de sommeil ou d'assoupissement, appelé *somnambulisme magnétique*, que ni le plus grand bruit fait à ses oreilles, ni la violence du fer ou du feu, ne sauraient l'en tirer. Le magnétiseur seul, qui a obtenu son consentement (car le consentement est nécessaire), la fait tomber dans cette espèce d'extase, soit par des attouchements et des gesticulations en divers sens, s'il est auprès d'elle, soit par un simple commandement intérieur, s'il en est éloigné, même de plusieurs lieues.

» Alors, interrogée de vive voix ou mentalement sur sa maladie et sur celle de personnes absentes, qui lui sont absolument inconnues, cette magnétisée, notoirement ignorante, se trouve, à l'instant même, douée d'une science bien supérieure à celle des médecins ; elle donne des descriptions anatomiques d'une parfaite exactitude ; elle indique le siège, la cause, la nature des maladies internes du corps humain, les plus difficiles à connaître et à caractériser ; elle en détaille les progrès, les variations et les complications, le tout dans les termes propres ; souvent elle en prédit la durée précise, et en prescrit les remèdes les plus simples et les plus efficaces.

» Si la personne pour laquelle on consulte la magnétisée est présente, le magnétiseur la met en

rapport avec celle-ci par le contact. Est-elle absente ? une boucle de ses cheveux la remplace et suffit. Aussitôt que cette boucle de cheveux est seulement approchée contre la main de la magnétisée, celle-ci dit ce que c'est, sans y regarder, de qui sont ces cheveux, où est actuellement la personne de qui ils viennent, ce qu'elle fait ; et, sur sa maladie, elle donne tous les renseignements énoncés ci-dessus, et cela avec autant d'exactitude que si elle faisait l'autopsie du corps.

» Enfin, la magnétisée ne voit pas par les yeux. On peut les lui bander, et elle lira quoi que ce soit, même sans savoir lire, un livre ou un manuscrit qu'on aura placé ouvert ou fermé, soit sur sa tête, soit sur son ventre. C'est aussi de cette région que semblent sortir ses paroles. Tirée de cet état, soit par un commandement même intérieur du magnétiseur, soit comme spontanément à l'instant annoncé par elle, elle paraît complètement ignorer tout ce qui lui est arrivé pendant l'accès, quelque long qu'il ait été ; ce qu'on lui a demandé, ce qu'elle a répondu, ce qu'elle a souffert, rien de tout cela n'a laissé aucune idée dans son intelligence, ni dans sa mémoire la moindre trace.

» C'est pourquoi l'exposant, voyant de si fortes raisons de douter que de tels effets, produits par une cause occasionnelle manifestement si peu proportionnée, soient naturels, supplie très-instamment Votre Eminence de vouloir bien, dans sa sagesse, décider, pour la plus grande gloire de Dieu, et pour le plus grand avantage des âmes si chères-

ment rachetées par notre Seigneur Jésus-Christ, si, supposé la vérité des faits énoncés, un confesseur ou un curé peut, sans danger, permettre à ses pénitents ou à ses paroissiens :

» 1° D'exercer le magnétisme animal ainsi caractérisé, comme s'il était un art auxiliaire et supplémentaire de la médecine ;

» 2° De consentir à être plongés dans cet état de somnambulisme magnétique ;

» 3° De consulter, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres, les personnes ainsi magnétisées ;

» 4° De faire l'une de ces trois choses, avec la précaution préalable de renoncer formellement dans leur cœur à tout pacte diabolique, explicite ou implicite, et même à toute intervention satanique, vu que, nonobstant cela, quelques personnes ont obtenu du magnétisme, ou les mêmes effets, ou du moins quelques-uns.

» Eminentissime Seigneur, de Votre Eminence, par ordre du Révérendissime Evêque de Lausanne et Genève, le très-humble et très-obéissant serviteur,  
*Jac.-Xavier Fontana*, Chancelier de la Chancellerie épiscopale.

» Fribourg en Suisse, Palais Episcopal,

» Le 19 mai 1841, »

*Responsio.*

« Sacra pænitentiaria maturè perpensis expositis respondendum censet prout respondet :  
Usum magnetismi, prout in casu exponitur, non licere.

» Datum Romæ in Sacra Pænitentiaria,  
die 1 julii 1841.

» C. CARD. CASTRACANE, *M. P.*

» PH. POMELLA, *S. P. Secretarius* (1).»

(1) L'Ami de la Religion, t. 110, p. 264.

---

## TRENTE-HUITIÈME ENTRETEN.

---

### LE BLASPHEME.

LE D. Je ne puis regretter d'avoir provoqué ces développements sur les vices opposés à la vertu de religion. Je vous en remercie, et vous prie de compléter le sujet en ajoutant quelques mots sur les oppositions *par défaut*, comme vous les appelez.

LE TH. Il en est quatre indiquées par les théologiens, savoir le parjure, le blasphème, la tentation et le sacrilège. Ayant déjà parlé de la première, nous dirons en peu de mots ce qui concerne les trois dernières de ces oppositions. Suivant le sens littéral de βλασφημεῖν, blasphémer signifierait une atteinte portée à la réputation du prochain, comme le montrent ces paroles de saint Paul à Tite : Avertissez les fidèles de ne médire de personne : υπομείνεσθε αὐτοὺς μηδὲνα βλασφημεῖν (3). C'est aussi la signification que lui donne saint Augustin dans le livre deuxième des mœurs des Manichéens. « Est autem blasphemia, cum aliqua mala dicuntur de nobis. » Mais ce terme est ordinairement employé

pour exprimer qu'on parle mal de Dieu ; et , dans cette acception , le blasphème sera toute parole injurieuse à Dieu.

Je vous prie d'observer que *toute parole* ne doit pas être pris avec une rigueur exclusive ; car on peut se rendre coupable d'un blasphème intérieur, comme l'impie dont parle le roi-prophète, qui dit dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu* (13). On blasphème aussi extérieurement par des signes, des mouvements et des écrits injurieux au Seigneur. L'hérésie y sera jointe si on lui attribue ce qui est en même temps faux et déshonorant, en disant, par exemple, qu'il est injuste, cruel, etc. On se rend coupable d'un blasphème d'imprécation, lorsqu'on va jusqu'à désirer que Dieu cessât d'exister, ou qu'on le maudit. Enfin il y a un troisième blasphème appelé *déshonorant*, quand on parle de Dieu, de ce qui lui appartient, avec outrage ou mépris. Tel est le crime commis contre le divin Rédempteur pendant sa passion. Ceux qui passaient le blasphémaient en branlant la tête, et lui disaient : *Que ne te sauves-tu toi-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix* (Matth. 27). Vous connaissez assez ces paroles blasphématoires de Julien : Tu as vaincu, Galiléen ! — On rattache à cette espèce de péché les expressions injurieuses aux saints, parce que l'outrage s'adresse indirectement à Dieu, auteur de leurs vertus et de leur sainteté.

Dans l'ancienne loi, le blasphémateur était puni de mort : *Celui qui aura blasphémé le nom du Sei-*

*gneur sera mis à mort (1). Ceux qui auront maudit le Seigneur périront*, dit aussi le roi-prophète. Le blasphème est en soi un péché mortel très-grave, à moins que le défaut d'avertance ou de consentement ne le rende véniel. Vous avez vu dans les Recueils de la législation française les édits sévères portés autrefois contre les blasphémateurs publics. On pensait alors, et avec raison, qu'une société se rend presque complice de ces outrages envers Dieu, alors qu'elle les laisse impunis dans son sein.

Après le blasphème vient la tentation, qui consiste à faire ou à demander une chose sans motif légitime, pour éprouver quelque une des perfections de Dieu, et à attendre de lui des bienfaits, des grâces qui ne sont pas dans l'ordre de sa providence, ou sans employer des moyens nécessaires, si ce que nous désirons a été promis. Cette épreuve, à laquelle on veut mettre le Seigneur, renferme une irrévérence grave, que nous voyons interdite d'une manière générale dans le Deutéronome : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu (6)*. On l'applique aussi à la demande téméraire qu'on lui adresserait de changer les lois ordinaires de sa providence, en sollicitant des miracles sans un motif très-grave ; et c'est en ce sens que Jésus-Christ prononçait ces paroles, lorsque le démon l'engageait à se précipiter du haut du temple : *Il est écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre*

(1) Levit. 24, et Ps. 36.

**Dieu** (1). On convient cependant que la simplicité, ou le défaut d'avertance, ôtent souvent à la tentation la gravité d'une faute mortelle.

Vous connaissez les différentes épreuves usitées autrefois avec tant de solennité pour découvrir la culpabilité ou l'innocence des accusés. Ordinairement elles étaient précédées de bénédictions, de cérémonies religieuses, c'est vrai ; mais l'Eglise ne les a jamais approuvées. On voit au contraire les réclamations qu'elle a faites dans diverses circonstances par l'organe de ses pasteurs : ainsi, au IX<sup>e</sup> siècle, un archevêque de Lyon déclare ces épreuves damnables ; Ives de Chartres, au XI<sup>e</sup> siècle, les réprouve de la même manière, etc. Les souverains Pontifes les ont aussi condamnées et interdites, comme on le voit dans ces paroles d'Etienne V : « Les sacrés canons défendent d'arracher l'aveu par l'examen du fer et de l'eau bouillante (*Decret.* 2) ; » défenses réitérées par les papes Célestin, Innocent et Honorius III. Plusieurs conciles tenus en France sous Louis-le-Débonnaire, et à Rome, le quatrième concile de Latran, renferment des déclarations semblables. Les théologiens ont également improuvé ces épreuves comme une tentation injurieuse au Seigneur. C'est donc bien à tort que les ennemis de l'Eglise la font complice de ces abus, qu'il n'a pas été en son pouvoir de déraciner, tant les préjugés populaires les proté-

(1) Matth. 4.



geaient, en les regardant comme la manifestation sacrée de la volonté de Dieu.

Le sacrilège, la quatrième opposition par défaut à la vertu de religion, signifie toute profanation ou abus de ce qui est consacré à Dieu. On le nomme *personnel*, si une personne appartenant au Seigneur, par une consécration de caractère ou de vœu, en est l'objet... *local*, quand un lieu saint est profané... et *réel*, lorsqu'il tombe sur des choses employées au culte divin. Nulle doute que le sacrilège ne soit un péché très-grave, à moins qu'il n'y ait défaut d'avertance, de consentement ou légèreté de matière : dans ces circonstances, il pourra n'être que véniel. Nous aurons, dans l'examen des sacrements, l'occasion fréquente d'appliquer les principes du sacrilège. Arrêtons-nous à ces simples notions.

Voilà, je crois, toutes les questions que nous avons à examiner sur la vertu de religion. Vous avez pu remarquer que les matières des second et troisième préceptes du Décalogue sont renfermées dans le jurement, le vœu et la sanctification du jour consacré à Dieu, que nous avons expliqués. Cependant nous rapporterons, suivant leur ordre naturel, le texte de ces commandements, à la suite de ces considérations abrégées relatives au saint nom de Dieu : la défense d'en abuser est portée en ces termes dans le vingtième chapitre de l'Exode : *Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu*. Ces paroles comprennent aussi le jurement que l'on peut faire par les créatures ;

nous entrons un exemple dans le Deutéronome, lorsque Moïse dit : *Que le ciel et la terre me soient témoins* (4). Ce n'est pas l'autorité de la créature elle-même qu'on invoque dans ces sortes de juréments, mais on y prend leur auteur à témoin, ainsi que nous l'apprend Jésus-Christ par les paroles de l'Evangile : *Celui qui jure par le temple, jure par le temple et par celui qui y habite ; et celui qui jure par le ciel, jure par le trône de Dieu et par celui qui y est assis*. Ce serment imposera donc la même obligation que s'il était fait par le nom de Dieu. Toutefois il est utile de faire observer que l'objet par lequel on jure, doit avoir, suivant notre manière de juger, quelque caractère d'importance parmi les œuvres de la création, car on ne pourrait prendre au sérieux le serment fait par une paille ou un moucheiron. Le Sauveur n'a pas interdit tout jurément par la créature, en recommandant aux Juifs (4) de ne point jurer du tout ni par le ciel, ni par la terre, etc. Il voulait seulement faire perdre à ce peuple l'habitude du jurément, et redresser l'enseignement des Pharisiens. Selon leur doctrine, les serments faits par la plupart des créatures n'imposaient aucune obligation, à moins qu'on eut juré par celles qui favorisaient leur cupidité, comme l'or du temple et les offrandes de l'autel. Voilà ce que Jésus-Christ condamnait par ces paroles sévères : *Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites :*

(4) Matth. 5.

*Si un homme jure par le temple, cela n'est rien ; mais s'il jure par l'or du temple, il doit l'accomplir (Matth. 23).*

Le second précepte du Décalogue est exprimé en ces termes dans l'Exode : *Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu ; car le Seigneur ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur.* Viennent ensuite les paroles solennelles qui renferment le troisième commandement : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat ; vous travaillerez durant six jours, et vous ferez tout ce que vous aurez à faire ; mais le septième jour est consacré au Seigneur votre Dieu ; vous ne ferez en ce jour aucun ouvrage , ni vous, ni votre fils, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui sera dans l'enceinte de vos villes ; car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui y est renfermé, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat, et il l'a sanctifié.* Ayant donné sur ce précepte d'assez longs développements dans les explications de la vertu de religion, nous nous bornons ici à la citation du texte sacré qui le contient.

---

## TRENTE-CINQUIÈME ENTRETEN.

---

### LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

LE D. Allez — vous consacrer cet entret  
l'examen du premier précepte de la se  
table ?

LE TH. Il paraît que vous avez perdu de vue  
question importante que nous sommes conv  
de traiter avant d'entrer dans les explications d  
deuxième tablè. Vous dire qu'elle se rattache à  
vertu de charité, qu'elle en est l'objet seco  
daire, c'est vous signaler suffisamment l'amour d  
prochain. Jésus-Christ est venu en renouveler l  
commandement inconnu aux nations, mal observé  
chez les Juifs, et si altéré dans la tradition de leurs  
docteurs. Dans le christianisme, cette loi de la  
charité est claire, manifeste, et plusieurs fois  
exprimée par le divin Rédempteur. On lui de  
mande quel est le plus grand des préceptes,  
et il répond : *Vous aimerez le Seigneur votre  
Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et  
de tout votre esprit. C'est là le premier et le plus  
grand commandement. Et voici le second qui est*

*semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements (1). Je vous fais un commandement nouveau , nous dit-il ailleurs, qui est que vous vous aimiez les uns les autres, et que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés (2). Les apôtres , remplis de cette charité de leur divin maître , la recommandent aux fidèles comme l'obligation la plus importante de la religion , ainsi que le manifestent ces paroles de saint Pierre et de saint Paul : Avant tout , ayez entre vous une charité continuelle. Toute la loi est renfermée dans ce seul précepte : Vous aimerez votre prochain comme vous-même (3).*

Que l'homme se recueille un instant , et qu'il s'interroge, il trouvera facilement en lui-même le précepte de l'amour. Son prochain étant l'ouvrage de Dieu , fait à son image et à sa ressemblance , comment aimer le créateur sans aimer en même temps sa créature privilégiée , qui porte l'empreinte si frappante de son divin auteur ? Le chrétien éclairé par la foi voit dans l'homme l'enfant adoptif de ce Père, qui est au ciel, l'objet de ses miséricordes , et de l'immense charité de Jésus-Christ. « Mes bien-aimés , aimons-nous les uns les autres, nous dit l'apôtre de la charité ; car l'amour est de Dieu , et tout homme qui aime son

(1) Matth. 22.

(2) Joan. 13.

(3) Ep. 1. — Pet. 4. — Gal. 5.

frère est né de Dieu, et il connaît Dieu. Celui qui n'aime point son frère, ne connaît point Dieu, car Dieu est amour, et la connaissance de Dieu nous porte à l'imiter dans sa charité et son amour, en aimant nos frères comme il nous a aimés. Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier, et témoignons-lui notre amour par l'amour que nous aurons pour nos frères. C'est la preuve de celui que nous avons pour Dieu. En effet, si quelqu'un dit, j'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Et de plus, nous avons reçu ce commandement de Dieu, que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère ; en sorte que celui qui n'observe pas ce commandement ne peut dire qu'il aime Dieu, puisque l'amour de Dieu consiste dans l'observation de ses commandements (1). » Mais, observons-le bien, il faut que ce sentiment, pour être vraiment la charité du chrétien, nous porte à aimer nos frères comme nous-mêmes par rapport à Dieu, de sorte qu'il en devienne à la fois le principe, le motif et la fin. Otez ces conditions, on s'arrête à la bienfaisance, à la philanthropie, sans s'élever jusqu'à la charité. Celui-là, dit saint Augustin, aime vraiment un ami, qui aime Dieu dans cet ami, ou parce qu'il est en lui, ou afin qu'il soit en lui (2). Si cet amour est véritable, il

(1) Ep. 1. — Joan. 4.

(2) Sermon. 335.

ne se bornera pas à l'acte purement extérieur qui ne saurait appartenir à cette vertu, à moins qu'il ne procède de l'affection dans laquelle réside principalement la charité (1).

Cette obligation d'aimer le prochain s'étend à tous les hommes ; aux chrétiens, soit justes soit pécheurs, aux infidèles, aux Juifs, aux hérétiques. Elle comprend aussi dans son amour les anges, les bienheureux et les âmes qui souffrent dans le purgatoire, puisque le *prochain* est toute créature capable d'aimer Dieu et de jouir du bonheur éternel. Les ennemis sont encore l'objet du précepte de la charité. Et comme notre grande faiblesse, ou quelque passion nous eût peut-être inspiré à leur sujet une interprétation exclusive, Jésus-Christ nous recommande formellement de les aimer : *Moi, je vous dis, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. Oui, aimez vos ennemis, afin que vous soyez les enfants du Père céleste, qui fait du bien à tous* (2). Obligés d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, cette charité nous fait un devoir de lui procurer, autant que possible, le bien par excellence que nous nous souhaitons à nous-mêmes, selon ces paroles de saint Augustin : « Ce que vous faites pour vous, faites-le aussi pour le prochain, de sorte qu'il aime Dieu d'un amour parfait. Car ce ne serait

(1) S. Th. Dist. 29.

(2) Matth. 5.

pas l'aimer comme vous-même, si vous ne faisiez des efforts pour le conduire à ce bien auquel vous aspirez vous-même (1). »

Cependant on ne doit pas s'arrêter à ces biens spirituels ; si notre frère a besoin de secours d'une autre espèce, c'est à nous une obligation rigoureuse de les lui fournir selon nos facultés ; car, nous dit saint Jean, *si quelqu'un a du bien de ce monde, et voyant son frère dans la nécessité lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu est-il en lui* (2) ? Qu'il s'attende à être jugé et condamné avec la plus grande rigueur : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger*. Il est néanmoins certaines règles propres à diriger dans l'accomplissement de l'aumône, ce précepte ne pouvant être obligatoire pour tous de la même manière, à cause de la disproportion des fortunes, et des différents degrés dans la pauvreté du prochain.

Ainsi, lorsqu'il se trouve dans une nécessité extrême, il y a une obligation rigoureuse de le secourir de notre superflu, en prenant même sur ce qui est nécessaire à notre condition sociale. Si la nécessité du prochain est grave, il faut encore l'aider du superflu et de ce qui sert à la splendeur de notre état dans le monde. Dans la nécessité ordinaire du pauvre, chacun doit de temps en temps venir à son secours, en y employant de son

(1) De Morib. Eccl.

(2) Ep. 14. 5. — Matth. 25.



superflu , et à plus forte raison ce qui ne lui est point nécessaire pour l'éclat de sa condition. Quant à la personne du pauvre , la religion n'admet aucune distinction dans le précepte : *Ne détournez point votre visage de la misère d'aucun pauvre* , nous dit-elle (1) ; *donnez à quiconque vous demande*. Elle veut qu'on vienne au secours du fidèle , du payen , du juif , de l'hérétique , à moins qu'on ne soit forcé à un choix par l'impossibilité de les soulager tous. Alors , on doit ordinairement préférer le vieillard au jeune homme , le malade au bien portant , le parent , l'indigène à l'étranger , le catholique à l'infidèle , et l'homme recommandable par ses vertus à celui dont l'impiété est manifeste.

Il est encore une obligation de la charité que nous examinerons rapidement : la correction fraternelle. Car si nous devons soulager le prochain dans ses nécessités corporelles , n'est-il pas plus important de venir à son secours pour les besoins spirituels , alors qu'il s'agit du salut de son âme ? Ecoutez ce que les livres saints prescrivent à ce sujet : *Si votre frère a péché contre vous , allez lui représenter sa faute en particulier , entre vous et lui. S'il vous écoute , vous aurez gagné votre frère*. Ces paroles du Sauveur renferment un véritable précepte , et non un simple conseil , que chacun serait le maître de suivre pour sa plus grande perfection. *Si quelqu'un n'obéit pas* , disait saint Paul

(1) Tob. 4. — Luc , 6.

aux Thessaloniens,..... ne le considérez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère. Corrigez ceux qui sont déréglés. Si quelqu'un est tombé par surprise dans quelque péché, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur.

Ce précepte de la correction fraternelle ne renferme aucune exception ; tous sont donc tenus à l'observer. Car l'Ecclésiastique le place parmi les ordonnances morales que le Seigneur a faites à son peuple, et que personne ne peut enfreindre sans se rendre coupable d'iniquité. Voici les paroles de l'écrivain sacré : « Dieu a fait avec eux une alliance éternelle, et il leur a appris les ordonnances de sa justice ; ayez soin, leur a-t-il dit, de fuir toute sorte d'iniquité : et il a ordonné à chacun d'avoir soin de son prochain (17). »

Mais il faut beaucoup de prudence, une grande circonspection est souvent nécessaire pour accomplir ce devoir difficile de la charité, dans des circonstances et avec des formes qui puissent faire espérer le succès de la correction fraternelle. C'est à chacun de réfléchir devant Dieu sur les moyens qu'il devra employer, de recourir à des conseils prudents, d'implorer la grâce du Seigneur, puisqu'il s'agit de gagner une âme, ou peut-être de la perdre pour toujours.

Avant de sortir de ce sujet, disons quelques mots sur l'ordre général à suivre dans l'accomplissement de la charité. Il est certain que nous devons préférer notre sanctification à celle du

prochain, et ne jamais compromettre notre salut pour nos frères. Agir autrement ce serait dépasser le précepte et le violer. Il porte : *Vous aimerez le prochain comme vous-même*, et non plus que vous même ; car alors on cesserait de s'aimer soi-même, en offensant Dieu ou en s'exposant à un danger très-probable de pécher dans l'intérêt du prochain, ce qui ne peut être permis. Et *qu'on gagnerait l'homme en sauvant le monde entier, s'il venait à se perdre lui-même* (1) ? Quand le bien spirituel est absolument nécessaire au salut du prochain, c'est à nous un devoir de le préférer à nos biens temporels, à notre vie même, ainsi que l'ordonnent ces paroles de notre divin maître, commentées par l'apôtre saint Jean : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés* (2). *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous, et nous devons aussi donner notre vie pour nos frères.* Ce précepte trouverait son application, par exemple, si un enfant était en danger extrême de mourir, avant d'avoir reçu le baptême, et que nous pussions avoir une espérance fondée de le baptiser, en nous exposant à la mort.

Il est certain que nous pouvons, que nous devons même préférer notre vie temporelle à celle du prochain, à moins que des circonstances d'intérêt public, ou la pratique de quelque vertu n'im-

(1) Matth. 6.

(2) Joan. 4.—Ep. 1<sup>re</sup>, 3.

posent ce sacrifice, ou ne le rendent légitime et louable. Car ce serait violer à la fois les règles de la charité et du bon sens que de se mettre, sans aucun motif moral, à la place de l'homme qui va subir la mort. Cette substitution ne peut être licite que dans les circonstances où elle devient un acte de vertu, comme si un ami meurt pour son ami ; un enfant pour ses parents, et mieux encore, si l'on se sacrifiait pour l'assassin qui nous menace, afin de ne pas le précipiter, en ces dispositions criminelles, dans un malheur éternel. La règle de la charité veut encore que nous préférions à nos biens de fortune la vie de notre prochain, laquelle est évidemment d'un ordre supérieur. Ayant déjà indiqué ailleurs ce que demande la charité, lorsque ne pouvant venir au secours de tous les malheureux, nous sommes obligés d'en borner l'exercice, nous n'avons pas à en parler ici.

LE D. Je présume qu'il y a aussi des péchés opposés à la charité envers le prochain.

LE TH. Je vais vous les indiquer, sans entrer dans de longs détails, qui ne me paraissent pas nécessaires. Parmi ces oppositions, on signale d'abord la haine, qu'on divise en haine d'ini-mitié et d'abomination. Par la première, on désire, on veut au prochain un mal qui lui est nuisible. L'Ecriture sainte nous en fait comprendre toute la gravité en l'assimilant à l'homicide. *Quiconque hait son frère est homicide, et vous savez que tout homicide ne peut avoir la vie*

*éternelle en lui* (1). Elle ne serait cependant qu'une faute légère, si l'on se bornait à un éloignement, à un simple déplaisir, ou qu'on ne souhaitât au prochain qu'un mal léger. La haine d'abomination, ou plutôt d'aversion, consiste à détester dans le prochain, ou sa personne, ou des choses qui nous contrarient, mais sans lui désirer aucun mal. Pour apprécier la malice de ce péché, il faudra avoir égard à l'intensité de la volonté, à la nature et à l'importance de la chose qu'on hait dans son prochain. Mais cette aversion ne mérite aucun blâme, si elle a pour objet des mauvaises qualités ou des désordres coupables ; les livres saints disent en ce sens : *Que les justes ont l'impie en abomination, et qu'ils haïssent les ennemis de Dieu* (2). Il est permis de désirer au prochain un mal temporel dans l'intérêt de son âme, et de se réjouir, dans la même intention, des accidents fâcheux qui lui arrivent : cela se comprend sans difficulté, puisque dans ces circonstances le mal temporel lui devient l'occasion d'un bien réel et précieux.

A ce précepte sont encore opposées la discorde qui détruit l'union des cœurs, et la contention qui blesse, irrite le prochain par des contradictions vives et désordonnées. On compte enfin parmi les oppositions à la charité le schisme, en grec *σχισμα*, qui signifie scission, rupture, séparation. Il consiste à refuser l'obéissance due aux pasteurs légi-

(1) Joan. Ep. 1<sup>re</sup>. 3.

(2) Prov. 10.

times, ou à se séparer de la communion des fidèles, pour le culte religieux, le sacrifice, la prière publique, les sacrements, avec l'intention au moins indirecte de sortir de l'unité de l'Eglise. On le nomme composé, quand il est joint à l'hérésie, si l'on refuse, par exemple, d'obéir au souverain pontife en niant sa primauté sur l'Eglise. Tel est le schisme des Grecs, qui les rend hérétiques dans l'hypothèse même qu'ils admettent tous les autres dogmes de la foi. Il sera pur et simple, si l'on se borne à la séparation, en maintenant toutes les croyances catholiques. « Le schisme est un péché très-grave et spécial, dit saint Thomas, en ce qu'il renferme l'intention, au moins indirecte, de se séparer de l'unité catholique formée par la charité. Elle joint les membres par les liens de l'amour, et toute l'Eglise dans l'unité d'esprit » (1). « Et quiconque, écrivait saint Augustin, se séparera de l'Eglise, il n'aura point la vie, mais la colère de Dieu s'établit sur lui (2). »

Il nous reste enfin à dire quelques mots sur le scandale, dernière opposition à la charité envers le prochain. Scandale, du grec *σκανδαλον*, nous donne l'idée d'un obstacle placé de manière à faire tomber sur un chemin. *Si quelqu'un*, dit Jésus-Christ, *est un sujet de chute ou de scandale à un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendît au cou une de ces meules qu'un*

(1) Quest. 22 et 59.

(2) Ep. 152.

*ans tourne , et qu'on le jette au fond de la mer. Malheur à celui qui est l'auteur du scandale (1) !*  
Et , suivant cette figure , nous appelons scandale tout empêchement, tout obstacle, qui peut devenir pour le prochain une occasion de chute dans la voie du salut. « C'est , dit saint Thomas , une parole, une action qui , privée au moins en apparence de la droiture qu'elle devrait avoir , donne au prochain occasion de tomber dans le péché. » Il est hors de doute qu'on offense Dieu mortellement, lorsqu'on se livre à une action dans le dessein de porter le prochain à une faute grave, en influant sur sa volonté, soit pour lui nuire, ce qui serait satanique, soit pour notre propre satisfaction. Dans ces circonstances, le scandale est appelé direct ; on le nomme indirect, lorsque, sans avoir l'intention de porter au mal, on fait librement une action dont on peut et dont on doit prévoir que le résultat exposera le prochain à offenser Dieu. C'est en ce sens qu'on explique ces paroles de saint Paul dans la question des idolâtres : *Or, péchant de la sorte contre vos frères, et blessant leur conscience qui est faible, vous péchez contre Jésus-Christ* (1. Cor. 8).

Il arrive souvent qu'on est en rapport avec des personnes très-faciles à se scandaliser par faiblesse ou par malice. Nous ne sommes obligés, dans ce dernier cas, ni à omettre ni à différer une action bonne, utile, lorsque nous avons quelque

(1) Matth. 18.

motif particulier de l'accomplir en cette circonstance. C'est ainsi que le Sauveur se conduisait à l'égard des pharisiens. Laissez-les, dit-il à ses disciples, qui lui faisaient observer combien ses paroles avaient scandalisé ces hommes méchants et orgueilleux.

Mais la charité nous impose à tous l'obligation de ménager les faibles, en différant nos actions jusqu'à ce que l'occasion de les faire *tomber* ait cessé par l'explication officieuse de notre conduite, ou par quelque autre circonstance, en différant, dis-je, et même en omettant tout ce qui est de conseil ou indifférent en soi; cependant, il est fort rare qu'on puisse être dispensé par cette condescendance d'accomplir un précepte naturel ou divin. Pour les obligations de droit ecclésiastique, les théologiens disent plus communément que le scandale des faibles autorise à ne les point observer, jusqu'à ce que les circonstances fassent présumer qu'il n'y aura plus occasion de chute pour le prochain.

Résumons ce long entretien dans ces paroles de l'Ecriture, si propres à nous faire connaître le prix de la charité envers nos frères : *Ne demeurez redevables à personne que de l'amour qu'on se doit les uns aux autres; car celui qui aime son prochain, accomplit la loi, parce que les commandements sont compris en abrégé dans cette parole : Vous aimerez votre prochain comme vous-même; car l'amour qu'on a pour le prochain, ne souffre pas qu'on lui fasse aucun mal; et ainsi l'amour est l'accomplissement*



*de la loi (1). Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés de cette sorte, nous devons aussi nous aimer les uns les autres. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous.*

(1) Corinth. 1<sup>re</sup>, 13.— Joan. 1<sup>er</sup>, 4.

---

---

## QUARANTIÈME ENTRETIEN.

---

### LES DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS.

LE D. Après vos considérations sur la charité envers le prochain, j'ai dû me demander si cette vertu était commune dans le monde, où l'on s'occupe cependant, avec grande activité, de bienfaisance et de philanthropie. J'en fais l'aveu avec regret; ces motifs surnaturels qui constituent la charité chrétienne nous sont entièrement inconnus. Le dirai-je, à la confusion de notre bienfaisance mondaine? souvent ce n'est même pas l'être souffrant et malheureux que nous avons pour objet en venant à son secours. Car, combien de ces *hommes bienfaisants* qui ne daigneraient pas jeter un regard sur l'être pour lequel ils sacrifient une pièce de monnaie, qui croiraient s'avilir en rendant un service personnel au misérable étendu sur son grabat, ou en faisant descendre un mot de consolation dans son cœur désolé par le chagrin et la tristesse! Aussi voyez ce qui est jugé nécessaire trop souvent pour obtenir quelque secours matériel en faveur de l'infortune : il

faut un bal, un concert, une représentation théâtrale, des ventes où les comptoirs sont tenus par des personnes auxquelles on veut être agréable. Sans ces appas de plaisir ou de vanité, les bourses resteront fermées comme les cœurs... Oh ! que nous sommes peu dignes dans notre bienfaisance ! Loin de pratiquer la charité chrétienne, nous n'arrivons pas même à l'accomplissement d'un devoir d'humanité !... Pour faire diversion à ces tristes pensées, j'ai besoin de vous entendre développer les doctrines du christianisme sur les préceptes de la seconde Table de la loi divine. Il n'appartient vraiment qu'à la religion de donner ces enseignements de la morale, qui honorent, élèvent l'homme, en le portant à remplir tous ses devoirs d'une manière grande et digne envers son Dieu et son prochain.

I.E. TH. Je me réjouis bien sincèrement des résultats de la philanthropie, lorsqu'ils servent à diminuer la misère du pauvre et à le soulager dans ses souffrances ; toutefois, il faut avouer, malgré notre forte inclination à excuser ses œuvres par leurs effets, qu'elles ne s'élèvent jamais jusqu'à la sainteté du christianisme, et que la bienfaisance mondaine ne peut être confondue avec ce sentiment religieux, profond, affectueux et fraternel de la véritable charité. Puisque vous le désirez, commençons donc nos recherches sur le premier commandement de la seconde Table.

Il est exprimé en ces termes, dans l'Exode :  
*Honorez votre père et votre mère, afin que vous vi-*

*vies longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera* (20). Pour mettre plus d'ordre dans le développement des obligations imposées par ce précepte, nous examinerons d'abord la récompense que Dieu y a attachée. Il est le seul accompagné de sanction, comme vous avez pu le remarquer ; et saint Paul l'appelle pour cette raison *le premier avec promesse : Honorez votre père et votre mère. C'est le premier des commandements auquel Dieu ait promis une récompense ; honorez-les afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps sur la terre* (4). D'où peut venir cette distinction, demande-t-on quelquefois ? Est-ce que la fidélité à accomplir les autres préceptes n'aura pas aussi sa récompense devant le Seigneur ? Oui, il nous l'accordera éternelle pour l'observation de tous les points de la loi, lorsque nous paraîtrons devant son tribunal. Sur la terre même, ainsi que nous le voyons dans saint Paul, la piété est utile à tout, et c'est à elle que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis (2). Ce qui peut s'entendre des biens temporels que Dieu accorde quelquefois à ceux qui le servent, et surtout des consolations intérieures dont il les remplit par sa grâce et par l'espérance de l'éternité. Le quatrième précepte accompli dans les conditions surnaturelles, donnera donc droit à toutes ces récompenses. Tou-

(1) Epl. 6.

(2) Tim. 4.

tefois il en est une que le Seigneur y rattache spécialement : une longue vie sur la terre. Cela vient sans doute de la relation qui existe entre la vie elle-même et la source dont elle émane. Car, après Dieu, c'est aux parents que les enfants sont redevables de leur existence, comme le rejeton à l'arbre qui l'a produit.

L'union, la dépendance physique, nous paraissent cesser, alors que les enfants n'ont plus besoin d'être nourris, protégés par leurs parents. Mais il est des liens mystérieux, permanents, sacrés, que le maître suprême de la vie nous fait connaître par la sanction de ce précepte. Il aimera à conserver ces liens pour des enfants respectueux ; à les embellir sinon des biens de la fortune, au moins du bonheur, du charme des affections domestiques, et toujours des consolations intérieures que fait goûter l'accomplissement d'un pieux devoir. Selon les paroles de l'Ecclésiastique, ils seront bénis de Dieu : « Celui qui honore son père et sa mère est comme un homme qui amasse un trésor (3). » Et s'il est enlevé à la vie mortelle dès son adolescence ou sa jeunesse, comme on le voit assez souvent, n'en soyons point surpris ni trop affligés ; c'est le père de la famille céleste qui l'appelle à lui pour le rendre heureux dans la vie qui n'aura point de terme. *Il a plu à Dieu, il en a été aimé, et le Seigneur l'a transféré d'entre les pécheurs parmi lesquels il vivait ; il l'a enlevé de peur que son esprit ne fût gâté par la malice (Sap. 4).*

Les enfants ingrats sont menacés de perdre cette existence dont ils outragent le principe ; et si elle leur est laissée , c'est comme un châtiment au milieu des amertumes , des chagrins et des malheurs. Entendez ces terribles oracles contre les violateurs de ce commandement : *Celui qui afflige son père et sa mère , est infâme et malheureux.... Sa lampe s'éteindra au milieu des ténèbres, c'est-à-dire, qu'il mourra dans la misère ; que l'œil de celui qui insulte à son père , et qui méprise l'enfantement douloureux de sa mère, soit arraché par les corbeaux des torrents , et qu'il soit dévoré par les enfants de l'aigle* (Prov. 19). Des ruines, des malheurs à celui qui outrage ses parents ; des trésors précieux à l'enfant qui les honore et les respecte. Telle est la sanction divine de ce précepte dont nous allons rechercher les obligations.

On peut les réduire à ces quatre, qui sont : le respect , l'obéissance , l'assistance et l'amour. La loi divine , qui prescrit ce respect filial , le veut sincère , profond , dans l'esprit de l'enfant ; sans cette condition, il ne serait qu'un acte d'hypocrisie , indigne à la fois et de Dieu qui le commande, et de ceux qui en sont l'objet. D'où il suit que l'enfant doit concevoir de ses parents une bonne opinion , les estimer , les considérer comme ses supérieurs, et vénérer en eux l'autorité paternelle, sans s'arrêter aux défauts qu'il pourrait apercevoir dans leur caractère ou leur conduite, qu'il les couvre du manteau de la piété filiale ; rien ne peut l'autoriser à méconnaître dans son père et sa mère

cette puissance auguste, dont Dieu lui-même les a investis. Le respect doit se manifester par un langage accompagné de soumission, de retenue, de modestie, et par des manières pleines de prévenance et d'affabilité *Honorez votre père par vos actions, par vos paroles*. L'Esprit saint recommande aussi d'environner leurs vieux jours d'égards et d'indulgence, et de compatir à leurs infirmités, à leurs défauts, triste cortège d'une vieillesse avancée : « Mon fils, soulagez votre père » dans sa vieillesse.... Si son esprit s'affaiblit, sup-  
» portez-le, et ne le méprisez pas à cause de l'a-  
» vantage que vous avez au-dessus de lui. Car la  
» charité dont vous aurez usé envers votre père,  
» ne sera point mise en oubli. Dieu vous récom-  
» pensera aussi pour avoir supporté les défauts  
» de votre mère. Il vous établira dans la justice,  
» il se souviendra de vous au jour de l'affliction ;  
» et vos péchés se fondront comme la glace en  
» un jour serein. Combien est infâme celui qui  
» abandonne son père ! et combien est maudit  
» de Dieu celui qui aigrit l'esprit de sa mère !  
» (*Eccl. 3.*) »

Au respect doit se joindre l'obéissance envers les parents. Les livres saints imposent cette obligation de la manière la plus expresse : *Celui qui craint le Seigneur, honore son père et sa mère, et il servira comme des maîtres ceux qui lui ont donné la vie* (1). *Obéissez à vos pères et à vos mères en ce qui*

(1) *Eccl. 3.*

*est selon le Seigneur, car cela est juste ; obéissez-leur en tout, car cela est agréable au Seigneur* (1). Qu'ils mettent dans l'accomplissement de ce devoir la simplicité, le zèle, l'empressement, en évitant des observations offensantes, des contestations, des murmures, ces airs de contrainte, d'inquiétude, de tristesse, qui font supporter l'obéissance comme une servitude et une punition. « N'offensez jamais, nous dit saint Ambroise, la piété des parents, ni par votre contenance ni par les expressions du visage. » « Écoutez votre père comme le Seigneur lui-même, recommande saint Augustin; car c'est lui qui vous ordonne d'obéir à vos parents. » Désirez-vous savoir comment Dieu voulait qu'on traitât dans l'ancienne loi les enfants coupables de désobéissance? Écoutez ces paroles du Deutéronome : « Si un homme » a un fils rebelle et insolent, qui ne se rend au » commandement ni de son père ni de sa mère ; » et qui en ayant été repris, refuse avec mépris » de leur obéir, ils le prendront et le mèneront » aux anciens de sa ville et à la porte où se rendent les jugements, et ils leur diront : Voici » notre fils qui est un rebelle et un insolent; il » méprise et refuse d'écouter nos remontrances, » et il passe sa vie dans la débauche, dans la dissolution et la bonne chère. Alors le peuple de » cette ville le lapidera, et il sera puni de mort, » afin que vous ôtiez le mal du milieu de vous, et » que tout Israël entendant cet exemple, soit saisi

(1) Eph. 6. — Col. 3.



» de crainte (24). » Toutefois, il est certaines limites après lesquelles l'obéissance deviendrait déraisonnable et criminelle. « Si un père, dit saint Augustin, ordonne des choses qui sont contre Dieu, le fils ne doit point lui obéir, et le père ne peut être fâché de ce que l'enfant obéit plutôt à Dieu (1). » N'est-il pas écrit dans les Actes qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ?

Les parents ont un droit naturel à être consultés sur l'état de vie que leurs enfants désirent embrasser. L'affection, le besoin du bonheur de leur famille, la sagesse, l'expérience de la vie, leur autorité, sont autant de titres à ce droit sacré. Cependant s'ils prétendent contrarier une vocation manifeste à un état saint, au sacerdoce, à la vie religieuse, ou les obliger à y entrer, ce n'est plus un commandement, mais une violence injuste à laquelle les enfants ne peuvent être soumis. Aussi le concile de Trente frappe-t-il d'anathème quiconque forcerait une jeune fille à entrer en religion, ou l'empêcherait de s'y consacrer, sans des motifs très-légitimes (S. 25). Qu'ils ne leur imposent jamais les liens d'un état, malgré leur répugnance ; ils les jetteraient dans une vie malheureuse, qu'eux-mêmes auraient bientôt à déplorer amèrement ; mais qu'ils emploient l'influence de leur affection, les conseils, les exhortations ; là s'arrêtent leur devoir et leurs droits.

(1) In Ps. 70.—Serm. 4.

Toute violence serait un abus coupable, qui ferait de l'autorité paternelle un despotisme et une tyrannie.

L'assistance des parents doit être comprise parmi les obligations de ce quatrième précepte, qui ne s'accomplit pas, dit saint Jérôme, seulement par des honneurs, des salutations; le Seigneur ordonne encore de venir au secours de son père et de sa mère dans leurs nécessités (1). *Secourez donc vos parents en les honorant, et souvenez-vous que vous ne seriez pas nés sans eux. Faites tout pour eux, comme ils ont tout fait pour vous* (2). Les traditions pharisaïques avaient introduit parmi les Juifs, sous prétexte de piété envers Dieu, une dureté coupable à l'égard des parents, qui tournait au profit des prêtres du temple. Voici comment notre Seigneur les redresse sur ce point de la loi :

« Pourquoi vous-mêmes violez-vous le commandement de Dieu, pour suivre votre tradition ?  
» Car Dieu a fait ce précepte : Honorez votre père  
» et votre mère ; que celui qui dira des paroles  
» outrageuses à son père ou à sa mère soit puni  
» de mort. Et vous, au contraire, vous dites :  
» Quiconque dira à son père ou à sa mère (qu'il  
» voit dans le besoin) : Tout ce que j'offre de mon  
» bien tournera à votre profit, quoiqu'après cela  
» il n'honore pas (et n'assiste pas son père ou sa  
» mère), et ainsi vous avez rendu inutile le com-

(1) In Matth.

(2) Eccl. 7.

» mandement de Dieu par votre tradition (1) ; » et vous avez su attirer à vous, sous prétexte de religion, les biens des enfants, que la loi de Dieu et la piété naturelle avaient consacrés au soulagement de leurs parents pauvres.

Les enfants ne doivent pas borner au corps les obligations de la piété filiale ; mais s'ils ont la triste conviction que les parents n'accomplissent pas les devoirs du christianisme, surtout dans un âge avancé où ils peuvent s'attendre à paraître tous les jours devant le tribunal de Dieu, la charité, l'attachement filial leur font un précepte formel de les avertir, de les exhorter avec le respect, les précautions et les ménagements convenables, afin qu'en gagnant leur âme à Dieu, ils coopèrent à leur procurer la vie spirituelle en échange des biens qu'ils tiennent d'eux. Mais le devoir le plus sacré, c'est de les porter, par tous les moyens possibles, à recevoir, au moment de la mort, les consolations et les secours de la religion. Quelle responsabilité terrible pour des enfants ! Quel regret douloureux quand ils peuvent s'attribuer la perte éternelle d'un père ou d'une mère ! Une parole d'avertissement, d'exhortation, de prière les eût réconciliés avec Dieu, leur eût ouvert le ciel ; elle n'a pas été prononcée... et ce silence cruel les a laissés tomber dans le plus lamentable des malheurs.

Il est un quatrième devoir que les enfants ont à

(1) Matth. 15.

remplir à l'égard de leurs parents, le plus efficace, le plus précieux de tous, l'amour filial. Vous vous rappelez l'obligation qui nous est imposée d'aimer le prochain comme nous-mêmes, de lui désirer, de lui procurer le bien auquel nous attachons notre propre félicité. Ce précepte universel a une spécialité rigoureuse pour nos parents, car la loi de la nature ne peut être que celle de Dieu, et s'il est vrai que nous sommes invinciblement portés à une prédilection envers nos proches, cet instinct ne peut venir que du Créateur lui-même. Que sont, en effet, un père, une mère par rapport à l'enfant ? Le principe de son être ; il est leur image vivante, leur substance conservant toujours avec eux une mystérieuse unité. Les aimer, c'est s'aimer soi-même, et les haïr, ce serait vouloir sa propre haine. Personne donc ne peut cesser d'aimer ses parents, sans violer en même temps les lois les plus saintes, les plus essentielles de la nature et de la religion.

Jésus-Christ suppose cet amour, lorsqu'il en prévient, pour ainsi dire, l'exercice en disant : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi* (10). Qu'est-ce que les enfants doivent avoir de plus cher que leurs parents ? s'écrie saint Augustin ; et selon saint Jérôme, après Dieu, il faut aimer son père, aimer sa mère. Que de motifs de reconnaissance imposent à l'enfant cet amour filial ? Comment oublierait-il la douleur qu'il a occasionnée à la tendresse maternelle ? *Honorez votre mère tous les jours de sa vie ;*

disait Tobie à son fils ; *souvenez-vous qu'elle a éprouvé bien des dangers lorsque vous étiez dans son sein* (1). *Honorez votre père de tout votre cœur , et n'oubliez point les douleurs de votre mère... Faites tout pour eux , comme ils ont tout fait pour vous* (2). Ecoutez saint Ambroise décrivant les peines et les douleurs d'une mère : « Pour vous , elle s'est imposée la privation d'une nourriture qu'elle aimait , et en a pris une qui lui causait du dégoût. Combien de jours , combien de veilles n'a-t-elle pas eu à endurer pour vous ? Que de larmes ont coulé de ses yeux ? » Quelles sollicitudes dans les premières années d'un enfant ? Que de peines et d'angoisses , quelles douleurs , alors qu'on le croit dans la souffrance ? Quel empressement , quels soins excessifs , que de précautions pour le soulager ? Un père , une mère sont identifiés avec leur enfant ; ses souffrances sont leur douleur , leur affliction , leur tourment , comme son bonheur est leur consolation et leur joie. Il faut cependant en faire le pénible aveu , les enfants restent quelquefois insensibles au souvenir de cette tendre affection , et leur cœur s'ouvre à la haine d'un père , d'une mère , qui ne savent que les aimer ! On ne trouve pas , il est vrai , de telles monstruosité chez les peuples sauvages ; elles n'existent que dans la perversité des nations civilisées.

(1) Tob. 4.

(2) Eccl. 7.

J'ai appelé l'amour le plus efficace , le plus fécond de nos devoirs à l'égard des parents ; car c'est bien ici que l'on peut dire : C'est un précepte du Seigneur qui suffit , s'il est accompli ; toute la loi est renfermée dans ce commandement. Qu'on aime, qu'on chérisse ses parents, et on se fera un bonheur de leur obéir, de les respecter, de venir à leur secours, de les consoler ; on excusera, on supportera leurs défauts avec patience et douceur ; ce seront des soins empressés, des paroles affectueuses, un seul cœur, une âme, comme une même vie. Ce devoir filial est aussi le plus précieux pour les parents, dont le cœur a besoin de l'amour de leurs enfants. Ils le réclament, peut-on dire, par ces mêmes paroles du plus tendre des pères : Mon fils, donnez-moi votre cœur (*Prov. 23*).

Mais que ce sentiment soit éteint, qu'un père infortuné, qu'une malheureuse mère en aient acquis la triste certitude, quel prix pourront-ils mettre à l'accomplissement des autres devoirs de la piété filiale ? On les environnera quelquefois d'un respect extérieur, ils recevront une assistance suffisante ; mais que seront pour eux ces procédés froids, secs, observés par la rigueur du devoir ? Oui, pourront-ils se dire trop souvent, le cœur navré de douleur, et les larmes aux yeux : Ce fils, cette fille ont pour nous certains égards imposés par la nature et les convenances ; mais ils ne nous aiment point ; ils nous donnent, ou nous font porter le pain de chaque jour ; mais

nous sommes exclus de leurs affections. Qu'elle est triste une telle vie ! Qu'elle doit être longue à ces malheureux parents par la douloureuse pensée qu'elle le parait à d'autres..... peut-être !



## QUARANTE-UNIÈME ENTRETEN.

---

### LES DEVOIRS DES PARENTS.

LE D. Ah ! monsieur , quel contraste affligeant entre ce devoir de la piété filiale, et ce qui se voit aujourd'hui dans nos familles ! C'est là une plaie humiliante et douloureuse de notre société moderne. Que de larmes , que de chagrins provoqués par la violation criminelle des obligations que vous venez de retracer ! Mais ne peut-on pas attribuer la cause de ce désordre à ceux-là mêmes qui en sont les tristes victimes ? aux parents qui négligent ou qui faussent l'éducation de leurs enfants ? Je vous prie de me faire connaître en quelques mots ce que les principes du christianisme imposent pour l'accomplissement de ce devoir.

LE TH. Pour être juste envers la société moderne, il faut convenir que les parents sont remplis de sollicitude , animés d'un zèle infatigable , pour procurer à leurs enfants les avantages physiques , de même que l'instruction propre à leur obtenir dans le monde des positions honorables et lucratives. Cet attachement est porté de nos



jours jusqu'à l'excès. Car il arrive souvent que cette ambition paternelle devient très-nuisible et à la famille et à l'enfant qui en est l'objet, parce qu'on le place au-dessus de sa condition, et qu'il se trouve dans l'impossibilité de parvenir à celle qu'on lui a destinée. Que de jeunes gens vivent dans l'oisiveté, le dégoût, le malheur, par suite de cette affection que la sagesse et la prudence n'ont point réglée! Combien de pères de famille ont trop souvent à regretter d'avoir fait sortir leurs enfants de l'état modeste, honorable où eux-mêmes ont passé une vie occupée et heureuse? Il y aura néanmoins des circonstances qui commanderont à un père de ne reculer devant aucun sacrifice pour faciliter en ses enfants le développement de facultés peu communes, de dispositions distinguées. Mais au lieu de ces exceptions, que je crois cependant nombreuses, on érige en principe social qu'il faut procurer à l'enfant une position au-dessus de la condition modeste de sa famille; or, c'est là un défaut de nos mœurs, d'où résultent de cruels mécomptes pour les enfants, d'amers regrets pour leurs parents, aveuglés par l'affection, et quelquefois par la vanité et l'orgueil.

Plût à Dieu qu'on fût aussi zélé pour procurer aux enfants le bienfait d'une éducation religieuse! Oui, il faut bien le reconnaître, là est le principe de ces désordres, de ces insubordinations que vous déplorez tout-à-l'heure avec tant de raison. Ces parents insensés ne voient pas qu'en violent

ce précepte sacré de la nature et du christianisme, ils sont eux-mêmes les auteurs de leurs chagrins et du malheur de leurs enfants. *Et vous, pères*, dit saint Paul, *ayez soin de bien élever vos enfants.... en les instruisant selon le Seigneur* (1), recommandation si souvent réitérée dans les livres saints de l'Ancien-Testament, et où sont prescrits des châtements, des rigueurs utiles qu'un attachement mal entendu fait trouver trop sévères aujourd'hui. Voyez encore saint Paul comparant à un infidèle l'homme qui n'a pas soin de ceux qui composent sa famille (2), et, personne ne peut le contester, l'éducation religieuse est le premier, le plus saint de ces devoirs. Un père viole donc à la fois la loi naturelle et la loi divine, en négligeant d'élever ses enfants dans la crainte de Dieu et la pratique de la vertu. Qu'on ne se fasse pas illusion sur la nécessité des principes religieux, ils sont la base indispensable d'une bonne éducation. Ce qu'on appelle moralité, n'exerce pas d'empire sur l'âme des enfants; ils ont besoin, pour la respecter et la conserver, de l'influence de la religion. C'est à cette condition seule que ces jeunes cœurs pourront être formés à la vertu qui doit plus tard les protéger contre la violence des passions. Aussi, que d'existences sociales détruites à jamais pour un si grand nombre de jeunes gens que la religion eût efficacement défendus

(1) Eph. 6.

(2) Tim. 4. 3.

et sauvés ! Combien d'infortunés parents plongés dans la désolation ou l'opprobre , fruits amers de leur négligence si coupable ; selon l'énergique expression de saint Paul : « Ils recueillent ce qu'ils ont semé (*Gal. 6*). »

A ces devoirs réciproques des enfants et des parents , nous pouvons joindre ceux des supérieurs et des inférieurs ; ils forment comme une seconde paternité , une autre filiation introduite dans la société par les enseignements du christianisme. Vous savez qu'à l'exception des Hébreux , les hommes étaient partagés en deux classes qui formaient comme deux races distinctes. Les maîtres , ou plutôt les despotes et les esclaves ; d'un côté, l'orgueil, l'arrogance , la dureté ; de l'autre, l'humiliation, le mépris, la misère, la plus abjecte soumission. Le christianisme , sans confondre les conditions sociales, a détruit, dans la plupart des pays catholiques, cette dégradante différence : au maître, il recommande de voir un frère, un fils dans son serviteur , de le traiter avec bienveillance, de s'intéresser à son bien-être, de l'instruire de ses devoirs religieux , de lui laisser la liberté suffisante pour les pratiquer, de le regarder comme un membre de sa famille, et de l'aimer comme lui-même.

Voici en quels termes saint Paul recommande à Philémon son esclave fugitif : « La prière que » je vous fais est pour mon fils Onésime que j'ai » engendré dans mes liens... peut-être qu'il n'a » été séparé de vous pour un temps, qu'afin que

» vous le recouvriez pour jamais, non plus  
» comme un simple esclave, mais comme celui  
» qui, d'esclave, est devenu l'un de nos frères  
» bien-aimés, qui m'est très-cher, à moi, en par-  
» ticulier, et qui vous le doit être beaucoup plus,  
» étant à vous, et selon le monde et selon le Sei-  
» gneur. »

Au serviteur, le christianisme prescrit le respect, l'obéissance, la fidélité, le dévouement, la patience, le travail. Pour élever sa condition, lui en faire accomplir et presque aimer les devoirs, Dieu revendique pour lui son service avec ses peines, et promet une magnifique récompense à sa fidélité : « Vous, serviteurs, obéissez à ceux » qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte » et avec respect, dans la simplicité de votre cœur, » comme à Jésus-Christ lui même. Ne les servez » pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme » si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes ; » mais conduisez-vous en cela comme étant ser- » viteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la » volonté de Dieu. Servez vos maîtres avec affec- » tion, regardant en eux le Seigneur et non les » hommes, sachant que chacun recevra du Sei- » gneur la récompense du bien qu'il aura fait. » (*Eph. 6*). »

Selon l'esprit de la loi divine, ceux qui sont chargés du gouvernement des peuples doivent se regarder comme les représentants de Dieu sur la terre, et le prendre pour modèle dans leur administration ; de sorte qu'elle soit un mélange de

justice, de bonté, de clémence, de sévérité, et qu'elle tende constamment au bonheur des peuples confiés à leur sollicitude paternelle; de leur côté, les sujets doivent à ceux qui les gouvernent l'honneur, le respect, l'obéissance et le tribut. *Il faut leur être soumis*, dit saint Paul, *et obéir à leurs ordres, non-seulement par la crainte du châtimement dont ils peuvent punir les rebelles, mais aussi par respect et avec affection, les aimant et les honorant comme des supérieurs que Dieu a établis sur nous* (1). *Avertissez les fidèles*, écrit-il encore, *d'être soumis aux princes et aux magistrats, et de leur rendre obéissance*, et de prier pour eux avec ferveur. Tels ont été toujours les principes des chrétiens, alors même qu'ils avaient à gémir sous la fureur des persécutions : « Nous n'avons pas besoin d'être avertis, d'être excités, disait Tertulien, nous prions de cœur pour l'empereur et pour ceux qui nous gouvernent (Ap.). »

Nous pourrions nous étendre encore sur ces différentes obligations, puisqu'elles s'appliquent à toutes les conditions sociales; je crois cependant vous avoir fait connaître les plus importantes, d'où il vous sera facile de déduire les autres, comme de leur principe, et d'en faire les applications respectives. Nous finirons donc cet entretien, en affirmant que sans l'autorité et l'influence de la religion, il n'existera jamais ni union solide dans les familles, ni concorde durable dans la

(1) Rom. 13. — Tit. 3. — Tim. 1<sup>re</sup>, 2.

société. L'homme qui n'a pas été formé sous ce joug salubre, est naturellement impatient du devoir ; il le violera selon ses caprices , ses intérêts et ses passions.

---

---

## QUARANTE-DEUXIÈME ENTRETEN.

---

### LE SUICIDE.

LE D. Il est certains préceptes dont les hommes aveuglés par les passions ne comprennent pas toujours la légitimité. Je ne crois pas qu'il en soit ainsi de ces paroles du Seigneur : *Vous ne tuerez point* ; car l'attachement à la vie, si profondément gravé en nous, ne permet pas de penser qu'on puisse sans crime l'ôter au prochain, de son autorité privée. Aussi je ne vois pas ce que vous pouvez avoir à examiner en cette matière du cinquième commandement.

LE TH. Détrompez-vous ; il embrasse plusieurs questions d'une haute importance, que je regrette de ne pouvoir traiter avec le développement convenable. Oui, ces paroles de l'Exode : *Vous ne tuerez point* (20), sont comprises de tout le monde, s'il s'agit d'un meurtre commis par injuste cupidité, ou d'un lâche assassinat de haine et de vengeance. Ceux qui se rendent coupables de ce crime trouvent ordinairement dans le remords de la conscience la plus sévère accusation et le pre-

mier et le plus cruel châtiment. Caïn s'écrie après le meurtre de son frère : *Mon iniquité est trop grande pour pouvoir en obtenir le pardon* (Gen. 4). Toutefois le Seigneur a jugé utile d'ajouter à la loi naturelle le précepte positif que nous venons de rapporter. Avant même de le faire entrer dans la loi judaïque, il l'avait donné à Noé et à ses enfants, aussitôt après le déluge. *Quiconque, est-il écrit dans la Genèse, aura répandu le sang de l'homme, sera puni par l'effusion de son propre sang ; car l'homme a été créé à l'image de Dieu* (9). Jésus-Christ parle aussi de cette défense dans le discours de la montagne, comme pour la confirmer de son autorité, d'où il résulte qu'on viole en même temps les droits de Dieu et ceux du prochain, toutes les fois qu'on commet un homicide volontaire et injuste, ou qu'on y participe par complicité. Ce qui doit s'étendre aussi par proportion à tout dommage qu'on pourra causer au prochain dans les biens du corps, en le maltraitant, en lui occasionnant des blessures, des maladies, ou en lui faisant subir des mutilations. La question, envisagée sous ce rapport, n'offre pas de difficulté au moraliste. Partout on blâme, on condamne comme un crime l'homicide qui provient des passions que nous avons signalées.

Mais en est-il de même du duel, du suicide ? On ne saurait l'affirmer sans être démenti par les faits, qui sont l'exacte démonstration des idées. Autrefois ce dernier crime, qui apparaissait de loin en loin dans la société française, inspirait à



tous un sentiment d'effroi et d'horreur. Le peuple surtout, dans sa simplicité religieuse, ne pouvait comprendre comment on se portait à cette violation si coupable des lois divines, dont les suites terribles épouvantaient sa conscience et sa foi. Aussi on ne voyait guère le suicide que parmi les hommes de la classe élevée, qui cherchaient dans la mort un refuge contre l'ignominie, après une vie déshonorée par la dissipation, le jeu et la débauche.

Quel déplorable changement s'est opéré dans nos mœurs ! Aujourd'hui le suicide a ses doctrines, ses théories devenues populaires. On en discute froidement les motifs, les avantages, les moyens de le réaliser avec moins de souffrance, avec plus d'éclat ou de vanité. Tous les jours nous avons la douleur de voir, dans les colonnes des journaux, plusieurs applications de ces principes criminels. Ici ce sont deux jeunes hommes qui s'asphyxient en se donnant la main *pour entrer ensemble dans l'éternité*, comme dans une salle de festin. Là, c'est un vieillard octogénaire, qui appelle des amis nombreux à sa table pour célébrer l'anniversaire de sa naissance, et vers la fin du repas, il se donne la mort, en faisant à ses convives le dernier adieu avec le sourire sur les lèvres et l'expression d'une vanité satisfaite par une fin si *tragique*, un coup de *couteau* au cœur ! Les personnes du sexe ont aussi contracté une horrible familiarité avec le suicide, et elles y ont recours avec des circonstances tout analogues à leur caractère et à leurs habitudes. C'est le terme de

ce qu'elles appellent les chagrins, les ennuis, les dégoûts de la vie. L'une se pare comme dans un jour de fête, et tâche de *s'assurer*, en mourant, une attitude dramatique. L'autre demande à son complice encore un dernier coup de poignard, en le conjurant de faire en sorte que le sang n'inonde pas le parquet, crainte de l'endommager.

Divers moyens servent encore à consommer le suicide. Souvent on se donne la mort par des armes à feu ; d'autres se pendent ; certains se brisent contre le pavé, et un grand nombre se jettent dans la rivière ; *aussi bien, dit-on, elle coule pour tout le monde*. On y trouve parfois, en effet, mêlés aux immondices d'une cité, les cadavres hideux de femmes élégantes, de jeunes hommes de famille, d'artistes célèbres, de magistrats, et même d'académiciens. Des hommes d'état font aussi ce déplorable aveu, dans la prévision d'un insuccès politique : « Mais que serions-nous devenu en cas de revers ? nous nous serions jeté dans la Seine(1). »

Mais quels peuvent donc être les motifs de ces déterminations homicides ? Pour les assigner, il faudrait scruter le cœur humain, ce profond abîme où toutes les passions, l'orgueil, l'ambition ; la volupté, la jalousie, la haine, la vengeance, sont renfermées comme dans le sein d'un volcan. Si certaines de ces passions violentes ne sont pas comprimées, souvent elles portent dans la société

(1) On doit convenir que ces paroles de l'illustre auteur du congrès de Vérone, t. 2, p. 188, n'ont pas été inspirées par le *génie du christianisme*.

la perturbation et le crime ; et si elles viennent à être fortement contrariées , elles se soulèvent , s'irritent , jettent l'âme dans une fureur délirante , rendent la vie intolérable , et l'on s'en délivre comme d'un tourment. Souvent aussi la perte d'un objet qu'on chérissait plonge dans un état de tristesse et de langueur , dont on se laisse dominer , et voilà que l'existence devient un fardeau qu'on ne peut porter. On voit encore des malheureux hâter la fin d'une vie de souffrances , qu'ils n'ont pas le courage d'endurer. Mais la cause principale de ce désordre moral, c'est l'absence des croyances religieuses, l'éloignement des pratiques du christianisme. Faible par sa nature , sous le joug des passions tyranniques, l'homme ne trouvera de secours que dans la religion , seule capable de modérer ses penchants, de soutenir son âme dans les affections et le malheur. On n'infère pas de là , nous en convenons , que tous les impies doivent terminer leur vie par le suicide ; il est vrai néanmoins que l'homme qui se rend coupable de ce crime l'aurait évité par la fidélité aux pratiques religieuses, c'est par trop évident ; mais s'il avait eu dans son âme les convictions d'une vie future, de l'existence d'un juge sévère et des châtimens réservés aux prévaricateurs de ses lois. Otez , détruisez ces croyances , il ne reste plus de force contre la violence des passions , ni de protection dans les peines de la vie. On invoquera la mort , on se la procurera pour se délivrer de l'existence , alors qu'elle ne paraîtra

plus qu'un poids accablant, et qu'une longue douleur.

La religion réprouve et condamne le suicide comme un crime qui viole les droits de Dieu, maître souverain de la vie et de la mort, selon ces paroles de la Sagesse et du Deutéronome : *C'est vous, Seigneur, qui avez puissance de vie et de mort, vous à qui il appartient de faire naître et de conserver la vie* (16. 32). L'homme qui se donne la mort est encore criminel envers la société à laquelle il appartient ; il se doit à elle comme un membre au corps, et s'il ne peut lui rendre des services éminents, qu'il la serve du moins par la pratique de l'obéissance, de la charité, de la patience, de la probité : on est toujours utile par l'accomplissement de ces devoirs. Vous connaissez ces paroles de Rousseau : « Philosophe d'un jour, ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ? Chaque fois que tu es tenté de sortir de la vie, dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne action avant de mourir ; puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler.* Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après demain, toute la vie (1). » D'ailleurs ce funeste exemple ne peut-il pas priver la société de plusieurs de ses enfants, à plonger de

(1) Héloïse... Lettre 22<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> partie.

nombreuses familles dans le deuil et la désolation ? On peut ajouter que si ce crime devenait fréquent dans une nation, il n'y aurait plus bientôt ni ordre, ni sûreté, ni gouvernement possible. Quelle action les lois humaines pourront-elles avoir sur l'homme cruel, immoral, qui voit le suicide comme le terme indifférent de ses brigandages et de ses meurtres ? Autrefois la législation française flétrissait le suicide en faisant subir au cadavre un déshonneur public. Ces lois sont abrogées aujourd'hui, comme si la société devait rester indifférente à ce grand crime. Mais l'Eglise, toujours sainte et fidèle à sa discipline, refuse de nos jours, comme dans les temps anciens, la sépulture chrétienne à ceux de ses membres qui se sont donné la mort.

Voici quelques principes de théologie d'après lesquels il est quelquefois permis de contribuer à sa mort d'une manière indirecte. Ainsi on pourra mourir à la place d'un père, d'un ami, car c'est non pas la mort en elle-même qu'on se propose dans ces circonstances, mais la pratique de vertus utiles et honorables. Il en sera de même, si l'on fait généreusement le sacrifice de sa vie pour la religion ou la patrie. Une femme chrétienne pourra préférer la mort, plutôt que des'exposer à consentir au crime qui va flétrir son honneur. Il sera permis de s'imposer des austérités, des mortifications, alors même qu'elles devront insensiblement diminuer les forces et abrégier un peu la vie, puisqu'on ne se propose pas cette fin, mais qu'on veut pratiquer la pénitence pour la réparation de ses

péchés. Il est encore vrai qu'on n'offensera pas Dieu, si l'on n'a point recours à une nourriture recherchée, délicate, quand elle paraît utile à la prolongation de la vie. Il suffit de faire usage de choses communes, qu'il faut néanmoins prendre en quantité suffisante pour que l'existence puisse se conserver : agir autrement, c'est être homicide de soi-même, et coupable aux yeux du Créateur.

Si des remèdes extraordinaires doivent occasionner de trop grandes dépenses, on n'est pas obligé de se les procurer à ce prix si disproportionné avec sa fortune. Au reste, il est plus conforme à l'ordre de la divine providence de suivre les prescriptions ordinaires des médecins, pourvu qu'elles n'offrent pas trop de danger, qu'elles n'inspirent pas trop de répugnance à la pudeur, ou qu'elles n'exposent point à des opérations très-douloureuses; à moins toutefois que des positions particulières ne fissent un devoir au malade de recourir à ces moyens extrêmes, pour prolonger sa vie; ce qui doit s'appliquer aussi aux autres exemples que nous venons de signaler.

---

---

## QUARANTE-TROISIÈME ENTRETEN.

---

### LE DUEL.

**LE D.** Avez-vous sur le duel des principes aussi sévères que sur l'homicide et le suicide ?

**LE TH.** Vous pouvez le présumer , puisqu'on trouve ces deux crimes réunis dans le duel. Car chaque combattant s'expose à tuer son adversaire, et l'un et l'autre disposent de leur propre vie contre la volonté de Dieu. Il est manifeste que le provocateur commet ce double péché , en attendant à la vie du prochain, et en exposant la sienne propre. L'adversaire nous paraît moins coupable, il est vrai , en acceptant le combat ; mais son action sera toujours criminelle , par là même qu'il court volontairement le danger de perdre sa vie et de tuer son prochain, hors le cas d'une défense légitime. Ce que nous avons dit des deux crimes précédents se retrouve dans le duel , qui est à la fois une violation du droit naturel , divin et social, qu'aucune circonstance ne peut rendre licite.

Il n'est pas d'injure qui puisse autoriser le duel

aux yeux de la raison et de la foi , puisque le Seigneur impose à tous le devoir de pardonner, et que le précepte de la charité nous défend d'exposer notre âme et celle de nos frères à un malheur éternel. D'ailleurs , le bon sens est révolté de la petitesse, de la futilité des motifs qui portent le plus souvent à cet acte de barbarie; car pour un mot, un geste équivoque, mal interprétés, on se croit offensé, déshonoré, on se déclare ennemi irréconciliable, jusqu'à ce que la réparation s'accomplisse dans le sang. Qu'il y eût à l'instant même de l'offense une vivacité, une irritation subite, la vengeance irréfléchie qui en résulterait ne serait pas excusable sans doute, mais vous comprenez combien elle différerait de ce caractère féroce d'un combat prémédité et froidement réglé jusqu'aux moindres détails de son exécution.

On tâche de justifier le duel , en alléguant des injures *impardonnables* , dont il faut avoir bonne et prompt justice. D'abord il ne peut exister de telles offenses pour un chrétien, dont le devoir est d'aimer ses plus grands ennemis , et de leur faire du bien ; puis n'a-t-on pas des moyens légaux pour obtenir une réparation, si l'injure a éclaté dans le public ? Et quand elle reste ignorée, secrète, comment se dire blessé dans son honneur, jusqu'à exiger qu'il soit vengé et rétabli par le sang ? Que les hommes si jaloux de cet honneur apprennent de Rousseau ce qui le constitue, et qu'ils apprécient, avec ce philosophe , le moyen sanguinaire employé pour le réhabiliter : « Le



véritable honneur, dit Jean-Jacques, dépend-il des temps, des lieux, des préjugés ? Peut-il passer et renaître, comme passent et renaissent les modes ?... Quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les raisons sont au fond du cœur ?... L'honneur du sage serait-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ?

» Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats singuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand capitaine de la Grèce (Thémistocle), fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ?... O vous, qui aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes !

» Si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie, et qu'il n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense ? Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient, ce mot de vertu n'est-il donc qu'un vain nom, et ne serons-nous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ? Si le philosophe et le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'osez

sacrifier le sentiment au devoir, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort ! Pesez les choses, et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Quelle espèce de mérite y a-t-il à braver la mort pour commettre un crime ?

» Quand il serait vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Le bon et l'honnête dépendent-ils du jugement des hommes ? Mais il est faux qu'à s'en abstenir *par vertu*, l'on se fasse mépriser. L'homme droit, qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à défendre en toute rencontre juste ce qui lui est cher, au prix de son sang, il marche tête levée ; il ne fuit ni ne recherche son ennemi. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont des témoins qui les récusent.

» En deux mots, l'honneur d'un homme de bien n'est point au pouvoir d'un autre ; il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple. Il ne se défend ni par le bouclier, ni par l'épée, mais par une vie entière et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. Les hommes les plus prompts à recourir au duel sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte ; ce sont pour la plupart de malhonnêtes gens qui, de peur qu'on ose leur montrer ouvertement le mépris

qu'on a pour eux , s'efforcent de couvrir de quelque affaire d'honneur l'infamie de leur conduite (1). »

Aux yeux de la foi et de la raison, les suites du duel sont déplorables, d'abord pour le malheureux qui y a reçu la mort , puisqu'il comparait devant le tribunal du souverain Juge dont il a usurpé les droits , avec un cœur avide de vengeance et de sang. Quel remords affreux doit peser sur le vainqueur par la représentation douloureuse du malheur irréparable dont il est l'auteur ? A n'envisager même ces suites que par des considérations humaines, on ne comprend pas comment on ne recule pas d'horreur devant les chagrins dont va être accablée la famille de celui qui succombera dans le combat ; comment on peut se déterminer à une vengeance froidement préméditée , lorsqu'elle va faire verser les larmes les plus amères à des enfants qu'on rend orphelins et à une veuve désolée !

La religion a toujours condamné le duel comme un des plus grands crimes par l'organe de ses pontifes et de ses synodes. A Trente, les Pères du concile décrétèrent la peine d'excommunication contre ceux qui se battraient en duel, et contre leurs complices. Grégoire XIII et Clément VIII ont fait connaître le sens rigoureux qu'on doit attacher à ce décret, qui est en vigueur dans le droit commun. Il n'a pas été publié en France , c'est

(1) Héloïse... Lettre 57<sup>e</sup>, 1<sup>re</sup> partie.

vrai ; mais les évêques y ont établi la même peine par des ordonnances particulières qui s'observent partout. Notre ancienne législation portait , comme vous savez, les peines les plus sévères contre ce crime de lèze-société : malheureusement cette rigueur avait disparu depuis 89, et ces duels étaient devenus une véritable calamité publique jusqu'à ces dernières années. Aujourd'hui nos mœurs ont une tendance manifeste à les réprouver ; et si la législation sait maintenir sa sévérité, et la fixer avec plus de précision , nous pouvons espérer que la France ne sera plus souillée de ce crime, si déshonorant pour une nation civilisée, alors surtout qu'elle en devient complice par l'impunité.

---

---

## QUARANTE-QUATRIÈME ENTRETIEN.

---

### LA PEINE DE MORT.

**LE D.** Quelles sont les exceptions aux défenses si rigoureuses de la religion concernant l'homicide ?

**LE R.** Dites, pour être juste, défenses de la loi naturelle et de la religion. Voici quelques-unes de ces exceptions, aussi conformes au sens intime de chacun, qu'utiles à l'ordre social. D'abord, il est reçu dans les principes théologiques que l'on peut se défendre, quand on est attaqué, et qu'en n'est pas coupable d'homicide, si, en se tenant dans les bornes d'une défense légitime, on vient à tuer l'agresseur; mais vous comprenez qu'on ne doit alors chercher qu'à protéger sa vie, sans se proposer la mort du prochain, à moins qu'il ne fût impossible d'écarter autrement le coup mortel qu'il va lui-même porter. Ceci doit s'entendre d'une agression commencée, car il n'est pas permis de donner la mort à l'homme que nous savons être dans l'intention de nous faire mourir : on doit attendre qu'il tente l'exécution

de ses projets ; alors , seulement , on sera dans les conditions d'une défense naturelle et légitime. Quand il s'agit de conserver des biens de sa fortune , ordinairement , on devra les sacrifier plutôt que de s'exposer à donner la mort au voleur. Pour ce qui concerne la réputation , l'honneur , il n'est jamais permis de les protéger en tuant le calomniateur , soit avant , soit après son crime , non plus qu'au moment où il l'accomplit.

Toutes ces applications se rattachent , comme vous voyez , à la vie privée. On pourrait aussi considérer les exceptions relatives au droit public , et examiner d'abord ce que les moralistes disent de la guerre , des conditions qu'ils exigent pour qu'elle soit permise , et de la manière dont les chefs des armées doivent s'y conduire , etc. Nous nous abstenons de ces investigations , dont l'utilité ne peut être que secondaire , dans le but que nous nous proposons. Bornons-nous à dire que la guerre est sans doute un grand malheur , un fléau terrible dont Dieu frappe les peuples dans sa colère , mais qu'elle n'est pas essentiellement mauvaise en elle-même , ainsi que l'ont prétendu les Manichéens et d'autres hérétiques. Il est évident que Dieu a souvent commandé aux chefs du peuple juif d'exterminer par la guerre les nations qu'il voulait punir , et qu'il a plus d'une fois miraculeusement protégé les Israélites au milieu des combats. Aussi le voit-on s'appeler dans les livres saints le Seigneur et le Dieu des armées. Le Nouveau-Testament a répandu , il est vrai , les principes de

la charité parmi toutes les nations de la terre, en nous ordonnant de voir un ami, un frère dans notre semblable ; cependant on n'y trouve nulle part la condamnation positive de la guerre, et saint Jean, non plus que Jésus-Christ, n'ont point blâmé la profession militaire, lorsqu'ils ont eu l'occasion d'en parler, le précurseur, en traçant aux soldats les devoirs de leur état, et le divin Sauveur en accordant des éloges à ce centurion qui lui rapportait l'obéissance passive des soldats qu'il commandait. Aussi, les Pères de l'Eglise n'ont jamais interdit aux disciples du Christ de servir sous les drapeaux des princes même idolâtres ; et Tertulien parle avec fierté du grand nombre de soldats chrétiens qui se faisaient remarquer par leur intrépidité au milieu des combats (*Apol.*). Qui donc pourra condamner l'Eglise catholique, si elle demande à Dieu le succès des armées dans une guerre juste, et si, après la victoire, elle rend au Seigneur de solennelles actions de grâces ?

Ces dernières années, on s'est occupé avec grand zèle de la peine de mort, infligée aux homicides dans notre législation, comme chez tous les autres peuples civilisés. Il serait vraiment heureux qu'une amélioration marquée dans nos mœurs permit d'abroger cette loi de sang, ou qu'on trouvât une autre peine dont on pût attendre les mêmes résultats pour la sûreté de l'ordre public et de la vie des citoyens. Sommes-nous arrivés à ce progrès social ? Pent-on détruire dans la législation ce châtiment terrible, comme une

menace inutile, désormais sans application ? Vous qui suivez les débats de nos cours d'assises, citez une époque où les grands crimes aient été aussi multipliés que de nos jours. On frémit d'horreur en lisant ces tableaux chargés d'homicides, d'infanticides, de parricides, qui se renouvellent sans cesse ; c'est la statistique annuelle du meurtre, de l'assassinat qui augmente dans une effrayante progression.

Quelle serait donc la peine adoptée par les réformateurs modernes pour le châtimént des criminels ? Ils indiquent des pénitenciers, le régime cellulaire, la chaîne perpétuelle. Mais, de bonne foi, est-il vrai que ces peines soient suffisantes pour prévenir le crime ou l'arrêter ? Quoi ! la menace du dernier supplice demeure impuissante, et vous voudriez qu'une détention, même à la chaîne et dans une cellule, produisît une impression plus profonde, plus efficace ? C'est se faire une étrange illusion sur la nature de l'homme et ses instincts. Qu'on ose abolir la peine de mort, en proclamant avec grande solennité la rigueur du régime cellulaire, l'horreur de se retrouver sans cesse devant son crime, d'être condamné à en subir toute la vie le châtimént moral, on verra ce que produiront sur les masses ces dissertations philosophiques de l'horreur de soi...., du tourment de la conscience, et autres choses fort édifiantes qu'on pourrait ajouter. Au reste, on est en position de faire des expériences ; si l'on y tient, qu'on demande au malheureux qui va subir le



dernier supplice , à quoi il veut se résigner pour prolonger ses jours. Qu'on aille consulter les condamnés qui peuplent les bagnes ; qu'on s'adresse à ceux qui y subissent le châtiment le plus sévère, en leur proposant la guillotine comme un adoucissement à leur infortune ; on verra s'ils acceptent en grand nombre cette proposition libératrice et bienveillante ?

On se demande quelquefois d'où peut venir , à notre époque , ce zèle ardent pour l'abolition de la peine de mort ? doit-on en voir la cause dans le progrès de la civilisation, dans un sentiment de bienveillance compatissante envers l'homme coupable et malheureux ? cela tient-il à des systèmes particuliers à notre siècle ? Voici les trois ou quatre causes auxquelles on peut, ce me semble, attribuer ces projets et ces efforts pour une modification pénale. Des hommes se sont dit , dans leur conscience sensible et honnête : « Ce doit être un tourment affreux que d'avoir à vivre en face du crime, dans les horreurs et la représentation incessante du meurtre qu'on a commis. Et voyez si beaucoup de coupables ne s'arrachent pas la vie , pour se soustraire au supplice du remords qui les déchire et les torture. » D'autres déplorent avec raison l'impunité de tant d'homicides , et ils gémissent de voir la société sans une protection suffisante contre les grands criminels. Cela vient, selon eux, de ce que la peine de mort étant trop sévère , les jurés sont justement effrayés d'avoir à l'appeler sur le coupable , et voilà que par scrupule , timidité

de conscience et faiblesse peut-être, ils répondent *négativement*, ou ils allèguent des circonstances atténuantes, alors même que la culpabilité est évidemment démontrée. On atteindrait donc plus de criminels en détruisant une peine, dont la sévérité leur devient comme une protection. Entendez les partisans de la phrénologie; ils vous démontreront que le meurtrier est sous l'empire de ses penchants; la bosse de la cruauté est en lui si développée, que ses instincts ont dû le dominer, le précipiter dans l'homicide; c'était la nécessité de sa nature. Qu'on mette cet homme dangereux dans l'impossibilité d'obéir à la dépravation organique de son être, voilà tout ce que la société peut exiger; mais il y aurait crime à le priver de l'existence, et à le déposséder de son *moi*, dont il conserve le sentiment. Enfin il est des hommes qui contestent à la société le droit de punir de mort, même les plus grands scélérats.

Ils avouent que, par colère, sous l'exaltation d'une passion désordonnée, on peut se porter à tuer son semblable, ce qui est toujours un malheur à déplorer; mais, selon eux, l'homme n'a le droit d'ôter la vie à l'homme que pour sa défense personnelle; et d'ailleurs, le christianisme est venu déchirer les anciens codes de sang par sa charité céleste, qui nous prescrit d'aimer nos frères quels qu'ils soient, sans excepter les plus insignes criminels, etc.; il défend donc de les mettre à mort, en nous ordonnant de les aimer et de les traiter comme nous-mêmes.

Nous dirons d'abord à ces hommes qui croient voir dans le souvenir du crime une punition plus terrible que la mort : Commencez par communiquer aux meurtriers votre délicatesse de conscience et votre sensibilité morale. Jusqu'alors vos théories demeureront défectueuses et inapplicables. Les exemples de quelques criminels, qui se donnent la mort dans les prisons, sont des cas exceptionnels qui n'établissent pas le principe des tortures morales. Et sans être injuste envers ces malheureux, qui terminent une vie coupable par un suicide, il est permis de penser qu'ils sont portés à ce dernier crime par une exaltation de fureur, provoquée souvent par l'impossibilité de satisfaire désormais des passions sanguinaires et brutales, quelquefois aussi par la honte de devenir un spectacle public en montant sur l'échafaud. Le repentir influe rarement sur cette détermination homicide. Vous vous rappelez ce que nous disions dernièrement de la phrénologie, par rapport à la société. Suivant ses théories, il n'y a plus désormais de punition possible, puisqu'on a été entraîné par la force insurmontable de l'organisation et des penchants. Des esprits graves trouvent extraordinaires et fort dangereuses *l'omnipotence* du jury et l'application si fréquente des circonstances atténuantes. Il ne m'appartient pas d'émettre une opinion dans une matière de cette importance. L'avenir forcera peut-être à introduire des modifications qui protègent davantage les intérêts de la société et la vie des citoyens.

Le dernier système, qui refuse à la société le droit d'ôter la vie à l'homme, est au moins un paradoxe, puisque dans toutes les nations, et toujours, on voit l'application de cette peine capitale; ce qui apparemment repose sur quelque droit. Remontez, dirons-nous à ces législateurs terrestres, à la source du pouvoir social, et faites-le descendre de Dieu lui-même pour en comprendre la légitimité. Alors vous ne verrez pas l'homme donnant la mort à son semblable; c'est Dieu qui, par son autorité toute-puissante, arme la société d'un glaive terrible pour retrancher de son sein les meurtriers, qui la privent de ses membres avec injustice et cruauté. Il est manifeste que, suivant la législation juive, la peine de mort devait s'appliquer dans une foule de circonstances, par ordre même de Dieu, ainsi que vous pourrez le voir, en parcourant les institutions pénales des livres de Moïse. Il n'est pas vrai que le christianisme ait enlevé à la société le pouvoir sur la vie de l'homme criminel. Pour vous en convaincre, écoutez ces paroles de saint Paul : *Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. Celui donc qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu, et il attire une condamnation sur lui-même.....; car le prince est le ministre de Dieu. Si vous faites mal, vous avez raison de craindre, parce que ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée. Il est le ministre de Dieu, pour exécuter sa vengeance, en punissant celui qui fait de mauvaises actions* (Rom. 13). Le christianisme ne sera pas pour cela en contradiction avec la

charité qui le caractérise et qu'il prescrit envers tous les enfants de Dieu. Vous avouez vous-même qu'on est autorisé à ôter la vie à l'homme qui veut nous donner la mort, que notre conservation peut être préférée à celle de l'assassin. Eh bien ! la société, qui est une personne morale, ne fait pas autre chose, en infligeant la peine de mort aux grands coupables. Il n'existe pas pour elle de moyens de salut, si elle n'arrête le crime par la mort de son ennemi, et n'inspire une terreur efficace par la rigueur exemplaire du châtiment. La captivité, quelque dure qu'on la fasse, ne s'offrira jamais à l'imagination du malheureux qui médite un crime, aussi effrayant que la mort sur l'échafaud. Quoiqu'il arrive, se dira-t-il en se fortifiant dans ses desseins sanguinaires, ma vie sera sauve, et puis combien d'autres s'échappent des prisons et des bagnes ! Cette chance me restera donc ! L'illusion suffit à l'homme passionné ; il se précipitera dans le crime, en prenant son parti sur la peine, et soutenu par l'espoir d'une évasion, même tardive.

Laissez donc le glaive de la loi suspendu, prêt à frapper ; mais, en même temps, cherchez à diminuer le plus possible le nombre de ces exécutions sanglantes, en améliorant les mœurs par les principes et l'acccomplissement des devoirs du christianisme. Philantropes, législateurs, humanitaires, vous ne parviendrez jamais autrement à la solution de votre grand problème de la peine de mort.

---

## QUARANTE-CINQUIÈME ENTRETIEN.

---

### LES ROMANS , LA DANSE ET LES SPECTACLES.

LE TH. Je veux vous épargner l'embarras de m'adresser des questions sur le sujet que nous allons traiter aujourd'hui , et dont nous nous bornerons à exposer les principes théologiques sans détails , sans examen approfondi. Vous présumez qu'il s'agit du sixième commandement , par lequel Dieu défend toutes sortes de péchés contraires à la vertu de chasteté. On viole ce précepte moral par des pensées , des désirs , des paroles , des actions , que nous allons indiquer en employant les paroles de l'Ecriture sainte , de crainte que les nôtres ne fussent pas assez pudiques : *Vous ne commettrez point d'adultère (1). Il n'y aura point de femme de mauvaise vie d'entre les filles d'Israël , ni de fornicateurs d'entre les enfants d'Israël (2). Ne vous y trompez pas , ni les fornicateurs , ni les idolâtres , ni les adultères , ni les impudiques..... ne se-*

(1) Exod. 20.

(2) Dent. 23.

*ront point héritiers du royaume de Dieu. Sachez que nul fornicateur, nul impudique, ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ (1). Fuyez la fornication ; quelque autre péché que l'homme commette, il est hors du corps ; mais celui qui commet la fornication, pèche contre son propre corps. Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous ? Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit : qu'on n'y entende point de paroles déshonnêtes (2).*

Nous avons vu, dans un autre entretien, qu'il y a des péchés purement internes, qui se commettent par les pensées et les désirs. C'est principalement en cette matière qu'on est exposé à se rendre coupable de ces sortes de fautes de l'esprit et du cœur, par la délectation morose et les désirs d'impureté, puisque l'Ecriture nous dit : *Les pensées perverses séparent de Dieu (3). Et elles sont une abomination devant le Seigneur (4). J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour n'avoir pas même l'occasion de penser à une vierge (5). Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère ; mais moi, je vous dis que, qui-conque regardera une femme avec un mauvais désir pour elle, il a déjà commis l'adultère dans son*

(1) 1. Cor. 6.

(2) Eph. 5.

(3) Sap. 1.

(4) Prov. 15.

(5) Job. 3.

cœur (1). *Détournez vos yeux d'une femme..... car c'est par là que la concupiscence s'embrase comme un feu (2).*

Les fautes de luxure sont presque toujours mortelles, alors même qu'il y a légèreté de matière, à cause du grand danger auquel on s'expose d'en venir à un péché plus grave; l'inadvertence, la surprise seules pourront les rendre vénielles, par le défaut de consentement et d'adhésion de la volonté. Ne nous étendons pas davantage sur ce triste sujet, si déshonorant pour l'homme créé à l'image de Dieu, destiné à vivre de son amour, et à régner avec lui dans la patrie des saints. Disons quelques mots des mauvais livres, des bals et des spectacles, qui sont, comme vous savez, trois écueils si dangereux pour les mœurs.

Il existe des livres d'un libertinage dégoûtant, qu'on ne peut lire sans se déterminer à pervertir son cœur, à salir son imagination, et à nourrir son âme des ordures de l'obscénité. Ces ouvrages infâmes circulent dans le mystère; on s'en repaît dans le secret, tant on a la conscience d'une action honteuse ! Ils n'offrent donc pas un danger commun pour la société, comme ces livres où la corruption est voilée avec art. Un père de famille, alors même qu'il n'est pas religieux, ne les laissera jamais entre les mains de ses enfants. Une jeune personne serait déshonorée d'une telle lec-

(1) Matth. 5.

(2) Eccl. 9.



ture, et une famille honnête repoussera toujours ces écrits immondes, ou les détruira s'ils sont en sa possession. Il n'en est pas de même de la plupart des romans, malheureusement si multipliés de nos jours. On en attend la publication avec impatience, comme un grand événement; on s'y jette avec avidité; il serait honteux de les ignorer; il faut les avoir lus, s'en être impressionné. On en savoure les émotions, et l'on éprouve une jouissance plus que littéraire à les décrire et à les communiquer. Une mère ne juge point ces livres dangereux pour sa fille; à ses yeux, c'est le tableau des mœurs, où elle peut apprendre à connaître le monde, à former son style, et acquérir tant d'ornemens pour l'esprit. Ces heureux résultats, vous pouvez les apprécier, en voyant tant de personnes dont le jugement est faussé par ces fictions qui exaltent l'imagination, et donnent des idées exagérées sur toutes choses! Un esprit romanesque devient incapable d'occupation sérieuse, de principes solides; en échange, il est d'une fécondité si prodigieuse en singularités de style, de conversation et de conduite, que cela ressemble beaucoup à une folie plus ou moins avancée.

Mais le danger déplorable des romans et le mal immense qu'ils produisent, c'est la corruption inévitable du cœur. Comment résister, dans l'âge des passions, à la séduction réunie du sujet et de l'art, si conformes aux penchants d'une nature viciée? Aussi, que de mères de famille, que de

maris imprudents ont trop souvent à déplorer leurs funestes exemples et leur coupable complaisance ! Leurs filles, leurs jeunes femmes contractent l'habitude de ces lectures qui infiltrent goutte à goutte le poison dans l'âme. Elles s'y passionnent ; l'imagination s'exalte ; la vie simple et pure de la famille n'est plus qu'ennuis, dégoûts ; il en faut une *d'émotions vives et profondes, la vie du cœur*, comme elles disent. Et les voilà s'identifiant avec ces fictions romanesques, dont elles veulent se faire les héroïnes, en cherchant à les réaliser.... Qu'on demande, après cela, pourquoi les ministres de la religion se montrent si sévères pour ces sortes de lectures. S'ils les interdisent avec rigueur, c'est qu'ils savent, par des expériences malheureuses, que les romans corrompent le cœur, faussent l'esprit, dégoûtent un jeune homme ou une jeune personne de l'accomplissement de leurs devoirs, et que trop souvent ils jettent le trouble et le scandale dans le sein des familles, où naguères régnaient la décence, la paix et le bonheur...

Que dire de la danse ? est-elle mauvaise en elle-même ? est-elle toujours excusable ? Ni l'un, ni l'autre, répondent les moralistes chrétiens. Il est des cas où une danse modeste, en présence des parents, entre personnes honnêtes, pourrait ne point offrir de danger réel d'offenser Dieu ; que si elle devenait pour certains une occasion de péché grave, à cause de leur faiblesse, ils devraient s'en abstenir ; et cette occasion relative, person-

nelle, ne suffirait pas pour en faire une interdiction générale. Toutefois, là même où la danse aurait ce caractère de décence et de modestie, on conseillerait de ne se point affectionner à ces réunions; de ne pas y participer très souvent. Il faudrait y être conduit par une convenance de position sociale, un motif d'honnête récréation, ou par d'autres considérations raisonnables.

Mais peut-on dire en vérité que les choses se passent ainsi aujourd'hui dans la plupart des bals, soit des villes, soit des campagnes? Ces derniers se tiennent ordinairement dans des maisons publiques, se prolongent dans la nuit, sans la présence des parents, qui en sont exclus par une espèce de coutume, de prescription, pour ne pas avoir l'air d'exercer sur leurs enfants une surveillance inopportune. Ce serait un étrange aveuglement que de ne trouver aucun désordre dans ces réunions nocturnes, et de les permettre comme de simples et innocentes récréations. Il y a dans les villes ce que vous appelez des bals de société et des bals publics; lorsque ceux-ci sont *masqués*, toute personne honnête doit se les interdire comme des lieux d'immoralité et de licence.

Lors même que ce sont des bals publics ordinaires, ils offrent presque toujours de graves dangers, dans les grandes villes surtout. Car la publicité y introduit des personnes qui spéculent sur les pièges de la séduction; et des parents qui se respectent, qui tiennent à l'honneur de leurs filles,

ne peuvent pas les conduire avec décence dans ces sortes d'assemblées.

Quant aux bals de société, composés de personnes honnêtes, on ne les condamnerait peut-être pas absolument, si tout s'y passait dans les règles de la pudeur et de la décence ordinaire. Mais, jugez vous-même si ces règles y sont observées avec cette mise que les personnes du sexe se permettent. Elles rougiraient de se produire ainsi en tout autre lieu, excepté le spectacle, et peut-être quelques salons où la modestie n'est plus un devoir ; pour un bal, c'est le costume obligé, l'usage établi, qu'il faut subir, si l'on veut prendre part à la danse ; ce serait une pruderie, une censure inconvenante, que d'y figurer en observant toutes les lois de la décence. Qu'on n'ait pas d'intention perverse, criminelle, à la bonne heure ; mais est-il possible de se faire illusion sur les suites de ces immodesties coupables ? On entend dire parfois que le danger de ces réunions est bien diminué par la danse elle-même, et qu'elles deviennent comme un exercice corporel qui permet peu à l'âme de se poser dans le mal. Vous le savez mieux que moi, vous, homme du monde ; les danses sont loin d'avoir aujourd'hui un caractère pudique, elles offrent de plus grands dangers encore que l'indécence du costume.

D'ailleurs, on doit remarquer que les mœurs françaises ont subi un changement sensible au milieu des événements qui se pressent depuis un

de mi siècle. Les jeunes gens montrent de nos jours une gravité précoce, une préoccupation qui accuse un fond de mélancolie et de tristesse habituelle. Aussi, en est-il peu qui aillent dans un bal pour le seul plaisir de l'exercice corporel (1). Quel est donc l'attrait séducteur, puissant qui les y appelle et les y retient pendant de longues nuits.... !

Nous commençons par faire, sur les spectacles, les mêmes observations que sur la danse ; qu'ils ne sont pas essentiellement mauvais, et qu'on pourrait y assister sans grave inconvénient, si les pièces qu'on y joue étaient pures d'immoralité ; si les personnes du sexe qui montent sur le théâtre, et celles qui y assistent se tenaient dans les règles de la modestie. Avant d'examiner si nos spectacles remplissent ces conditions de décence, je veux que vous connaissiez ce qu'on pensait du théâtre en général chez les peuples anciens. « Nous ne recevons, dit Platon, ni la tragédie, ni la comédie dans notre ville, et nous rejetons cette poésie voluptueuse qui est capable seule de corrompre les plus gens de bien. Nous bannissons toute représentation, parce qu'il n'en est aucune qui n'excite ou la colère, ou l'amour, ou quelque autre passion (*De Repub.*). » Entendez Ovide décrivant les spectacles de Rome : « Qu'y voit-on,

(1) M. de Lacretelle dit à ce sujet, que les jeunes hommes de cette époque ne dansent plus qu'avec chagrin et componction. (*Test. Ph. et Litt.*).

sinon le crime paré des plus belles couleurs? C'est une femme qui trompe son mari et se livre à un amour adultère. Le père et les enfants, la mère et la fille, de graves sénateurs se plaisent à ce spectacle, repaissent leurs yeux d'une scène impudique, ont les oreilles frappées de vers obscènes. Lorsque la pièce est conduite avec art, le théâtre retentit d'acclamations; plus elle est capable de corrompre les mœurs, mieux le poète est récompensé. Les magistrats paient au poids de l'or le crime de l'auteur (*Trist. lib. 2*). »

Ne dirait-on pas que ces descriptions sont prises sur ce qui se passe dans les spectacles de nos jours? Je vous interpelle encore, vous, qui vivez au milieu des sociétés mondaines, qui fréquentez les théâtres, vous devez voir si ces rapprochements sont exacts. Y joue-t-on beaucoup de pièces plus innocentes que celles de Molière? Or, écoutez comment les jugeait Bossuet : « Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière? » Pour les tragédies et les drames, vous savez ce qu'ils sont aujourd'hui, et comment les passions les plus dangereuses sont mises en scène sans voiles et sans pudeur. Les Pères de l'Eglise ont toujours montré une grande sévérité contre les chrétiens qui fréquentaient les spectacles, auxquels ils ne peuvent assister, disait saint Augustin, sans abjurer la religion, sans violer la promesse qu'ils ont faite au baptême de re-

noncer au démon , à ses pompes et à ses œuvres (1). »

Pensez-vous que les paroles suivantes de saint Jean soient compatibles avec la fréquentation de nos théâtres ? *Je vous écris, pères... , je vous écris, jeunes gens... n'aimez point le monde... Si quelqu'un aime le monde, l'amour du père céleste n'est point en lui ; tout y est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie* (2). Où donc la concupiscence est-elle excitée plus vivement qu'au spectacle ? n'est-ce pas là qu'on trouve les femmes dont la parure porte à la licence, qui enlèvent le cœur des jeunes gens, qui les engagent par la douceur de leurs lèvres, et les font tomber dans leurs pièges comme un oiseau dans les filets qu'on lui tend (Prov. 7) ? Comment caractériser ces danses plus qu'indécentes de l'Opéra et de quelques autres théâtres ? Les jeunes gens les plus accoutumés à ces spectacles de lubricité ne peuvent s'empêcher de les traiter de scandale public, où l'on ne peut assister sans se pervertir ?

Certains diront que le spectacle les laisse insensibles, qu'ils n'y éprouvent, qu'ils n'en rapportent aucune espèce d'impression mauvaise, et qu'il n'offre donc pas autant de dangers qu'on le prétend ? Cela démontre une seule chose ; c'est que de telles personnes, hommes ou femmes, sont blasées dans ces jouissances, et qu'à force de corrup-

(1) In Spect. 80.

(2) Ep. 1<sup>re</sup>. 2.

tion, elles n'en sentent plus les émotions ordinaires; et s'il est vrai que ces représentations ne les ont jamais fait sortir de leur insensibilité naturelle, ce seront des êtres exceptionnels, fort rares dans leur espèce, et qu'on ne saurait mettre en avant pour attester la pudeur et la moralité des spectacles de nos jours. Je veux que vous connaissiez l'opinion de Bossuet sur les spectacles, et que vous jugiez si les moralistes chrétiens sont plus sévères aujourd'hui qu'on ne l'était à l'époque du célèbre évêque de Meaux.

« Si le but de la comédie n'est pas de flatter ces passions qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier; d'où vient que l'âge où elles sont le plus violentes, est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression? Mais pourquoi en est-on si touché, si ce n'est, dit saint Augustin, qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions (1)? et cela, dit le même saint (2), qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de semblables objets; on devient bientôt comme un acteur secret dans la tragédie; on y joue sa propre passion; et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus

(1) Confess. 1 3. c. 2.

(2) De Catechi. rud. n° 23. tom. 6.



avancé, dans une vie plus sérieuse ; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux de la vie humaine, à ne consulter que les sens, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout-à-fait éteinte.

» Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment... combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif ; où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres et plongés dans la passion ; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent ; enfin, de vrais mouvements qui mettent en feu tout le parterre et les loges : et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions ?

» Dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que *par accident* par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même, comme elle l'appelle. Ce qu'on ne voit point dans le monde.... une jeune fille le viendra apprendre à la comédie.... et cet aveu, dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter, comme une nouvelle merveille l'applaudissement de tout le théâtre.

« Ne sentez-vous pas qu'il y a des choses qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les cœurs de secrètes dispositions très-mauvaises,

quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord !... Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fond de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens, qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. C'est ce que sentait saint Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disait : « Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer. » Il cherchait, continue-t-il, quelque piège où il prit et où il fût pris ; et il trouvait ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets : *Viam sine muscipulis*. Tout en est semé dans le monde : il fut pris selon son souhait, et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la comédie, où il trouvait « l'image de ses misères, l'amour et la nourriture de son feu. » Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la comédie, combien elle sert à entretenir ces secrètes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

» Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours qu'ils ne sentent point ce danger..... Pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien, et je les en crois sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau quand ils en ont par-dessus la tête... N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux, ni sur leurs dangers, que la corruption, que l'er-

reur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent (1).

Terminons , en tâchant de formuler une règle générale de conduite sur les danses et les spectacles. A les considérer en eux-mêmes et indépendamment de ce qu'ils sont presque toujours aujourd'hui , nous pouvons dire qu'ils offrent en général quelque danger. Dès lors , les fidèles qui veulent suivre les pratiques de la piété, ne peuvent les fréquenter que dans des circonstances rares , et comme par une nécessité de position. Pour ceux qui tiennent à remplir les devoirs essentiels du christianisme, c'est à chacun de voir s'il trouve, dans ces réunions supposées honnêtes, une occasion prochaine de chute , et alors on sera dans l'obligation de s'en abstenir. Mais lorsque les danses et les spectacles offrent cette immoralité que nous venons de signaler , *telle que les plus gens de bien pourraient en être corrompus* , il est défendu de participer , de son argent ou de sa présence , à ces amusements immoraux. Alors même qu'on n'y serait pas exposé pour soi à un péril imminent de pécher , il y aurait toujours mauvais exemple et scandale à y assister.

(1) Max. et Réfl. sur la Com., tom. 37.

---

## QUARANTE-SIXIÈME ENTRETEN.

---

LE DROIT DE PROPRIÉTÉ, LE VOL ET LE PRÊT A INTÉRÊT.

LE D. J'ai su apprécier la délicatesse que vous avez mise à m'épargner toute espèce de question dans les matières que vous venez de traiter. Un homme du monde est mal habile et dans un véritable embarras, lorsqu'il a à s'entretenir d'un tel sujet avec des personnes graves ; car il ne peut ni en prendre la défense, ni l'approuver, sans blesser les convenances, en même temps que sa propre conscience ; et d'un autre côté, il ne se sent pas toujours la force de condamner de sa bouche ce que ses passions lui font subir, et trop souvent rechercher. Du reste, je vous ai écouté avec une attention particulière, et il m'a été facile de reconnaître la vérité de vos assertions sur nos plaisirs profanes. Rassurez-vous, vous n'avez pas exagéré les dangers que nous y trouvons ; ils sont au moins tels que vous les avez signalés. Dieu veuille qu'en rougissant aujourd'hui de mes infirmités, j'aie le courage de travailler efficacement à les guérir ! C'est sans doute au sep-

tième commandement du Décalogue que vous allez consacrer cet entretien ?

LA TH. Nous ferons quelques considérations sur ce précepte, dont le développement serait immense, comme vous savez, puisque nous pourrions y rattacher toutes les questions de la justice et de la restitution. Commençons par rechercher en peu de mots, s'il existe un droit de propriété. Le fait lui-même accompli rend ce droit incontestable, manifeste, car chez tous les peuples, on a toujours distingué le mien, le tien, chacun veut qu'on respecte sa propriété, et par là même, il s'impose de respecter le bien d'autrui. L'histoire biblique des premiers temps ne laisse aucun doute sur l'existence de ce droit, que la législation juive est venue confirmer par les dispositions nombreuses qui se lisent dans le Pentateuque et les autres livres de ce peuple. Chez les nations anciennes, à l'exception de Sparte, qui fit un essai court et peu heureux d'une espèce de communauté populaire, la propriété s'est toujours observée et maintenue. Dans l'état actuel de l'homme, il lui faut pour l'excoiter au travail, au développement de son industrie, un autre mobile que l'intérêt général de la grande société dont il ferait partie. Aussi y verrait-on nécessairement l'un ou l'autre de ces abus, peut-être les deux à la fois : le despotisme des chefs pesant sur les membres pour en obtenir la tâche journalière, ou l'homme actif, laborieux s'épuisera de fatigue pour le négligent et le paresseux, appartenant comme lui

à cette association, dont son oisiveté ne l'empêcherait pas de recueillir les avantages. Sans parler d'une foule d'autres inconvénients qui en seraient la suite inévitable, que fera-t-on des enfants ? Puisque les parents n'auront aucune propriété à leur préparer, à leur laisser, il faudra qu'ils leurs deviennent étrangers, dès qu'il sera possible de les aggréger à la communauté. Peut-être même les leur arrachera-t-on, comme à Sparte, pour les faire élever suivant le bon plaisir ou l'intérêt des magistrats de la république. Où est alors la famille avec ses devoirs et ses affections sacrées ? Elle n'existera plus, on n'aura comme chez les animaux que des mères et des petits, qui une fois séparés ne conserveront aucun rapport avec ceux dont ils ont reçu la vie, ils seront pour eux des étrangers. Voilà où aboutiraient les théories de nos communistes modernes, s'il était possible de les réaliser.

Mais, dira-t-on, n'avons-nous pas aujourd'hui le christianisme avec sa puissante moralisation ? Les peuples modernes seront donc plus propres à ce régime de communauté sociale que dans les temps anciens ! On s'exagère évidemment l'influence du christianisme, si l'on va jusqu'à lui attribuer une modification complète, radicale de la nature humaine, en pensant qu'il fait de l'homme un être accompli, qui ne puisse plus faillir. Il n'en est pas ainsi, comme nous en faisons tous les jours la bien triste expérience. Ainsi les partisans de ce système se jetteraient dans une

grande erreur, s'ils prétendaient établir leurs théories sur la perfection -essentielle des chrétiens. Je conviens qu'une communauté peu nombreuse pourra se former parmi eux avec plus de facilité que chez les Spartiates, parce qu'ils s'aimeront les uns les autres, qu'ils se supporteront avec patience et charité, que, d'un autre côté, leurs chefs se montreront en tout les modèles, comme les guides, que ce seront plutôt des pères occupés du bonheur de leurs enfants, ainsi qu'on l'a vu autrefois dans le Paraguay. Cela sera possible, je le répète, dans une société peu nombreuse; mais tenter de l'établir dans une grande nation, ce serait une folie.

Dieu n'a pas imposé cette condition sociale comme une conséquence de sa religion. Le divin législateur des chrétiens n'a changé nulle part l'état politique des peuples pour les astreindre à la communauté des biens; au contraire, nous le voyons sanctionner de son autorité le respect de la propriété : *Rendez à César ce qui appartient à César* (1), disait-il aux Pharisiens. Ailleurs, il parle de la propriété de l'ouvrier, avec lequel le père de famille fait une convention, comme salaire du travail qu'il attend de lui, et le soir venu, il lui dit : « Mon ami, prenez ce qui vous appartient (2). » Entendez encore Jésus-Christ plaçant le vol à côté de l'homicide, qu'apparemment on n'a pas l'in-

(1) Matth. 22.

(2) Ibid. 90.

tention de justifier aujourd'hui : un jeune homme s'approche du Sauveur et lui dit : *Bon maître, que faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ? Gardez les commandements*, lui répondit Jésus-Christ. *Quels commandements ? Ceux-ci*, répartit Jésus-Christ : *Vous ne tuerez point... Vous ne déroberez point* (1). Et saint Paul nous assure que ni les voleurs, ni les avares n'entreroient pas dans le royaume céleste (2). Voici enfin comment saint Jean décrit l'impénitence de certains hommes dans les derniers temps : *Et ils ne firent point pénitence ni de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leurs impudicités, ni de leurs vols* (Apoc. 9).

Qu'on ne se serve donc pas du christianisme comme d'un prétexte, qu'on ne dénature point sa charité pour niveler les conditions sociales et proclamer la loi agraire. La religion impose au riche l'obligation rigoureuse de l'aumône et de prêter à celui qui est dans un besoin passager ; elle le menace de la colère divine, des châtiments qui en seront la suite, s'il méconnaît ces devoirs sacrés ; mais en même temps elle défend au pauvre de porter atteinte à la propriété d'autrui ; il se rendrait coupable d'une injustice qui l'excluerait, lui aussi, du royaume du ciel.

D'ailleurs, la plupart des communistes de nos jours ne peuvent invoquer cette influence chré-

(1) Matth. 19.

(2) 1. Cor. 6.



tienne sur les esprits pour les rendre plus propres à la vie phalanstérienne ; eux qui repoussent nos principes pour se jeter dans le panthéisme ou le matérialisme le plus abject, voilà leur dogme ; et leur morale, c'est la plus obscène volupté et le cynisme le plus dégoûtant. Vous savez que les Saints-Simoniens ont aussi tâché d'expérimenter leurs théories d'harmonisation sociale, et que bientôt le désordre s'est introduit dans la famille ; les fils et les filles ont réclamé contre le *Père commun*, en lui reprochant de ne pas conformer assez sa gestion aux capacités, et puis *certaines irrégularités* contre la justice commutative, bien qu'ils l'eussent fait et, *acclamé Dieu*.

LE D. A la bonne heure, qu'il y ait un droit de propriété, vous diront nos communistes, il faudrait, pour le légitimer, que les biens fussent partagés également ; sans cela, vous ne protégez qu'une injustice sous l'apparence d'un droit.

LE TH. Je conviens qu'à l'époque où les familles étaient peu nombreuses, elles durent s'établir avec une possession proportionnée aux membres qui les formaient, du moins chacun put satisfaire ses goûts d'extension territoriale. Mais l'inégalité de fortune ne tarda pas à s'introduire, tantôt par des causes indépendantes de toute volonté humaine, comme des épidémies, des dérangements de saisons, et autres accidents funestes ; tantôt par inconduite, négligences ou fausses spéculations, ce qui a dû

faire passer les fortunes dans d'autres familles plus heureuses ou mieux réglées. Or, qui pourra dire que l'injustice a amené ces changements, et que la violence ou les préjugés les ont sanctionnés et maintenus ? On aurait pu établir comme chez les Juifs que le premier possesseur rentrerait dans ses droits chaque cinquantième année, et qu'ainsi il n'existerait nulle part une aliénation perpétuelle; mais cette règle n'a pas eu lieu ailleurs, et nous concevons combien elle aurait pu nuire au zèle pour le travail et l'industrie, qui n'est efficacement encouragé que par le droit réel de propriété perpétuelle.

D'ailleurs, tel est l'ordre établi, qu'on ne peut déclarer avec vérité injuste, ni oppressif, d'où il résulte que les fortunes accumulées sont aussi une propriété légitime qui a un droit sacré au respect, à l'inviolabilité; et y porter atteinte aujourd'hui ou à une autre époque, ce serait une véritable injustice, une spoliation. Le divin législateur des chrétiens recommande aux riches d'être miséricordieux et charitables envers le pauvre, mais sans faire entendre une seule parole de doute sur le droit de leurs propriétés, et sans leur imposer l'obligation de partager leur fortune avec leurs fermiers et leurs voisins.

Et puis, à quoi aboutirait cette répartition d'égalité? combien de temps pensez-vous qu'elle pût se maintenir? L'homme est si faible, si mobile, si passionné que le jour même du partage territorial

et mobilier, l'égalité aurait disparu par les ventes, les dons, le jeu, les prodigalités, et par mille transactions qui se font dans le commerce de la vie. Ce serait donc à recommencer tous les mois, ou au moins à la fin de chaque année comme un règlement de comptes. Malgré tant de belles théories et de discours à grand effet, il faut se résigner à l'inégalité de fortune, comme à une nécessité de notre condition sur la terre; et dès lors une immense possession doit être respectée de tous comme le petit patrimoine du cultivateur ou les épargnes de l'artisan; elle est protégée par le même principe : le droit sacré de la propriété. C'est de la violation de ce droit que vient le vol.

Suivant les théologiens, il consiste à prendre ou à retenir injustement le bien d'autrui. Ce que nous avons dit du droit de propriété prouve suffisamment que le vol est opposé à la loi naturelle qui défend de faire au prochain ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait à nous-mêmes. Le droit divin défend aussi le vol par ces paroles de l'Exode : *Vous ne déroberez point* (20), et par les autres passages des saintes Ecritures que nous venons de citer. On ne doit pas attacher à tout vol une malice grave; ainsi que nous le disions en général des péchés contre la chasteté. Toutefois, les théologiens ne s'accordent pas pour assigner la valeur précise qui rend la faute mortelle. Plusieurs proposent, comme une règle générale, qu'une chose suffisante pour l'entretien d'une per-

nir, je veux cependant vous prier de m'expliquer pourquoi l'Eglise a été jusqu'à présent si sévère sur le prêt à intérêt, et comment elle peut le permettre aujourd'hui sans contredire ses anciennes prohibitions?

LE TH. Quelques mots suffiront pour vous expliquer la conduite de l'Eglise sur le *mutuum*. Sachez d'abord que la défense du prêt à intérêt ne vient pas seulement d'une loi ecclésiastique; elle appartient au droit divin. L'Eglise s'est donc bornée à nous en donner l'explication et le sens. Mais en reconnaissant que la loi divine défend de retirer un profit du simple prêt, par la force même du prêt, elle a toujours jugé que le prêteur pouvait recevoir quelque chose au-dessus du capital, lorsque à l'occasion de ce prêt il faisait lui-même une perte, ou qu'il s'y exposait très-probablement, ou enfin quand il renonçait à un gain légitime qu'il aurait acquis; dans ces cas vous le voyez, le titre qui autorise à retirer un dédommagement, est extrinsèque au prêt. Tels sont les deux grands principes que l'Eglise a toujours suivis. Le premier n'est susceptible d'aucune modification, elle le maintient et le fait observer aujourd'hui comme par le passé. Le second doit varier dans ses applications selon les temps et les lieux. A une époque donnée il pourra n'exister généralement que deux ou trois modes d'appliquer ce titre, qu'un autre temps viendra multiplier. Voilà seulement où vous pouvez voir une variation dans les jugements de l'Eglise, non sur le principe, je

le répète, elle n'existe que sur les différentes applications.

Ainsi, pour en venir à notre époque, vous ne pouvez ignorer qu'on n'avait point, dans le siècle dernier, la facilité de mettre son argent en circulation lucrative comme aujourd'hui; ce qui diminuait d'autant les titres de gain assuré ou présumé qu'on aurait voulu faire valoir auprès de l'emprunteur, pour en recevoir une indemnité. De nos jours, personne n'a d'embarras pour retirer un profit de ses capitaux dans les fonds français ou étrangers, et dans un grand nombre de spéculations licites. Voilà donc un changement réel, manifeste, amené par les circonstances. Cependant les souverains pontifes, dont les jugements portent toujours le caractère de la plus haute sagesse, ne devaient pas se hâter de prononcer en faveur des prêteurs, en reconnaissant dans ce nouvel ordre de choses l'application générale du principe que personne ne conteste, c'est-à-dire qu'on est autorisé à retirer une indemnité à l'occasion du prêt toutes les fois qu'il y a, suivant les expressions des théologiens, *lucre cessant, ou dommage naissant*. Ils n'ont donc pas prononcé d'une manière absolue sur la légitimité des motifs exposés aujourd'hui par les prêteurs; mais on a tracé une règle de conduite provisoire qui permet à chacun de suivre sa bonne foi dans les stipulations de l'intérêt légal; et afin de ne laisser aucun doute sur le caractère de cette faculté relative, la Sacrée Pénitencerie exige du

prêtre l'intention de se conformer aux décisions que le Saint-Siège pourra porter dans la suite sur ces sortes de transactions (1).

(1) Voici l'esprit des réponses de la Sacrée-Pénitencerie, concernant le prêt, clairement exprimé dans la lettre suivante de M. le Cardinal de Gregorio, à M. l'Évêque de Viviers.

*Illustrissimo et Reverendissimo Domino Episcopo Vivariensi,*

« *Illustrissime et Reverendissime Domine. Reddite sunt mihi litteræ amplitudinis tuæ, Illustrissime et Reverendissime, quibus exponis nonnullos sacerdotes Verbi Dei præcones in publicis concionibus docere licitum esse lucrum ex mutuo percipere titulo legis civilis quin ullum verbum faciant de illâ conditione responsi à Sacra Pœnitentiariâ neper latis appositâ quâ cautum est, ut pœnitentes lucrum ex mutuo legis civilis titulo percipientes, parati esse debeant stare mandatis sanctæ sedis, et deinde exposulat an illi sacerdotes sint improbandi.*

» *Haud moror statim postulationi tuæ satisfacere, quam sanæ doctrinæ curandæ studio et ad quæstionum motiva præcavenda a te propositam fuisse perspexi. Meliôri autem ratione id fieri non posse arbitror, quàm si amplitudini tuæ significem quænam fuerint Sacræ Pœnitentiariæ meos atque sententiæ in enuntiatis decretis edendis.*

» *Sacra igitur Pœnitentia quæstionem à theologis agitatam de titulo illo ex lege principii desumpto haudquaquam voluit definire, sed solum modo normam proponere, quam confessarii tuto sequerentur erga pœnitentes qui moderatum lucrum lege principii statutum acciperent bonâ fide, paratique essent stare mandatis sanctæ sedis.*

» *Qui itaque absolutè docent in sacris concionibus licitum esse lucrum ex mutuo percipere titulo legis civilis, relictis enuntiatis conditionibus, christiano populo potius propria quam sanctæ sedis placita proponunt, et partes judicis sibi temerè assumentes, privatâ auctoritate definiunt quæstionem, quam sancta sedes nondum voluit definire, quæ cum ita sint, profectò vides horum agendi rationem probari minimè posse.*

Y a-t-il là, je vous le demande, la moindre contradiction dans l'enseignement et la conduite de l'Eglise? Pour avoir le droit de l'affirmer, il faudrait prouver qu'elle déclare légitime aujourd'hui l'intérêt provenant du prêt sans aucune espèce de titre extrinsèque. Or, il est évident que la *régle provisoire* n'a point ce sens : elle n'est portée que sur l'appréciation du titre relativement aux circonstances présentes, et sans aucune décision définitive.

» Tu igitur qui in excolendo Dominico agro tibi commissio præces, cura ne Verbi Dei præcones singularia placita fidelibus proponant, neque ultra ea quæ sunt ad salutem necessaria aut summopere utilia sermo eorum divagetur.

» Cum porro hand dubitem quin opprime id sis præstiturus constantem animi mei erga Dominationem tuam Illustrissimam et Reverendissimam voluntatem et observantiam lubens volo testatam.

» Dominationis tuæ Illustrissimæ et Reverendissimæ.

» Addictiss. famulus, N. CARD. DE ORSINI, P. M.

» Romæ, die 7 martii 1838 (1). »

(1) Rapportée dans l'*Ami de la Religion*, n° 2,436.

---

## QUARANTE-SEPTIÈME ENTRETIEN.

---

### LE MENSONGE ET LA DÉTRACTION.

LE D. Devez-vous ajouter quelque chose à la question du vol, ou allez-vous consacrer tout cet entretien à l'examen du huitième commandement ; la matière me paraît bien féconde, et je ne sais si vous pourrez l'épuiser aujourd'hui, à moins de vous en tenir à une simple et bien courte analyse, ce que vous ne faites pas ordinairement. Vous savez d'ailleurs que ces questions morales ne sont connues dans le monde que d'une manière fort superficielle et qu'elles doivent avoir pour moi, comme pour une foule d'autres personnes, l'intérêt de la nouveauté. Ne m'épargnez donc pas les détails, vous êtes sûr de m'être utile, et de me causer le plus grand plaisir.

LE TH. Vous devez vous apercevoir que je ne ménage ni vos connaissances, ni vos talents, et que je vous traite en néophyte, comme vous l'avez demandé dès le commencement de ces entretiens. Aussi comptez que nous verrons la matière du



huitième précepte avec le développement que nous pouvons nous permettre dans ces conversations, sans espérer néanmoins de suivre les théologiens, qui entrent sur ce sujet de morale dans des détails extrêmement longs. Nous nous contenterons donc de ce qui paraîtra essentiel et suffisant pour notre instruction. Le huitième commandement : *Vous ne porterez point faux témoignage contre votre prochain*, n'exprime, il est vrai, que cette défense du faux témoignage ; mais on est convenu d'y rattacher toutes les fautes dont on peut se rendre coupable par la parole contre le prochain. On y renferme même les jugements téméraires, les soupçons qui se forment souvent dans notre esprit contre nos frères. Pour nous conformer à cet ordre, résumons en quelques mots les caractères du faux témoignage : nous l'avons examiné ailleurs sous le rapport du parjure, qui est un péché grave contre l'honneur dû au saint nom de Dieu ; ici nous en voyons la défense directe et explicite ; il renferme ces trois violations distinctes : une injure faite au Seigneur, le mensonge et l'injustice.

On ne peut se dissimuler la grièveté des faux témoignages que les livres saints condamnent en ces termes sévères : *Il y a six choses*, est-il dit dans les Proverbes, *que le Seigneur hait* (6), entre lesquelles est cité le témoin trompeur qui assure des mensonges. *Le faux témoin ne demeurera pas impuni, et celui qui dit des mensonges périra* (19). *Celui qui porte un faux témoignage contre son pro-*

*chain, est un dard, une épée et une flèche perçante* (25). On est tenu à réparer le dommage causé par le faux témoignage émis avec connaissance et malice; c'est une obligation de justice qui ne peut être remplie autrement. Passons à la question du mensonge.

Mentir, c'est parler ou agir contre sa pensée, avec l'intention de tromper. Ne soyez pas étonné de ce mot *agir*, puisqu'il existe des mensonges d'action, exprimés par des écrits, des gestes, ou des signes quelconques. N'ayez pas non plus de surprise de ce que l'on demande pour le mensonge qu'il y ait intention de tromper. Car l'expression d'une fausseté ne renfermera point de mensonge, à moins qu'elle ne soit accompagnée de l'intention de la faire croire au prochain, et par là même de le tromper. « Il est des circonstances, nous dit saint Augustin, qui indiquent suffisamment qu'on n'a pas l'intention de tromper, et alors il n'y a point de mensonge, bien qu'on ne dise pas des choses vraies (*de Mend. 2*). »

Les théologiens distinguent trois sortes de mensonges, le *joyeux*, qu'on fait en s'amusant, l'*officieux* pour être utile à soi ou au prochain, et le *pernicieux* pour lui occasionner quelque préjudice. Certains docteurs de l'Eglise ont pensé que ces deux premiers mensonges ne pouvaient être regardés comme péchés, apparemment en ce qu'ils ne les considéraient que par rapport au prochain, qui n'en est point lésé dans ses intérêts comme par le mensonge pernicieux. Mais en les

envisageant en eux-mêmes, et selon le droit divin, on ne peut les excuser de faute légère ; car ils sont toujours en opposition à la vérité, dont les droits sont imprescriptibles ; alors même que par accident il résulterait de la violation de cette vertu un bien , un avantage quelconque. L'auteur de toute vérité sera donc offensé par le mensonge quel qu'il soit, sans que la fin bonne, utile qu'on se propose, puisse justifier la transgression , puisqu'il est défendu de faire un mal pour procurer un bien (1). On peut ajouter que par ces mensonges on blesse en quelque sorte la justice contre la personne trompée , qui a un droit naturel à la vérité dans ses rapports avec le prochain. Les livres saints défendent le mensonge d'une manière absolue , sans distinction aucune , ainsi que le démontrent les citations suivantes : *Donnez-vous de garde de commettre aucun mensonge* (2). *Vous éviterez le mensonge* (3). *Vous ne mentirez point, et personne ne trompera son prochain* (4). *N'usez point de mensonge les uns envers les autres* (5). « Il suit de la doctrine sacrée , dit saint Augustin , qu'il ne peut jamais être permis de mentir , pas même pour procurer le baptême à un enfant , s'il fallait l'obtenir, de ceux qui le gardent, en les trompant (6). »

(1) Rom. 3.

(2) Eccli. 7.

(3) Levit. 25.

(4) Eccli. 19.

(5) Col. 3.

(6) De Mend.

Tel est depuis long-temps l'enseignement de tous les théologiens : il n'y a plus sur ce point diversité d'opinions.

Si aucune circonstance de scandale, de jurement, de désobéissance ne se trouve jointe à ces deux mensonges, ils n'auront qu'une malice légère, ce qui nous les fait appeler péché véniel de leur nature. Il n'en est pas de même du mensonge pernicieux, qui viole à la fois et la charité et la justice : pour celui-ci, l'Ecriture sainte ne se borne pas à le défendre; elle fait connaître en même temps le châtimement sévère qui lui est réservé : *Le mensonge de la bouche donne la mort à l'âme* (1). *Vous perdrez tous ceux qui profèrent le mensonge* (2). *Ils n'entreront pas dans la cité, ceux qui se seront rendus coupables d'abomination et de mensonge* (3). Mais il arrive souvent que la malice en est vénielle, parce que le dommage causé en effet ou d'intention est peu considérable. Au reste, quel qu'il soit, on doit le réparer en proportion de la faute, c'est une obligation de justice manifeste.

A l'occasion du mensonge, disons un mot des restrictions mentales, qui consistent à détourner ou à restreindre le sens naturel des paroles, pour leur donner une signification particulière, en prévoyant qu'elles en auront une autre dans l'esprit

(1) Sap. 1.

(2) Ps. 5.

(3) Apoc. 21.

de la personne qui les entendra. On ne peut en faire usage, sans se rendre coupable de mensonge, lorsqu'elles sont purement mentales, c'est-à-dire, quand elles n'offrent ni par elles-mêmes, ni par aucune circonstance le sens de celui qui les emploie, et que par conséquent il est essentiel de leur donner leur signification naturelle ; par exemple, si l'on demande : Avez-vous mangé de la viande, et qu'on réponde clairement, non, entendant en soi-même qu'on n'a point mangé de viande crue, ni en carême. Si au contraire les expressions employées ont deux significations, l'une commune, l'autre particulière, celle-ci pourra être découverte assez facilement par certaines circonstances examinées avec attention, et dès lors il n'y a point de mensonge dans l'usage de ces restrictions ; ainsi pour me servir d'un second exemple cité par les théologiens ; quand on demande à emprunter une somme, et qu'on répond : Je n'ai pas d'argent, en entendant, à prêter ; il est facile de comprendre cette restriction. On observe cependant que pour employer ces paroles à double sens, il faut quelque raison assez grave ; en user sans motif un peu important, ce serait déroger à cette simplicité recommandée par Jésus-Christ : *Contentez-vous de dire : Cela est ; ou cela n'est pas*. Ces restrictions seront encore moins permises à celui qui par sa position est obligé de manifester la vérité clairement, en répondant selon l'intention du supérieur qui a le droit de l'interroger.

LE D. Faites-vous entrer aussi les détractions dans ce huitième commandement ?

LE TH. Nous allons en parler. Vous savez qu'on entend par détraction, la diffamation injuste du prochain faite en son absence, et s'il était présent, elle devrait s'appeler contumélie. Elles diffèrent, en ce que l'une attaque la réputation et l'autre l'honneur : si le mal qu'on dit en l'absence du prochain est véritable, mais inconnu, la détraction porte le nom de médisance, et de calomnie lorsque ce mal est faux. On nomme formelle la détraction faite avec l'intention directe de diffamer, et matérielle celle qu'on fait sans dessein de porter atteinte à la réputation. Nul doute que la détraction formelle ne soit de sa nature un péché mortel, selon l'enseignement des livres saints où la calomnie et la médisance sont condamnées par les mêmes expressions : *Les dents des médissants sont semblables à des flèches, et leur langue à des couteaux tranchants* (1). *Le médissant est l'abomination des hommes; le coup de la langue brise les os* (2). *Celui qui parle mal de son frère, parle contre la loi* (3). *Ni les médissants, ni les ravisseurs ne seront point les héritiers du royaume de Dieu* (4). Parmi les crimes cités dans le premier chapitre de sa lettre aux

(1) Ps. 56.

(2) Prov. 24. 28.

(3) Jac. 4.

(4) 1. Cor. 6.

**Romains, saint Paul comprend la détraction, et il ajoute que ceux qui font ces choses sont dignes de mort.**

En comparant la détraction au vol, il est facile de juger qu'elle a plus de gravité, puisqu'elle ravit au prochain un bien beaucoup plus précieux, sa réputation, trésor que nous devons préférer aux richesses, suivant l'appréciation des livres saints (1). Cependant la détraction pourra devenir une faute simplement vénielle, dans la calomnie, si elle se fait par inadvertance, ou en matière peu importante ; et dans la médisance, d'abord par les mêmes circonstances, et puis si le mal qu'on dit est en partie connu, ou qu'on le manifeste sans avoir un motif entièrement suffisant. Cette défense de la détraction s'applique aussi aux diffamations dont les morts peuvent être l'objet, n'ayant pas moins de droit que les vivants à la charité et à la justice. Tout le monde convient qu'il n'y a aucun péché à faire connaître le mal d'autrui, quand il s'agit de notre intérêt propre, par exemple, dans le dessein de demander des conseils utiles ; lorsqu'on le fait en faveur d'un coupable afin de le corriger, ou encore dans l'intérêt du bien public, et enfin si cette manifestation a lieu pour éloigner du prochain le dommage qu'il souffre, ou dont il est menacé, par exemple, par l'infidélité de ses domestiques, ou

(1) Prov. 32.

l'inconduite d'un co-associé, qui compromettra son commerce et sa fortune.

Puisque la détraction viole la justice en ravissant au prochain sa réputation, il est évident qu'une réparation devient nécessaire, comme pour le vol. Le mode de l'accomplir sera différent selon la nature de la détraction. Dans la calomnie, on doit avouer simplement la fausseté de ce qu'on a dit, et de telle sorte que l'innocence du prochain soit bien établie; pour la médisance, on ne peut déclarer faux ce qu'on a avancé sur la conduite d'autrui, ce serait un mensonge; mais il faut affaiblir l'impression qu'on a causée, en employant des moyens indirects, en louant le prochain, ou en faisant remarquer à son occasion que dans le monde on hasarde bien des choses inconsidérément et par passion. En un mot, il faudra trouver selon les circonstances une manière de réaliser cette réparation : on sera obligé de l'étendre jusqu'aux biens temporels, si l'on a occasionné quelque dommage de cette espèce par suite de la détraction. Ces devoirs sont aussi applicables à la contumélie, ordinairement plus offensante et plus grave. Les héritiers du médisant ne sont pas obligés à la réparation relative à l'honneur, à la réputation, elle est personnelle; mais ils doivent réparer les dommages réels causés au prochain par la détraction du testateur.

Ces paroles de l'Ecclésiastique : *Bouchez vos oreilles avec des épines, et n'écoutez pas les langues méchantes* (18), nous font comprendre l'obli-



gation directe et absolue de ne point participer à la détraction, ce qui peut arriver d'abord en excitant le détracteur ; puis, en l'écoutant avec un plaisir secret , par aversion pour celui dont il médit. Enfin lorsqu'on ne paraît pas improuver cette action par négligence , par crainte, ou par respect humain. Dans le premier cas , on blesse la charité envers la personne qu'on porte à la médisance ou à la calomnie , et en même temps envers celui qui en est l'objet ; et si un dommage lui est causé , à défaut du détracteur , celui qui l'a excité , est solidairement tenu à le réparer. Dans le second cas, on viole la charité , mais non la justice, à moins qu'on n'eût autorité sur le détracteur. Dans la troisième hypothèse , il n'y aura point de faute si l'on ne peut s'opposer efficacement à la détraction : par exemple , si l'on avait à redouter la colère , les blasphèmes du médisant , ou si c'était un supérieur. Quoiqu'il en soit , il y a toujours des moyens de ne pas se rendre coupable de cette participation, c'est de s'éloigner quand on le peut sans trop d'inconvénients , ou de se montrer triste , froid , distrait , préoccupé , inquiet , ce qui pourra contribuer à faire changer le sujet de la conversation. Mais on ne commettra ordinairement aucune faute en écoutant le mal sur le compte du prochain , si la chose est publique , et qu'il y ait quelque utilité à en parler , comme pour éviter un dommage qu'on prévendra en apprenant ce qui se dit sur telle personne , ou pour lui être utile par de bons conseils.

LE D. En écoutant vos principes sur la médian-  
sance et la calomnie , je me suis demandé com-  
ment on peut les violer dans le monde avec tant de  
facilité ; car dans la plupart de nos sociétés on se  
livre sans aucun scrupule à l'examen , à la cen-  
sure de la conduite d'autrui , en s'entretenant de  
ses défauts , de ses vices , de ses actions mauvai-  
ses et secrètes , et l'on va très-souvent jusqu'à lui  
en supposer par la calomnie. Bien qu'en soi-  
même on blâme ces médisans , autant qu'on les  
craint , on les imite cependant , on les écoute.  
C'est l'aliment , l'intérêt de la conversation ; pri-  
vez-la de ce sel , il semble qu'elle n'a plus rien  
d'attrayant , qu'on n'a qu'à se regarder et à s'en-  
nuyer. Toutefois , je comprends que la religion ne  
change pas la sainteté et la justice de sa morale  
à cause de notre malignité , que j'entends con-  
damner seule en me livrant à ces réflexions. Avez-  
vous encore quelque chose sur ce sujet ?

LE TH. Nous ajouterons quelques mots relatifs à  
la détraction intérieure , qui consiste , suivant les  
théologiens , dans le doute , le soupçon et le juge-  
ment téméraire sur le compte du prochain. Le  
doute tient en suspend par diverses considérations  
qu'on n'interprète pas en faveur d'autrui , sans  
juger ni pour ni contre. Il y a soupçon témé-  
raire , lorsque , sans des raisons probables , et sur  
de légères apparences , on est plus porté à croire  
qu'une personne a commis une faute , toutefois  
sans l'assurer positivement. Enfin , juger témé-  
rairement du prochain , c'est penser qu'il a fait le

mal, sans avoir des motifs, des indices suffisants pour appuyer ce jugement formé sur de simples probabilités. Lorsque le doute et le soupçon ne viennent point de la malveillance, et qu'ils ne portent pas sur des choses très-graves, il paraît plus probable qu'ils ne sont pas péché mortel, puisqu'on se borne à toucher à l'estime du prochain, sans la détruire dans son esprit, comme cela arrive dans le jugement téméraire. Au reste, il est aisé de voir qu'ils sont toujours un manquement contre la charité, qui ne connaît point les mauvais soupçons, et en même temps contre la justice, puisque tout homme a droit à ce qu'on pense bien de lui, lors qu'on n'a pas de preuves certaines de son démerite, de son improbité ; et pour tout dire en deux mots : ne fait-on pas à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il fut fait à soi-même ?

Il est cependant un doute permis, que les théologiens appellent négatif, ou mieux, doute de précaution. Il consiste à prendre des mesures pour prévenir un dommage auquel on pourrait être exposé. Ainsi, quand on reçoit chez soi un inconnu, il est permis de pourvoir à la sûreté de son bien, sans former un doute positif sur la probité de cette personne. C'est une mesure de précaution autorisée, prescrite même par la prudence, qui n'a rien d'offensant pour cet étranger.

Quant au jugement téméraire conçu en chose importante, il est péché mortel de sa nature ; les

raisons que nous venons de présenter se trouvent ici en opposition plus manifeste, plus grave avec la charité et la justice dues au prochain. L'Écriture sainte, d'ailleurs, ne laisse aucun doute sur la grièveté de cette violation de la loi, en disant : *Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. Quiconque condamne les autres, se rend inexcusable. Qui êtes-vous pour condamner le serviteur d'autrui ? Ne jugez point avant le temps, mais suspendez jusqu'à ce que le Seigneur vienne* (1). Il faut cependant observer que le jugement téméraire n'aura pas une malice mortelle, lorsqu'il sera porté par inadvertance, sans délibération suffisante, ou lorsque la matière en sera légère.

Nous pourrions terminer ici nos explications du Décalogue, puisque le neuvième précepte rentre dans le sixième, et le dixième dans le septième, que nous avons déjà examinés avec détail. Disons cependant encore quelques mots sur ces commandements, que les théologiens appellent intérieurs. Le neuvième est exprimé en ces termes dans le Deutéronome : *Vous ne désirerez point la femme de votre prochain* (5). Nous avons parlé ailleurs de la concupiscence, en observant qu'elle n'est pas péché, quand on l'éprouve sans consentement, et sans y avoir donné occasion d'une manière coupable ; mais si elle est volon-

(1) Matth. 7. — Luc. 6. — Rom. 2. 14. — 1<sup>re</sup> Cor. 4.

taire, la loi ancienne la défend formellement par ces paroles du Deutéronome, qui se lisent aussi dans l'Exode (20). L'Evangile la condamne d'une manière plus explicite encore, comme nous avons eu occasion de le voir dans le sixième précepte; ainsi, pouvons-nous dire avec saint Paul : *Que le péché ne règne point dans votre corps mortel, en sorte que vous obéissiez à ses désirs déréglés* (Rom. 6). Et avec saint Jacques : *Quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché* (1). Il est hors de doute que le désir contracte une malice spéciale, selon la qualité de son objet, ce qui n'est pas admis d'une manière aussi absolue pour la simple délectation morose, nous l'avons remarqué ailleurs. Ayant déjà traité cette dernière question, nous n'avons pas à nous en occuper ici, quoique les théologiens s'accordent à reconnaître que la délectation est défendue comme les désirs par ces paroles du neuvième commandement.

Le dixième se lit ainsi dans le Deutéronome, selon le texte hébreu : *Vous ne convoiterez point la maison de votre prochain, ni son champ, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui lui appartienne* (5). Par ces paroles, il est défendu de désirer le bien d'autrui pour l'obtenir ou le posséder au préjudice du prochain.

Voilà nos recherches sur le Décalogue terminées. Pussions-nous, suivant la belle et poétique idée de saint Thomas, toucher, avec la

charité, les cordes de ce divin Psaltérion, si propre à détruire en nous les vices, les agitations du malin esprit ; à établir le calme dans nos âmes, et à nous perfectionner dans les vertus des vrais disciples de Jésus-Christ !!!

---

---

## QUARANTE-HUITIÈME ENTRETEN.

---

### LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

---

#### L'ÉGLISE A LE POUVOIR DE PORTER DES LOIS.

LE D. Si je me souviens de l'ordre que vous avez indiqué, c'est des préceptes de l'Eglise que vous allez parler, à la suite du Décalogue. Avant d'entrer dans ce sujet, permettez-moi de vous faire observer que beaucoup de gens dans le monde contestent à l'Eglise le pouvoir d'imposer des commandements. Les chrétiens doivent admettre son infailibilité pour les décisions sur la foi, les mœurs, les accepter, et s'y soumettre avec docilité : on ne peut lui appartenir qu'à cette condition. Mais pour des lois proprement dites, ils ne reconnaissent qu'à Dieu, et au divin médiateur, le pouvoir d'en établir. Aussi se croiraient-ils coupables en violant les préceptes du Décalogue, tandis qu'ils ne voient que l'omission d'un con-

seil de perfection dans ce que vous appelez une transgression des commandements de l'Eglise. Voyez, Monsieur, si cette manière de juger et de se conduire est conforme aux enseignements des théologiens.

LE TH. Non assurément, non plus qu'aux principes de la vérité, comme vous allez bientôt en être convaincu. Que prétend-on d'abord, en affirmant que Dieu et son divin fils peuvent seuls porter des lois proprement dites ? Cela signifie-t-il que le monde est une théocratie universelle, où le Créateur et son Christ imposent leurs préceptes immédiatement, soit par une proclamation générale, soit par une communication faite à chaque individu ? Or, vous ne trouverez nulle part ce gouvernement divin ainsi constitué avec une direction visible, constante, immédiate. Ce sera donc dans la conscience de chacun qu'il faudra chercher le code unique de ses devoirs, la seule règle de sa conduite ? Principes anarchiques, anti-sociaux, qui jetteraient partout le désordre et la confusion. Qu'on ne dise pas que Dieu a écrit dans les livres saints, comme il a gravé dans les âmes, toutes les lois nécessaires à l'ordre social. Cette assertion est inexacte dans le sens et l'étendue qu'on lui donne ; car le Seigneur n'a point eu la volonté de tracer des règles de gouvernement, d'administration pour les sociétés qui composent le monde, de sorte qu'il ne fallût plus jamais ni magistrats, ni législateurs. Nous voyons au contraire qu'il a établi les puissances sur la



terre pour gouverner les hommes, et qu'il impose à tous l'obligation de leur être soumis. Mais que seraient ces puissances sans la faculté de porter des lois ? Comprenez-vous leur action sur la société ? Comprenez-vous qu'elles puissent même subsister au milieu des hommes si mobiles, si égoïstes et si jaloux de leur indépendance ? Or, ces considérations seront applicables aussi à l'Eglise catholique, immense société dont les membres doivent être unis par la même foi, les mêmes sacrements les mêmes pratiques religieuses. Puisque son divin fondateur ne la gouverne pas d'une manière visible, il lui faudra essentiellement des chefs, des magistrats pour juger les différends, régler la discipline, la faire respecter, et maintenir ainsi la paix et l'harmonie. Dès lors, il devient nécessaire qu'elle soit investie du droit d'imposer des règles et des lois vraiment obligatoires ; elle ne peut, ce semble, exister qu'à cette condition. Si donc vous êtes forcé de reconnaître pour la société civile la nécessité d'une puissance législative, les mêmes motifs doivent vous la faire juger indispensable pour le gouvernement de l'Eglise catholique.

LE D. Ne vous semble-t-il pas que l'Eglise peut facilement atteindre le but que vous signalez, avec cette infaillibilité que nous reconnaissons en elle pour juger les différends en matière de foi et de morale ?

LE TH. C'est sans doute un privilège bien précieux que cette infaillibilité dans les décisions de

la foi ; mais elle ne conférerait pas à l'Eglise une puissance législative. Vous la réduiriez à un conseil suprême interprétant la loi divine, sans pouvoir véritable, sans direction active. La sagesse de son divin fondateur ne nous permet pas de penser qu'il l'ait ainsi laissée sans moyen d'influence, sans autorité réelle sur ses membres, sans la faculté d'imposer des lois et de les sanctionner. On pourrait dire de l'Eglise comme de tout état : *Où il n'y a personne pour gouverner, le peuple doit périr* (1). Au reste, cherchons la volonté de Jésus-Christ dans l'Ecriture sainte et la tradition : ce sera la voie la plus directe pour arriver à la solution de notre difficulté.

*Je vous envoie*, disait le Sauveur à ses apôtres, *comme mon Père m'a envoyé* (2). *Ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel* (3). *Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise* (4). Voilà le pouvoir que le Christ accorde à son Eglise. Il ne se borne pas à un simple enseignement ; il renferme aussi le droit de gouverner, de lier par des défenses, de commander avec autorité, dans tout ce qui sera nécessaire ou utile à cette société, dont les apôtres et leurs successeurs sont constitués supérieurs. Voulez-vous savoir comment ces chefs de l'Eglise, établis par Jésus-Christ, ont en-

(1) Prov. 15.

(2) Joan. 20.

(3) Matth. 18.

(4) Luc. 10.

tendu ces paroles de leur divin maître ? Voyez-les à Jérusalem exerçant une puissance incontestablement législative : *Il a semblé bon au Saint-Esprit, et à nous, de ne vous point imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont nécessaires : De vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux idoles, du sang et des chairs étouffées...* Défenses que saint Paul ordonnait de garder comme les préceptes des apôtres (1). *Je vous loue, disait ce même apôtre aux Corinthiens, de ce que vous vous souvenez de moi, et que vous êtes fidèles à observer mes préceptes. Voulez-vous que je vienne vers vous avec la verge (2),* que nous pouvons appeler de direction avec le prophète (3). N'est-il pas écrit dans les Actes que le Saint-Esprit a établi des évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu (4) ? C'est encore dans l'exercice de ce droit qu'a été faite la loi qui interdit l'épiscopat aux bigames, rapportée par saint Paul dans son épître à Timothée.

A dater de ces temps apostoliques, l'Eglise s'est toujours crue en possession du pouvoir législatif qu'elle a constamment exercé, et sur ses ministres, et sur les fidèles, en infligeant des peines sévères à ceux qui les violeraient. Pour lui contester ce droit, il faudrait donc en venir jusqu'à dire qu'elle l'a méconnu, usurpé, en dépassant les limites des

(1) Act. 15. 28.

(2) 1<sup>re</sup> Cor. 4.

(3) Ps. 44.

(4) Act. 20.

privilèges accordés par son divin fondateur ! Or, vous n'avez pas, non-plus que ces gens du monde dont vous parlez, puisqu'ils sont catholiques, vous n'avez pas, dis-je, la possibilité de supposer dans l'Eglise cette erreur de droit et de fait, attendu que vous admettez son infaillibilité dans l'explication des saintes Ecritures et dans les décisions de morale ; elle accomplit la volonté du Sauveur, en croyant et en enseignant qu'il y a péché mortel à ne point observer les préceptes imposés par son autorité.

Il suit donc de ces considérations que l'Eglise a vraiment reçu de Jésus-Christ la puissance législative ; qu'elle est investie du droit d'imposer des lois vraiment obligatoires ; et la violation de ces préceptes sera non-seulement une désobéissance aux supérieurs de la société chrétienne, mais à Dieu lui-même dont ils tiennent le pouvoir. Vous avez entendu ce que le Christ disait de cette Eglise : *Qui vous écoute , m'écoute ; qui vous méprise , me méprise*. Jugez après cela l'inconséquence de ces personnes qui respectent les commandements du Décalogue , parce qu'apparemment , en les violant , elles croiraient désobéir à Dieu , tandis qu'elles transgressent avec tant de facilité les préceptes de l'Eglise, comme si le Seigneur était étranger, indifférent à cette violation. Dans les deux transgressions, c'est l'autorité de Dieu qu'on méconnaît, c'est à sa volonté qu'on résiste, c'est toujours à lui que l'offense s'adresse. Quoi ! dira-t-on, on péchera mortellement en

n'observant pas l'abstinence du samedi , comme en se rendant coupable d'homicide ! Oui , certes , les péchés , bien qu'inégaux , seront mortels dans les deux cas , parce que Dieu qui vous défend de tuer le prochain , a donné à son Eglise le pouvoir de vous prescrire l'abstinence du samedi. Pour apprécier une faute , on ne doit pas se borner à la comparer à une autre action défendue , il faut remonter au principe de la défense ou du commandement , et c'est toujours Dieu. Je ne pense pas que vous puissiez vous méprendre sur la nature de ce droit législatif : il n'a , il ne peut avoir pour objet que le bien spirituel des fidèles ; à la puissance civile appartient l'administration des intérêts purement temporels.

Disons un mot des personnes qui peuvent exercer ce pouvoir dans l'Eglise. Il est hors de doute que le pape , successeur de saint Pierre , vicaire de Jésus-Christ sur la terre , a le droit d'imposer des lois à la chrétienté entière , puisque c'est à lui qu'il a été dit dans la personne de saint Pierre : *Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel. Tout ce que vous lierez sur la terre , sera lié au ciel. Paissez mes agneaux , paissez mes brebis* ; vous êtes établi pasteur de l'Eglise universelle. Du reste , les hérétiques seuls contestent au Pape cette puissance législative sur les chrétiens , nous n'avons pas besoin d'insister pour chercher à l'établir. Il y aura donc obligation rigoureuse d'observer les préceptes imposés par le chef de l'Eglise , de sorte qu'en les violant on se rendra coupable de faute

grave, quand la matière est importante, et que le pape a l'intention de l'imposer sous peine de péché mortel. Chaque évêque, dans son diocèse, a aussi ce pouvoir législatif, puisqu'il est constitué de Dieu pour gouverner son Eglise, et y établir ce qu'il jugera utile à son administration. Ce que nous avons dit ailleurs des conciles généraux suffit pour montrer qu'ils sont investis de la puissance souveraine de porter des lois obligatoires dans la chrétienté entière, s'ils jugent à propos de leur donner cette extension.

Voilà sur quelles bases repose le pouvoir législatif de l'Eglise de Jésus-Christ, et les personnes qui ont reçu le droit de l'exercer. On ne doit pas se faire illusion sur la nécessité d'accomplir les préceptes imposés par cette autorité ; car on est digne d'anathème et de damnation, si l'on vient à les violer, comme pour la transgression de la loi de Jésus-Christ. Ecoutez les définitions du concile de Trante sur cette double obligation du chrétien : « Si quelqu'un dit que par le baptême on devient seulement débiteur de la foi et non de l'observation de toute la loi du Christ, qu'il soit anathème. Si quelqu'un dit que tous les baptisés sont libres de tous les préceptes de l'Eglise, ou écrits ou connus par la tradition, de sorte qu'ils ne soient pas obligés à les observer, qu'autant qu'ils voudront bien s'y soumettre, que celui-là soit anathème (*S. 7. Can. 7 et 8*). »

---

## QUARANTE-NEUVIÈME ENTRETIEN.

---

### LES FÊTES.

**LE P.** Je conviens que ces preuves en faveur du pouvoir législatif de l'Eglise sont péremptoires, et qu'il n'y a pas moyen de les atténuer par une objection raisonnable : Venons donc, si vous le voulez bien, à la question du fait. Existe-t-il beaucoup de lois ecclésiastiques?

**LE TH.** On en compte un grand nombre relatives à différentes matières que nous n'avons pas à traiter ici, comme les empêchements du mariage, la liturgie, les cérémonies dans l'administration des sacrements, etc. Nous devons nous borner à l'examen de ce qu'on appelle vulgairement les préceptes de l'Eglise imposés à tous les fidèles. Il sont au nombre de six, placés dans l'ordre qui suit : la sanctification des fêtes, l'assistance à la messe le dimanche et les jours de fêtes, la confession annuelle, la communion pascalle, l'observation du jeûne dans les temps prescrits,

et enfin l'abstinence de viandes le vendredi et le samedi.

Entrons dans quelques considérations sur le premier de ces préceptes. On peut dire que les fêtes sont dans la nature de l'homme, et qu'il n'a pas existé de peuples qui n'aient eu des jours consacrés à des réunions dont la religion était l'objet. Vous connaissez les fêtes payennes : aujourd'hui encore on les célèbre avec grande pompe dans les pays où règne l'idolâtrie. Chez les Juifs, outre le jour du sabbat désigné par le Seigneur, nous voyons les Néoménies, la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles et des Trompettes, etc. Plus tard furent établies des solennités qui devaient perpétuer le souvenir de la protection accordée au peuple juif, à des époques mémorables de son histoire. Dans l'une se célébrait la délivrance dont les enfants de Jacob étaient redevables à Esther, et dans l'autre l'héroïsme de Judith. Nous voyons encore la dédicace du temple sous Judas Machabée.

L'Eglise chrétienne devait aussi avoir des jours consacrés à ses solennités religieuses. L'institution du dimanche remonte aux temps apostoliques, de même que Pâques, la Pentecôte, l'Ascension et Noël, selon le sentiment des docteurs (1), et successivement ont été établies dans la suite les autres fêtes que nous célébrons aujourd'hui. Les

(1) Bened. xiv. de Fest. Pasc. et Pentec., etc.



solennités des payens, fabuleuses comme leur théogonie, ne se rattachent ordinairement à aucun fait certain, tandis que celles du peuple juif retraçaient presque toutes de grands événements, dont le souvenir devait se perpétuer de génération en génération, et les autres étaient ou une expiation publique, ou un grand acte d'adoration. On remarque dans ces solennités juives un but à la fois national et religieux, une gravité, une pompe majestueuse que Voltaire a vainement tenté de rendre ridicules avec ses persiflages impies. Chez les Hébreux, les fêtes étaient donc destinées à retracer le souvenir d'un seul Dieu, législateur souverain, maître et protecteur de son peuple. Dans le christianisme, elles nous montrent un Dieu sauveur qui purifie nos âmes, nous fait triompher de nos ennemis intérieurs et nous conduit par sa grâce vers la Jérusalem céleste. Tel est le caractère des fêtes de ces deux peuples de Dieu, différant entre elles d'esprit et de perfection, selon la nature de la religion qui les prescrit. Entrons dans quelques détails sur nos fêtes chrétiennes, si vénérables, si pures dans leur origine et leur objet, et si saintes dans leur but qui est la gloire du Seigneur, la sanctification des hommes et leur salut éternel.

Toutes les semaines, nous sanctifions, en l'honneur de Dieu le jour dominical ou du Seigneur, qui date des temps apostoliques. Dès le neuvième siècle, on voit mentionnée parmi les solennités de l'Eglise la fête de la très-sainte Trinité, mystère

adorable, que nous vénérons comme le fondement de notre foi (1).

Les fêtes, consacrées à notre divin Rédempteur, nous retracent l'histoire de sa mission au milieu des hommes, des bienfaits dont il les a comblés, et des souffrances qu'il a endurées pour leur sanctification. Le 25 mars, nous célébrons, depuis les premiers siècles (2), le mystère de l'*Incarnation* du Verbe, en même temps que nous félicitons Marie dans l'annonciation de sa maternité divine. Noël ou la nativité de notre Seigneur a été solennisée le 25 décembre, dès le principe dans l'Occident, comme s'exprime saint Jean Chrysostôme (S. 35), et au quatrième siècle chez les Grecs. Vous savez avec quel attendrissement et quels saints transports de joie les fidèles célèbrent la naissance du divin enfant, dans cet office de la nuit, qui leur retrace d'une manière si frappante le mystère de Bethléem. C'est une des grandes solennités chrétiennes, à laquelle on se dispose pendant le temps de l'Avent, en usage dans l'Eglise dès le sixième siècle. Avant la fête de Noël, disait aux Bulgares le souverain pontife, Nicolas I<sup>er</sup>, nous observons les saints jeûnes que l'Eglise romaine pratique dès les temps anciens.

La *Circoncision* est du quatrième siècle. Elle a été établie pour nous rappeler le commencement des humiliations et des souffrances du Rédemp-

(1) Bened. XIV. de Fest. S. Tr.

(2) Idem de Fest. Annunt.

teur. Ce fut aussi dans cette circonstance qu'il reçut le nom de Jésus ou de Sauveur, titre si bien justifié par sa charité et son dévouement pour nous. Vient ensuite l'*Epiphanie* ou Théophanie, manifestation de Dieu, qu'on dit instituée dès les temps apostoliques, et au plus tard dans le troisième siècle. Son objet consiste à nous retracer la vocation des Gentils dans l'adoration des Mages, en même temps que le baptême de notre Seigneur et son premier miracle aux noces de Cana; triple Théophanie où Jésus est manifesté Fils de Dieu et aux Mages, et aux Juifs et aux disciples. On croit que la *Présentation* de l'enfant Jésus au temple ou l'*Hypante*, Rencontre, comme l'appellent les Grecs, se célèbre dans l'Eglise depuis le cinquième siècle. Le divin Rédempteur fut présenté au temple par sa sainte mère, selon la loi de Moïse; et ce fut dans cette circonstance que le vieillard Siméon et la prophétesse Anne eurent le bonheur de *rencontrer*, de reconnaître et d'adorer le Messie, le sauveur d'Israël. C'est de là que les Pères grecs nomment cette fête Hypante ou Rencontre. Elle est aussi appelée Purification, à cause de ce point de la loi que la Vierge Marie vint accomplir en ce jour, dans le temple de Jérusalem.

On fait remonter au huitième siècle l'institution de la fête de la *Transfiguration* sur le Thabor, où Jésus-Christ se montrant dans sa gloire à trois de ses disciples, voulut leur donner et nous transmettre par eux comme une image des magni-

ficences célestes, pour nous exciter à les mériter et à les acquérir au prix des plus grands sacrifices ; c'est là que nous sommes destinés à contempler les splendeurs de ce même Jésus dans la vision de son humanité sainte et de sa divinité. La bénédiction des palmes ou *Rameaux*, usitée en Orient dès le cinquième siècle, se fait dans l'Eglise d'Occident depuis plus de mille ans, et aujourd'hui, comme dans les temps anciens, les fidèles portent les palmes symboliques et font entendre le même *Hosanna* à la gloire du fils de David. C'est ainsi que commence la grande semaine, où tant de mystères se sont opérés pour la sanctification et le salut des hommes. On rapporte aux premiers siècles de l'Eglise les cérémonies de ces trois jours à jamais célèbres, qui rappellent à notre foi et à notre amour l'institution de l'Eucharistie, la mort et la sépulture de notre divin Rédempteur. Saint Jean Chrysostôme décrit ces mystères aux fidèles, les exhorte à redoubler leur piété, leur jeûne et leurs aumônes pour témoigner à Dieu la plus vive reconnaissance des bienfaits qu'il a daigné nous accorder dans cette mémorable semaine.

A ces jours de deuil, succède la solennité des solennités, *Pâques*, instituée dès les temps apostoliques pour célébrer dans les transports d'une sainte allégresse le mystère de la résurrection du Sauveur. Quarante jours après, vient la fête de son *Ascension* glorieuse, et ensuite la *Pentecôte*, ce jour de prodiges, où le Saint-Esprit descendit

d'une manière visible sur les apôtres, réunis dans le Cénacle, pour les éclairer, les fortifier, les rendre propres à la prédication de l'Evangile et à l'établissement de l'Eglise parmi tous les peuples de la terre. Ces deux fêtes sont aussi des temps primitifs du christianisme, comme nous le témoignent ces paroles de saint Augustin : « Ce qui n'est point écrit et qui s'observe partout, selon les traditions, vient des apôtres, comme la Passion, la Résurrection, l'Ascension du Seigneur, et la descente du Saint-Esprit, célébrées tous les ans avec pompe dans l'Eglise (*Epist.* 54), la *Fête-Dieu*, instituée dans le treizième siècle en l'honneur de la sainte Eucharistie, couronne la célébration des mystères du Sauveur. » L'Eglise en avait toujours fait l'anniversaire le Jeudi-Saint ; mais comme les autres offices de ce jour et les douloureux souvenirs de la Passion ne permettaient pas de déployer dans cette solennité la pompe et la magnificence convenables, on l'a placée au jeudi après le dimanche de la Trinité. Telles sont les principales fêtes que l'Eglise a instituées en l'honneur de son divin fondateur, et qu'elle solennise avec tant de piété, de reconnaissance et d'amour.

Elle offre aussi à Jésus-Christ un culte médiat par les honneurs rendus à la croix, dans deux jours qui rappellent à notre piété l'invention et l'exaltation de ce bois sacré, sur lequel le divin Rédempteur expira pour notre salut. La première de ces fêtes, *l'Invention de la vraie croix*, décou-

verte sur le Calvaire, après des fouilles ordonnées par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, remonte au quatrième siècle ; elle a été fixée au 3 mai par un décret d'Urbain VIII. La seconde est appelée l'*Exaltation*, et sert à perpétuer le culte rendu à la croix dès l'époque de Constantin, et une cérémonie auguste du septième siècle, sous l'empereur Héraclius, qui, après avoir reconstruit la vraie croix enlevée par Chosroès, la rétablit avec pompe, et les sentiments d'une vive piété, dans le temple du Calvaire.

Nous avons vu, dans l'entretien sur le culte des saints, que l'Eglise rend des honneurs particuliers à la sainteté de la vierge Marie, et à sa qualité de mère de Dieu. Aussi a-t-elle institué des fêtes, comme un témoignage de sa vénération et de sa confiance envers cette reine du ciel. Nous les exposerons selon l'ordre historique de la vie de l'auguste mère du Rédempteur. Son *Immaculée Conception* était célébrée dans l'Eglise de Lyon, vers le milieu du douzième siècle, et au quinzième, dans presque toutes les églises de la catholicité. Ce mystère, si glorieux à la vierge sainte, n'est pas encore défini comme article de foi, cela est vrai ; mais on peut affirmer qu'il appartient à la croyance de l'Eglise, et surtout qu'il excite chez les fidèles la plus tendre dévotion. On aime à féliciter Marie de ce privilège qui lui est plus cher, pouvons-nous dire, que celui de mère du Christ ; elle a été par cette grâce la fille toujours bien-aimée du Seigneur, et l'objet de ses divines complai-

sances. La *Nativité* de Marie était connue au septième siècle, ainsi que le prouvent ces paroles d'un auteur de cette époque : « On ne célèbre dans le monde que la Nativité de Jésus-Christ, celle de la vierge Marie et du bienheureux Jean-Baptiste (B. xiv). »

On croit que sa *Présentation* au temple, dès ses plus tendres années, était déjà l'objet d'une fête en Orient avant le douzième siècle. Grégoire XI l'introduisit dans l'Occident, en 1374, et la plaça au 21 novembre, avec ordre de la célébrer. C'est au moins au septième siècle qu'il faut faire remonter l'établissement de l'*Annonciation*, mystère qui vint apprendre à Marie sa haute destinée de mère de notre Rédempteur. La *Visitation*, souvenir touchant de son humilité et de sa grande charité envers sa cousine, sainte Elisabeth, est connue en Occident, parmi les fidèles, depuis la fin du quatorzième siècle ; mais, avant cette époque, elle était déjà établie dans l'Eglise d'Orient. La *Purification* remonte au cinquième siècle, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'élévation ou présentation de Jésus au temple. Elle est comme un monument de l'humble obéissance de la vierge sainte, qui imite une simple femme d'Israël, et vient accomplir la loi de la purification, elle qui n'avait contracté aucune souillure, en mettant au monde le divin enfant. En 1413, a été établie la fête de la *Compassion* ou des douleurs de Marie, placée au vendredi qui suit le dimanche de la Passion. Elle offre à nos âmes le tableau des dou-

leurs inexprimables que cette mère désolée dut éprouver, en assistant au supplice de son divin fils. C'est bien là que fut réalisée cette prophétie du vieillard Siméon, annoncée autrefois à Marie : *Votre âme même sera percée d'un glaive*. Vous connaissez le *Stabat Mater dolorosa*, qui résume, d'une manière si poétique et si touchante, ses tristesses et ses larmes au pied de la croix. L'Eglise couronne ces fêtes, consacrées à la mère de Dieu, par son *Assomption* glorieuse, célébrée dans la catholicité dès le sixième siècle. Elle a pour objet de nous rappeler le triomphe de la sainte Vierge, dans le privilège que Dieu lui a accordé de l'élever dans le ciel, à la fois avec son âme et avec son corps ; de sorte que cette auguste reine des anges et des hommes n'a pas eu à attendre la fin des temps pour recevoir le complément de gloire qui ne sera donné aux justes qu'après la résurrection de la chair.

L'Eglise catholique rend aussi un culte aux anges, selon les traditions des premiers siècles chrétiens, et leur consacre certains jours de l'année, pour exciter les fidèles à les honorer de leur confiance et de leur vénération. Les deux principales fêtes de ces esprits bienheureux sont fixées au 29 septembre et au 2 octobre, en l'honneur de saint Michel archange, et des saints anges gardiens.

Nous nous souvenons aussi, dans notre piété, des saints qui jouissent au ciel de la vision intuitive et du souverain bonheur, et nous aimons à les



féliciter comme des frères qui nous sont toujours unis par les liens de la plus tendre charité. Ils s'intéressent de leur côté à notre salut, et nous aident par leur intercession à acquérir la gloire de l'éternité ; et ainsi se conserve, entre les amis de Dieu et nous, cette relation précieuse, appelée dans le Symbole la *Communion des Saints*. L'Eglise a donc déterminé, par l'office public et des solennités, le culte qui leur serait rendu. Presque tous les jours de l'année, ses ministres célèbrent la mémoire de ces serviteurs de Dieu ; mais il en est certains pour lesquels elle a institué des fêtes que les fidèles doivent aussi observer.

Saint Augustin rappelle à la piété des chrétiens la *Nativité* de saint Jean-Baptiste, célébrée dès les premiers siècles de l'Eglise (1). Cet illustre docteur fait aussi mention du jour consacré à saint Etienne, qui, le premier, a eu la gloire de verser son sang pour la foi, après la mort de Jésus-Christ (2). Qui ne connaît la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul ? « C'est leur sang, disait encore saint Augustin, qui nous a fait ce jour que nous célébrons en leur honneur (3). » Il serait trop long de mentionner les fêtes des autres serviteurs de Dieu, et d'en signaler l'origine. Arrêtons-nous à la solennité qui leur est commune, et que nous appelons, pour ce motif, la *Fête de tous les Saints*. Un sou-

(1) Serm. 290.

(2) Serm. 314.

(3) De Nat. Petr. et Paul.

véritable pontife, Boniface IV, en est regardé comme l'instituteur, par la consécration qu'il fit, en l'an 607, du célèbre Panthéon, à la vierge Marie, aux martyrs et à tous les saints, et où il recueillit les innombrables reliques, éparses dans tous les cimetières de Rome. Au commencement du neuvième siècle, cette solennité, dont l'anniversaire se faisait d'abord à Rome, fut adoptée en France, et se répandit bientôt dans les autres pays de la catholicité.

La tendre charité de l'Eglise ne pouvait oublier de solliciter vivement le secours des prières et des bonnes œuvres, en faveur des âmes qui souffrent dans le purgatoire. Elle a donc institué la *Commemoration* des morts, répandue dans la chrétienté dès le commencement du onzième siècle ; cette miséricordieuse sollicitude des fidèles envers leurs frères, que la justice du Seigneur retient encore loin de la patrie céleste, complète la communion des saints, cet admirable lien des enfants de Dieu, qui mettent leurs efforts, leurs prières, leurs bonnes œuvres en commun, pour se trouver un jour réunis au ciel, dans le sein de leur père, et la possession de la souveraine félicité.

LE D. Je vous prie de me dire si toutes ces fêtes sont d'obligation stricte, et puis de m'expliquer pourquoi on n'a pas rendu un culte solennel à la sainte Vierge, dès les temps apostoliques, en lui dédiant des églises, et en établissant des fêtes en son honneur ?

LE TH. Répondant d'abord à votre seconde

question, je vous dirai que la très-sainte Vierge a reçu, dès les premiers temps, le culte de l'admiration, de l'amour et de la vénération des fidèles. Comment lui auraient-ils refusé ces sentiments de leurs félicitations et de leur piété, après ce que l'Evangile dit de cette auguste vierge, qui se trouve, pour ainsi parler, associée par sa maternité divine à la rédemption des hommes ? Voyez dans le symbole comme son nom sacré est mentionné avec gloire, au milieu des noms adorables du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Ne nous annonce-t-elle pas elle-même, dans son sublime cantique de la reconnaissance, que toutes les générations proclameront son bonheur ? Pourquoi donc, dès les temps apostoliques, demandez-vous, ne lui a-t-on pas érigé des statues, consacré des temples et des solennités ? Un peu de réflexion suffit pour justifier la prudence des apôtres, qui se sont bornés à établir, au milieu des nations idolâtres, le culte souverain du vrai Dieu et de Jésus-Christ, notre divin Rédempteur. Ne voyez-vous pas combien il eût été dangereux de fournir aux Gentils l'occasion de reprocher aux chrétiens, qu'à leur exemple, ils reconnaissent, ils adorent aussi une mère de Dieu ! N'avait-on pas à craindre qu'ils ne vissent, dans la nouvelle religion, la même théogonie du paganisme, avec une morale plus pure et plus austère ? Il fallait donc modérer ce culte de la sainte Vierge, et attendre, pour le rendre solennel comme de nos jours, que les erreurs de l'idolâtrie permissent de l'établir sans danger.

L'obligation des fêtes, dont nous venons de parler, existe généralement dans le droit commun, mais avec des exceptions pour certaines localités. Ainsi, en France, les malheurs des temps ont forcé à réduire la célébration obligée de ces fêtes aux quatre suivantes, qui peuvent ne pas coïncider avec le dimanche. Ce sont : Noël ou la Nativité de notre Seigneur Jésus-Christ, son Ascension glorieuse, l'Assomption de la sainte Vierge, et la Fête de tous les Saints. Les autres qui existaient avant 1802 ont été supprimées ou transférées au dimanche qui suit ; ces dernières sont : l'Épiphanie, la Fête-Dieu, la fête des saints apôtres Pierre et Paul, et enfin celle des patrons de chaque diocèse et des paroisses.

Voilà ce que j'ai cru utile de vous dire d'une manière abrégée sur les fêtes de l'Eglise, sans entrer dans les considérations de morale, d'humanité et d'ordre social qui s'y rattachent en grand nombre. Quant à la manière d'observer ces fêtes chrétiennes, je la laisse à vos méditations ; nous en avons vu l'explication dans le troisième précepte du Décalogue, pour la cessation des œuvres serviles. Plus tard, nous examinerons, dans l'Eucharistie, le devoir de l'assistance à la messe, imposé les jours consacrés au culte religieux, pour en compléter la sanctification. Plaise à Dieu que nous nous montrions fidèles à observer ces solennités du temps, pour être trouvés dignes de participer un jour à la FÊTE glorieuse et ravissante de l'ÉTERNITÉ !!!

## CINQUANTIÈME ENTRETIEN.

---

### LE JEUNE ET L'ABSTINENCE.

LE D. Vous allez sans doute traiter par ordre les préceptes de l'Eglise, comme vous l'avez fait pour le Décalogue, et alors c'est de la confession annuelle que nous avons à nous occuper aujourd'hui. J'espère que vous en établirez l'obligation d'une manière bien positive ; car vous savez que dans le monde on a beaucoup de peine à accepter ce devoir du chrétien, et plus encore à l'observer. Personne, je vous l'assure, n'a goût à la confession ; il faut vraiment le sentiment d'une indispensable nécessité pour se soumettre à cette pénible humiliation.

LE TH. Vous aurez l'occasion de reproduire plus tard vos répugnances pour la confession, lorsque nous examinerons avec étendue cette grande question qu'il n'est pas possible de traiter aujourd'hui au sujet du précepte que l'Eglise en a fait ; sa place naturelle se trouve dans les sacrements dont nous aurons à parler bientôt. Il en est de même pour la communion pascalle qui appartient au sacre-

ment de l'eucharistie : de cette sorte , nous tombons sur les deux derniers commandements de l'Eglise , le jeûne et l'abstinence qui ont aussi , vous en conviendrez , des contradicteurs dans le monde. Tâchons donc de nous bien fixer sur ces ces préceptes et sur les conditions nécessaires pour les accomplir. Cherchons d'abord à nous familiariser avec l'idée du jeûne , en observant qu'il a existé chez les différents peuples avant que l'Eglise en ait fait une obligation , et que nous le trouvons pratiqué encore aujourd'hui chez la plupart des nations infidèles.

Saint Jérôme retrace à Jovinien les austérités des anciens prêtres d'Egypte, leurs jeûnes et leurs abstinences. Vous connaissez ce que pensaient du jeûne Pythagore et Platon, qui le recommandaient, en le pratiquant eux-mêmes , comme un moyen propre à dompter les passions et à fortifier l'âme (*Boëthius de abst.*). Chez les Indiens , le jeûne a toujours été en usage , de même que chez la plupart des autres peuples de l'Asie. Les Mahométans en portent l'observation jusqu'au scrupule pendant leur Ramadan. C'est un point essentiel de leur Coran, que les différentes sectes ont maintenu et suivent partout avec rigueur. En Amérique , les peuplades sauvages se préparent à leurs chasses par des abstinences et des jeûnes offerts au grand Esprit. Qui ne connaît les austérités des Réchabites, des Esséniens, des Thérapeutes ? Nul doute que les Hébreux n'aient pratiqué le jeûne, comme nous le voyons de Moïse, d'Elie, de Samuel, de Da-

vid, d'Achab, de Tobie, de Daniel, de Mardochee, d'Esther et de Judith. Ces deux femmes célèbres le recommandèrent à tout le peuple pour obtenir de Dieu la délivrance des calamités dont il était menacé. A l'époque de notre Seigneur, le jeûne était une des observances religieuses les plus usitées dans la Judée, selon les enseignements des pharisiens et des docteurs de la loi, qui y dominaient. On sait que les Juifs observent encore aujourd'hui certains jours de jeûne, suivant leurs anciennes traditions.

Dans le Nouveau-Testament, il est souvent fait mention du jeûne ; nous le voyons observé par saint Jean-Baptiste, par le divin Sauveur lui-même, dont il est dit qu'il jeûna quarante jours et quarante nuits (*Matth. 4*). Il le recommanda aussi d'une manière indirecte, en nous apprenant qu'il est des passions qui ne se domptent que par le jeûne et la prière (17). Il est vrai qu'il ne le prescrivit point à ses disciples, pendant qu'il vivait au milieu d'eux ; mais il annonça qu'ils jeûneraient après leur séparation (9) ; ce qu'ils firent en effet, ainsi que les Actes le rapportent des disciples d'Antioche : *Pendant qu'ils rendaient leur culte au Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés. Alors après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains* (19). Et d'une autre ordination il est encore dit : *Ayant ensuite ordonné des prêtres en chaque église, avec des prières et des jeûnes, ils les recommandèrent au Sei-*

*gneur* (14). Voyez dans la deuxième épître aux Corinthiens, comme l'apôtre y parle de ses souffrances et de ses jeûnes (6. 5).

Mais d'où peut venir cette pratique du jeûne que nous trouvons répandue au milieu des nations infidèles, chez les Juifs et parmi les chrétiens ? Car elle ne s'est pas établie sans des motifs puissants, qui l'ont fait accepter et maintenir contre toutes les répugnances de la sensualité. Voici donc les effets salutaires attachés à cette mortification, qui ont dû porter les hommes à y recourir. Il est certain que le jeûne sert efficacement à dompter et à contenir les passions, comme le divin Sauveur nous l'enseigne par ces paroles de l'Evangile : *Ce genre de démons ne se dompte que par le jeûne et la prière* ; les plus grands philosophes ont aussi reconnu que l'homme domine ses penchants par les privations qu'il a le courage de s'imposer. Le jeûne rend la vie intellectuelle plus facile et plus active ; car par là même que la concupiscence de la chair est affaiblie, l'âme peut devenir plus propre à l'étude des vérités métaphysiques, et à la contemplation des choses célestes. « Le jeûne, disait saint Chrysostôme, est l'aliment de notre âme ; il lui donne des ailes qui lui permettent de s'élever aux plus hautes contemplations (1). » Comment douter de l'efficacité du jeûne pour l'expiation de nos fautes, et nous réconcilier avec Dieu, puisqu'il le prescrit lui-

(1) Homil. in Gen.



même à son peuple : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans le jeûne et les gémissements* (1).

Il y a dans l'Ancien-Testament une foule d'exemples de l'acceptation que Dieu veut bien faire du jeûne pour pardonner au peuple ses révoltes et ses iniquités. Sous la judicature de Samuël, les Israélites s'imposent le jeûne, et ils apaisent le Seigneur qui leur accorde la victoire sur leurs ennemis (2). Il est rapporté de cet Achab si profondément méchant, qu'il fait pénitence dans le jeûne et le cilice, et que bientôt la colère divine est désarmée (3). Vous savez encore ce que firent les Ninivites pour échapper aux malheurs dont ils étaient menacés (4). Aussi les docteurs chrétiens n'ont pas manqué de signaler aux pécheurs ce moyen salutaire de pénitence et de réconciliation. « Nous tombons par le péché, disent-ils, dans un état de maladie dont nous sortons par la pénitence. Mais, sachez-le bien, sans le jeûne elle serait infructueuse et inutile : c'est cette satisfaction que Dieu attend de vous. Le jeûne est la mort du péché, le remède du salut, un sacrifice de réconciliation (5). » Voyez enfin, dans les livres d'Esther et de Judith, l'efficacité du jeûne pour obtenir de Dieu les bienfaits les

(1) Joël. 2.

(2) I. Reg. 7.

(3) III. Reg. 21.

(4) Joan. 3.

(5) S. Basil. Or. de Jej.—S. Amb. de Jej.

plus signalés de sa miséricorde et de sa puissance.

C'est pourquoi Tobie place le jeûne entre la prière et l'aumône, et le dit plus précieux qu'un trésor (12). Jésus-Christ nous apprend aussi que cette mortification ne restera pas sans récompense de la part de son Père céleste, en nous disant : *Pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage, afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais seulement à votre Père céleste qui est présent à ce qu'il y a de plus caché : et votre Père qui voit dans le secret vous en rendra récompense* (1). Quels sont donc, s'écrie saint Ambroise, ces nouveaux maîtres qui osent contester le mérite du jeûne (2) ? Saint Augustin l'appelait ou un remède ou une action digne de récompense, qui mérite ou le pardon du péché, ou la gloire du ciel (3) ?

Tels sont, pouvons-nous dire, les motifs qui ont porté les différents peuples à la pratique de cette mortification corporelle. Et qui sait si les infidèles (quelques-uns du moins), n'ont pas connu ces effets du jeûne par des traditions primitives, ou par les usages du peuple juif, ou enfin, si vous l'aimez mieux, ils les auront découverts dans l'expérience et la raison. Les Juifs et les chrétiens ont appris par les traditions an-

(1) Matth. 6.

(2) Ep. 82.

(3) Serm. 142.

ciennes et les livres saints combien le jeûne est propre à dompter le corps, à élever l'âme, à obtenir miséricorde et récompense devant le Seigneur ; il résulte de ces diverses considérations qu'il existe pour l'homme, comme un devoir naturel du jeûne, pour se procurer ces avantages si précieux, y chercher un moyen souvent indispensable pour expier ses fautes, et un frein nécessaire à ses passions.

Eh bien ! qu'ont fait les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ dont nous avons prouvé dernièrement le pouvoir législatif ? Dans l'intérêt spirituel de chaque membre de la société chrétienne, ils ont sanctionné de leur autorité cette insinuation de la nature et de la révélation que nous aurions négligée par indifférence, lâcheté ou corruption ; et ainsi ils ont prescrit, sous peine de désobéissance à leur autorité, de nous occuper de la sanctification de notre âme, d'être bons, utiles à nous-mêmes pour notre bonheur éternel. A entendre bien des gens dans le monde, ce précepte du jeûne et de l'abstinence ressemblerait à un impôt que nous devrions payer à l'Eglise dans son intérêt exclusif. Elle n'y a cependant d'autre avantage que de procurer la sainteté de notre âme et la gloire de Dieu. En un mot, semblable à une mère de famille, elle veut le bonheur de ses enfants pour l'affection qu'ils lui inspirent, et afin de leur procurer ce bonheur, elle leur ordonne, sous peine de péché, d'observer ce que la loi naturelle elle-même leur fait souvent un devoir de

pratiquer. Voyez donc comme on est inconséquent et déraisonnable, en se récriant contre ce précepte de l'Eglise. Un législateur civil aura le droit de porter une loi sévère pour le bien de la société qui lui est confiée, et l'Eglise qui est, elle aussi, une puissance législative, ne pourra pas imposer, ou plutôt sanctionner, ce qu'indiquent à la fois la raison et les livres saints, ce qui doit contribuer d'une manière si efficace à l'avantage particulier de ses sujets, au bien général de cette société spirituelle, et par là même à la gloire de Dieu !

LE D. Je n'avais pas encore examiné la question de ce côté, et j'étais, il faut l'avouer, bien loin de soupçonner que le précepte du jeûne fût un bienfait pour nous. Je le regardais comme une de ces lois pénales qu'on subit à regret, et dont on désire de se voir délivrer le plus tôt possible. Mais par là même que le jeûne est dans l'intérêt spirituel de chacun, l'Eglise devrait, ce me semble, se borner à en faire un conseil qu'on serait libre de suivre. Vous conviendrez au moins que beaucoup de personnes n'auront nul besoin du jeûne, comme un moyen de pénitence, ou pour dompter les passions, et qu'alors elles ne devront pas être obligées de se soumettre à ce commandement.

LE TH. Voilà ce que disaient aussi des hérétiques au quatrième siècle : « Nous jeûnerons, si cela nous convient ; mais pourquoi l'Eglise vient-elle en faire un précepte rigoureux (†) ? » Et

(†) Apud. S. Epiph. Hæres. 75.

ils furent frappés d'anathème , parce qu'ils portaient atteinte à l'obligation commune. Vous voudriez donc que cette mortification fût de simple conseil ecclésiastique , en convenant toutefois qu'elle est d'une très-grande utilité spirituelle ? Ces principes attaquent aussi la législation civile, qui fonde ses lois sur l'utilité publique. Faudra-t-il donc qu'elle s'arrête à des insinuations , à des conseils ? N'est-ce pas un devoir pour les chefs d'une société, de prescrire à leurs sujets ce qu'ils jugent utile au bonheur de tous ? En se bornant à des représentations stériles , à des avis inefficaces , ils se rendraient reprehensibles , et devant les hommes, et devant Dieu. Croyez-vous que l'on tint toujours compte de ces bons conseils, si motivés et quelque paternels qu'ils fussent ? Pour faire l'application de vos théories de liberté à l'abstinence et au jeûne, nous pouvons affirmer que bien peu de personnes les pratiqueraient.

Mais à quoi cela sert-il, direz-vous peut-être , si l'on ne se soumet spontanément et avec plaisir ? D'abord , vous trouverez une foule de chrétiens qui acceptent la loi , en reconnaissent les avantages , et observent très-volontiers le jeûne prescrit , qu'ils n'auraient pas pratiqué s'il n'eût été que de simple conseil. Puis ceux qui éprouveront quelque peine à accomplir cette loi n'en perdront pas tous les bons effets, ils en retireront au moins ces avantages précieux de diminuer l'effervescence des passions, de rendre plus faciles, plus

profondes les impressions religieuses pour les éloigner du mal ou les fortifier dans la vertu. D'ailleurs vous savez très-bien qu'il n'y aurait pas de loi possible, si le législateur avait à s'occuper du plaisir ou de la peine de chacun ; et sans s'arrêter à ces dispositions, il doit prescrire ce qu'il juge utile au bien général de la société, comme un médecin prudent qui, sans consulter les goûts ni les répugnances du malade, interprète ses volontés raisonnables, et lui prescrit des remèdes parfois pénibles, douloureux, auxquels il devra le recouvrement de sa santé. Ainsi fait l'Eglise en prescrivant dans le jeûne la mortification des sens.

Ceci me conduit à votre seconde observation, Vous acceptez donc le précepte pour ceux qui en auront besoin ; mais vous ne voudriez pas qu'il fut imposé à tous. Admettons un instant cette division entre personnes obligées par la violence de leurs passions ou d'autres causes à recourir au jeûne, et celles qui n'auraient pas ces motifs de nécessité. Qui fera le partage ? Qui va les classer dans ces catégories ? Apparemment elles seules ; et alors, je vous le demande, que deviendra le précepte, si chacun est le maître d'examiner s'il lui est utile ou non, s'il l'oblige ou ne l'oblige pas, et s'il doit se l'appliquer ? C'est donc faire retomber la loi dans l'arbitraire et le caprice de chaque sujet, et par conséquent l'abroger en la proclamant.

Mais y a-t-il dans le monde beaucoup de per-

sonnes qui n'aient aucun besoin de pratiquer la mortification du jeûne ? Si elles n'ont pas eu encore à lutter contre des passions violentes , tout danger est-il donc passé ? Sont-elles en participation de la nature angélique ? D'ailleurs n'ont-elles aucun pardon à solliciter de la miséricorde de Dieu ? Ne doivent-elles à sa justice aucune réparation pour le passé ? Et puis n'est-il pas vrai que par le jeûne du corps l'âme acquiert une merveilleuse facilité pour la pratique de la vertu , et une précieuse liberté pour s'occuper des vérités spirituelles , en s'élevant , comme le disent les docteurs chrétiens , jusqu'à la contemplation des choses célestes. Ces considérations ont dû paraître plus que suffisantes à l'Eglise pour imposer à tous un précepte spécial dont chacun peut retirer de si grands avantages dans l'ordre du salut. .

LE D. Ce commandement est donc bien positif, et en le violant, on se rend coupable de désobéissance contre l'Eglise , qui a toute l'autorité compétente pour l'imposer. Voilà ce que nous venons de voir. A présent il vous reste à expliquer les modifications que l'Eglise a faites au jeûne pratiqué chez les Juifs, en ajoutant la sanction de son autorité.

LE TH. Elles se réduisent à deux , qui consistent à déterminer la manière dont on doit jeûner, et les époques où le précepte devient obligatoire. Vous comprenez que ce devoir naturel étant de lui-même vague et indéterminé, l'Eglise agit avec

sagesse , en y ajoutant cette précision régulière que tous devront suivre et respecter. Occupons-nous d'abord des époques de l'année où le jeûne est prescrit. Il y en a trois ordinaires , et les mêmes dans l'Eglise catholique : ce sont le Carême, les Quatre-Temps et les vigiles de quelques solennités. Selon les Pères des premiers siècles , le carême ou jeûne quadragésimal a été institué par les-apôtres eux-mêmes ; car ayant toujours été en usage parmi les chrétiens , on doit le faire remonter aux temps apostoliques ; aucune autre origine ne peut être assignée. Telle était la croyance de Tertulien , qui reprochait aux fidèles de ne vouloir pas admettre les jeûnes institués par Montan , parce que , disaient-ils , les apôtres n'ont point imposé l'obligation de jeûner en d'autres temps que le Carême (1). « Quant à nous , écrivait saint Jérôme , nous observons le jeûne quadragésimal selon la tradition des apôtres (2). Nous sommes libres de pratiquer d'autres jeûnes pendant l'année ; mais nous faisons une différence entre ce qui est prescrit , et ce qui dépend de notre volonté. » « Nous jeûnons dans le carême , disait saint Léon , pour accomplir l'institution apostolique. »

Avant ces docteurs , saint Ignace avait signalé aux Philippéens le jeûne quadragésimal comme

(1) Test. de Jej.

(2) Epist. ad Marcel.



une obligation ; et saint Irénée exprimait la pratique de son temps , en disant que l'Eglise était dans la coutume d'observer le saint jeûne du carême. On est frappé de l'uniformité de toutes les Eglises de l'Orient dans l'accomplissement de ce jeûne de la quarantaine ; les anciens hérétiques , les schismatiques grecs sont en ce point d'accord avec les catholiques de tous les temps. Nous ne prétendons pas néanmoins que le carême soit d'institution divine ; mais nous le regardons comme un moyen salutaire de pénitence et de sanctification , établi par les apôtres , et toujours observé dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Il est quelques Pères et des théologiens qui font remonter aussi aux temps apostoliques l'institution du jeûne des *Quatre-Temps* , qui s'observe le mercredi , le vendredi et le samedi , une fois dans chacune des quatre saisons de l'année. On juge avec plus de vraisemblance qu'il a été établi postérieurement à l'époque des apôtres ; du moins il n'était pas observé dans toutes les Eglises ; car ce n'est qu'au commencement du neuvième siècle que nous en voyons en France l'accomplissement prescrit , selon les traditions de l'Eglise romaine. Mais depuis le onzième siècle la pratique en est répandue partout , et il oblige dans la catholicité , comme le jeûne quadragésimal.

Les *Vigiles* ou veilles remontent à cette époque de l'Eglise où les chrétiens étaient obligés de s'assembler la nuit , pour éviter les persécutions des Juifs et des payens. « A cette raison de neces-

sité se joignirent des motifs de religion ; dès le commencement , la fête de Pâques fut la principale des solennités chrétiennes ; les fidèles passaient la nuit du samedi au dimanche à célébrer les saints mystères et à y participer... et demeureraient assemblés jusqu'au lever du soleil , qui était l'heure de la résurrection de Jésus-Christ. Peu à peu cette manière de célébrer les *veillées* s'étendit aux autres fêtes des mystères , et même aux anniversaires des martyrs. On y joignit le jeûne comme à la fête de Pâques,... et telle a été aussi l'origine des offices de la nuit (1). » Ils ont été abolis , plusieurs siècles après , à l'exception de celui de Noël ; mais le jeûne des vigiles a été conservé dans l'Eglise catholique et parmi les sectes de l'Orient. Dans le droit commun on fait plus de vigiles qu'en France, où elles ont été réduites par la suppression de certaines fêtes ; car aujourd'hui nous n'avons de vigile avec jeûne obligé qu'aux fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte (2), de l'Assomption de la sainte Vierge et de tous les Saints. Nous conservons aussi la vigile des saints apôtres Pierre et Paul , mais transférée au samedi suivant.

Telles sont les époques de l'année auxquelles l'Eglise a attaché les jeûnes imposés à tous les fidèles. Il faut convenir qu'elles sont admirable-

(1) Bergier.

(2) Le jeûne de cette vigile n'est pas en usage dans tous les diocèses.

ment choisies, et qu'elles se lient à des circonstances qui commandent au chrétien les bonnes œuvres, la prière et la sainteté. Le carême qui précède l'anniversaire de la mort du Sauveur, est pour nous un temps de recueillement, de pénitence et d'expiation, qui dispose nos âmes à cette tristesse salutaire qu'inspire le souvenir des souffrances de Jésus-Christ. A ces jours de deuil succède la résurrection glorieuse, image pour le chrétien de cette vie nouvelle qu'il doit acquérir et conserver avec le divin Rédempteur. Il est d'ailleurs appelé à la table eucharistique, où il ne peut se présenter qu'après avoir purifié son âme et orné son cœur, qui va devenir le tabernacle du Dieu vivant.

Par le jeûne des Quatre-Temps, nous offrons au Seigneur, dans chaque saison de l'année, un sacrifice d'expiation pour les fautes dont nous nous rendons coupables tous les jours. Nous sollicitons de sa bonté qu'il daigne nous accorder, avec les grâces nécessaires à la vie de l'âme, le pain quotidien qui doit nourrir le corps, et nous lui exprimons les sentiments de notre profonde reconnaissance pour les bienfaits dont il nous a comblés. C'est encore à l'époque des Quatre-Temps que l'Eglise a placé l'ordination de ses ministres. Or, qui ne comprend combien les fidèles doivent s'intéresser à obtenir de Dieu des prêtres selon son cœur, et qui se consacrent avec zèle et dévouement à la sanctification des âmes dont ils vont devenir les guides et les pasteurs? C'était aussi,

par la prière et le jeûne, que dès les temps apostoliques on s'associait à l'ordination des ministres de Jésus-Christ, comme nous l'attestent ces paroles des Actes : *Pendant qu'ils rendaient leur culte au Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Paul et Barnabé. Alors après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains. Ayant ensuite ordonné des prêtres dans chaque Eglise avec des prières et des jeûnes, ils les recommandaient au Seigneur ( 13, 14 ).*

Le jeûne des Vigiles prépare l'âme à la fête du lendemain, en purifiant le cœur et en élevant l'esprit à la grandeur du mystère qui doit se célébrer, ou à l'imitation du saint dont va faire la solennité.

---

---

## **CINQUANTE-UNIÈME ENTRETIEN.**

---

### **LES CONDITIONS REQUISES POUR ACCOMPLIR LE JEUNE ET L'ABSTINENCE.**

**LED.** J'admire avec vous la sagesse de l'Eglise dans le précepte qu'elle fait du jeûne et dans le choix des époques où elle en a placé l'obligation. On y reconnaît sa sollicitude pour la sanctification et le bonheur de ses enfants, et cette prudence surnaturelle qui lui dicte les moyens les plus propres à les y faire parvenir. Après avoir déterminé le temps de l'obligation du jeûne, il vous reste à me fixer sur la manière dont on doit l'accomplir.

**LE TH.** Trois conditions sont requises pour le jeûne ; ne faire qu'un repas, le prendre à l'heure déterminée par le droit, et enfin s'abstenir de certains aliments : suivons cet ordre pour les examiner. Il faut donc selon la tradition et la pratique constante de l'Eglise, qu'on se borne, les jours de jeûne, à un seul repas ; bientôt nous parlerons d'un adoucissement introduit depuis longtemps parmi les chrétiens ; c'est une légère collation, qui ne détruit pas ce que nous disons du

seul repas permis, les jours de jeûne. D'où il résulte que, si l'on en fait un second, on viole le précepte, et on se rend coupable d'une transgression mortelle. Il ne doit pas être interrompu, divisé par un intervalle trop considérable, et il faut que, d'après l'usage et l'opinion des hommes, on puisse dire que c'est le même repas.

Pendant plusieurs siècles, on ne mangeait qu'une fois, les jours de jeûne; et la collation, usitée aujourd'hui, était inconnue dans les communautés religieuses et parmi les fidèles. Les personnes consacrées à Dieu, et aussi les autres probablement, observaient le jeûne avec tant de sévérité, qu'elles ne se permettaient même pas de se désaltérer avec de l'eau. Cependant, comme plusieurs devaient éprouver un besoin réel, à cause du travail de la journée, on leur accorda la permission de boire de l'eau, et, par la suite, un peu de vin; ce qui se faisait, après une lecture commune des conférences des saints Pères, en latin *Collationes* d'où est venu le nom de collation que nous donnons à ce léger repas du soir.

Vers le treizième siècle, on ajouta un peu de pain, lorsque l'heure du repas fut avancée, et insensiblement on y mêla d'autres aliments. Il est difficile de préciser d'une manière absolue la nature de ces aliments. Chacun doit, en ce point, se conformer aux usages suivis dans le pays qu'il habite. Pour la quantité, elle dépend de la constitution des personnes et de leurs occupations; mais si l'on change la collation en un repas même.

modéré, on sort des conditions du jeûne, il n'est plus observé. On croit, en général, qu'il faut restreindre la collation à la quatrième partie de la nourriture que l'on prend ordinairement dans le diner.

Voici les changements qui se sont introduits dans les réglemens de l'Eglise sur l'heure à laquelle il est permis de prendre le repas. Autrefois, il n'avait lieu, pendant le carême, qu'après vêpres, vers les cinq ou six heures, selon la longueur des prières; on se réunissait à trois heures pour la récitation de nones, ensuite on célébrait la sainte messe, et l'office se terminait par les vêpres, après quoi on faisait le repas. Dans les temps ordinaires, on pouvait le prendre à la neuvième heure (trois heures de l'après-midi). Au treizième siècle, on ne fit plus de différence entre le carême et les autres temps; il fut permis de manger à la neuvième heure, pour tous les jeûnes de l'année. Au quatorzième siècle, on descendit à la sixième heure (à midi), comme on le pratique encore de nos jours; et pour se conformer en quelque chose à l'usage des temps anciens, pendant le carême, on dit vêpres avant midi, le dimanche excepté, parce que l'on ne jeûne pas en ce jour.

Au reste, en fixant le repas à midi, on n'entend pas imposer une précision absolue; alors donc que l'on a des motifs raisonnables, on peut le prendre vers onze heures et demie; et suivant l'opinion commune des théologiens, le péché ne serait mortel qu'en avançant le diner d'une ma-

nière notable, de deux heures, par exemple, et sans aucune raison légitime. La collation se fait ordinairement dans la soirée. Depuis plusieurs années on a changé l'heure du dîner dans beaucoup de familles, en France, en Italie et dans d'autres pays; et comme il y avait certains inconvénients à replacer ce repas à midi pour les jours de jeûne, on a demandé à Rome si l'on pouvait intervertir l'ordre, en faisant la collation entre dix et onze heures, et le dîner dans la soirée. Il a été répondu par la sacrée Pénitencerie de ne point inquiéter les fidèles, s'ils ont quelque cause raisonnable d'adopter ce changement (1).

Venons à l'abstinence de certains aliments : c'est la troisième condition requise pour le jeûne ecclésiastique. On convient que l'abstinence des viandes fait partie de ce jeûne, et qu'on doit l'observer toutes les fois que l'Eglise prescrit simplement de jeûner. Cependant elles sont compatibles avec le jeûne, lorsque, par une dispense ou d'autres causes légitimes, on est autorisé à en faire

(1) « Ad quæsitum : Utrum in diebus Jejunii possit inverti tempus comestionis, sumendo serotinam refectiunculam intra horam decimam et undecimam matutinam, prandium verò differendo ad quartam vel quintam horam vespertinam.

» Sacra Pœnitentia (die 10 jan. 1834). Respondendum censuit, si inversionis supradictæ aliqua extet causa, pœnitentes qui hoc more utuntur non esse inquietandos (1). »

(1) Extr. de l'*Ami de la Relig.* n° 3,399.



usage ; ce qui arrive assez fréquemment. Cette abstinence de viandes était pratiquée par les chrétiens dès le siècle même d'Origène, non qu'ils y reconnussent quelque souillure, à l'exemple de certains hérétiques de cette époque ; mais ils s'en privaient, comme nous, pour mortifier le corps (1).

« Voici les jours, disait saint Chrysostôme, en parlant du carême, où l'on ne tuera point d'animaux, où l'on ne dépècera pas de viande (2). » Et saint Augustin annonçait aux fidèles que, dans le temps quadragésimal, on devait s'abstenir des viandes dont il est permis de faire usage les autres jours (3). Par ces viandes prohibées, on doit entendre, selon saint Thomas et les théologiens, la chair des animaux qui naissent et vivent sur la terre ; on peut se nourrir de ceux qui naissent et qui vivent ordinairement dans l'eau (4).

LE D. Me voilà bien fixé à présent sur ce qui constitue le jeûne ecclésiastique ; j'attends de votre

(1) Lib. c. Cels.

(2) Homil. in Gen.

(3) Serm. 64.

(4) Au quatrième siècle, c'était la coutume en Orient de ne manger que des aliments secs pendant le carême, comme le porte le concile de Laodicée. Deux cents ans après, il était interdit en Occident d'user de ce qui tient à la chair des animaux, et ainsi étaient prohibés les œufs et le laitage ; mais cette sévérité ne s'appliquait qu'au jeûne quadragésimal.

Il y a peut-être des pays où l'on observe encore cette ancienne

**complaisance que vous me fassiez connaître si tous les chrétiens sont tenus à l'accomplissement de ce précepte.**

**LE TH.** Vous devez penser que la loi du jeûne ne peut pas être assimilée au commandement de prier ou d'aimer Dieu, qui oblige tous les fidèles d'une manière absolue. Nécessairement elle doit admettre beaucoup d'exceptions, motivées sur des causes raisonnables et légitimes, comme sont l'âge, l'infirmité, le travail, la pauvreté et la dispen-  
se. Ainsi, par une coutume générale qui existait au siècle de saint Thomas comme aujourd'hui, on n'est pas obligé par la loi du jeûne ecclésiastique avant vingt-un ans accomplis. Pour les personnes âgées, il y a des théologiens qui prétendent établir, comme une règle générale, que les hommes ne sont plus tenus à l'observation de ce précepte à soixante ans, et les femmes à cinquante. Il est certain qu'on peut se conformer à

pratique, qui oblige, comme l'abstinence des viandes, si telle est la coutume établie et la volonté des supérieurs ecclésiastiques. En France, cette prohibition n'est plus maintenue, soit parce que les évêques la lèvent par une dispense générale, soit à cause de l'usage contraire généralement répandu. On se borne à imposer la défense pour les œufs dans les derniers jours de la Semaine sainte.

Est-il permis de boire hors du repas et de la collation ? Sans examiner les différentes opinions des théologiens, voici à quoi l'on peut s'en tenir dans la pratique : S'il s'agit d'eau pure, il est certain que le jeûne ne sera pas rompu ; si l'on prend un peu de vin, de bière, de cidre, d'eau sucrée, de thé ou de café, pour étancher la

cette coutume , là où elle est établie par des circonstances relatives à ces localités , où il est probable que la vieillesse est anticipée. Mais elle n'existe pas en France ; et en général , après vingt-un ans , l'âge seul ne dispense pas du jeûne ; c'est l'affaiblissement seul des forces ou d'autres infirmités qui affligent souvent la vieillesse avancée.

Un état maladif est certainement une cause légitime pour ne point observer cette loi, parce que l'intention de l'Eglise n'a jamais été de nuire à la santé de ses enfants. Ainsi , lorsque d'après l'avis des médecins ou de personnes prudentes , on juge qu'il y a infirmité , faiblesse , qui rende le jeûne nuisible ou dangereux , on est par là même dispensé de l'accomplir. Il en sera de même pour celui qui , jouissant de la santé , a très-probablement à craindre de provoquer quelque maladie par le jeûne, ou une souffrance grave, même pas-

soif ou faciliter la digestion, le précepte ne sera pas violé. En France, on n'est pas dans l'usage de prendre du chocolat les jours de jeûne , comme cela se fait en Italie , en Espagne , et dans d'autres pays. On doit s'en tenir aux coutumes établies , dont la différence , au reste , n'a rien de choquant , parce qu'elle s'explique par la diversité des climats , du tempérament , et d'autres circonstances locales. Je crois utile de vous faire observer , en terminant ces détails , que l'Eglise n'entendant pas imposer un jeûne naturel ou absolu depuis minuit , on ne violera pas son précepte , en prenant le matin , pour quelque motif raisonnable, une bouchée de pain, ou toute autre chose, en très-petite quantité.

sagère, qui n'est pas, pour d'autres, une suite de cette mortification. On ne sera pas non plus obligé à accomplir ce commandement, lorsqu'on a besoin de se livrer à des travaux pénibles, jugés incompatibles avec le jeûne, afin de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa famille. Ceux mêmes qui, par profession ou pour se donner une occupation habituelle se livrent ordinairement à des ouvrages très-fatigants, bien qu'ils aient de l'aisance ou de la fortune, ne sont pas dans l'obligation rigoureuse de s'en abstenir les jours de jeûne, pour l'accomplissement du précepte. L'Eglise porte l'indulgence si loin que, si les ouvriers ou agriculteurs sont dispensés de l'observation du jeûne, ils peuvent, durant le carême, lorsqu'il est permis de se nourrir de viande et de laitage (pour un seul repas), en faire usage toutes les fois qu'ils ont besoin de manger dans le cours de la journée (1). On comprend aussi, parmi les causes légitimes qui dispensent du jeûne, des voyages fatigants à pied ou à cheval, entrepris par état, ou pour des raisons utiles.

Les pauvres, qui n'ont pas dans le repas ce qui

(1) A la question : Si ceux qui ont été dispensés de l'observation du jeûne, à cause de l'exercice de quelques métiers fatigants, peuvent, durant le carême, lorsqu'il est permis de se nourrir de viande et de laitage (pour un seul repas), faire usage de viande et de laitage toutes les fois qu'ils ont besoin de manger dans le cours de la journée, comme les jours de dimanche du même carême, où le jeûne n'oblige pas :

• *Sacra Pœnitentiaria* (die 16 jan. 1834). Respondit fideles qui ra-

est suffisant pour leur nourriture de la journée , ne sont pas tenus au jeûne ; et auraient-ils assez de pain, s'ils ne peuvent se procurer autre chose, on ne les croit pas obligés à la rigueur du précepte. Observons , en terminant l'énumération de ces causes, que souvent elles ne suffiront pas pour être dispensé de l'abstinence en même temps que du jeûne. Il pourra arriver aussi, qu'en mangeant gras, on n'aura pas de peine à se priver d'un second repas, et qu'une collation sera jugée suffisante. Dans ces circonstances , on doit accomplir la partie du précepte , qui peut être observée sans inconvénient un peu considérable.

Si l'on est évidemment dans quelque-une des exceptions dont nous venons de parler, on n'a pas besoin de recourir à une dispense spéciale ; mais, pour peu qu'il y ait doute, qu'on prenne le parti le plus sûr, en faisant connaître ses raisons au supérieur ecclésiastique , qui sur la cause fidèlement exprimée, usera de son autorité, par la concession de la dispense, et alors on ne s'exposera à aucune violation. Il n'y a point de difficulté, lorsque la dispense est générale pour une

*tionē statis vel laboris jejūnare non tenentur , licitē posse in quadragesima , cum indultum concessum est , omnibus diebus indulto comprehensis vesci carnibus aut lacticiniis per idem indultum permissis , quoties per diem edunt (1).*

(1) Extrait de l'*Ami de la Religion*, n° 3,399.

province ou un diocèse, on peut en profiter, en se conformant aux conditions qu'elle pourra renfermer, ou qui sont établies par le droit. On doit toujours s'en tenir à la concession stricte des dispenses; car il est bien clair que si elles ne portent que sur l'abstinence, on ne pourra pas les étendre au jeûne. Voici une restriction exprimée dans le droit, qu'il faut respecter, sous peine de péché grave; elle est relative à l'usage qu'on voudrait faire de viande et de poisson dans le même repas. Ce mélange est défendu pendant tout le Carême, même le dimanche, et aux autres jours de jeûne de l'année (1). Mais les personnes, ordinairement dispensées de l'abstinence dans les vendredis et samedis, peuvent sans péché, user de ces aliments suivant une décision de la Sacrée Penitencerie (2).

Vous savez qu'on doit observer l'abstinence,

(1) « Ad quesitum : Utrum in diebus jejuniis..... permissis lacticiis, cui propter infirmitatem licitus est usus carniis, interdicta sit promiscuitas carnis et piscium.

« Sacra Pœnitentiaria (die 8 jan. 1834), respondit affirmativè, nempe non licere ejusmodi promiscuitatem. »

A la question : Les personnes qui sont dispensées, quant à la qualité des mets, peuvent-elles, les jours de jeûne, dans l'intérêt de leur santé, faire usage de bouillon seulement, et pour le reste faire maigre, pour observer, autant que possible, les lois de l'abstinence :

« Sacra Pœnitentiaria (die 8 febr. 1828). Attendè consideratis expositis respondet, affirmativè. »

(2) « Un confesseur demande à Votre Sainteté, si pour les personnes qui ont obtenu la dispense nécessaire pour manger de la viande les

chaque semaine, le vendredi et le samedi. C'est le dernier précepte de l'Eglise; disons-en quelques mots. Il paraît qu'au siècle de saint Augustin la coutume de jeûner deux jours de la semaine était généralement établie en Occident; on avait placée ce jeûne au mercredi et au vendredi, pour retracer le douloureux souvenir de la trahison de Judas et de la passion du Sauveur, comme nous l'apprenons du saint évêque d'Hippone (*Ep.* 36). Il rapporte, dans cette même lettre, la réponse que saint Ambroise lui avait faite, à l'occasion du jeûne du samedi : « Quand je suis à Milan, je ne fais pas de jeûne le samedi, tandis que je l'observe à Rome; » cet usage y était donc pratiqué, et sans doute suivi dans d'autres

jours de vendredi et de samedi, dans l'année où il n'y a pas obligation de jeûner, la promiscuité des mets est permise :

• *Sacra Pœnitentiaria* (die 15 febr. 1854), *proposito dubio diligenter perpenso* ; factaque relatione sanctissimo domino Gregorio XVI, de ipsius sanctitatis suæ mandato respondet : *permitti* (1). »

Elle a aussi répondu à la question qui lui était adressée sur les anchois, les harengs, etc., et sur ce qu'on appelle *produits de mer*, par exemple, les huîtres, les écrevisses, les crabes, etc., etc., savoir si l'on peut les mêler aux viandes les jours de jeûne, quand on est dispensé de l'abstinence. Cela n'est pas permis ; on doit les regarder comme les poissons ordinaires, et se les interdire. Voici, au reste, le texte fidèle des réponses de la Pénitencerie :

• *Ad quæsitum* : *Utrum lege vetitæ permixtionis cum carnibus comprehendantur pisces sale siccati (vulgò salum, id est, alici (anchois)*

(1) *L'Ami de la Religion, Ibid.*

églises de la catholicité. Un souverain pontife du cinquième siècle le constate d'une manière plus positive encore. « Nous ne nions pas, dit Innocent I<sup>er</sup>, qu'on ne doive jeûner le vendredi ; mais nous disons qu'il faut encore l'observer le samedi, parce que ces deux jours nous retracent la tristesse que durent éprouver les apôtres de Jésus-Christ et ses disciples ; à l'occasion de sa mort et de sa sépulture (1).

Voilà donc, à cette époque, deux ou trois jours consacrés à la mortification dans l'Eglise d'Occident. Peu à peu on dérogea à cette coutume sévère ; de sorte qu'au neuvième siècle, les trois jeûnes n'étaient plus que de conseil ; ce qui s'appliquait également à l'abstinence du mercredi ;

*mosciame, caviale aringa (hareng) tarantella, aliaque his similia, aut potius misceri possint ad instar condimenti alterius feruli :*

» *Sacra Pœnitentiaria* (die 16 jan. 1834), respondet, pisces sale siccatos... Vetari miscere cum carnibus, quoties carnis et piscium mixtio vetita sit. »

« *Ad quæsitum : Utrum tempore jejunii cui licitus est usus carnum iceat miscere testacea marina quæ improprie fructus maris dicuntur, sed vulgò pisces censentur, id est ostriche (huitres) telline, patelle, canalicchi, cappe, granchi (écrevisses), etc.*

« *Sacra Pœnitentiaria* (die 16 jan. 1834), respondit. Testacea marina quæ improprie fructus maris dicuntur, sed vulgò pisces censentur, vetari miscere cum carnibus, quoties carnis et piscium mixtio vetita sit (2). »

(1) *Epist. 1. Ad Décent.*

(2) *Extrait de l'Ami de la Religion, Ibid.*



celle du vendredi demeura prescrite partout. Pour le samedi, il paraît qu'à Rome même on n'y attachait pas le précepte de l'abstinence; mais dans la suite, la coutume l'a établi presque généralement dans l'Eglise latine, et il y est obligatoire comme celui du vendredi. C'est bien le cas de dire, selon le sens d'Innocent I<sup>er</sup>, à beaucoup de gens du monde qui veulent faire une distinction entre ces deux jours : « Nous convenons avec vous qu'on doit pratiquer l'abstinence le vendredi; mais nous disons qu'il faut aussi l'observer le samedi. » Il est en France quelques diocèses où, par une ancienne coutume, l'on mange gras les samedis qui se trouvent entre Noël et la fête de la Purification, apparemment en signe d'allégresse à l'occasion de la nativité de notre Sauveur. C'est aussi pour ce motif que l'Eglise n'oblige pas à l'abstinence, lorsque cette grande solennité se célèbre le vendredi ou le samedi.

Vous remarquerez que le précepte de l'abstinence diffère de celui du jeûne, surtout en ce point important : qu'il oblige tous les chrétiens, dès qu'ils ont l'âge de raison. Il va sans dire que la dispense du jeûne n'est pas liée essentiellement à celle de l'abstinence, ni *vice versa*, ainsi que nous l'avons observé ailleurs. Vous saurez aussi que les théologiens s'accordent à dire que l'accomplissement de ce précepte est divisible, et que, si par mégarde ou autrement, on l'a violé dans la journée, on pechera grièvement en continuant de faire usage d'aliments gras. Ce commande-

Comment se fait-il qu'un si grand nombre de catholiques ne pratiquent pas ses lois, alors même qu'ils les estiment et les admirent ? J'en connais qui déplorent leur faiblesse, leur impuissance, et s'arrêtent découragés aussitôt qu'ils veulent entreprendre de conformer leur vie à la sévérité de nos principes. D'autres voudraient posséder cette foi dont vous avez démontré la nécessité pour l'adhésion au dogme catholique, et ils ne peuvent y parvenir. C'est bien à ce défaut de foi que doit s'attribuer l'indifférence déplorable pour nos pratiques religieuses ; car si la conviction n'est pas dans les esprits, comment accomplir des devoirs incompris et contestés ?

Quelle peut donc être la cause de l'opposition, des obstacles entre le catholicisme et un si grand nombre d'hommes, dont les uns le repoussent, tandis que les autres ne peuvent s'élever ni à la croyance de ses dogmes, ni à la pratique de sa morale ? Ce problème m'a souvent préoccupé ; tourmenté par l'impuissance même de parvenir à une solution satisfaisante. Aussi me suis-je arrêté plus d'une fois à cette pensée dont vous allez peut-être me faire un crime : Le catholicisme, me disais-je, est trop élevé pour nos intelligences, et trop austère pour notre faiblesse. Ceux qui admettent ses dogmes avec conviction doivent avoir le privilège d'une compréhension supérieure, et les fidèles qui pratiquent sa morale sévère, ont sans doute à s'imposer des efforts extraordinaires, à

moins que des dispositions naturelles ne leur en facilitent l'accomplissement.

D'un autre côté, les conséquences de ce principe m'épouvantent, puisqu'elles n'aboutiraient à rien moins qu'à justifier les sectes qui veulent *humaniser* la religion de Jésus-Christ, en la dégageant de ses mystères, de ses miracles et de toute la sévérité de ses préceptes moraux. Telle est la difficulté que je vous prie de résoudre en reprenant aujourd'hui nos entretiens : vous comprenez mieux que moi combien elle est digne de votre zèle et de toute mon attention.

LE TH. Loin de vous faire un crime de votre pensée sur la difficulté de l'homme à admettre les croyances et les pratiques de la religion catholique, je serais étonné qu'elle ne se fût pas offerte souvent à votre esprit, tant est frappant en effet ce contraste entre la beauté, la perfection céleste du catholicisme, et le nombre de ceux qui s'en déclarent les disciples fidèles ; quand on le contemple dans ses dogmes et sa morale, il semble qu'il devrait dominer dans tous les esprits, régner dans les cœurs par l'empire de la vérité et le charme des vertus qu'il inspire et qu'il fait pratiquer. Pour arriver à la solution de votre problème, il faut prendre une voie que vous êtes loin de soupçonner, et au lieu d'admettre que certains hommes, doués d'une sagacité merveilleuse, d'une nature énergique puissent seuls avoir une conviction éclairée des dogmes catholiques, et observer la morale austère de l'Évangile, il faut proclamer, et

bien haut, l'impuissance de tous. Jamais aucun mortel n'a pu, par les forces naturelles, s'élever à la croyance de nos dogmes, ni à l'accomplissement de la morale évangélique, quelque science que vous lui accordiez, quelque nature énergique ou paisible que vous lui supposiez.

Cette impuissance humaine une fois constatée, nous indiquerons le moyen unique capable de conduire l'homme à la foi et à la pratique des vertus du christianisme. Nous démontrerons l'existence de ce moyen surnaturel, la possibilité pour tous de l'obtenir, et dès-lors vous ne pourrez plus affirmer que le catholicisme est trop élevé pour nos intelligences, et trop austère pour la faiblesse humaine ; mais ce sera à la volonté seule de l'homme que vous devrez attribuer la privation de la foi et l'infraction des préceptes moraux. Ceci vous fait entrevoir que nous allons examiner la question de la grâce, que l'on regarde avec raison comme une des plus difficiles et des plus importantes du christianisme. Nous entrerons dans cet examen par quelques notions claires et précises, sans lesquelles nous rencontrerions bientôt devant nous des difficultés insurmontables.

La grâce, considérée en général, est un don que Dieu fait à l'homme par pure libéralité, et sans aucun mérite de sa part. Ce don comprend d'abord tout ce que nous possédons dans l'ordre naturel : « C'est à la grâce de Dieu, dit saint Augustin, que nous sommes redevables de l'être, de

la conservation, du sentiment, de l'intelligence (1).» Ce don gratuit renferme surtout ce que Dieu a fait pour nous dans l'ordre du salut éternel. « Vous n'étiez pas, et vous avez été créé, nous dit encore le célèbre docteur, en parlant de ces deux sortes de grâces ; vous étiez mauvais, et vous avez été racheté ; qu'avez-vous donné à Dieu ? Qu'est-ce que vous n'avez pas reçu de lui gratuitement ? C'est donc avec raison que la grâce est ainsi appelée, puisqu'elle est un don gratuit (2).» Considérée dans l'ordre du salut, la grâce est un don surnaturel que Dieu accorde gratuitement à une créature intelligente, pour la conduire à la vie éternelle. Ce don est purement gratuit, d'abord en ce qu'aucune perfection n'imposait à Dieu l'obligation de l'accorder, pouvant établir l'homme dans un état purement naturel, et le doter de qualités et de bienfaits analogues. Car la destination à la vie éternelle, à la vision intuitive de Dieu, ne peut être de l'exigence de la nature humaine, non plus que les moyens pour y parvenir. Nous comprenons aussi que l'homme a été dans l'impossibilité d'acquérir cette grâce à titre de mérite, de récompense ; d'où lui seraient venus les éléments de ce mérite, pour l'élever jusqu'à la possession même de Dieu par la vision béatifique ? D'ailleurs nous voyons cette qualité de la grâce clairement signalée dans ces paroles de saint Paul

(1) Epist. 93.

(2) In Ps. 45.

aux Romains : *Si c'est par grâce que le salut s'opère, ce n'est donc pas par les œuvres ; autrement la grâce ne serait plus une grâce* (1). D'où il résulte que la grâce est absolument gratuite de la part de Dieu, qu'elle ne pouvait entrer dans l'exigence de la nature de l'homme, et qu'il n'a pu la mériter.

LE D. On comprend que Dieu ne devait pas cette grâce à la créature intelligente, qu'il était le maître de borner ses bienfaits à une condition naturelle, et à des dons analogues. Puisque la grâce conduit à la vie éternelle, à la possession même de Dieu, elle ne pouvait entrer dans l'exigence de la nature de l'homme, comme une qualité essentielle de sa création. Ensuite il n'a pu mériter, par l'exercice de ses facultés naturelles, d'être élevé à la vision de Dieu dans le ciel, ni les moyens pour y parvenir. L'homme n'a donc point, ne peut pas avoir un droit à la grâce, ni par l'exigence de sa nature, ni par ses actions personnelles ; elle est un don tout gratuit de la part de Dieu. Je ne me fais pas une idée aussi précise de la *surnaturalité* de cette grâce ; ayez donc la bonté de m'aider à la comprendre par quelques explications.

LE TH. Vos paroles me les rendent beaucoup plus faciles, écoutez-les avec attention. Sans discuter les différentes opinions des théologiens sur

(1) Rom. 11.

la surnaturalité, voici comment je désire vous la faire envisager : dans l'ordre actuel, l'homme est destiné à la vision de Dieu dans le ciel, où nous le contemplerons face à face tel qu'il est. Afin de disposer notre âme à cette claire vision de l'essence divine, le Seigneur nous accorde ce don précieux de la grâce, ou plutôt par elle il sanctifie, il orne, élève notre âme, il s'unit à elle, de sorte que, même dès ce monde, nous sommes comme dans une participation de la nature divine par la grâce, les vertus théologales et les autres dons qui l'accompagnent. C'est un commencement de communication de Dieu lui-même qui, se consommera au ciel dans la vision béatifique. Aussi selon les paroles de saint Pierre, Dieu a-t-il accordé à l'homme les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, pour nous rendre par elles participants de sa nature divine (1). Ce qui faisait dire à saint Léon : « Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ (2)... »

Ainsi la grâce en sanctifiant notre âme, lui fait contracter avec Dieu une union mystérieuse ; il habite dans ceux qui lui sont unis par la charité (3) ; et comme s'exprime saint Paul, *celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui* (4).

(1) II. Ép. 4.

(2) Serm. de Nat.

(3) Joan. 14.

(4) I. Cor. 6.

Cette union se perfectionnera un jour dans la gloire de la vision intuitive ; et c'est en ce sens que la grâce ne se sépare pas de la gloire , dans les desseins de Dieu, elle y conduit comme à son terme. *Mais l'eau que je lui donnerai*, disait le Sauveur à la Samaritaine, *deviendra en lui comme une source d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle* (1). *Le Seigneur donnera la grâce et la gloire ; la grâce , c'est la vie éternelle*. Saint Thomas l'appelle le commencement de la gloire , qui élève l'âme jusqu'à la nature divine. Nous disons donc que la grâce possède par sa qualité *supernaturelle* ces trois caractères distinctifs : elle est au-dessus de l'exigence et des forces de toute créature ; elle établit un rapport spécial entre nous et Dieu , comme auteur de la grâce et de la gloire ; enfin elle nous unit au Seigneur d'une manière ineffable qui deviendra parfaite par la vision intuitive dans le ciel.

LR D. En quoi consistent ces grâces surnaturelles que nous recevons de Dieu ?

LE TH. Nous nous contenterons de signaler celles qui servent à notre sanctification , la grâce habituelle et la grâce actuelle. La première nous communique la sainteté , ce qui la fait appeler sanctifiante ; on la nomme encore habituelle , parce qu'elle demeure dans l'âme tant que l'homme ne la repousse point par sa mauvaise volonté. Elle

(1) Joan. 4. — Ps. 88. — Rom. 6.



est toujours accompagnée des vertus infuses : de la foi, de l'espérance et de la charité, pour les établir dans l'âme ou les y augmenter. Elle a aussi dans son cortège les vertus morales, parmi lesquelles, vous le savez, les quatre cardinales : la prudence, la justice, la force, la tempérance occupent le premier rang. Elle procure encore à notre âme, ou augmente en elle les dons du Saint-Esprit, qui nous rendent faciles les actes des vertus surnaturelles.

La grâce actuelle est accordée à l'homme par manière d'acte ou de motion passagère, dont saint Paul nous donne une idée dans l'épître aux Philippiens, en disant : *C'est une grâce qu'il vous a faite, non-seulement de ce que vous croyez, mais encore de ce que vous souffrez pour lui* (1). Par ce secours, nos actions deviennent surnaturelles, et sans lui tout s'arrête à l'ordre de la nature, n'a point de vrai mérite aux yeux de Dieu. Nous verrons plus loin que cette grâce actuelle opère sur l'intellect et la volonté de l'homme, ce qui l'a fait appeler par les théologiens grâce de l'intellect et de la volonté.

LE D. Je désirerais savoir si Adam a été dans cet état surnaturel avant son péché.

LE TH. Oui, nous en avons la preuve dans ces paroles de saint Paul aux Ephésiens : *Renouvelez-vous dans l'intérieur de votre âme, et revêtez-vous de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables* (4). C'est-à-dire, revêtez-vous par Jésus-Christ de cette justice, de

cette sainteté qui ont été la condition du premier homme ; ce que le concile de Trente déclare aussi en ces termes : « Si quelqu'un dit que le premier homme, Adam, n'a pas perdu, en violant le précepte de Dieu dans le paradis, cette sainteté, cette justice dans laquelle il avait été établi, qu'il soit anathème (S. 6.) »

---

---

## QUARANTE-TROISIÈME ENTRETEN.

---

CE QUE L'HOMME PRIVÉ DE LA GRACE SURNATURELLE  
PEUT CONNAITRE ET OPÉRER DANS L'ORDRE MORAL.

LE TH. Les paroles du concile de Trente qui ont terminé le dernier entretien, nous apprennent que l'homme a perdu par sa prévarication, les dons surnaturels dont le Seigneur l'avait comblé. Les descendants d'Adam ne possèdent pas ces biens spirituels, à leur entrée dans le monde, où ils viennent, dit saint Paul, avec la triste condition d'enfants de colère, *natura filii iræ*. Ils ont besoin d'être régénérés par la grâce sanctifiante, pour devenir justes, agréables à Dieu, et dignes du bonheur destiné aux saints. Mais cette privation des secours surnaturels place-t-elle l'homme dans l'impossibilité de toute connaissance, de toute action bonne dans l'ordre moral? Voilà ce que nous allons d'abord examiner

Les docteurs chrétiens reconnaissent que le péché a altéré dans l'homme l'intellect et la volonté, les connaissances morales, et la tendance vers le bien; mais non toutefois, en ce sens hérétique,

que son libre arbitre ait été détruit. C'est une erreur manifestement opposée à l'enseignement des théologiens, et à la doctrine de saint Paul, qui écrivait aux Romains : Les Gentils ont été capables de connaître l'existence du Créateur, de même que le précepte naturel de l'adorer. « Car ce qu'il » y a d'invisible en Dieu, est devenu visible depuis la création du monde, par la connaissance » que ses créatures nous en donnent : sa puissance » même éternelle et sa divinité éclatent dans ses » ouvrages; en sorte qu'ils sont inexcusables, parce » qu'ayant ainsi connu Dieu, ils ne l'ont point » glorifié comme Dieu, et ils ne lui ont point » rendu grâce, ils se sont égarés dans leurs vains » raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres. (1). » « Seigneur, dit saint Augustin dans ses Confessions, votre loi qui punit le vol, est gravée dans le cœur de l'homme, sans que l'iniquité soit parvenue à l'effacer (2). Non, écrit-il ailleurs, l'image de Dieu n'est pas défigurée en l'homme, au point qu'il n'en reste plus aucun trait (3). »

L'homme a donc pu connaître certaines vérités dans l'ordre moral, par les lumières naturelles, sans le secours de la grâce; il est manifeste qu'il a eu aussi l'intelligence nécessaire pour la culture des lettres, des sciences et des arts. Car tout le monde connaît les chefs-d'œuvre immortels d'éloquence,

(1) Rom. 1.

(2) Lib. 2. 4.

(3) De Litt. et Sp. 1. 17.

de poésie, de sculpture, que la Grèce et Rome idolâtres, Polythéistes, ont légués à l'admiration de la postérité. Il est donc vrai que l'homme, privé de la grâce surnaturelle, a pu acquérir la connaissance de certaines vérités scientifiques et morales. La perception de ces dernières a-t-elle dû rester nécessairement stérile dans son esprit, ou bien, a-t-il eu sans une grâce spéciale, la force d'opérer quelque action honnête, louable et bonne? Les théologiens conviennent que par les suites du péché, le libre arbitre a été considérablement affaibli dans l'homme, mais ils reconnaissent qu'il peut néanmoins se porter à la pratique de quelque acte moralement bon. C'est la doctrine de saint Augustin, confirmée par saint Thomas, dont voici les expressions: « La nature humaine n'a pas été totalement corrompue par le péché; dans cet état, elle est capable de quelque bien particulier par ses forces naturelles (1). » « Si quelqu'un dit que le libre arbitre de l'homme après le péché d'Adam a été perdu et détruit, qu'il soit anathème (S. 6.), » telle est la définition du concile de Trente, dont l'autorité infaillible ne permet aucun doute sur cette question, elle appartient à la foi.

LE D. Détermine-t-on une limite à la connais-

(1) 1<sup>re</sup>. 2<sup>e</sup>. 109. Ce sujet est traité avec talent dans le *Christianisme, considéré dans ses rapports avec la société moderne*, par M. l'abbé Sénac. C'est un ouvrage remarquable par la profondeur des pensées, la gravité du style, et l'importance des questions qui y sont examinées.

sance de la vérité, et à l'opération du bien moral dont l'homme est capable par ses forces naturelles, sans l'influence de la grâce ?

LE TH. Nous pouvons dire, relativement aux vérités morales, que les hommes éclairés des seules lumières de la raison, ne peuvent, dans l'état présent, parvenir à les connaître toutes : cette science eût été la perfection de l'état de nature intègre, ou l'intellect humain aurait possédé une force de compréhension qu'on chercherait en vain dans l'homme après son péché : au reste, l'expérience confirme notre assertion, puisque chez aucun philosophe, chez aucun peuple de l'antiquité, on ne trouve un code de morale renfermant tous les préceptes connus aujourd'hui par la révélation, et encore peut-on dire qu'ils avaient emprunté du peuple juif ces lambeaux d'enseignement moral, qu'ils étalaient avec tant d'orgueil.

Il nous reste à examiner jusqu'où peut s'exercer l'action de l'homme pour le bien moral, sans un secours surnaturel. On convient d'abord que dans l'état présent, il ne peut sans la grâce accomplir tous les préceptes de la loi naturelle. C'était l'hérésie principale des Pélagiens, qui prétendaient que le péché d'Adam n'ayant porté aucune atteinte à ses descendants, ils pouvaient, avec les forces naturelles, observer tous les préceptes moraux.

Or, voici la réponse que saint Augustin leur adressait : « Si les forces naturelles du libre ar-

bitre suffisent pour connaître les règles de la vie, et pour les observer, c'est donc sans motif que le Christ est mort. » « Il est vrai, dit saint Thomas, que l'homme est capable, par ses facultés naturelles, d'opérer quelque bien, mais non tout le bien de sa nature; » et ne pensez pas qu'il s'agisse seulement d'une simple difficulté, qu'on pourrait surmonter en s'imposant quelques efforts, ainsi que le prétendait Pélage. Saint Augustin assure que personne n'accomplit les dix préceptes, s'il n'est aidé par la grâce; les Pères d'un concile de Milève ont aussi condamné cette proposition pélagienne : « Si la grâce n'était pas accordée, à la vérité il en coûterait d'accomplir les préceptes divins, mais cependant nous le pourrions encore. » Il suffit d'ailleurs d'avoir constaté l'atteinte grave portée au libre arbitre, pour affirmer que l'homme n'est plus capable d'opérer aujourd'hui tout ce qu'il eût pu dans l'état de nature intègre.

Nous l'avons déjà dit : l'homme guidé par les lumières de la raison, peut connaître Dieu comme auteur de la nature, ainsi que l'obligation de l'honorer, de l'aimer, de le servir; toutefois, il n'est pas capable, par ses forces naturelles, de s'élever à un amour effectif, comme l'appellent les théologiens, c'est-à-dire, accompagné de l'accomplissement de tous les préceptes; il ne lui est même pas possible, d'après l'opinion commune des docteurs chrétiens, de ressentir pour Dieu, un amour de préférence absolue. On comprend en

effet que cet acte, le plus parfait dans l'état de la nature intègre, doit offrir plus qu'une difficulté à l'homme déchu ; car il suppose la résolution d'observer fidèlement toute la loi, de ne plaire qu'à Dieu, de se résigner à tous les sacrifices, plutôt que de l'offenser : l'homme ne paraît pas capable de cette générosité, qui est encore difficile aujourd'hui même, avec les secours surnaturels.

« Dans l'état d'innocence, nous dit saint Thomas, l'homme n'avait pas besoin d'une grâce ajoutée aux biens naturels pour aimer Dieu, comme auteur de la nature au-dessus de tout ; mais ce secours est nécessaire dans l'état de nature corrompue, pour le rendre capable d'un tel amour (1). »

Avant ce grand théologien, saint Augustin avait exprimé le même sentiment dans ces paroles :

« Nous avons perdu le libre arbitre d'aimer Dieu, par la gravité de la première prévarication (2). »

Pour les tentations violentes contre lesquelles nous avons à lutter, l'homme n'en triomphera pas sans la grâce, si nous les prenons surtout d'une manière collective ; car s'il est impuissant à accomplir les préceptes en eux-mêmes, comment les observerait-il en rencontrant un obstacle de plus dans la violence de la tentation ? C'était ce ~~qu'observaient~~ à Pélage les Pères de Diospolis, pour lui faire avouer que lorsque nous combattons contre la tentation, c'est de Dieu que pro-

(1) 2. Q. 109.

(2) Epist. 217.



vient la victoire, et non pas ~~de~~ notre propre volonté. Telle eût été l'infirmité de l'homme dans son intellect et sa volonté, si Dieu l'avait abandonné à lui-même après la corruption de sa nature par le péché. On frémit d'horreur à la seule idée de l'abîme de dépravation où il serait tombé dans le cours des siècles, sans le secours de la miséricorde divine, qui est venue le régénérer par la grâce surnaturelle, l'éclairer, le fortifier, le rendre capable des plus généreux efforts, des plus héroïques sacrifices, le faire digne de s'unir à Dieu, de le contempler face à face dans la vision béatifique, et de participer à son éternelle félicité.

---

---

## QUARANTE-QUATRIÈME ENTRETEN.

---

### LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE.

**LE D.** Cette grâce surnaturelle est donc essentielle pour le salut, au point qu'on ne puisse jamais être sauvé sans elle ?

**LE TH.** Il en est ainsi, on ne peut être sauvé sans cette grâce. Nous avons vu ailleurs que personne n'obtient le salut que par les mérites de Jésus-Christ notre divin médiateur, ils sont appliqués aux petits enfants par des moyens extérieurs, qui leur confèrent cette grâce sanctifiante avec les vertus habituelles dont elle est accompagnée. La foi actuelle, comme nous l'avons dit en son lieu, est nécessaire aux adultes de même que les autres vertus théologiques; or, ils ne pourront jamais avoir cette foi divinement infuse; par les forces de la nature qui, tout au plus, forment dans l'esprit une espèce de croyance humaine, la foi divine jamais, ils ont besoin d'un secours actuel, même pour le commencement de cette foi. Les Juifs demandaient au Sauveur : *Que ferons-nous pour opérer les œuvres de Dieu ? L'œuvre de Dieu est que*

*vous croyez en celui qu'il a envoyé* (1). Il dit ensuite que c'est par le Père qu'on va à lui, qu'on croit en lui, comme l'explique saint Augustin : *Tout ce que mon Père me donne viendra à moi*. « Que signifie ce viendra à moi ? demande le saint docteur, si ce n'est qu'il croira en moi (2). » Ce qui est encore confirmé par ces paroles sacrées : *Personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. Jésus savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas, et il disait : C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père* (3). Voici comment s'exprime saint Paul, dans sa lettre aux Ephésiens, sur cette impossibilité de s'élever à la foi par les forces naturelles : *C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi ; et cela ne vient pas de vous , puisque c'est un don de Dieu*. (2). Et dans son épître aux Philippiens : *C'est une grâce qu'il vous a faite , non-seulement de ce que vous croyez en Jésus-Christ , mais encore de ce que vous souffrez pour lui* (1).

Mais le commencement de la foi ne peut-il pas venir de nous, disaient les sémit-pélagiens ? Non, répondirent les catholiques ; et ils condamnèrent cette erreur comme une suite de l'hérésie pélagienne. Ils leur opposaient ces paroles de saint Paul, qui avaient fait une si grande impres-

(1) Joan. 6.

(2) De Prædest.

(3) Joan. 6.

sion sur saint Augustin, ainsi qu'il l'avoue dans le livre de la Prédestination : La foi et le commencement de la foi sont véritablement un don de Dieu ; *car enfin qui vous distingue ? Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu de Dieu (1) ? Nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes aucune pensée* (dans l'ordre du salut); *mais c'est Dieu qui nous donne ce pouvoir par la grâce (2).* « Donc, en toute bonne œuvre, disait saint Augustin, qu'il s'agisse de la commencer ou de l'achever, notre suffisance vient de Dieu ; ainsi personne n'est capable, par ses forces, ni de commencer, ni de perfectionner la foi en lui-même ; mais notre suffisance vient de Dieu (3). »

Nous résumerons ce qui vient d'être dit par les citations de deux conciles, qui expriment d'une manière formelle l'enseignement de l'Eglise sur la foi et le commencement de cette vertu théologique. « Si quelqu'un dit que l'homme peut, sans l'inspiration du Saint-Esprit, et sans son secours, croire, espérer, aimer ou se repentir, comme c'est nécessaire pour obtenir la grâce de la justification, qu'il soit anathème (4). » « Nous jugeons contraire aux dogmes apostoliques, avaient déjà déclaré les Pères d'un concile d'Orange, celui qui ose affirmer que le commencement de la foi est

(1) I. Corinth. 4.

(2) II. Corinth. 3.

(3) De Prædest.

(4) Conc. Trid. S. 6.

en nous naturellement , et non par le don de la grâce , c'est-à-dire , par l'inspiration du Saint-Esprit (1). »

LE D. Ce que vous venez de dire concernant la nécessité de la grâce pour la foi , s'applique-t-il aussi aux actions, de sorte qu'aucune œuvre, quelque bonne qu'on la suppose d'ailleurs, ne puisse servir en elle-même pour le salut, si elle n'a cette grâce pour principe ?

LE TH. On doit appliquer aux œuvres ce que nous disons de la foi sur cette nécessité de la grâce, comme vous le verrez facilement par quelques citations de l'Écriture et des Pères de l'Église : *Je suis le cep de la vigne, nous dit le Sauveur, et vous en êtes les branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure , porte beaucoup de fruits , car vous ne pouvez rien faire sans moi* (2). Personne ne peut dire le Seigneur Jésus , sinon par le Saint-Esprit (3). Nous ne sommes même pas capable de former une pensée salutaire (4). *J'ai une ferme confiance, écrivait saint Paul aux Philippiens , que celui qui a commencé en vous la sainte œuvre, l'achèvera et la perfectionnera ; car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire , selon qu'il lui plaît* (5). Nous sommes son ouvrage , dit le même apôtre aux Ephésiens, étant créés en Jé-

(1) Arausic. 2.

(2) Joan. 15.

(3) 1. Cor. 12.

(4) Cor. 2. 3.

(5) Cap. 1 et 2

sus-Christ dans les bonnes œuvres que Dieu a préparées avant que nous y marchassions, c'est-à-dire pour lesquelles Dieu nous a préparé avant tous les siècles, le secours de sa grâce qui nous était nécessaire, pour que nous pussions y marcher (1). *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a point été stérile en moi, et j'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi*, ou comme d'autres traduisent, qui est avec moi (4).

Saint Augustin s'exprime à ce sujet avec une précision remarquable, en disant que « pour être dans la vérité, on doit reconnaître, confesser la grâce, de manière à ne point douter que sans elle on ne peut absolument rien faire de bon qui appartienne à la piété et à la véritable justice (2). » Vous ne perdez pas de vue la destination surnaturelle de l'homme à la vision de Dieu ; dès-lors il ne vous paraîtra pas étonnant qu'il faille remplir d'autres conditions que pour une fin de l'ordre naturel ; il suffirait en cette dernière hypothèse de croire en Dieu, de l'aimer, de le servir, comme créateur et conservateur de l'univers, par les seules facultés de l'homme, sans l'influence de la grâce surnaturelle, différente de tous les dons naturels. Nous devons donc confesser avec le concile de Trente que personne ne peut, sans une inspiration du Saint-Esprit et son secours, ni

(1) 1<sup>re</sup>. Cor. 15.

(2) De Gr. Chr.

croire, ni espérer, ni aimer, ni faire pénitence pour obtenir la grâce de la justification, et opérer son salut.

LE D. Il me semble que vous rendez les œuvres surnaturelles bien rares, puisqu'il faut les vouloir, les accomplir sous l'influence de la grâce du Saint-Esprit. Ce qui signifie apparemment qu'il faut être saint pour opérer des œuvres de l'ordre surnaturel.

LE TH. Vous êtes dans l'erreur, en jugeant l'état de sainteté nécessaire pour opérer des œuvres surnaturelles; en recueillant vos souvenirs sur nos entretiens relatifs à la foi, vous vous rappellerez ce que nous avons dit sur la compatibilité de cette vertu avec le péché mortel. Elle peut donc rester dans l'homme qui n'a pas la charité. Dès lors, il conserve dans son âme la condition essentielle pour opérer des œuvres surnaturelles, par le moyen de la grâce actuelle, que Dieu ne refuse pas aux coupables, ainsi que nous l'établirons bientôt. Il y a, dans les livres saints, une foule d'exhortations adressées à des prévaricateurs, pour les engager à détester leurs crimes, à les racheter par des aumônes, à recourir au Seigneur; or, ces actions doivent être surnaturelles, puisqu'elles tendent à un but de cet ordre, à la réconciliation avec Dieu.

Le concile de Trente ne nous laisse aucun doute sur cette vérité si importante, qui conserve au pécheur le moyen de se préparer, par la grâce, à obtenir le pardon de ses fautes, et à parvenir

à la justification. Il paraît que vous n'avez pas assez remarqué les paroles de ce concile : « Si quelqu'un dit que l'homme peut, sans l'inspiration du Saint-Esprit, et sans son secours, croire, espérer, aimer, ou se repentir, comme c'est nécessaire pour obtenir la grâce de la justification, qu'il soit anathème. » De là il résulte que l'homme, avant sa justification, c'est-à-dire dans le péché mortel, peut croire, espérer, se repentir avec l'inspiration de l'Esprit saint et par son secours ; ce qui constitue des actes vraiment surnaturels. Dans la quatorzième session, le concile appelle un don de Dieu, et un mouvement du Saint-Esprit, la contrition imparfaite excitée par la laideur du péché, ou par la crainte des peines de l'enfer, et c'est par cette impulsions salutaire que le pécheur peut s'ouvrir la voie sainte de la justice. Voyez encore ce qu'il enseigne dans la sixième session, sur les dispositions à la justification, où il parle des pécheurs qui, aidés de la grâce divine, peuvent trouver dans la pénitence le pardon de leurs iniquités. Cette doctrine catholique, si conforme à la bonté, à la miséricorde divine, ou plutôt l'expression fidèle des promesses du Seigneur, laisse dans un malheureux pécheur la facilité de sortir de son triste état par des prières, des actions surnaturelles ; tandis que le système des hérétiques le déclare dans l'impuissance de faire même des actions moralement bonnes. C'était la doctrine désespérante de Wiclef, Jean Hus, Luther, Calvin et de Baïus, flétrie



d'abord au concile de Constance, et puis à Trente, dans les termes suivants : « Si quelqu'un dit que toutes les œuvres faites avant la justification, n'importe comment, sont de vrais péchés, qu'il soit anathème. »

LE D. Je me suis appliqué de mon mieux à suivre les questions que vous venez de traiter; mais pour être vrai, il faut vous avouer qu'elles ne sont pas encore tout-à-fait acquises à mon esprit, ce qui tient sans doute à mon insuffisance et à la difficulté du sujet : toutefois, j'ai lieu d'espérer que la méditation me viendra en aide, et qu'elle m'initiera dans l'intelligence de ces matières ardues. Vous me permettrez aussi de vous faire observer que par fois vous ne donnez pas assez de développements à l'explication de certains principes, dont ensuite j'ai une peine infinie à saisir les inductions. Je vous prie de ne pas oublier combien je suis étranger à ces questions si épineuses, et que vous devez condescendre à ma faiblesse, en les traitant avec plus d'étendue et de détails. Pour ne citer qu'un exemple, je vous dirai que vous n'avez pas assez insisté sur la nécessité de la grâce surnaturelle dans l'état présent de l'homme sur la terre. Vous l'avez démontrée, il est vrai, par l'autorité des livres saints et de l'Eglise, à laquelle nous devons nous soumettre et d'esprit et de cœur. Cependant j'accepterais avec une profonde gratitude des éclaircissements rationnels sur cette impuissance de l'homme à faire, sans une

pour lui comme pour ses descendants, condamnés à partager ses malheurs.

Mais, grâce à la miséricorde infinie de Dieu, cet ordre a été rétabli par la médiation du Rédempteur, et l'homme a recouvré sa destination primitive à la jouissance de la vision béatifique ; dès-lors cette prérogative impose de nouveau l'obligation de tendre vers le Seigneur dans un ordre surnaturel, de le connaître, de l'adorer, de le servir, de l'aimer comme le principe et l'objet de la félicité divine que nous devons posséder au ciel. Mais comment imprimer à nos actes une dignité convenable, qui les coordonne avec cette noble et auguste fin, si Dieu ne vient au secours de notre libre arbitre, éclairer l'intelligence, fortifier la volonté, élever ses facultés, en accordant à nos âmes quelque chose de surnaturel, des qualités divines, les dons de son Esprit qui nous mettent en rapport avec le but céleste vers lequel nous tendons ?

L'homme privé de cette grâce accomplira, il est vrai, certaines œuvres bonnes, honnêtes, conformes à la nature, mais incomplètes, sans mérite, qui ne pourront servir pour la piété, la vraie justice, ni pour l'élever à la possession de Dieu. Il a besoin d'une grâce analogue, d'un ordre supérieur qui vienne orner, ennoblir son esprit et son cœur, pour les rendre dignes de leur sublime destinée. Vous comprendrez, j'espère, après ces explications, pourquoi les livres saints nous rappellent si souvent la faiblesse de

l'homme, en disant que Dieu opère en nous le vouloir et le faire, que sans lui, nous ne pouvons rien, pas même avoir une bonne pensée, dans l'ordre du salut, que c'est du Seigneur que nous devons attendre la grâce et la gloire. *Gratiam et gloriam dabit Dominus* (Ps. 83).

---

---

## CINQUANTE-CINQUIÈME ENTRETEN.

---

### LA GRACE EST-ELLE ACCORDÉE A TOUS?

LE D. Je crois comprendre maintenant la nécessité d'une grâce surnaturelle, pour élever nos actions et les rendre agréables à Dieu, dans l'ordre de la vision béatifique à laquelle nous sommes destinés; mais plus cette grâce est essentielle, plus aussi il devient important de savoir si tous les hommes l'obtiennent suffisante pour opérer la sanctification de leur âme, et parvenir au salut.

LE TH. Avant d'aborder cette question, je veux vous faire observer qu'une grâce peut être considérée, ou en proportion immédiate avec un précepte à remplir, une tentation à surmonter, ce sera alors une grâce d'action; ou en rapport médiat, c'est-à-dire que par elle on peut obtenir un secours plus puissant; et nous l'appelons grâce de prière. Dans le premier cas, la grâce sera suffisante pour l'accomplissement du précepte, tandis que dans le second on devra demander par elle le secours immédiat dont on a be-

sain. Ainsi, avec une force surnaturelle comme 3, je pourrai surmonter une tentation d'un degré inférieur ; mais lorsqu'elle se présentera plus violente, j'aurai recours à la grâce de la prière, pour obtenir tous les secours nécessaires, et sortir victorieux de ce combat. Après cette observation, venons à votre difficulté ; et pour la résoudre avec suite, nous commencerons par examiner si les chrétiens ont suffisamment cette grâce surnaturelle ; viendra ensuite la question des Juifs et des payens.

Parmi les disciples du Sauveur, il existe heureusement un grand nombre de justes agréables à Dieu et en possession de la grâce sanctifiante. Leur sainteté ne les mettant pas à l'abri des épreuves ni des tentations, comme nous le voyons de saint Paul et de tant d'autres personnages d'une piété éminente, il importe de savoir s'ils reçoivent les grâces nécessaires pour en triompher. Oui, Dieu leur accorde les secours suffisants pour surmonter les assauts de la concupiscence, et pour l'accomplissement des préceptes. C'est l'assurance que l'apôtre donne aux fidèles de Corinthe : *Que celui donc qui croit être ferme, prenne bien garde à ne pas tomber : vous n'avez eu que des tentations humaines ; mais Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais il vous fera tirer avantage de la tentation, afin que vous puissiez persévérer* (1). Enten-

(1) 1. Cor. 10.

dez encore le même apôtre exprimant , pour ce qui le concerne , la puissance de la grâce au milieu des plus violentes tentations : *Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon , qui est l'ange de Satan , pour me donner comme des soufflets ; c'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur , pour que cet ange se retirât de moi , et le Seigneur m'a répondu : Ma grâce vous suffit (1).*

« Nous croyons , selon la foi catholique , porte le concile d'Orange , qu'après avoir reçu la grâce du baptême , le chrétien peut , par le secours et la coopération de Jésus-Christ , accomplir tout ce qui appartient au salut (2). » « Ah ! dit saint Augustin ; que le juste s'écrie avec confiance : Mon secours est dans le Seigneur (3) , car il n'abandonne jamais le premier ; il soutient toujours , pour qu'on puisse persévérer dans la piété et la justice (4). »

Nous pourrions faire plusieurs citations du concile de Trente pour constater cette doctrine catholique , mais arrêtons-nous à celle-ci , qui nous fixera en même temps sur le secours que les justes peuvent attendre de Dieu , et sur la nature de cette grâce , tantôt immédiate et tantôt médiate , comme nous l'avons déjà fait observer : « Que personne ne profère ces paroles téméraires et interdites par les Pères : qu'il existe des

(1) II. Cor. 12.

(2) Conc. Arans. 2.

(3) In Ps. 7.

(4) De Nat. et Grat.

préceptes de Dieu que l'homme justifié ne peut observer ; car Dieu ne prescrit pas des choses impossibles , mais il avertit , en ordonnant , et de faire ce que vous pourrez , et de demander ce dont vous ne serez pas capable , et il aide afin que vous puissiez (S. 6.). » Au reste , ne vous étonnez pas de cette protection incessante promise aux justes , dont il est écrit : que *les yeux du Seigneur sont toujours fixés sur eux* ( Ps. 33. ) .

Les chrétiens qui ont eu le malheur de se séparer de Dieu par le péché mortel , sont ou des pécheurs ordinaires , ou des coupables endurcis dans leur crime. Les théologiens enseignent d'un commun accord que Dieu confère aux premiers , au moins la grâce de la prière , afin de demander celle dont ils ont besoin pour éviter de nouvelles fautes , et recourir à une pénitence salutaire. Nous avons dans les livres saints une foule de textes qui supposent clairement ce secours conféré aux pécheurs. *Je jure par moi-même , dit le Seigneur , que je ne veux point la mort de l'impie ; mais qu'il se convertisse , qu'il quitte sa mauvaise voie et qu'il vive. Convertissez-vous , convertissez-vous , quittez vos voies toutes corrompues* (1). *Têtes dures , hommes incirconcis de cœur et d'oreilles , vous résistez toujours au Saint-Esprit* (2). *Le Seigneur ne veut pas qu'aucun périsse , mais que tous retournent à lui par la pénitence* (3). *Est-ce*

(1) Ezech. 33.

(2) Act. 7.

(3) II. Petr. 3.

*que vous méprisez*, écrit saint Paul aux Romains, *les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longue tolérance? Ne savez-vous pas que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence? Et cependant par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu* (1).

Ces citations de l'Ecriture ne laissent aucun doute sur la grâce que le Seigneur daigne accorder aux pécheurs pour les ramener à lui. Vous avez dû le remarquer, elles comprennent aussi les endurcis dans ces hommes au cœur dur et impénitent (2). Tous donc sont pressés par la miséricorde divine de quitter les voies corrompues, et de se rapprocher du Seigneur; ce qu'ils ne pourraient ni tenter ni accomplir, sans le secours de sa bonté infinie. Voici comment saint Augustin proclame cette doctrine consolante : « Dieu vous avertit de guérir votre blessure, malgré votre mauvaise volonté, Vous vous éloignez de lui, et il vous rappelle ; malgré vos résistances, il vous parle et vous attire vers lui. En tout s'accomplit ce qui est dit de sa miséricorde : *Elle me préviendra* (3). » Selon saint Prosper, Dieu n'ôte à personne le moyen de se corriger, ni la possibilité d'opérer le bien ; et il cite Caïn comme un exemple de la miséricordieuse conduite du Sei-

(1) Rom. 2.

(2) C'est le sentiment de la plupart des théologiens.

(3) In Ps. 58.



gneur à l'égard des plus grands pécheurs (1). C'est aussi la doctrine de saint Thomas et de la plupart de ses disciples. « L'endurcissement consiste à ce qu'on ne coopère pas *facilement* à sortir du péché, et en ce qu'on n'a que de faibles mouvements pour le bien (2). » Il regarde comme une erreur d'avancer qu'il est quelque péché dans cette vie dont on ne puisse faire pénitence; « mais tous, nous enseigne le concile de Trente, doivent mettre leur plus ferme confiance dans le secours de Dieu, qui ne prescrit jamais des choses impossibles ( *Sess. 6* ). »

LE D. Les Juifs, qui étaient le peuple de Dieu, possédaient sans doute, avant la venue de Jésus-Christ, les grâces nécessaires pour le salut ?

LE TH. Vous vous en convaincrez d'abord par ces paroles de leurs livres : *Ce commandement, que je vous prescris aujourd'hui, n'est ni au-dessus de vos forces, ni loin de vous ; mais cette parole est tout proche de vous ; elle n'exige que votre bouche et votre cœur pour l'accomplir... Considérez que je vous propose d'aimer le Seigneur* (3). Nous lisons dans Isaïe que Dieu a comblé son peuple de grâces propres à le sanctifier et à le sauver, et qu'il lui disait : *Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait* (52) ? « La grâce était donnée, nous dit saint Augustin, pour que la

(1) Resp. ad Obj.

(2) Q. 24.

(3) Deut. 30.

loi fût accomplie (1). » « A la vérité, ajoute saint Thomas, l'ancienne loi ne suffisait pas pour sauver les hommes, mais il y avait un autre secours avec la loi, par lequel ils pouvaient être sauvés, c'était la foi du médiateur, et ainsi Dieu ne manquait pas de donner aux hommes des secours de salut (2). »

Nous trouvons aussi cette doctrine dans la condamnation que Clément XI a faite de ces propositions de Quénel : « La différence entre l'alliance des Juifs et celle des chrétiens, consiste en ce que, dans la première, Dieu exigeait la fuite du péché et l'accomplissement de la loi, en laissant l'homme dans son impuissance ; tandis que dans la seconde, il donne ce qu'il prescrit, en purifiant le chrétien par la grâce. Aussi, quelle utilité le juif pouvait-il retirer d'une telle loi ? » A l'époque de notre Seigneur, la grâce ne manquait pas aux Juifs pour le reconnaître et croire en lui, puisqu'il leur reproche si souvent de demeurer obstinés dans leur mauvaise volonté. « Ils repoussaient la grâce, et c'est pour cela qu'ils ne croyaient point au Christ. Ils ne crurent point, parce qu'ils ne voulurent point croire (3). »

LE D. Je présume que des moyens de salut ont été accordés aussi aux nations infidèles, pour les temps qui ont précédé le Messie, vous me

(1) De Litt. et Sp.

(2) S. 2. Q. 98.

(3) S. Aug. de Lib. Arb. et Grat.

l'avez souvent affirmé dans le cours de nos entretiens. Mais ces grâces sont-elles conservées aux Juifs et aux gentils, depuis l'avènement du Rédempteur.

LE TH. Il est écrit de tous les hommes, et pour tous les temps : *Je ne veux pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*. Donc, nous dit Tertulien, Dieu veut le salut de tous, et par conséquent, il ne peut les laisser sans le moyen de l'opérer. *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité... Je vous conjure donc, ô Timothée, que l'on fasse des supplications pour tous les hommes; car cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés; car il n'y a qu'un Dieu, qu'un Médiateur entre Dieu et les hommes, qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous* (1). L'apôtre écrivait encore aux Corinthiens, qu'un seul est mort pour tous (2). « Dieu n'a pas permis, affirme saint Augustin, qu'aucun pût s'excuser, en restant dans l'ombre de la mort (3). » Tel est aussi le sentiment explicite de saint Thomas et des théologiens catholiques.

Les souverains Pontifes ont sévèrement condamné les opinions de certains novateurs qui prétendaient que ni les payens, ni les Juifs, ni les hérétiques, ne retirent aucun avantage de la mort de Jésus-Christ, et que leur volonté reste

(1) 2<sup>e</sup>. Tim. 2. 4.

(2) II. Cor. 5.

(3) In Ps. 118.

désormais sans grâce suffisante. Déjà le concile de Trente avait déclaré que le Sauveur est mort pour tous les hommes, bien que tous ne profitent pas de sa rédemption. Ils ont donc toujours quelque moyen de sanctification et de salut.

Consacrons quelques instants à rechercher de quelle nature étaient ces secours avant la rédemption; en d'autres termes, examinons si les rapports entre Dieu et l'homme se sont toujours maintenus dans l'ordre surnaturel. Nous n'avons aucune raison de le nier, pour les temps antédiluviens, même dans les plus grands pécheurs. Car l'idolâtrie n'existait pas encore, et les hommes connaissaient les traditions primitives qui annonçaient le Médiateur. Nous pouvons assimiler ces grands coupables, dont nous parlent les livres saints, à ceux qui, de nos jours, conservent encore la foi au milieu de tous les désordres du vice et des passions. Les rapports avec Dieu étaient donc, à cette époque, dans l'ordre surnaturel.

Ils durent se maintenir après le déluge, dans les descendants de Noé, jusqu'à la séparation des familles, d'où les différentes nations se sont formées. Ensuite le dépôt sacré de la foi se conserva dans la postérité de Sem. Abraham, Isaac, Jacob, les pères du peuple de Dieu, le transmièrent à leur postérité, enrichi des révélations que le Seigneur leur avait accordées, et les Juifs l'ont conservé jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ. Après la dispersion, les descendants des autres fils de Noé

gardèrent les principes de la foi jusqu'à une époque difficile à préciser, parce que les commencements de l'idolâtrie nous sont restés inconnus ; et même encore après que ces hommes eurent abandonné, en si grand nombre, la religion du vrai Dieu, quelques-uns, nous pouvons le présumer, restèrent fidèles aux anciennes traditions, surtout dans l'origine du culte idolâtrique, et conservèrent la foi.

Mais que penser des hommes adonnés à l'idolâtrie et au polythéisme ? Que dirons-nous des Juifs, qui s'obstinent dans l'attente du Messie et dans les observances mosaïques ? Ici est la limite des relations surnaturelles avec Dieu par la perte de la foi. Cependant le Seigneur, toujours miséricordieux, ne les abandonne pas dans leur infidélité ; il leur accorde des grâces de l'ordre naturel, afin que les restes de son peuple ne soient pas dans l'impossibilité de se convertir à lui, et que les payens puissent pratiquer le bien qu'ils aperçoivent encore par cette lumière de doctrine céleste, qui n'est jamais éteinte au fond de leur conscience (1).

Si les Juifs et les gentils correspondent à ces secours de la bonté divine, le Seigneur daignera former avec eux des rapports surnaturels, par les grâces que nous appelons le commencement de la foi. Cette vertu théologale leur sera ensuite accordée, et dès-lors leurs actions pourront de-

(1) S. Prosp. de Voc. Gent.

venir surnaturelles, de véritables dispositions à la justification, méritoires même pour la vie éternelle, s'ils ont le bonheur de posséder la charité. Voilà, en quelques mots, comment on peut, ce me semble, envisager la nature des secours que Dieu a toujours donnés à l'homme demeuré dans la foi primitive, et à celui qui s'est plongé dans les ténèbres et la dépravation de l'idolâtrie.

---

---

## CINQUANTE-SIXIÈME ENTRETEN.

---

### LA GRACE SUFFISANTE ET LA GRACE EFFICACE.

LE D. En vous entendant faire l'énumération des secours spirituels que nous recevons de la bonté divine, j'ai dû admirer avec une profonde reconnaissance cette miséricorde paternelle du Seigneur, qui n'abandonne jamais l'homme, même le plus criminel, et qui accorde à tous, d'une manière plus ou moins prochaine, des moyens suffisants pour le salut. J'ai cependant besoin de quelques explications relatives à la nature de ce secours divin, pour détruire les préventions puisées autrefois dans des livres qui vous sont bien connus. Vous savez comment Pascal parle de la grâce suffisante, et de quelle manière les hommes de son parti entendaient une autre grâce, que vous appelez efficace. Je vous prie donc de me dire si la première est essentiellement inutile par elle-même, et si la seconde imprime une nécessité à la volonté, de sorte qu'on ne puisse pas lui résister ?

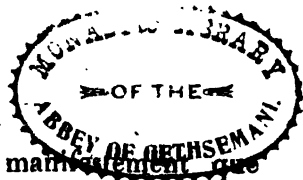
LE TH. Je tâcherai de vous fixer avec précision et brièveté sur ces questions, sans entrer

dans une polémique qui ne servirait qu'à les embrouiller. Il vous sera facile de voir, je l'espère, combien les notions de la grâce suffisante sont faussées dans les *Provinciales*, et de juger si, dans l'enseignement catholique, l'homme perd le libre arbitre sous l'action de la grâce efficace.

Qu'est donc la grâce suffisante d'après l'enseignement des théologiens? Celle qui nous donne le pouvoir, au moins médiat, de faire le bien, la force de combattre toujours contre la tentation, et de surmonter les effets de la concupiscence, de sorte que nous puissions résister véritablement dans cette même circonstance où nous les éprouvons. Voilà comment nous entendons la grâce suffisante. Les Jansénistes tournaient en ridicule ce pouvoir médiat de faire le bien, etc., et ils proclamaient hautement l'inutilité de cette grâce, « parce qu'avec elle, disaient-ils, on n'accomplira jamais un précepte, on ne surmontera jamais une tentation. » Mais il ne s'agit pas de chercher ce que l'on fera ou non; il faut examiner si l'on peut, avec cette grâce, faire le bien, et triompher de la tentation. Pour raisonner avec justesse, et nous appliquer ce ridicule, les partisans de Jansénius devraient être fondés à nous dire : vous appelez suffisante une grâce, qui laisse l'homme dans l'impossibilité d'opérer le bien; mais ils ne peuvent l'ignorer, nous rejetons cette espèce de grâce suffisante, qui ne serait qu'une vaine dénomination.

Des milliers de textes sacrés, et l'enseignement





de l'Eglise , démontrent manifestement que l'homme, dans une foule de circonstances, résiste par sa propre volonté à des grâces avec lesquelles il avait le pouvoir de faire le bien , et d'éviter le mal. Voilà ce que nous croyons, ce que nous enseignons, sans que cette doctrine de l'Eglise puisse être compromise par la manière différente dont les théologiens expliquent ce pouvoir de la grâce suffisante. Ainsi, les uns vous diront : Avec cette grâce on ne fera pas réellement le bien ; il en faut une seconde, ou plus forte, ou même d'une nature différente, mais elle peut être obtenue par la première ; et alors on rentre dans l'enseignement théologique, d'après lequel la grâce suffisante confère le pouvoir, au moins médiat, de faire le bien. Suivant d'autres docteurs, là ne s'arrête pas sa puissance ; mais on opère véritablement par sa force, quand on le veut, sans qu'il soit nécessaire de recevoir une seconde grâce d'une nature différente. Ici vous voyez plus clairement encore l'utilité de la grâce suffisante, que nous recevrons, et pour pouvoir, et pour opérer le bien. Ainsi vous avez le choix de l'explication qui vous paraîtra préférable, sans sortir de la notion de cette grâce adoptée par les théologiens.

J'arrive à votre seconde question sur la grâce efficace, ainsi appelée, parce qu'elle a infailliblement son effet. Les docteurs catholiques expliquent diversement sa nature : certains disent qu'elle est toute différente de la grâce suffisante ; d'autres la croient de la même nature ; ce qui

amène diverses opinions sur son efficacité. Les premiers prétendent qu'elle est inhérente à sa nature même, et les seconds la font dépendre du consentement de la volonté, et aussi des circonstances dans lesquelles Dieu accorde cette grâce.

Tous ces sentiments sur la nature de la grâce efficace peuvent être débattus, acceptés ou rejetés. C'est sans conséquence pour la foi, pourvu qu'on admette que la grâce efficace n'impose aucune nécessité à la volonté; car le bien opéré avec cette grâce est loué dans l'Écriture sainte, parce qu'on a pu l'omettre et qu'on est resté libre de se livrer au mal : *Heureux le riche qui a été trouvé sans tache ! Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des choses merveilles pendant sa vie ; il a été éprouvé et trouvé parfait, ce sera pour lui une gloire éternelle ; il a pu violer les commandements, et il ne les a point violés ; il a pu faire le mal, et il ne l'a point fait* (1). Saint Paul nous indique aussi la coopération de la volonté à l'action de la grâce, par les paroles qui vous sont déjà connues : *La grâce n'a point été stérile en moi ; mais j'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi* (2). Il recommande à Timothée de s'exercer à la piété, par le même secours qui portait le prophète à incliner son cœur aux lois du

(1) Eccl. 34.

(2) 1. Cor. 15.

Seigneur, pleines de justice, et à cause de la récompense (1). C'est ainsi que les Pères de l'Eglise ont toujours enseigné la conservation du libre arbitre, sous l'action de la grâce efficace. « Ceux qui opèrent le bien, dit saint Irénée, seront glorifiés et honorés, parce qu'ils ont fait le bien lorsqu'ils pouvaient ne le point faire (L. 4). »

Terminons ces citations par quelques paroles de saint Augustin et de saint Bernard : nous y verrons l'explication du passage de saint Paul que nous venons de rapporter : « *J'ai travaillé*, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi, c'est-à-dire, non pas moi seul, mais la grâce de Dieu avec moi; et ainsi, non pas la grâce de Dieu seule; mais la grâce de Dieu avec lui (2). » Selon saint Bernard, l'apôtre n'a pas opéré seul, mais par son consentement il s'est associé à celui qui opérait par la grâce (3). Enfin le concile de Trente nous indique la manière dont il faut entendre l'action de la grâce par ces expressions si précises contre les protestants qui ne voulaient pas reconnaître le libre arbitre compatible avec l'efficacité de la grâce. « Si quelqu'un dit que le libre arbitre de l'homme mû et excité par Dieu, ne coopère en rien en consentant à cette excitation, qu'il ne peut refuser de consentir, s'il veut; mais que semblable à un être

(1) 1. Tim. 4. Ps. 118.

(2) De Nat. et Grat.

(3) De Grat. et Lib. Arb.

inanimé, il n'agit en aucune manière, et qu'il se tient purement passif, qu'il soit anathème (1).»

Nous voilà, je crois, à la fin des recherches que nous avons à faire sur la grâce actuelle, qui prend différentes dénominations, suivant le mode d'influence qu'elle exerce sur nos actions; tantôt elle porte le nom de grâce excitante, ou mouvement indélébile surnaturel de l'intellect et de la volonté que Dieu excite en nous et sans nous, pour nous porter à faire librement le bien, ou à éviter le mal; tantôt elle est appelée coopérante, en ce sens que Dieu coopère avec nous, lorsque nous accomplissons le bien. Nous trouvons des exemples de ces deux grâces dans ces paroles de saint Paul : *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire... J'ai travaillé plus que les autres, non par moi cependant, mais la grâce de Dieu avec moi.* « Dieu, nous dit saint Augustin, commence à agir, afin que nous veuillions; et lorsque nous voulons, il agit pour donner la perfection à l'ouvrage. Il opère donc sans nous, afin que nous veuillions; mais lorsque nous voulons, de manière que nous agissons, il coopère avec nous (2). » Il me reste à vous exposer rapidement quelques considérations sur la grâce habituelle.

LE D. Cependant, faites en sorte que cette brièveté ne rende pas vos explications trop difficiles à comprendre.

(1) S. 6. C. 4.

(2) De Grat. et Lib. Arb. 27.

LE TH Rassurez-vous : je tâcherai d'éviter cet inconvénient. Pour nous faire une idée de la grâce habituelle, nous pouvons la définir avec les théologiens : un don surnaturel, accordé à une âme d'une manière fixe et permanente, qui renferme la grâce sanctifiante, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. Par cette grâce, on devient juste, saint, agréable à Dieu, et héritier du royaume céleste. Nous voyons que ce don est inhérent à l'âme d'une manière fixe, d'abord dans ces paroles des livres saints : *Ne négligez pas la grâce qui est en vous* (1). *Quiconque est né de Dieu, ne commet point de péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui* (2). Nous le trouvons ensuite suffisamment exprimé dans cette décision du concile de Trente : « Anathème à quiconque dira que les hommes sont justifiés, ou par la seule imputation de la justice de Jésus-Christ, ou par la seule remission des péchés, en excluant la grâce et la charité, qui est répandue dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, et qui s'y fixe, et y demeure (3). » De ces termes du concile, nous pouvons tirer cette induction : que la grâce sanctifiante ne doit pas se confondre avec le Saint-Esprit, dont elle diffère, comme l'effet de sa cause; cette distinction nous est encore signalée dans ces souhaits que saint Paul adressait aux Corinthiens : *Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, et la charité de*


(1) 1. Tim. 4.

(2) 1. Joan. 3.

(3) Sess. 6.

*Dieu, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous* (1). Nous sortirons bientôt, je l'espère, de ces questions difficiles, puisque nous n'avons à examiner que les deux grands effets de la grâce : la justification et le mérite.

(1) II. Cor. 13.



---

## CINQUANTE-SEPTIÈME ENTRETEN.

---

### LA JUSTIFICATION.

LE D. Je vous fais naïvement l'aveu de mon ignorance sur les matières que vous allez traiter aujourd'hui. Veuillez donc commencer par les premières notions de la justification et du mérite; je ne connais pas même la signification théologique de ces termes.

LE TH. Vous n'avez pas à rougir de l'ignorance que vous avouez avec tant de franchise et de simplicité; on peut être fort instruit d'ailleurs, sans savoir tout ce que les théologiens enseignent sur ces questions difficiles. Examinons d'abord la justification, puisqu'elle est une des conditions indispensables pour arriver au mérite surnaturel. Je vous ferai observer qu'ayant à nous occuper, dans un autre entretien, de la justification des enfants, nous ne parlerons ici que des adultes. Doivent-ils avoir certaines dispositions, ou plutôt opérer quelque acte pour passer de l'état du péché à la justice? Les protestants et les catholiques répondent affirmativement, mais ils sont en opposition

manifeste sur l'acte, et les dispositions qui doivent précéder la justification. Bientôt il vous sera facile d'apprécier de quel côté se trouvent la raison et la vérité.

Selon les principes de Calvin (1), il n'existe qu'une foi pour l'homme pieux, bien différente de la foi historique par laquelle on admet, ce qui est renfermé dans les livres saints, et de la foi des miracles qui fait opérer ou attendre des prodiges, en croyant que rien n'est impossible à Dieu. Cette foi si précieuse de la piété consiste dans la confiance aux promesses divines, relativement au pardon des péchés, et au salut. Elle est tellement positive, que chaque homme pieux ou prédestiné doit avoir la confiance la plus pleine, la plus certaine que ses péchés sont remis par le Christ. Voilà ce qu'ils appellent la seule foi nécessaire et suffisante pour être justifié.

Mais avant d'établir la nécessité et la suffisance de cette foi spéciale aux promesses divines, les protestants devraient en prouver la possibilité; car, vous en conviendrez, il est passablement déraisonnable de faire une condition essentielle d'une certitude que personne ne peut avoir sans une révélation particulière. Or, telle est cette confiance positive de la rémission de nos péchés. L'homme ignore, nous dit l'Esprit saint, s'il est digne d'amour ou de haine (1). *Ayez soin, écri-*

(1) Lib. Institut. C. 2.

(2) Eccli. 9.



vait saint Paul aux Philippiens, *d'opérer votre salut avec crainte et tremblement* (1). *Je n'ose me juger moi-même, encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela; mais d'est la Seigneur qui est mon juge* (2), c'est lui qui, connaissant parfaitement ce qu'il y a de plus caché au fond de mon âme, peut/seul porter de moi un jugement certain et équitable. Et en disant ailleurs : *Je châtie mon corps, et le réduis en servitude, de crainte qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé* (3), il avoue ignorer ce qu'il est, ce qu'il sera relativement à sa justification.

Entendez sur cette prétendue certitude, le sentiment de saint Augustin : « De quelque justice que l'homme soit doué (d'après sa conscience), il doit craindre d'avoir en lui quelque chose de condamnable (4). » Aussi lisons-nous dans le concile de Trente : « Que chacun, en se connaissant lui-même avec sa faiblesse, peut craindre et trembler sur sa grâce, puisque personne ne peut savoir, d'une certitude de foi, s'il a acquis la grâce de Dieu (5). » Le concile déclare dans la même session que cette foi n'est pas requise pour la justification. « Si quelqu'un dit qu'il est nécessaire à tout homme, pour obtenir la rémission des péchés, de croire certainement que ses péchés lui

(1) Phil. 2.

(2) 1. Cor. 4.

(3) 1. Cor. 9.

(4) De Perfect. Just. 13.

(5) Sess. 6.

sont remis, qu'il soit anathème. » Ce n'est donc pas en cette foi des pieux, comme l'appelle Calvin, que consiste essentiellement la justification.

Dé notre côté, nous admettons qu'une foi doit disposer l'homme à ce bienfait. Selon ces paroles de saint Marc : *Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; et celui qui ne croira point, sera condamné* (16). *Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu.* Mais c'est la foi que nous appelons dogmatique, ou l'adhésion à toutes les vérités révélées. Reconnaissez-la d'abord dans ces expressions de notre divin maître : *Allez partout le monde, prêchez l'Evangile à toute créature ; celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé.* Voyez encore dans ce passage de saint Paul : *Telle est la parole de la foi que nous vous prêchons : que si vous confessez de bouche que Jésus est le Seigneur, et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé* (1) ; et que répondit saint Philippe à l'eunuque qui demandait le baptême ? Si vous croyez de tout votre cœur, on peut vous baptiser ; et il dit : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu (2). »

Cependant nous ne jugeons pas cette foi suffisante pour la justification ; il est évident qu'il faut d'autres dispositions, indiquées par le concile de Trente d'une manière conforme à l'enseignement des livres saints (3), les voici en quelques mots :

(1) Rom. 10.

(2) Act. 8.

(3) Sess. 6.

La crainte du Seigneur, qui chasse le péché, et sans laquelle on ne peut devenir juste (1), l'espérance d'obtenir le pardon de ses péchés; car celui qui espère dans le Seigneur, sera guéri (2). Dieu sauve ceux qui mettent en lui leur espérance. La pénitence que saint Pierre prescrivait aux Juifs : *Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ* (3), qui avait dit auparavant : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*. Le ferme propos recommandé dans ces paroles d'Ezéchiel (18) : *Faites-vous un cœur nouveau, et un esprit nouveau*; et dans celles-ci de notre divin Maître : *Enseignez-leur d'accomplir tout ce que je vous ai commandé; si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements* (4). Il faut encore l'amour, ou au moins un commencement d'amour de Dieu; comme source de toute justice, qui dispose à la justification. Car celui qui n'aime point, demeure dans la mort (5); jugez, après ce simple exposé, si le concile a eu le droit de prononcer anathème contre quiconque dit que l'impie est justifié par la foi seule (6).

LE D. Je crois avoir maintenant une idée de la justification, et des dispositions qui doivent la précéder. Voudriez-vous compléter vos explica-

(1) Eccli. 1.

(2) Prov. 8. Ps. 39.

(3) Act. 2. Luc. 13.

(4) Matth. 19, 28.

(5) 1<sup>re</sup> Joan, 3.

(6) Sess. 6.

tions , en me faisant connaître comment elle s'opère dans notre âme ?

LE TH. Très-volontiers, et il nous sera facile de remarquer combien les protestants ont altéré les principes de ce dogme, par les erreurs fondamentales de leurs sectes. Ils rejettent la rémission qui efface véritablement les péchés; ils les disent simplement couverts de la justice de Jésus-Christ, d'où ils doivent inférer qu'il ne se fait en l'homme aucun renouvellement intérieur par la justification. Notre enseignement catholique, fondé sur l'Écriture sainte et les traditions, établit une doctrine tout opposée. *O Dieu, s'écriait le Prophète, effacez mon iniquité (1). Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde*, disait le saint précurseur, en montrant le Messie (2). Saint Paul, après avoir énuméré les plus grands crimes du paganisme, ajoutait : *O Corinthiens, c'est ce que quelques-uns de vous ont été autrefois; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et par l'esprit de notre Dieu (3)*. Suivant saint Augustin, le baptême où nos péchés sont remis, ne se borne pas à couvrir les crimes, mais il les ôte véritablement (4). Nous voyons aussi dans les décisions dogmatiques du concile de Trente sur le péché originel, que ce qu'on peut appeler faute, n'est

(1) Ps. 50.

(2) Joan. 1.

(3) 1<sup>re</sup>. Cor. 6.

(4) Lib. 1. c. Pel.

pas seulement couvert, ou non imputé, mais que tout ce qui rend coupable, est remis dans le baptême (S. 5).

Nous ajoutons que par la justification il se fait dans l'homme un renouvellement intérieur, selon ces expressions du prophète : *O Dieu ! créez en moi un cœur pur, et établissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mes entrailles* (1). *Renouvelez-vous*, disait saint Paul aux fidèles, *dans l'intérieur de votre âme, et revêtez-vous de l'homme nouveau, qui est créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté véritables* (2). Et il ajoutait avec joie : *Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés* (3). *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit* (4). « Qu'est donc, demandait saint Augustin, cette justice qui est en nous, sinon la beauté de l'homme intérieur. » Nous trouvons le même enseignement dans ces paroles du concile de Trente : « Si quelqu'un dit que l'homme est justifié par la seule imputation de la justice du Christ, ou par la seule rémission des péchés, sans la grâce répandue dans nos âmes par le Saint-Esprit, qu'il soit anathème (5). »

Puisque vous désirez connaître tout ce qui tient à cette question, j'ajouterai quelques mots sur les caractères de la justification. Le premier que

(1) Ps. 50.

(2) Ephes. 4.

(3) 1. Cor 6.

(4) Rom. 5.

(5) Seas. 6.

nous aurions à examiner ici , *l'incertitude* de la justification, nous venons de le constater, en établissant sur des autorités positives, que personne ne peut croire d'une foi certaine, sans une révélation spéciale, que ses péchés lui sont pardonnés, et qu'il est justifié. Le second regarde *l'amissibilité* de la justice, c'est-à-dire, que la foi et la sainteté peuvent se perdre, ce que les protestants ne veulent pas admettre; et d'après leurs principes, une fois parvenu à la justification, l'homme ne peut plus pécher, il ne sort plus de cet état de justice devant Dieu.

Quelques mots suffiront pour démontrer la fausseté de ce système : *Mais si le juste, lisons-nous dans Ezéchiel, se détourne de la justice; et qu'il vienne à commettre l'iniquité que l'impie commet d'ordinaire, vivra-t-il alors?... Toutes les œuvres de justice qu'il a faites, seront oubliées, et il mourra dans la perfidie où il est tombé, et dans le péché qu'il a commis* (18). Saint Paul traite rudement son corps, et le réduit en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne soit lui-même réprouvé (1). Or, qui oserait douter qu'il ne fût juste, lorsqu'il exprimait si énergiquement ces craintes pour son état dans l'avenir? Il écrivait aussi aux Hébreux : *Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été rendus participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu, et*

(1) 1 Cor. 6.

*des grandeurs du siècle à venir, et qui après cela sont tombés, qu'ils se renouvellent dans la pénitence* (6). Ils pouvaient donc perdre la justice. D'après ce système protestant, tous les enfants qui reçoivent le baptême en naissant, devraient être impeccables, essentiellement sauvés, car il n'y a en ceux qui ont été baptisés, rien qui mérite condamnation; et cependant un si grand nombre de ces chrétiens devenus adultes, violent les saints engagements du baptême et se perdent pour l'éternité! Le concile prononce anathème contre quiconque dira que l'homme, une fois justifié, ne peut plus pécher ni perdre la grâce, et que par-là même le pécheur n'a jamais été vraiment justifié (S. 6).

Le troisième caractère de la justification consiste en ce que la sainteté n'est pas *égale* en tous les justes. Ce qui se voit dans ces paroles de l'Apocalypse : *Que celui qui est juste se justifie encore, que celui qui est saint se sanctifie encore* (22). « Il y a diverses sortes de grâces, nous dit saint Augustin; elles ne sont pas les mêmes en tous : il est des hommes et plus saints et meilleurs que les autres(1). » « Si quelqu'un dit, a défini le concile de Trente, que la justice ne se conserve pas, ne s'augmente point par les bonnes œuvres, qu'il soit anathème(2). » Elle n'est donc pas égale chez tous, mais ils la possèdent proportionnée à leurs

(1) In Joan.

(2) Sess. 6.

dispositions et aux efforts qu'ils font ensuite pour l'augmenter. Voilà ce que je m'étais proposé de vous expliquer sur la justification. Dans le prochain entretien, nous examinerons les questions principales du *mérite*, qui est le second effet de la grâce.

---



---

## CINQUANTE-HUITIÈME ENTRETEN.

---

### LE MÉRITE.

LE D. J'aborde le sujet que vous avez annoncé hier, en vous exprimant combien il me paraît extraordinaire que l'homme puisse avoir quelque mérite devant son Créateur.

LE TH. Laissez-moi vous exposer l'enseignement catholique sur l'ensemble de cette question, et vous verrez que votre difficulté se trouvera résolue, sans avoir à y répondre directement. Par *mérite*, on entend en général une œuvre digne de récompense, et ici ce terme sert à exprimer la bonté surnaturelle des actions opérées sous l'influence de la grâce, qui nous donne droit à une récompense analogue devant Dieu. Les protestants, qui voient dans les enfants d'Adam prévaricateur une dégradation radicale, complète, ne reconnaissent pas à l'homme la possibilité de mériter. Toutes ses actions sont viciées par la concupiscence, il n'en peut opérer que de perverses. C'est le mauvais arbre produisant les fruits de sa nature. Telle est la triste condition de tous, nous

sommes une masse de corruption, d'où ne peut sortir que le péché. L'homme le plus pieux, le plus juste ne peut être excepté; il ne diffère de ses frères que par la *non-imputation* des fautes qu'il commet essentiellement, tandis que les prévarications même involontaires sont comptées pour son malheur, à celui qui n'est pas prédestiné.

Nous venons de voir que la justification ne se borne pas à une simple imputation de la justice de Jésus-Christ, elle est positive, en réalité dans l'âme de celui qui la reçoit; dès-lors son cœur n'est plus un centre de corruption, d'où il ne puisse sortir que des œuvres corrompues. Sous l'influence de la grâce actuelle, l'homme agira d'une manière agréable à son Dieu et digne de récompense; non qu'il ait un droit rigoureux, absolu devant le Seigneur; il ne peut en exister entre la créature et le Tout-Puissant; notre titre n'est fondé que sur la bonté de Dieu et ses promesses infailibles. Mais ayant la certitude qu'il les réalisera fidèlement, si de notre côté nous accomplissons ses préceptes, nous pouvons affirmer qu'il y a entre Dieu et l'homme un pacte sacré, qui nous donne droit à la récompense promise, si, aidés de la grâce, nous sommes fidèles à en remplir les conditions.

Telle est la notion la plus simple que les théologiens catholiques nous donnent du *mérite*. Nous le nommons de *condignité*, établi sur une promesse formelle de Dieu, pour le distinguer

du mérite de *congruité* ou de convenance , basé sur la confiance en la bonté et en la miséricorde du Seigneur. L'existence du premier nous est clairement manifestée , d'abord dans ces paroles sacrées : *Réjouissez-vous et tressaillez de joie , parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel* (1). *J'ai achevé ma course , s'écrie saint Paul , j'ai gardé ma foi ; la couronne de justice m'est réservée ; le Seigneur , juste juge , me la donnera* (2). *Mais pour ceux qui seront jugés dignes d'avoir part à ce siècle futur , ils n'épouseront plus de femmes* (3), disait le Sauveur. *Ils marcheront avec moi en habits blancs , parce qu'ils en sont dignes* (4). Si l'on n'admet un mérite de la part de l'homme , il n'est pas possible de donner un sens raisonnable à ces expressions : récompense , couronne de justice que le juste juge rendra à ceux qui seront jugés dignes d'avoir part au siècle futur , et d'être dans la société de Jésus-Christ. « Est-ce qu'il n'y a aucun mérite de la part des justes ? demande saint Augustin. Il en existe véritablement. Comme la mort est la solde du péché , ainsi la vie éternelle est un salaire dû au mérite de la justice (5). » Cette doctrine catholique est fondée encore sur l'autorité du concile de Trente,

(1) Matth. 5 et 20.

(2) II. Tim. 4. 4.

(3) Luc. 10.

(4) Apoc. 3.

(5) Epist. 194.

qui a porté des définitions si formelles sur ces matières difficiles : « Si quelqu'un dit que les bonnes œuvres de l'homme justifié sont tellement des dons de Dieu, qu'elles ne soient pas aussi les mérites du juste, qu'il soit anathème (1). »

Voici les conditions requises pour le mérite de condignité : il faut être sur la terre, *in via*, voyageur, comme disent les docteurs catholiques; car, après que nous en serons sortis, viendra cette nuit où personne ne peut agir (2). « C'est pourquoi, écrivait saint Paul, pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous (3). » L'état de *sainteté* est absolument nécessaire, selon ces paroles du Sauveur : *Je suis le cep de la vigne, vous en êtes les branches ; celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits. Vous ne pouvez rien faire sans moi : celui qui ne demeure pas en moi sera jeté dehors comme un sarment ; il séchera, et on le ramassera, et on le jettera au feu* (4). Il faut avoir cet esprit d'adoption des enfants, par lequel nous crions : *Abba*, mon Père (5). Les expressions du concile de Trente, que nous venons de citer, indiquent aussi que le mérite ne peut venir que de l'homme justifié. L'action doit être libre et exempte de toute né-

(1) Sess. 6.

(2) Joan. 9.

(3) Gal. 6.

(4) Joan. 15.

(5) Rom. 8.

cessité ; vertueuse , moralement bonne ; il la faut surpaturelle , c'est-à-dire qu'elle ait pour principe la grâce actuelle , et qu'elle soit rapportée à Dieu. Enfin , il est nécessaire qu'il existe de la part de Dieu une *promesse* formelle de récompenser cette action, comme saint Jacques l'exprime pour les épreuves de la vie ; *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations , parce que , lorsque sa vertu aura été éprouvée , il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* (1). Telles sont les conditions du mérite ; passons à son objet.

Déterminons d'abord ce qui ne peut être mérité. Il est certain que l'homme ne mérite point la première grâce actuelle , qui deviendrait ainsi la récompense d'actions purement naturelles. C'était une des erreurs des pélagiens. La première grâce sanctifiante ne saurait devenir l'objet de ce mérite , puisqu'on n'accomplit pas une des conditions requises, savoir : l'état de sainteté. « Rien, dit le concile de Trente , de ce qui la précède , soit la foi, soit les bonnes œuvres , ne mérite la grâce de la justification (1). » La persévérance finale ne peut non plus être méritée , et ainsi l'homme , bien qu'il se croie ferme, doit prendre garde à ne pas tomber (2), et opérer son salut avec crainte et tremblement (3). Cette crainte le conduira au

(1) Sess. 6.

(2) 1. Cor. 10.

(3) Phil. 14.

bonheur (1). « Le commencement, la persévérance jusqu'à la fin sont accordés, non suivant nos mérites, mais selon la très-sainte, très-juste, très-sage, très-bienfaisante volonté de Dieu. » Aussi le concile de Trente, que nous voyons si précis sur les différents objets du mérite, n'y comprend pas la grâce de la persévérance. Nous l'avons dit, il faut une promesse formelle de la part de Dieu pour constituer le mérite de condignité, et nous n'en voyons nulle part concernant la persévérance finale. Au reste, j'ai hâte de vous assurer que nous l'obtiendrons par la prière, sans avoir à craindre que le Seigneur abandonne à sa dernière heure celui qui l'a fidèlement servi, et qui a mis toute sa confiance en sa miséricorde infinie.

LE D. Quel est donc l'objet de ce mérite de condignité ?

LE TH. Le voici en peu de mots : d'abord l'augmentation de la grâce habituelle ou sanctifiante. Suivant saint Augustin, aucun mérite de l'homme ne précède la grâce de la justification, mais celle-ci mérite d'être augmentée pour devenir de plus en plus parfaite (2). « L'homme justifié, nous dit le concile de Trente, mérite une augmentation de grâce par les bonnes œuvres qu'il fait moyennant la grâce de Jésus-Christ, dont il est un membre vivant (3). » La vie éternelle est un

(1) Proverb. 28.

(2) Epist. 186.

(3) Sess. 6.

autre objet du mérite de condignité, puisqu'elle est accordée comme une récompense et une couronne de justice que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Vous connaissez déjà ces paroles de saint Augustin : « La vie éternelle est due, comme un salaire au mérite de la justice. » Voici comment le concile de Trente exprime tout l'objet de ce mérite : « Si quelqu'un dit que les bonnes œuvres de l'homme justifié sont tellement des dons de Dieu, qu'elles ne soient pas aussi des mérites de l'homme, ou qu'étant justifié il ne mérite pas véritablement, par les bonnes œuvres qu'il opère avec la grâce de Dieu et les mérites de Jésus-Christ ; l'augmentation de la grâce, la vie éternelle, et s'il meurt dans la grâce, le droit à la vie éternelle, et même l'augmentation de la gloire, qu'il soit anathème (1). » Expliquons en peu de mots le mérite de *congruité*.

LE D. Voulez-vous me dire encore en quoi vous le faites consister ?

LE TH. Suivant la notion la plus claire qu'en donnent les théologiens, c'est une œuvre libre, bonne, opérée d'après l'inspiration et par le secours du Saint-Esprit. Quelque avantage spirituel peut lui être attribué, non par droit de justice fondé sur une promesse, mais seulement par congruité ou convenance. Comme dans le mérite de condignité, il faut, pour celui-ci, être dans la vie présente, que l'action soit surnaturelle, opérée

(1) Sess. 6.

avec le secours de la grâce, suivant cette déclaration du concile de Trente : « Si quelqu'un dit que l'homme, sans l'inspiration prévenante et le secours du Saint-Esprit, peut croire, espérer, aimer ou se repentir, de sorte que la grâce de la justification lui soit conférée, qu'il soit anathème (S. 6). » Mais ces mérites diffèrent en ce que, pour le second, il n'est pas nécessaire d'être en état de grâce, dans la justice habituelle, et en ce qu'il n'est pas fondé sur une promesse formelle de la part de Dieu.

L'objet de ce mérite est très-facile à indiquer : d'abord la première grâce actuelle ne peut être méritée en aucune manière, parce que les actions qui la précèdent n'appartiennent pas à l'ordre surnaturel, et c'est cependant une des conditions essentielles pour le mérite de congruité ; mais cette exception une fois faite, il a pour objet l'acquisition de la grâce sanctifiante, en nous y disposant par des œuvres surnaturelles, comme l'aumône, le jeûne, la contrition. La persévérance finale est aussi l'objet de ce mérite, puisque, selon saint Augustin, elle peut être méritée par de ferventes supplications, des œuvres de piété, et une humble confiance en la bonté de Dieu. *Suppliciter emereri potest.*



---

## CINQUANTE-NEUVIÈME ENTRETEN.

---

### LA PRÉDESTINATION.

LE D. Avant de sortir des explications de la grâce, je vous prie d'examiner un sujet que j'ai toujours envisagé avec effroi ; il renferme des difficultés qui me paraissent inexplicables, et ce que l'on en dit est de nature à jeter dans des idées de désespoir ou de quiétude et d'inaction complète sur le salut ; je veux parler de la prédestination et de la réprobation. Bien des gens font en eux-mêmes ce dilemme mystérieux ; Si je suis prédestiné, quoi que je fasse ou que j'omette, je serai sauvé ; dans le cas contraire, tous mes efforts demeureront impuissants, inefficaces, pour me délivrer de la réprobation. Voilà ce qu'on se dit, et vous devez entrevoir quelles peuvent être les suites de ces arrêts du destin. Je ne saurais vous exprimer avec quelle impatience j'attends la solution de cette grande difficulté.

LE TH. Sans avoir la prétention de la résoudre (vous venez vous-même de l'appeler inexplicable), je vais tâcher de vous exposer clairement la

manière dont j'envisage cette question, ou plutôt comment l'entendent la plupart des théologiens. Commençons par dire un mot de la prescience ou prévision de Dieu ; la raison et la foi nous la démontrent également : impossible donc de douter que le Seigneur ne connaisse de toute éternité ce qui arrivera dans la suite des siècles, sans distinction des événements qui dépendent des causes physiques et nécessaires, ou des actions libres des créatures intelligentes. Les vrais philosophes s'accordent encore avec les théologiens sur ce point capital, que cette prévision de Dieu ne nuit pas à la liberté de l'homme, et qu'aidés de la grâce, nous sommes toujours capables de mériter ou de démériter, dignes de récompense ou de châtiment. A la vérité, il n'est pas facile d'expliquer cet accord de la prescience divine avec l'action libre de l'homme ; mais nous sommes convaincus qu'il existe, cela suffit ; le mystère ne provient que de la faiblesse de notre entendement. Nous arrivons à la prédestination.

Ce terme qui en lui-même signifie une destination antérieure, exprime, suivant les théologiens, le dessein de Dieu de conduire certains hommes au salut. La grâce étant le moyen indispensable pour parvenir à la vie, à la gloire éternelle, on distingue deux sortes de prédestination, l'une à la grâce, l'autre à la gloire : la première est de la part de Dieu la volonté absolue d'accorder à telles de ses créatures intelligentes les dons surnaturels, nécessaires pour le salut. On ne peut

nier cette prédestination à la grâce surnaturelle, puisque, en effet, Dieu accorde ces dons à certains, et non pas à tous. Vous le savez aussi : la prédestination à la grâce est absolument gratuite, elle ne vient que de la bonté et de la miséricorde divine, et indépendamment de la prévision de tout mérite naturel. Ainsi, comme nous l'avons déjà dit, l'homme ne peut mériter la première grâce, non pas même d'un mérite de congruité ; d'où il suit que la prédestination à la grâce est tout à fait gratuite de la part de Dieu.

Si nos recherches se bornaient à cette prédestination, toute difficulté disparaîtrait, je crois, par cette simple considération : Dieu ayant la volonté de sauver tous les hommes, accorde à tous la possibilité absolue de parvenir au ciel ; mais par un acte libre de sa miséricorde et de sa prédilection, il veut donner à certains des grâces surnaturelles, pour les mettre immédiatement dans la voie du salut, et les y conduire, à moins qu'ils n'y mettent obstacle par leur mauvaise volonté. La grâce étant gratuite de sa nature, Dieu est sans doute le maître de l'accorder immédiate à qui il lui plaît, sans que personne ait le droit de lui demander compte de sa préférence, alors surtout que tout homme a le moyen absolu de se sauver : d'où il résulte en définitive, pour les adultes, que chacun se perd par l'abus de sa propre volonté.

Mais la difficulté augmente et peut devenir insoluble, lorsqu'on aborde la prédestination à

la gloire. Ce décret est-il tel que Dieu veuille d'abord d'une volonté absolue, efficace, le salut de quelques-uns, et leur donner la gloire ; de sorte que conséquemment à cette volonté, il décrète de leur accorder les grâces surnaturelles, qui leur fassent infailliblement opérer le bien ? Ou le Seigneur arrête-t-il dans sa volonté libre de donner aux hommes les secours surnaturels nécessaires pour le salut et pour parvenir à la gloire, de manière à les y prédestiner, conséquemment à la prévision des mérites qui résulteront de leur correspondance à la grâce ? En un mot, le décret de prédestination est-il antérieur ou postérieur à la prévision des mérites surnaturels de l'homme ? Existe-t-il une prédestination antécédente, absolue, toute gratuite, ou est-elle conséquente, basée sur la prévision des mérites surnaturels de l'homme ; je m'empresse de vous dire que nous nous arrêterons à ce dernier sentiment.

Nous venons de le voir, le ciel est accordé au juste comme une récompense, une couronne ; d'où il résulte que Dieu donne la gloire à cause des mérites. Mais comment n'aurait-il pas prédestiné, décrété dès l'éternité d'accorder le ciel de la manière dont il nous fait connaître qu'il l'accorde dans le temps, c'est-à-dire, comme la récompense des mérites de l'homme ? C'est donc sur la prévision de ces mérites surnaturels qu'a été formé pour le juste le décret de sa prédestination à la gloire. *Venez, les bénis de mon Père*, dira le souverain juge dans le jour de toute justice, pos-

*cédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim , et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu besoin de logement , et vous m'avez accueilli ; j'ai été malade , et vous m'avez visité ; pour vous pêcheurs , retirez-vous de moi , maudits , allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges ; car j'ai eu faim , et vous ne m'avez pas donné à manger , j'ai eu besoin de logement , et vous ne m'avez point logé (1).*

Qui oserait affirmer que Dieu a préparé les peines de l'enfer d'une volonté antérieure , absolue pour les infliger à certains hommes , sans avoir égard à leurs actions criminelles ; mais s'il est parlé du ciel , dans un sens identique , comment juger que la préparation de ce bonheur , la prédestination à la gloire n'est pas basée sur la prévision des mérites , comme le décret des peines sur la prévision des péchés ? Voici encore quelques citations de l'Écriture : *Si nous sommes enfants ,* écrivait saint Paul aux Romains ,  *nous sommes aussi héritiers , héritiers de Dieu et co-héritiers du Christ , pourvu toutefois que nous souffrions avec lui , afin que nous soyons glorifiés avec lui (8).* *Efforcez-vous donc de plus en plus ,* ajoute saint Pierre , *d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres (2).* Ces paroles sont incompatibles , ce me semble , avec la prédestination

(1) Matth. 25.

(2) II. Petr. 1.

gratuite, absolue, et montrent assez clairement que Dieu n'a décrété de glorifier avec Jésus-Christ, que sur la prévision des mérites qu'on aura acquis, aidé de la grâce, par les souffrances et les bonnes œuvres.

Voulez-vous savoir ce que les docteurs les plus célèbres pensent de cette prédestination ? Ecoutez d'abord saint Jean-Chrysostôme, commentant ces paroles du souverain juge : « Venez, les bénis de mon Père, possédez, etc., etc. Quel est le motif de cette sentence, le voici : J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger, etc., et avant que vous fussiez nés, je vous ai préparé ces biens, parce que je savais que vous seriez tels, que vous feriez ces œuvres (1). » Saint Ambroise, prenant le fameux texte de saint Paul : *Ceux qu'il a connus par sa prescience, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils* : prenant, dis-je, ce texte dans le sens de la prédestination à la gloire, s'exprime ainsi : « Il n'a point prédestiné avant de connaître par sa prescience ; mais il a prédestiné la récompense de ceux dont il a prévu les mérites (2). » « Ce n'est pas l'élection qui précède la justification ; mais la justification est avant l'élection (3) ; » en d'autres termes la prédestination est fondée sur la prescience de la justification.

La prédestination envisagée de cette manière

(1) Homil. 3.

(2) Lib. 5. de Fide.

(3) S. Aug. ad Simpl.

n'offre pas, comme vous le disiez, de difficulté insoluble, puisqu'elle est formée sur la prévision des mérites que l'homme acquerra par la grâce. Du côté de Dieu vous voyez éclater sa puissance, sa bonté, sa miséricorde, sa magnificence, en ce qu'il accorde la grâce pour relever l'homme de sa profonde misère, le sanctifier, lui donner les moyens de se rendre digne de la récompense préparée aux justes qui l'auront aimé et servi fidèlement, et décrétée, fixée, prédestinée de toute éternité à ceux qu'il a prévu devoir correspondre à ses grâces; de sorte que la prédestination particulière vient, non pas de sa volonté antérieure, absolue, gratuite, de sauver, de rendre heureuses certaines créatures, mais de la prévision des mérites de l'homme, aidé, relevé par la grâce surnaturelle du médiateur. Quant à l'homme, vous le voyez recevant de Dieu les moyens du salut, y coopérant à la fois par le secours de la grâce et le libre exercice de sa volonté, et parvenant ainsi à la gloire, qui lui est accordée comme la récompense de sa fidélité. Ce sentiment rend aussi moins difficile ce que nous aurons à dire sur la réprobation.

---

---

## SOIXANTIÈME ENTRETIEN.

---

### LA RÉPROBATION.

LE D. Je suis vivement préoccupé de la manière dont vous allez traiter le sujet si effrayant de la réprobation.

LE TH. Tranquillisez-vous, notre enseignement catholique sur ce dogme, loin de jeter l'épouvante dans nos âmes, vient les rassurer en nous manifestant les trésors de la bonté et de la miséricorde divine ; il nous apprend qu'il n'y a point d'autres réprouvés que ceux qui veulent l'être par l'abus de leur raison et des secours de Dieu. Tâchons de bien poser la question, nous aurons ensuite plus de facilité à la résoudre.

Existe-t-il de la part de Dieu une réprobation, une condamnation au supplice de l'enfer ? Oui, pouvons-nous dire sans hésiter ; car comme il y a en Dieu une prédestination, une volonté absolue, un décret formel de donner le royaume des cieux à tous ceux qui y parviennent en effet par des mérites surnaturels ; de même il y a une réprobation, un décret de Dieu par lequel il veut



exclure certains hommes du ciel, et les condamner aux supplices de l'enfer, ainsi que nous l'avons déjà vu dans ces paroles de l'évangile de saint Matthieu, adressées aux justes : « Venez, possédez le royaume qui vous est préparé depuis la création du monde ; » et dans celles-ci prononcées contre les pécheurs : « Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au démon et à ses anges (25). » Il est évident encore que Dieu, par sa prescience, a connu de toute éternité et ceux qui entrent dans le ciel, et ceux qui sont punis dans les supplices de l'enfer.

Mais d'où vient en Dieu ce décret de condamnation ? Serait-ce d'une volonté absolue de précipiter certaines créatures dans les souffrances de l'enfer, sans avoir égard à leurs actions ? On ne peut attribuer au Tout-Puissant une semblable cruauté ; car il répugne à l'idée que nous avons de sa bonté, qu'il donne l'être à la créature intelligente pour l'accabler de malheurs et de désolations non méritées. Ainsi nous pouvons, nous devons affirmer que le décret de condamnation des anges rebelles n'est pas venu de la volonté absolue, antérieure de Dieu, mais qu'il était formé sur la prévision de leur faute. Le Seigneur n'a pu les condamner aux peines de l'enfer, sans qu'ils les aient méritées. Or, nous disons la même chose du décret de réprobation relatif aux hommes ; il ne vient point de la volonté du Créateur. Il ne les a pas tirés du néant pour les accabler d'un malheur inévitable et éternel.

Voilà l'enseignement des théologiens catholiques sur la réprobation , si vous considérez l'homme innocent et pur de la tache originelle ; alors , il n'eût existé de décret de réprobation que sur la prescience de l'abus de sa volonté , de son péché personnel. Mais par la chute d'Adam , tous les hommes ayant prévarié en lui , et devant naître dans la flétrissure du péché , Dieu pouvait restreindre les effets de sa miséricorde , en n'accordant qu'à un petit nombre les moyens réparateurs qu'il ne devait à personne. Dans cette hypothèse , le Seigneur , par une volonté absolue et une exception spéciale , aurait exclu du ciel et condamné à des châtimens tous ceux qu'il n'aurait pas compris dans le décret de cette rédemption limitée. Un tel état existe-t-il aujourd'hui , ou bien pouvons-nous assurer que la volonté miséricordieuse de Dieu s'étend à tous , et que la condamnation aux peines de l'enfer exprimée dans l'évangile : *Allez, maudits, au feu éternel préparé au démon et à ses anges* , ne sera prononcée contre les réprouvés que par suite de fautes qu'ils auraient pu éviter ? Telle est l'importante question que nous avons à examiner.

\* Avant de citer les paroles de l'Ecriture sainte , je veux vous faire observer qu'on doit les entendre de l'état actuel , conséquent à la chute de l'homme , et non pas d'une hypothèse seulement possible , puisqu'elles nous ont été adressées pour notre édification et notre utilité personnelle. Voici comment s'exprime le Seigneur par la bouche du

prophète Ezéchiel : « Est-ce que je veux la mort de l'impie ; et ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse de sa mauvaise voie , et qu'il vive (18) ? Dieu ne veut pas qu'aucun périsse ; mais que tous retournent à lui par la pénitence , nous dit saint Pierre (1). Si ce retour est possible à tous , personne donc n'a été formellement exclu de la rédemption de Jésus-Christ. Dieu n'a pas épargné son propre Fils , mais il l'a livré pour nous tous (2). *Il y a un Dieu , et un médiateur entre Dieu et les hommes , Jésus-Christ , qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous* (3). Si un seul est mort pour tous , donc tous sont morts ; or , le Christ est mort pour tous (4). Dieu veut que tous les hommes soient sauvés , et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité (5). Nous espérons au Dieu vivant qui est le Sauveur de tous les hommes , et principalement des fidèles. D'où vient donc la condamnation prononcée contre les réprouvés ? Saint Paul va nous l'apprendre : *L'affliction , dit-il , et le désespoir accableront l'âme de tout homme qui fait le mal* (6). *Chacun sera jugé selon ses œuvres* (8). Nous l'apprenons encore de ces paroles du souverain Juge : *Retirez-vous de moi , maudits , et*

(1) 2<sup>e</sup>. Epist. 3,

(2) Rom. 8.

(3) 1. Tim. 2.

(4) 11. Cor. 5.

(5) 1. Tim. 2. 4.

(6) Rom. 2. 8.

*lex au feu éternel.* Est-ce par une réprobation absolue, antécédente à leurs œuvres, qu'ils subissent cette condamnation? Non, mais parce qu'ils n'ont pas donné à manger à ceux qui avaient faim, etc.; en un mot, parce qu'ils ont volontairement fait le mal qu'ils auraient pu éviter. Car, disent les pères du concile d'Orange : « Non-seulement nous ne croyons pas que certains soient prédestinés au mal de la part de Dieu, mais encore nous prononçons anathème contre ceux qui oseraient avancer cette impiété. » « Si quelqu'un dit, a défini le concile de Trente, que la grâce ne parvient qu'aux prédestinés à la vie, et que tous les autres qui sont appelés ne reçoivent pas la grâce, parce qu'ils sont de la part de Dieu prédestinés au mal, qu'il soit anathème (1). »

Résumons notre question par ces paroles si claires de saint Prosper : « Ceux qui sont tombés dans le mal, et sont morts sans l'amendement de la pénitence, n'ont eu à subir aucune nécessité de ce qu'ils n'étaient point prédestinés ; mais ils n'ont pas été prédestinés, parce qu'ils ont été connus devoir être tels à cause de leur prévarication volontaire (2). » Ces derniers mots servent à confirmer ce que nous avons dit dans un de nos entretiens ; que si un infidèle suivait exactement la loi naturelle, Dieu dans sa miséricorde infinie ne manquerait pas de lui donner les moyens im-

(1) Sess. 6.

(2) Resp. 3.

médiats du salut. Nous pouvons donc affirmer qu'aucun adulte, doué de la raison, ne sera réprouvé, s'il ne s'est rendu coupable de quelque prévarication volontaire contre les lois de sa conscience, ou contre des préceptes positifs.

LE D. Et pour les enfants qui meurent sans baptême, quelle cause de réprobation allez-vous assigner ? Pourrez-vous dire aussi d'eux que Dieu a voulu les sauver ?

LE TH. Vous avez dû le remarquer, je me suis abstenu de parler des enfants dans les questions que nous venons d'examiner, persuadé que nous pouvions omettre ce sujet sans trop grand inconvénient ; mais puisque vous provoquez des explications, je vais faire en sorte de vous les donner, sans promettre qu'elles seront de nature à vous satisfaire pleinement. En parlant de la prédestination fondée sur la prévision des mérites surnaturels de l'homme ; nous n'avons pas pu y comprendre les enfants morts avant l'âge de raison, et purifiés de la tache originelle : il est clair que leur prédestination ne pouvait être fondée sur la prévision de mérites personnels, dont ils étaient incapables, ceux de Jésus-Christ leur ont été appliqués gratuitement, et les ont rendus saints ; mais il est des milliers de ces petites créatures qui meurent privées de la grâce de la régénération, qui n'entreront jamais dans le royaume de Dieu, à cause de la souillure originelle, et c'est de ces enfants que vous demandez sur quoi peut être fondée leur réprobation ?

Laissez-moi vous faire observer que vous devez mitiger le mot terrible de réprobation, en parlant du sort réservé à ces enfants. D'après l'enseignement catholique, nous croyons qu'ils n'entreront pas dans le royaume de Dieu, qu'ils n'auront pas non plus la vie éternelle, dans le sens que l'entendait Pélagé, un bonheur naturel complet, tel que l'aurait obtenu l'homme fidèle dans l'état de nature intègre. Mais ont-ils à subir une peine des sens, même légère, quelle douleur éprouvent-ils de la privation de Dieu? Ce sont des questions discutées librement parmi les théologiens, chacun est maître d'opter pour celle qui lui convient, sans que la foi s'y trouve nullement engagée.

Après cette observation, je vous dis sans hésiter, que l'expulsion du ciel pour ces enfants, que leur réprobation, si vous voulez conserver ce mot, ne vient que de la faute originelle; et comme le péché n'était point dans l'homme primitivement, et que les enfants d'Adam n'en sont souillés que par suite de sa prévarication volontaire; il est évident que vous ne pouvez attribuer le décret de leur réprobation à la volonté divine, antécédente, absolue; vous devez le dire conséquent à la prévision de la faute du premier homme, et de la privation des moyens que le Seigneur, dans sa miséricorde, a établis pour détruire cette souillure dans la postérité d'Adam.

LE D. Je suis loin d'attribuer à Dieu la volonté antécédente, absolue, d'exclure ces enfants du

ciel, indépendamment de la tache originelle qui nous vient d'Adam. Je comprends aussi que le Seigneur, en accordant dans sa miséricorde des moyens de réparation et de salut, a été le maître de les choisir et de les appliquer selon sa volonté ; il n'y a donc rien à dire sur le droit. Dieu pouvait restreindre, refuser les moyens de rédemption puisés dans le trésor de ses miséricordes. C'est sur le fait que porte la difficulté. On exagère, on est dans l'erreur, je crois, en étendant à tous les hommes la volonté de Dieu de les sanctifier et de les sauver. Vos explications sur la distribution des grâces m'ont fait comprendre un peu que les adultes sont dans la possibilité absolue de parvenir à la sanctification et au salut, et que s'ils sont réprouvés, c'est à leur mauvaise volonté qu'ils le doivent attribuer ; mais il n'en est pas ainsi pour les enfants : incapables de volonté, ils ne peuvent ni refuser, ni désirer les moyens du salut, et s'ils en sont privés, il faut avouer qu'ils n'ont pas été compris dans la volonté de Dieu, concernant la sanctification et le salut de tous les hommes.

LE TH. Vous convenez que Dieu avait le choix des moyens de salut, et pour les adultes, et pour les enfants. Vous savez aussi que la sanctification peut s'opérer dans l'âme des premiers, sans aucun moyen extérieur qui devienne comme le canal ou l'instrument de la grâce sanctifiante. Il n'en est pas de même pour les enfants ; Dieu a voulu que la destruction du péché originel et la sanctifica-

tion de l'âme se fissent en eux par des moyens sensibles, appliqués par l'action libre de l'homme. Telle était, dit-on, avant Jésus-Christ, ou la profession de foi des parents, ou la circoncision ; et depuis la venue du Messie, c'est dans le baptême que nous trouvons ce signe extérieur. Dieu a donc établi que les hommes coopéreraient à la sanctification de leurs enfants.

En imposant cette obligation religieuse , il veut aussi que l'on prenne des précautions afin de ne point occasionner d'accident capable de compromettre la vie de l'enfant, et d'empêcher l'application de ce moyen de salut. Ecoutez maintenant les inductions qui découlent de ces principes , et vous verrez à qui doit ordinairement être attribuée la privation de ce remède sanctificateur. Supposons d'abord que l'enfant venu au monde appartienne à des parents chrétiens qui lui donnent la mort, ou qui s'opposent à ce qu'il reçoive le baptême , pour l'attacher au judaïsme ou à la religion de Mahomet. Ne direz-vous pas aussitôt que Dieu avait préparé les moyens du salut à la petite créature ; que de plus il avait fait un devoir à son père et à sa mère de les lui appliquer ? Et vous serez juste en attribuant à ces parents cruels ou impies le malheur de leur enfant , s'il est mort sans avoir reçu la grâce du baptême. S'il a été privé de ce sacrement par la négligence des parents, ou par quelque autre motif blâmable, vous devez encore en rejeter la faute sur les personnes qui ont participé à cette omission. Car Dieu fai-



sait à tous un devoir rigoureux de n'apporter ni imprudence, ni légèreté, ni négligence à l'administration du baptême. Si l'on ôte la vie aux enfants des infidèles, c'est les mettre par un crime dans l'impossibilité d'être sauvés ; et s'ils meurent naturellement, privés de la régénération spirituelle, que leurs parents ignorent, on peut dire que si les infidèles faisaient un bon usage pour eux-mêmes des moyens de salut accordés à tous, ils arriveraient par la miséricorde divine à la connaissance de la vraie religion, et du remède spirituel nécessaire à leurs enfants. Pour les temps qui ont précédé l'obligation du baptême, il existait chez les Gentils un moyen de sanctification pour les enfants ; et s'il a été perdu, négligé par la faute des parents, vous trouverez encore ici une volonté humaine qui n'accomplit pas ce que Dieu avait établi en faveur de ces enfants.

LE D. Mais s'ils meurent dans le sein de leurs mères, vous ne placerez plus de volonté humaine entre Dieu et ces enfants comme un obstacle au baptême, qu'il est physiquement impossible de conférer.

LE TH. Pardonnez-moi, nous y trouverons très-souvent encore une volonté humaine, ou criminelle, ou imprudente. Combien de fois n'a-t-on pas recours à des moyens homicides en opposition avec la loi naturelle, et par conséquent contre la volonté de Dieu ? N'y a-t-il pas un grand nombre de mères qui, par des imprudences coupables, nuisent au fruit de leurs en-

trilles, et lui occasionnent la mort ? Ce que vous ne jugerez pas apparemment conforme à la volonté du Créateur. Convenez donc que dans ces circonstances, les desseins miséricordieux du Seigneur ne s'accomplissent pas sur ces enfants, par l'obstacle volontaire des parents.

LE D. Vous conviendrez à votre tour, que Dieu pourrait facilement tourner la volonté des parents vers la conservation de ces petites créatures, et les mettre dans l'impossibilité de s'opposer à leur sanctification.

LE TH. Nul doute que Dieu n'ait cette puissance ; mais s'il ne l'exerce pas, aurez-vous le droit d'affirmer qu'il n'a point pourvu à la sanctification de ces enfants, qu'il les a exclus de tout moyen de salut par un acte de sa volonté ? Vous devez voir combien votre conséquence serait forcée. C'est comme si vous affirmiez qu'un médecin ne s'est point occupé de son malade, alors qu'il a laissé à d'autres personnes le soin d'administrer les médicaments prescrits. Est-ce à lui que vous imputerez la mort du malade, si par malice, oubli ou négligence, on n'a pas suivi ses prescriptions. Mais, direz-vous peut-être, Dieu connaissait d'avance ces obstacles volontaires de la part de l'homme, et il lui était si facile de les détruire, d'empêcher même qu'ils ne se formassent, tant il a d'empire sur les volontés ? Je ne conteste pas ce pouvoir de Dieu sur l'homme et je conviens avec vous qu'il serait plus rassurant pour les enfants qu'il voulût l'exercer en

imposant à leurs parents ou à d'autres une nécessité absolue de leur appliquer les moyens extérieurs du salut.

Oseriez-vous dire qu'il le doit, sous peine d'avoir à subir l'imputation de n'avoir préparé pour ces enfants aucun remède salutaire ?

Ecoutez ces paroles que la justesse de votre esprit appréciera facilement : Ce moyen de sanctification n'était dû à personne, et Dieu a pu l'établir selon sa volonté. Eh bien ! il a confié aux parents ou à d'autres le soin et le devoir de l'appliquer. Où trouvez-vous jusqu'ici la sollicitude du Seigneur en défaut ? Ne se montre-t-elle pas manifeste en faveur de ces enfants ? Deux moyens étaient en sa puissance pour porter les hommes à remplir ses desseins : l'un c'était de leur ôter la liberté, l'autre de les laisser selon l'état naturel, libres dans leurs actes, sauf à en rendre compte plus tard devant son tribunal. S'il lui a plu de s'arrêter à ce dernier moyen, direz-vous qu'il y a de sa part indifférence pour le salut de ces enfants, ou défaut de sagesse dans le choix de l'instrument de ses volontés ? Ces imputations ne peuvent avoir accès dans un esprit raisonnable ; car Dieu a établi un remède sensible, efficace, et il l'a manifesté, en imposant l'obligation rigoureuse de l'appliquer.

D'un autre côté, en nous laissant la liberté, il agit conséquemment à l'ordre de sa volonté créatrice, à l'état naturel de l'homme qui, en opérant une œuvre de charité à l'égard de l'enfant, rem-

plira un devoir d'obéissance méritoire envers son Dieu. Avec un peu de réflexion, il vous sera facile de voir que la sagesse du Créateur se montre dans cette liberté laissée à l'homme, bien autrement que dans la nécessité qu'il devrait, selon vous, lui imposer en se servant de lui comme d'un instrument matériel.

LE D. Vos explications s'appliquent à l'hypothèse où une volonté humaine se rencontre entre Dieu et l'enfant, et je conviens que c'est à l'homme que doit être alors imputée la privation des moyens extérieurs établis par le Seigneur ; mais il arrive souvent que les enfants meurent dans le sein maternel, ou après leur naissance, sans qu'il y ait faute de la part de personne, par accident naturel. Direz-vous aussi que Dieu a voulu le salut de ces petits enfants ?

LE TH. Entendons-nous sur ce mot *a voulu* ; il ne peut pas signifier que Dieu ait voulu d'une manière spéciale, efficace, le salut de ces enfants, puisque de fait ils n'y parviennent point. On doit donc le prendre en ce sens, que Dieu a la volonté de sauver tous les hommes, que dans les moyens préparés, personne n'est exclu d'une manière particulière, positive ; qu'il ne fait pas naître des obstacles tout exprès pour rendre ces moyens impossibles ; mais il pourra arriver que des lois naturelles, générales, antérieures, pouvons-nous dire, à l'établissement de ce moyen sanctificateur, en empêchent l'application. Je vous entends dire que Dieu devrait au moins les suspendre, les mo-

difier dans ces cas particuliers ? Voilà bien toujours notre manière de raisonner , humaine , étroite et égoïste. Sans entrer dans le plan général du créateur de l'univers , nous voudrions qu'il changeât constamment ce qu'il a établi avec tant d'ordre et de sagesse , pour s'occuper de nos intérêts isolés et personnels. « Non , dit saint Thomas, ce n'est point par le défaut de la miséricorde divine que ce remède n'est pas appliqué aux enfants qui meurent dans le sein maternel ; mais cela vient de ce qu'ils ne sont pas capables de le recevoir , ne pouvant être soumis à l'action de ceux qui sont chargés de l'administrer. » « Non est , ex defectu divinæ misericordiæ , quod in maternis uteris existentibus remedium illud non exhibetur , sed quia non sunt capaces illius remedii... quia non possunt subjici operationi ministrorum Ecclesiæ (1). »

En terminant cet entretien, je réprouve et condamne avec toute la sincérité de mon âme les erreurs qui pourraient se trouver dans nos explications si difficiles de la grâce, ou dans les questions précédentes, comme dans celles qui suivront. Dieu connaît la pureté de mes intentions en ce travail , mon attachement absolu, inviolable à l'enseignement infallible de l'Eglise catholique, et ma soumission entière aux décisions du souverain pontife, son auguste chef. Je professe pour ces autorités sacrées la vénération la plus profonde, la plus

(1) IV. Dist. 6. art. 1. ad. 1.

filiale ; j'y suis attaché d'esprit et de cœur, et avec l'aide de Dieu, je les prendrai toujours pour la règle invariable de ma foi. Comme l'orthodoxie de vos sentiments m'est bien connue, je vous associe avec confiance à cette profession de foi catholique. Que la grâce du Seigneur Jésus nous y maintienne toujours fidèles, nous en fasse pratiquer les œuvres, et qu'elle nous conduise par cette voie à la souveraine félicité du ciel !

---

---

## SOIXANTE-UNIÈME ENTRETEN.

---

LES SACREMENTS. — IL EXISTE SEPT SACREMENTS INSTITUÉS  
PAR JÉSUS-CHRIST.

LE D. Vos dissertations sur la grâce me font vivement désirer de connaître les moyens que l'homme doit employer pour l'obtenir de Dieu, et se sanctifier.

LE TH. J'allais moi-même proposer le sujet que vous indiquez, comme suite naturelle des matières précédentes. Il est facile de comprendre que l'homme n'obtiendra jamais la grâce qu'aux conditions prescrites par l'auteur de ce don céleste, et qu'aucune invention humaine ne peut leur être substituée; il nous importe donc de connaître ces conditions indispensables, pour nous assurer l'acquisition de ce trésor divin, et l'augmenter en nous.

Dans tous les temps, la prière faite avec les dispositions convenables, a trouvé accès auprès du Seigneur, et il n'est pas douteux que l'infidèle lui-même, si d'ailleurs il observe la loi naturelle, ne parvienne par cette voie à la possession de la

grâce nécessaire pour le salut. Le pécheur y trouvera la facilité de sa réconciliation , et le juste , la persévérance dans le bien. Mais Dieu ne s'est pas borné pour l'homme à ce moyen de sanctification ; il a daigné se proportionner à notre nature , à la fois spirituelle et corporelle , en nous accordant dans des choses sensibles, comme des instruments symboliques et réels qui communiquent à l'âme ses grâces surnaturelles. Or , cette opération divine se faisant toujours en nous d'une manière mystérieuse , les Grecs appellent *mystère* ce signe externe *μυστήριον*. On peut dire aussi qu'ils lui donnaient ce nom , parce que dans les premiers siècles de l'Eglise les sacrements étaient expliqués et administrés dans le secret, afin que les infidèles n'eussent pas l'occasion de les profaner , en les tournant en dérision , ou en tâchant de les imiter dans leur culte idolâtrique,

Chez les Latins, on a appelé ces moyens de salut *sacrements*, pour exprimer des choses sacrées par leur destination, leur usage, et par les effets sanctifiants qui en résultent. Aujourd'hui on attache la signification suivante au mot *sacrement* : c'est le signe sensible d'un effet intérieur et spirituel que Dieu opère dans nos âmes pour les sanctifier. Il est très-probable , selon le sentiment de saint Augustin , qu'il a existé parmi les nations un moyen externe de sanctifier les enfants, bien qu'il nous soit impossible de le préciser.

On ne peut douter que dans le judaïsme il n'y



ait en plusieurs signes sensibles, qui contribuaient d'une manière quelconque à la sanctification des enfants et des adultes. Pour les premiers, c'était comme la condition à laquelle Dieu effaçait en eux le péché originel, et les seconds y trouvaient une pureté légale, l'occasion de s'exciter à la foi du médiateur, et par suite, comme une manière indirecte de se rendre plus agréables à Dieu. Mais ces applications ou observances extérieures étaient bien différentes de ce que nous appelons sacrements dans le christianisme; car, selon saint Paul, la première loi a été abolie à cause de sa faiblesse et de son inutilité, parce qu'elle n'a rien conduit à la perfection. Mais aussi une meilleure espérance, par laquelle nous approchons de Dieu, a été substituée en sa place (1). La loi n'ayant que l'ombre des biens à venir, et non la solidité des choses, ne pouvait jamais, par l'oblation des hosties, rendre justes et parfaits ceux qui s'approchaient de l'autel (2). « Les sacrements de l'Ancien et du Nouveau-Testament ne sont pas les mêmes, dit saint Augustin, parce que les uns nous donnent le salut, et que les autres promettaient le Sauveur (*In Psal. 73*). » Ce que nous voyons encore clairement exprimé dans ces paroles du décret pour les Arméniens. « Les sacrements de l'ancienne loi n'avaient pas la vertu de conférer la grâce; ils signifiaient seulement qu'elle nous serait

(1) Heb. 7.

(2) Heb. 9.

donnée par la passion de Jésus-Christ. Mais les sacrements de la nouvelle loi renferment la grâce et la confèrent à ceux qui les reçoivent dignement. » Nous n'avons à nous occuper que de ces derniers, puisque les pratiques judaïques sont abolies, depuis l'établissement du christianisme.

**LE D.** Je vous prie de me donner une notion claire, précise, de ce qu'on appelle sacrement dans l'Eglise catholique, et de ce qui le constitue.

**LE TH.** Le voici en peu de mots : Le sacrement est un signe sensible, institué par Jésus-Christ d'une manière permanente, pour signifier la grâce sanctifiante et la produire en nous. Le signe sensible sera une chose qui frappe les sens, connue, déterminée, propre à signifier, c'est-à-dire à faire connaître l'opération invisible de la grâce dans nos âmes, comme dans le baptême, l'ablution extérieure du corps indique la purification qu'opère dans l'âme la grâce de ce sacrement. Ce signe est établi par Jésus-Christ d'une manière stable et permanente, entrant, pour ainsi dire, dans la constitution de l'Eglise, et non comme un accident, ou une cérémonie purement arbitraire.

D'où il résulte que, pour un sacrement proprement dit, trois conditions sont essentielles : un signe sensible, permanent, l'institution de Jésus-Christ, et enfin la vertu de produire la grâce. Donc, tout rit, toute cérémonie qui ne rempliront pas ces conditions, ne pourront être regardés

comme des sacrements dans la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Après ces considérations relatives à la nature des sacrements , cherchons d'une manière générale s'il en existe dans la nouvelle loi. Comme ils entrent , avons-nous dit , dans la constitution du christianisme, l'existence des sacrements doit être manifeste , et leur nombre déterminé avec précision ; ces deux faits doivent être constants , proclamés , reconnus parmi les disciples du Sauveur. Or , le moyen de s'assurer s'ils existent , s'ils ont toujours existé , c'est d'interroger aujourd'hui la foi catholique et les croyances des Eglises de l'Orient , puis de rechercher si elles ont varié dans le cours des siècles , en ce point capital de leur doctrine et de leurs pratiques extérieures. Demandez aux catholiques répandus dans l'univers , quelle est leur foi sur l'existence des sacrements , sur leur nombre ; partout ils vous diront qu'ils en reconnaissent sept. Adressez la même question aux chrétiens de l'Orient ; ils répondront comme nous , qu'ils administrent parmi eux sept sacrements , les mêmes que nous admettons , les mêmes qui sont administrés au milieu de nous. Les Russes , qui sont une fraction de cette Eglise schismatique , conservent aussi cette administration de sept sacrements , comme les Nestoriens , les Eutychiens , et tous ces restes d'anciens hérétiques épars dans les contrées de l'Orient. Cette croyance si imposante existait la même , et plus unanime encore à la naissance du protestantisme ,

puisqu'elle était établie dans les différentes régions où la prétendue réforme l'a détruite.

Partez de l'époque de Luther, remontez de siècle en siècle jusqu'aux temps apostoliques, et partout vous trouverez, soit dans les monuments historiques, soit dans l'enseignement des docteurs chrétiens, les témoignages de la doctrine et de la pratique relative à ces sept sacrements. Si de loin en loin, dans ce long cours des siècles, il s'est rencontré des hommes qui aient nié, rejeté ces croyances sacramentelles, les différentes Eglises les ont flétris de leurs anathèmes, et exclus de leur communion. Nous en voyons un exemple célèbre dans le synode de Constantinople, tenu en 1698, à l'occasion de Cyrille Lucar, qui avait tenté d'introduire dans son Eglise la réforme protestante sur les sacrements, osant affirmer que la doctrine perpétuelle et constante des Grecs ne reconnaissait que deux sacrements, le baptême et l'eucharistie, établis par le Christ. Le concile, composé de vingt évêques et métropolitains, prononça en ces termes la condamnation de ce hardi novateur : « Anathème à Cyrille qui a fabriqué des dogmes nouveaux, et qui a cru que les sept sacrements de l'Eglise, le baptême, le chrême, la pénitence, l'eucharistie, le sacerdoce, l'extrême-onction et le mariage n'existaient point d'après l'institution de Jésus-Christ, ni selon la tradition des apôtres, non plus que par la pratique perpétuelle ; mais qui a fausement assuré que deux sacrements ont été donnés seulement et institués

par le Christ, savoir : le baptême et l'eucharistie. » Dans un autre synode, tenu à Jérusalem, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, sous le patriarche Dosithée, les évêques expriment ainsi leur croyance sur les sacrements : « Nous croyons qu'il y a dans l'Eglise sept sacrements, ni plus ni moins, et nous prononçons que c'est une invention insensée de la perversité des hérétiques, que de changer ce nombre, soit en l'augmentant, soit en le diminuant. »

Quant à l'Eglise d'Occident, elle s'est toujours montrée attentive et sévère pour réprimer les erreurs relatives à la doctrine des sacrements. Vous savez avec quel zèle fut condamnée, au XI<sup>e</sup> siècle, l'hérésie de Bérenger, qui sans nier la présence réelle du Sauveur dans l'eucharistie, prétendait que le Verbe s'unissait au pain et au vin, qui devenaient ainsi le corps et le sang de Jésus-Christ. Au concile de Constance, elle ordonne l'adhésion au dogme des sept sacrements. A Florence, elle déclare que telle est sa foi, qui, du reste, se trouve en ce point toute conforme à celle des Orientaux. Ensuite le concile de Trente a traité ce dogme avec sa précision ordinaire, et a porté contre les hérétiques cette décision solennelle : « Si quelqu'un dit que les sacrements de la nouvelle loi n'ont pas tous été établis par notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'il y en a plus ou moins de sept : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage, qu'il soit anathème (*Sess. 7.*) »

Telle est , depuis dix-huit siècles , la croyance unanime , la pratique constante de l'Eglise catholique et des Orientaux ; ce qui démontre clairement que ces sacrements tirent leur origine des temps apostoliques , de Jésus-Christ , et qu'ils entrent dans la constitution même du christianisme. Ils n'ont pu être établis par l'imposture , ni introduits par le mensonge. On n'impose pas à des peuples nombreux et éclairés des erreurs d'une nature si importante et si pratique ; oui , il faut que ces sacrements reposent sur une autorité manifeste , irréfragable , puisqu'ils ont toujours été admis , toujours administrés parmi les disciples de Jésus-Christ.

Que sera , en présence de ce témoignage majestueux des siècles , la négation du protestantisme , qui conteste le nombre des sacrements , en rejette arbitrairement quelques-uns , et altère l'essence de tous ? Je le laisse à votre appréciation , à celle de tout homme sensé. De quel droit ont-ils porté une main sacrilège sur ce dogme de la foi universelle ? Ils prétendent que des erreurs s'étaient introduites dans l'Eglise extérieure du Christ , et qu'ils ont connu par l'examen et l'inspiration cette criminelle altération de la foi primitive. Alors qu'ils nous donnent quelque preuve de cette mission divine qui les a remplis de lumières , et autorisés à s'ériger en réformateurs ? Nous leur dirons encore , s'il y a eu inspiration , comment est-elle si différente , si contradictoire chez ceux qui ont la prétention

de l'avoir reçue? Ainsi, voyez Luther qui d'abord manifeste l'intention de n'admettre que le baptême comme un véritable sacrement; puis il ajoute à cette unité la cène et la pénitence; enfin il retranche ce dernier sacrement, et s'en tient au baptême et à l'eucharistie. Bientôt, quelques-uns des sectateurs de Luther trouvent qu'il est allé trop loin dans la réforme, et ils veulent avoir trois sacrements, le baptême, la cène et la pénitence. Zuingle renonce à la pénitence, et lui substitue le mariage. Calvin ne veut ni de l'un ni de l'autre, et revient au baptême et à la cène, encore toute différente de celle de Luther.

Les divisions des maîtres devaient en amener de nouvelles parmi les disciples; aussi en voit-on un grand nombre ajouter aux trois sacrements de la confession d'Augsbourg, les uns l'ordination, et les autres le mariage, qu'ils placent sur la ligne sacrée des trois premiers. En 1548, plusieurs de leurs théologiens manifestèrent la volonté de revenir à la doctrine primitive des sept sacrements; c'était trop tard, l'édifice renversé ne pouvait être relevé de ses ruines. Ils ne recueillirent de leur zèle timide qu'un surnom injurieux. Aujourd'hui on voit les partisans de l'ancienne doctrine en accord sur le baptême et la cène; mais ils ont à subir les contradictions et l'audace logique des nouveaux venus, qui détruisent à l'envi et les sacrements et les autres dogmes fondamentaux de leurs prédécesseurs.

**LE D.** Voudriez-vous me faire connaître où l'Eglise catholique puise les preuves de sa croyance concernant les sept sacrements qu'elle admet? Est-ce surtout dans les livres saints?

**LE TH.** Nous pourrions nous dispenser de tout autre témoignage, en constatant la croyance et l'administration universelles des sept sacrements. Pour détruire la légitimité de cette possession, on devrait nous démontrer comment et depuis quand il y a usurpation ou erreur; autrement nous avons le droit de dire avec saint Augustin : « On ne peut raisonnablement assigner que la source apostolique à ce que l'Eglise universelle admet et qu'elle a toujours admis, sans que cela ait été institué par les conciles. » Et nous ajoutons avec saint Jérôme : « Vous exigez que je vous montre où cela est écrit?... Lors même que nous ne pourrions nous appuyer sur l'autorité de l'Ecriture, le consentement de l'univers entier sur ce point suffirait pour y faire reconnaître un précepte. » Toutefois, les théologiens signalent quelques-unes des sources sacrées où l'Eglise a pu puiser l'enseignement des sacrements, de leur nature et de leurs effets.

Pour le baptême, vous avez ces paroles du Sauveur à ses apôtres : *Allez, instruisez tous les peuples, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.... Quiconque croira et sera baptisé, sera sauvé* (1). Concernant la confirma-

(1) Matth. 28. — Marc. 16.



tion, nous lisons dans les Actes : Les apôtres qui étaient à Jérusalem, ayant appris que ceux de Samarie avaient reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui étant venus, firent des prières pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit.... Alors ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent le Saint-Esprit (8). Nous trouvons dans ces mêmes Actes un autre exemple relatif à ce sacrement : Alors Paul leur dit : Jean-Baptiste a baptisé du baptême de la pénitence.... Ce qu'ayant entendu, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus; et après que Paul leur eût imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux (19). Pour l'Eucharistie, il est écrit dans saint Mathieu : Or, pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, et l'ayant béni, il le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez; ceci est mon corps. Et prenant le calice, il le leur donna en disant : Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés (26). Relativement à la pénitence, voici les paroles du divin Sauveur à ses apôtres : Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel (1). Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (2). Quant à l'extrême-onction, vous connaissez ce célèbre

(1) Marc. 8.

(2) Joan. 20.

passage de saint Jacques : *Quelqu'un parmi vous est-il malade ? qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient sur lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera le malade ; le Seigneur le soulagera ; et s'il a des péchés, ils lui seront remis* (5). Pour l'ordre, voyez dans les Actes ce qui est écrit de l'imposition faite aux premiers diacres : *Ils les présentèrent aux apôtres, qui, après avoir fait des prières, leur imposèrent les mains* (6). Et plus loin, il est fait mention de l'ordination de Paul et de Barnabé : *Or, pendant qu'ils rendaient leur culte au Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Paul et Barnabé.... Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains* (13).... *Ne négligez pas la grâce qui est en vous, mandait saint Paul à Timothée, qui vous a été donnée par l'imposition des mains du prêtre* (1<sup>a</sup>. 5). Enfin, pour le mariage, nous pouvons citer les paroles de saint Paul aux Ephésiens : *C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, ils deviendront une même chair. Ce sacrement est grand, je dis, dans le Christ et dans l'Eglise ; que chacun de vous donc aime aussi sa femme comme lui-même, et que la femme craigne son mari* (5).

Ce coup-d'œil rapide suffit pour nous convaincre que l'Eglise, outre des traditions divine, a pu trouver dans les livres saints des autorités assez claires pour déterminer l'existence et le nombre des sept sacrements. Lorsque nous au-

rons à les examiner en particulier, il nous sera facile de voir que les pères en font mention à dater des premiers siècles chrétiens. Ainsi, ils nous donnent la signification des textes sacrés que nous venons de rapporter, en même temps qu'ils attestent la croyance de leur époque sur le dogme et l'administration de ces divins sacrements.

LE D. Puisque l'institution de Jésus-Christ est essentielle pour un sacrement, je désirerais des témoignages propres à établir clairement que le Sauveur a institué tous les sacrements reconnus dans son Eglise.

LE TH. Vous ne pouvez avoir aucun doute sur l'institution immédiate du Sauveur pour le baptême, la pénitence et l'eucharistie ; les textes sacrés que nous venons de rapporter sont précis et formels à cet égard. On avoue que, pour les quatre autres sacrements, l'Ecriture sainte ne nous offre pas des preuves directes assez évidentes pour affirmer, sur son autorité, qu'ils ont été institués par le divin Rédempteur. Dès-lors il devient essentiel de recourir aux traditions et aux enseignements de l'Eglise, afin d'arriver à la solution de cette difficulté que l'Ecriture seule ne peut nous expliquer assez clairement. Nous y trouvons cependant quelques expressions générales qui doivent faire attribuer au Sauveur l'institution de ces signes sacrés. Saint Paul écrivait aux Corinthiens : *Que les hommes nous considèrent comme les ministres du Christ et les dispensateurs*

*des mystères de Dieu* (1<sup>a</sup>. 4). A qui donc les docteurs chrétiens attribuent-ils l'institution des sacrements? Jésus-Christ seul en est l'auteur, nous dit saint Ambroise (1). Et saint Augustin écrivait à Januarius : « Jésus-Christ a formé la société de son peuple nouveau avec très-peu de sacrements, faciles à observer, et très-excellents dans leur signification. » Et ici il entend parler non pas seulement des trois signes sacrés établis par le Seigneur, suivant le témoignage manifeste de l'Ecriture, mais des sept que nous reconnaissons aujourd'hui, puisqu'ils étaient admis à l'époque du saint docteur, et qu'ils entraient dans la constitution du peuple nouveau de Jésus-Christ. Au XIII<sup>e</sup> siècle, saint Thomas nous signale aussi le Sauveur comme instituteur des sacrements, en ajoutant qu'il n'a voulu communiquer à personne la puissance d'en établir (2). Aussi, le concile de Trente prononce-t-il anathème contre quiconque dira que tous les sacrements de la nouvelle loi n'ont pas tous été institués par Jésus-Christ notre Seigneur.

Après cette question dogmatique, les Théologiens expriment diverses opinions sur la nature de l'institution des sacrements. Est-elle médiate, en ce sens que Jésus-Christ ait donné à l'Eglise le pouvoir d'établir ces signes de sa grâce, sans les déterminer lui-même; ou bien a-t-il

(1) De Sacr.

(2) P. 3<sup>a</sup>. Q. 64.

voulu les instituer immédiatement, en précisant ce qui devait les constituer? Ce dernier sentiment est généralement reçu par les théologiens, comme conforme à l'esprit, sinon à l'enseignement formel du concile de Trente. Car s'il reconnaissait à l'Eglise de Jésus-Christ l'autorité d'établir des sacrements, il ne s'exprimerait pas en ces termes dans sa vingt-unième session : « Le saint synode déclare que l'Eglise a toujours eu le pouvoir de modifier dans l'administration des sacrements, mais sans toucher à la substance, ce qu'elle jugera convenable pour le respect dû à ces signes sacrés, et l'utilité de ceux qui les reçoivent. » Sa puissance est donc bornée à ces modifications accidentelles. C'était surtout l'extrême-onction qu'on disait établie par un des apôtres, et le concile ne lui en attribue point l'institution, pas même médiate, en déclarant qu'il en a été le *promulgateur* : « Si quelqu'un dit que l'extrême-onction n'est pas véritablement et proprement un sacrement institué par le Christ, notre Seigneur, et promulgué par saint Jacques, qu'il soit anathème. »

A ces témoignages, joignons ces paroles de saint Thomas, qui attribuent à Jésus-Christ l'institution immédiate de tous les sacrements, et nous font connaître en quelle qualité il les a établis : « C'est, dit ce grand docteur, comme Dieu et comme homme qu'il les a institués; car il en produit l'effet, qui est la grâce, en tant que Dieu par son autorité, comme cause principale; et

en tant qu'homme, comme cause méritoire et instrumentale par sa puissance de principal ministre, qu'il n'a voulu communiquer à personne. »

---

---

## SOIXANTE-DEUXIÈME ENTRETEN.

---

### LES EFFETS DES SACREMENTS.

LE D. Quels sont les effets des sacrements institués par Jésus-Christ ?

LE TH. Nous ne pouvons les considérer ici que d'une manière générale ; les développements viendront plus tard , lorsque nous ferons l'examen spécial de chaque sacrement. Vous vous rappelez que nous avons signalé la production de la grâce sanctifiante , comme une condition de ces signes sacrés ; cherchons donc s'ils la produisent réellement : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si un homme ne naît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (1). Voilà comment le divin Sauveur manifestait l'efficacité du baptême , qui opère dans l'âme une régénération , détruit le péché en elle , et lui confère la grâce sanctifiante. *Dieu nous a sauvés, dit saint Paul, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde,*

(1) Joan. 3.

par l'eau de la renaissance , et par le renouvellement du Saint-Esprit (1). Nul doute que la confirmation ne sanctifie l'âme , puisqu'on y reçoit le Saint-Esprit , selon ces paroles des Actes : *Alors ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent le Saint-Esprit* (8). Quant à l'eucharistie , écoutez les magnifiques expressions de Jésus-Christ : *Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang un breuvage ; celui qui les reçoit demeure en moi et moi en lui... Celui qui se nourrit de moi vivra pour moi... Celui qui mange ce pain vivra éternellement* (2). Nous avons déjà vu qu'en établissant la pénitence, le Sauveur a exprimé la rémission des péchés qui se fait par l'infusion de la grâce sanctifiante. Il en est de même de l'extrême-onction , où le malade reçoit le pardon des péchés en même temps que les autres grâces attachées à ce sacrement. La grâce est clairement mentionnée comme l'effet de l'imposition des mains pratiquée dans l'ordination, selon ces paroles de saint Paul à son disciple Timothée : *C'est pourquoi je vous avertis de rallumer la grâce de Dieu que vous avez reçue par l'imposition des mains* (3. 4). Enfin, pour le mariage, nous pouvons trouver la production d'une grâce spéciale , conférée à cause des difficultés de cet état, et de l'obligation difficile imposée aux époux d'aimer leurs femmes d'un amour comparable à celui que le Sauveur a eu pour son Eglise : Et

(1) Tit. 3.

(2) Joan. 6.



*vous, maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé son Eglise.* (1). Les théologiens infèrent encore la grâce de ce que le mariage, appelé *sacrement*, est comparé à l'union du Sauveur avec son Eglise (*Ibid.*). Il est inutile, je crois, de citer les passages des Pères et des docteurs qui prouvent la vertu sanctifiante des sacrements ; ils en parlent en toute occasion, soit dans leurs exhortations aux fidèles, soit dans leurs écrits contre les sectes hérétiques. Nous aurons bientôt l'occasion de rapporter quelques-unes de leurs paroles, en examinant la manière dont la grâce est produite dans ces rites sacrés. Ajoutons à ces textes des livres saints les décisions de l'Eglise sur les effets de ces signes sacrés : « Les sacrements de l'ancienne loi, est-il dit dans le décret aux Arméniens, ne produisaient pas la grâce ; mais les nôtres la renferment, et ils la confèrent à ceux qui les reçoivent dignement. » Le concile de Trente s'exprime ainsi : « Si quelqu'un dit que les sacrements de la nouvelle loi ne renferment pas la grâce qu'ils signifient, ou qu'ils ne la confèrent pas à ceux qui n'y mettent point d'obstacle, qu'il soit anathème (S. 7).

LE D. Vous avez annoncé des explications concernant la manière dont les sacrements produisent la grâce ; est-ce à présent que vous jugez à propos de me les faire connaître ?

LE TH. Rien n'empêche de les placer ici. Pour les bien comprendre, il est utile de savoir que des

(1) Eph. 5.

hérétiques n'ont voulu reconnaître dans les sacrements que des signes vides , ne conférant à l'âme aucune grâce , ne contribuant en rien par eux-mêmes à la justification. Suivant leur doctrine , l'action sacramentelle peut servir tout au plus à exciter la foi justifiante , et ainsi c'est aux dispositions du sujet qu'on devra attribuer la rémission du péché. Car le baptême extérieur , qui s'administre avec de l'eau , ne sert à rien pour la sainteté de l'âme. « Ce qui opère cette rémission, ajoute Calvin , maintenez-le avec soin , c'est la parole de Dieu qui nous propose le Christ , et nous fait trouver en lui des trésors célestes de grâce ; » d'où il résulte que les paroles dans les sacrements doivent être regardées simplement comme un moyen d'exciter la foi , et les actions , tout au plus comme des symboles tendant au même but. De leur côté , les catholiques affirment , et avec raison , qu'à la vérité on demande des dispositions pour que les sacrements puissent sanctifier les âmes ; mais qu'on doit attribuer la production de la vertu sanctifiante à l'action sacramentelle , en d'autres termes à l'application de certaines paroles appelées *forme* du sacrement, et de certaines choses sensibles qui en sont la *matière*. Et par conséquent ces paroles ne sont plus une simple instruction ou exhortation ; mais elles concourent avec la matière du sacrement à produire réellement la grâce qu'elles signifient , pourvu que le sujet n'y mette point d'obstacle par de mauvaises dispositions.

Les textes sacrés que nous venons de rapporter ne peuvent être expliqués que dans le sens d'une action sacramentelle, source de la grâce qui sanctifie les âmes. Pas un seul n'indique cette excitation à la foi dont parlent les protestants. C'est à l'eau, à l'imposition des mains, au corps et au sang de Jésus-Christ, à la rémission du ministre, à l'huile sainte et à la prière, à l'imposition des mains du pontife, que ces effets sanctifiants sont attribués, comme à leurs causes. « Précieux sacrement de notre eau, s'écrie Tertullien, qui purifie nos péchés et nous délivre pour la vie éternelle ; nous naissons dans l'eau, selon Jésus-Christ, comme de petits poissons (1). » « D'où vient que l'eau du baptême, demandait saint Augustin, a une si grande vertu, qu'elle purifie le cœur en lavant le corps (2) ? » Il serait facile d'invoquer des témoignages relatifs à chaque sacrement, pour montrer la croyance des Pères sur la vertu sanctifiante de l'action sacramentelle ; mais arrêtons-nous à ces expressions si positives de Tertullien : « La chair est lavée, et l'âme est purifiée ; la chair reçoit une onction, et l'âme est consacrée ; la chair est marquée, et l'âme remplie de force ; la chair est couverte par l'imposition des mains, et l'âme est éclairée ; la chair est nourrie du corps et du sang du Christ, et l'âme est engraisée de Dieu (3). »

(1) De Bapt.

(2) In Joan.

(3) De Resurr.

D'ailleurs, si les sacrements ne servaient qu'à une simple excitation à la foi, il serait très-inutile de les administrer dans des circonstances où personne ne peut en recueillir ces effets. Alors on demande pourquoi partout dans le christianisme, même chez les protestants, à l'exception peut-être de quelque secte, on a toujours baptisé les petits enfants? Quel avantage peuvent-ils retirer pour la foi d'une pure cérémonie d'édification qu'ils sont incapables de comprendre? On demande encore pourquoi on administrait ce sacrement aux cliniques à l'heure de la mort, lorsqu'ils ne pouvaient plus être excités à la foi pour la rémission de leurs péchés, parce que souvent ils ne possédaient plus le sentiment de leurs actions. Et toutefois le baptême n'était pas réitéré, si le malade venait à recouvrer la santé. Voici des exemples de ces faits importants : Un des amis de saint Augustin était déjà couvert d'une sueur mortelle, dans un état désespéré, il reçut cependant le baptême n'ayant plus ni connaissance, ni sentiment, mente atque sensu alienissimus (4). Le saint docteur nous apprend qu'on baptisait les catéchumènes au moment de la mort, bien qu'ils ne pussent pas demander le baptême par eux-mêmes. On le leur donnait comme aux enfants dont aucune volonté ne peut encore se manifester. Et qu'on ne dise point que ce baptême n'était aux yeux de saint Augustin

(4) Lib. 4. Conf.

qu'une pure cérémonie religieuse, car il voulait qu'on l'administrât même aux adultères qui, à cause de leur état désespéré, ne pouvaient en faire la demande; afin que ce péché fut lavé avec les autres dans le bain de la régénération (1). Et si le malade avait déjà reçu le baptême, on devait lui donner le sacrement de réconciliation dans des circonstances analogues.

Cet enseignement de l'Écriture et des Pères est formulé de la manière la plus précise dans plusieurs définitions du concile de Trente. En voici quelques citations : « Si quelqu'un dit que les sacrements de la nouvelle loi ne contiennent pas la grâce qu'ils signifient, et qu'ils ne la donnent point à ceux qui les reçoivent, lors même que ceux-ci n'y mettent point obstacle; que ce sont seulement des signes extérieurs de la grâce ou de la justice que l'on reçoit par la foi; ou une simple profession de la loi chrétienne; par laquelle les fidèles sont distingués d'avec les infidèles, qu'il soit anathème. » « Si quelqu'un dit que la grâce n'est pas conférée *ex opere operato* (2) par les sacrements de la nouvelle loi, mais que la foi seule de la divine promesse suffit pour acquérir la grâce; qu'il soit anathème (*Sess. 7<sup>a</sup>*).

(1) De Adult. Lib. 1.

(2) Ces mots ne sont autre chose que l'action sacramentelle, comme nous l'avons expliquée.

Ajoutons quelques mots à la hâte sur ces effets des sacrements, les qualités et les dispositions nécessaires pour les administrer et les recevoir. Vous pouvez vous rappeler que nous avons, dans un de nos entretiens, divisé la grâce sanctifiante en première et seconde, c'est-à-dire en grâce qui donne la justification, et en celle qui l'augmente dans nos âmes, selon le sens de ces paroles du concile de Trente : « La vraie justice commence par les sacrements ; elle est augmentée ou réparée par eux (S. 7). » On est convenu d'appeler sacrements des morts ceux qui produisent la première grâce sanctifiante, et sacrements des vivants ceux qui nous confèrent la seconde. Il y a deux sacrements des morts, le baptême et la pénitence, ainsi nommés parce qu'ils donnent ou rendent la vie spirituelle à ceux qui sont morts devant Dieu par le péché originel, ou par des fautes actuelles. Les autres sont nommés sacrements des vivants, en ce qu'ils supposent déjà la vie spirituelle de la grâce dans ceux qui les reçoivent ; ils viennent l'augmenter et la fortifier, telle est la fin de leur institution. Toutefois il est un de ces cinq sacrements, l'extrême-onction, qu'on regarde comme un supplément de la pénitence, établi d'une manière secondaire pour produire la première grâce dans l'homme qui se trouve coupable de péchés mortels, lorsque, par des circonstances quelconques, indépendantes de sa volonté, ils ne peuvent être remis par le sacrement de pénitence. Il arrive souvent aussi que les sacrements des morts augmentent

la grâce sanctifiante dans l'âme qui les reçoit en état de sainteté, dans le catéchumène déjà justifié par la charité, dans le chrétien qui n'a point de faute grave, ou celui dont les péchés mortels sont effacés par la contrition parfaite avant de recevoir le sacrement de réconciliation. Dans ces circonstances, le baptême et la pénitence viennent augmenter dans l'âme la grâce sanctifiante.

Outre cette grâce, chaque sacrement en produit une seconde, que les théologiens appellent sacramentelle. Elle consiste dans le droit à obtenir de Dieu des secours actuels dans les circonstances où ils seront utiles pour atteindre le but des sacrements, et accomplir les obligations qu'ils nous imposent. Ainsi le baptême, qui nous régénère spirituellement en Jésus-Christ, confère le droit à des secours spéciaux pour vivre d'une manière conforme à cette régénération. Dans la confirmation, cette grâce consistera en des forces capables de faire professer la foi avec courage, jusqu'à verser son sang pour lui rendre témoignage en dignes et héroïques soldats de Jésus-Christ. L'eucharistie excite en notre âme les mouvements de la charité, et nous en fait produire les actes à un degré éminent. La pénitence nous porte à détester de plus en plus le péché, à l'expier, et à en éviter les occasions. L'extrême-onction fortifie contre les impatiences provoquées par la maladie, et contre les attaques redoublées du démon à l'heure de la mort. L'ordre confère

dans l'âme un caractère, un signe spirituel, ineffaçable (S. 7). Ce caractère une fois imprimé ne pouvant plus s'effacer, il doit s'ensuivre que les trois sacrements qui le produisent ne peuvent être réitérés. Telle a été la pratique constante dans l'Eglise catholique, comme le prouvent une foule de témoignages confirmés par la conduite que nous tenons aujourd'hui pour ces trois sacrements, s'ils ont été conférés dans le schisme ou l'hérésie. Il n'est point permis de faire des *rebaptisations*, non plus que des *réordinations*, enseignait un concile de Carthage, vers la fin du quatrième siècle. « Si une brebis, écrivait saint Augustin, ayant reçu hors de l'Eglise le caractère du Seigneur de la main des voleurs qui l'avaient trompée, revient à l'unité chrétienne, il faut lui faire rétracter ses erreurs, la délivrer de la captivité, guérir ses plaies, et reconnaître en elle le caractère du Seigneur (1). » Le concile de Trente déclare aussi que ces sacrements ne peuvent se réitérer, par là même que le caractère qu'ils impriment est ineffaçable. C'est pourquoi l'Eglise catholique, d'accord avec cet enseignement et cette pratique de tous les siècles, reconnaît le caractère de ces trois sacrements reçus dans le schisme et l'hérésie, quand il est d'ailleurs constant qu'ils ont été validement administrés. Ainsi, lorsque des prêtres, des évêques nestoriens ou de l'Eglise grecque abjurent leurs erreurs pour embrasser la foi catholique, on ne

(1) De Bapt. Lib. 6. 1.



conteste pas leur caractère, dont ils continuent le plus souvent de remplir les fonctions saintes, sans qu'on juge nécessaire de leur réitérer ni le baptême, ni l'ordination.

Résumons nos recherches sur cet effet des sacrements, en ces paroles du catéchisme du concile de Trente, qui l'expriment avec tant de clarté : L'autre effet principal des sacrements, qui, à la vérité, n'est pas commun à tous, mais qui est propre à ces trois seulement : au baptême, à la confirmation et à l'ordre, est le caractère qu'ils impriment dans l'âme... l'effet de ce caractère est, d'une part, de nous rendre capables de recevoir ou de faire quelque chose de saint, et de l'autre, de nous distinguer des autres hommes. Ainsi, par le caractère qui nous est imprimé par le baptême, nous sommes rendus capables de recevoir les autres sacrements, et nous sommes distingués des Gentils. Il en est de même du caractère de la confirmation et de celui de l'ordre ; car, par le premier, non-seulement nous recevons, en qualité de soldats de Jésus-Christ, des armes et des forces pour confesser et défendre publiquement le nom de Jésus-Christ, et pour résister aux ennemis qui sont en nous, et aux esprits impurs qui sont dans l'air ; mais encore nous sommes distingués des enfants nouvellement nés. Et le second, non-seulement donne le pouvoir d'administrer les sacrements à ceux qui l'ont reçu, mais les distingue encore du reste des fidèles. Il faut donc croire, comme une vérité cons-

tante , ce que l'Eglise catholique nous enseigne , que ces trois sacrements impriment un caractère , et qu'ainsi il ne faut jamais les réitérer (1). »

(1) De Sacr. § 6.

---

---

## SOIXANTE-TROISIÈME ENTRETIEN.

---

### LES MINISTRES DES SACREMENTS , ET LES DISPOSITIONS REQUISES POUR LES RECEVOIR.

LE TH. Nous allons consacrer cet entretien à quelques considérations sur les ministres des sacrements , et sur les dispositions requises pour les recevoir avec fruit. Vous avez dû le remarquer, les protestants sont en opposition avec l'enseignement catholique sur le nombre et les effets des ces rites sacrés. Ici encore , les luthériens se séparent de nos doctrines, en prétendant que tout chrétien a le pouvoir de les administrer. « Car dans le Nouveau-Testament , disait Luther , il ne se fait pas de prêtre , mais on naît tel ; il n'en est point d'ordonné , mais de créé. Le prêtre naît dans le baptême , d'où il suit que tous les chrétiens sont prêtres. Là où il n'y a point de prêtre , tout fidèle peut le remplacer , même une femme ou un enfant. Voilà le pouvoir radical de tous , qui doit cependant être exercé dans les circonstances ordinaires par ceux-là seuls que les anciens auront légitimement appe-

lés (1). » Calvin n'a pas été si généreux envers ses fidèles, et il a restreint le pouvoir de l'administration, même du baptême, aux ministres légitimes, ne permettant pas aux laïques, surtout aux femmes, de s'y ingérer, même dans un cas de nécessité (2). Ces patriarches de l'erreur sont donc loin de s'entendre sur cette question importante, bien qu'ils se disent l'un et l'autre dûment et clairement inspirés par l'Esprit divin.

Ces sentiments si opposés ne s'accordent pas non plus avec la doctrine de l'Eglise. Est-il vrai d'abord que tout chrétien ait le pouvoir d'administrer les sacrements ? Peu de mots suffiront pour justifier une réponse négative, en attendant que nous démontrions dans l'entretien sur l'ordre que le sacerdoce est particulier à ceux qui le reçoivent par une ordination légitime. A qui le Seigneur a-t-il adressé ces paroles relatives à l'eucharistie : *Faites ceci en mémoire de moi* ? A qui a-t-il dit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* ? N'est-ce pas aux apôtres, et dans leurs personnes, à leurs successeurs ? Tout se résume donc à cette question de fait : Quels sont les successeurs des apôtres dans l'administration des sacrements ? Ici les docteurs de l'Eglise, la pratique de tous les siècles nous répondent et nous apprennent unanimement qu'on ne reconnaît cette succession que dans les évêques et les prêtres qu'ils

(1) Lib. ad Prag.

(2) Antid. C. Trid.

ont institués. On ne peut assigner une époque où les fidèles, même dans les circonstances les plus extraordinaires, se soient ingérés dans les fonctions du sacerdoce, ou pour imposer les mains dans l'ordination, offrir le saint sacrifice, ou pour tout autre sacrement, le baptême seul excepté. Quant à nous, catholiques, nous croyons, avec saint Paul, que Dieu a établi dans son Eglise des apôtres et des docteurs; que tout pontife est pris d'entre les hommes, non par les anciens, avec l'assentiment de la communauté, ainsi que le prétend Luther, mais par Dieu lui-même, *puisque nul ne s'attribue à soi-même cet honneur; mais il faut y être appelé de Dieu, comme Aaron*. Nous croyons, avec le même apôtre, que ceux-là doivent soigner le troupeau, qui ont été préposés par le Saint-Esprit pour le gouverner. *Etant à Milet, il envoya à Ephèse pour faire venir les anciens de cette Eglise, et quand ils furent venus, il leur dit : .... prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour gouverner l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par son sang* (1). Le concile de Trente ne pouvait manquer de flétrir cette erreur si pernicieuse de Luther, en la condamnant avec sévérité; voici ses expressions : « Si quelqu'un dit que tous les chrétiens ont le pouvoir dans la parole et l'administration de tous les sacrements, qu'il soit anathème (S. 7). »

(1) Act. 20. — Voyez le Sacr. de l'Ordre.

Les hérétiques se sont récriés contre cette définition, qu'ils disent opposée à l'Ecriture, où le sacerdoce de tous est si *manifestement* exprimé, d'abord par ces lignes de saint Pierre : *Entrez vous-même aussi dans la structure de cet édifice.... pour composer une maison spirituelle et un ordre de saints prêtres, afin d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels* (1<sup>re</sup>. 2). Mais ces paroles s'expliquent d'elles-mêmes, et montrent clairement qu'on ne doit les entendre que d'un sacerdoce spirituel, qui offre des offrandes analogues, des sacrifices improprement dits, des prières et des bonnes œuvres. Nous sommes tous prêtres, dit saint Augustin, parce que nous sommes les membres d'un seul prêtre (1) ; ce qui ne peut s'étendre au ministère sacerdotal, pour offrir le sacrifice réel, et administrer les sacrements réservés à ceux qui sont appelés de Dieu, et que le Saint-Esprit a constitués dans son Eglise pour la gouverner.

Nous l'avons déjà dit, Calvin excluait de l'administration de tous les sacrements, même du baptême, et dans un cas de nécessité, ceux qui n'étaient pas légitimement appelés au ministère. Vous allez croire sans doute que cette exclusion se fonde sur un caractère distinctif imprimé aux ministres évangéliques, pour les investir d'une autorité compétente dans ces fonctions qui leur sont personnelles ? il n'en est rien cependant : cet hérésiarque n'admet pas d'ordination autre qu'une

(1) Civ. D. Lib. 20. c. 44.

désignation des pasteurs ou des anciens. Sur quoi donc repose ce droit exclusif d'administrer les sacrements ? quel pouvoir confèrent au nouveau ministre ceux qui prétendent lui donner mission ? d'où l'ont-ils recueilli eux-mêmes ce droit de délégation ? Les calvinistes ne peuvent faire que cette réponse si humiliante pour le bon sens : c'est la décision, la volonté de notre maître en la réforme. Nous l'acceptons sans avoir à nous enquerir sur quoi elle est fondée. Singulière soumission que celle de l'hérésie ! elle subit avec servilité les caprices d'un chef de secte, et méconnaît les droits sacrés et évidents des pasteurs constitués dans l'Eglise par l'autorité de Jésus-Christ.

Pour nous, appuyés sur la tradition la plus vénérable, et sur l'enseignement des docteurs chrétiens, nous sommes fondés à dire que tous, hommes, femmes, enfants, juifs, infidèles, hérétiques et apostats, peuvent valablement administrer le baptême. Car le laïque a, selon Tertullien, le droit de conférer ce sacrement, et il devient coupable de la perte d'un homme, s'il néglige de le lui accorder, alors qu'il l'a pu avec facilité (1). Si la nécessité l'exige, nous savons, dit saint Jérôme, qu'il est permis aux laïques de conférer le baptême (2). Et d'après saint Augustin, alors même qu'il n'existe aucune nécessité, si le

(1) De Bapt.

(2) Dial. Adv. Lucif.

baptême est administré, n'importe par quelle personne, il a été véritablement donné, bien qu'illitement (1). Voici comment est exprimée cette croyance catholique dans le décret d'Eugène IV pour les Arméniens : « Dans un cas de nécessité, ce ne sont pas seulement le prêtre et le diacre qui peuvent baptiser, mais encore un laïque, une femme, un payen, un hérétique, pourvu qu'ils conservent la forme de l'Eglise, et qu'ils aient l'intention de faire ce que fait l'Eglise. » Si vous demandez d'où vient que Dieu accorde à tous cette faculté d'administrer le baptême; saint Thomas vous répondra que parmi tous les sacrements il est le plus nécessaire, parce que les enfants ne peuvent être secourus autrement. Aussi le Christ a-t-il institué une matière commune pour ce rit sacré, et a-t-il voulu que toute personne pût l'administrer (2).

Ce que nous venons de dire concernant le ministre du baptême, suffit pour résoudre la question soulevée autrefois par les Africains sur la validité de ce sacrement, conféré par des hérétiques; car, en admettant que toute personne peut l'administrer, il ne peut y avoir d'exclusion ni pour les dissidents, ni pour les pécheurs, quels qu'ils soient. « Si quelqu'un dit que le baptême donné par les hérétiques au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, avec l'intention de faire

(1) Lib. 2. C. Ep. Par.

(2) Q. 67.



ce que fait l'Eglise, n'est pas véritable, qu'il soit anathème (S. 7). » Bien que les autres sacrements ne soient pas mentionnés dans cette définition du concile de Trente, il ne peut y avoir aucun doute sur leur validité, lorsqu'ils ont été administrés par des hérétiques. Nous l'avons déjà vu par des exemples si nombreux dans l'antiquité ; et aujourd'hui même, on reconnaît la validité de l'ordre et de la confirmation conférés dans l'hérésie.

La foi n'est donc pas requise chez le ministre des sacrements, et si l'hérésie est quelquefois un obstacle pour l'administration valide de la pénitence, cela vient de ce que la juridiction nécessaire pour ce sacrement ne se trouve plus dans les prêtres qui professent publiquement ces doctrines hérétiques. Cependant, s'ils confèrent ce sacrement dans un danger de mort à un sujet d'ailleurs bien disposé, et pour la foi, et pour les autres conditions requises, l'absolution de ces hérétiques sera valide et efficace ; ce qui montre encore que le défaut de foi n'est pas en lui-même un obstacle pour administrer valablement les sacrements.

Nous disons la même chose avec le concile de Trente de l'immoralité, du défaut de probité dans le ministre ; ses vices n'empêcheront pas la réalité d'un sacrement : « Si quelqu'un enseigne qu'un ministre étant en péché mortel, pourvu qu'il observe tout ce qui est essentiel pour un sacrement, ou qu'il ne le fait point, ou qu'il ne le con-

fère pas, qu'il soit anathème (S. 7). » D'où peut venir, demanderez-vous peut-être, cette croyance des catholiques? Sont-ils donc moins purs que les Vaudois, les Wicléfistes et d'autres hérétiques, pour tout ce qui tient à l'administration des sacrements? La cause de notre croyance et de notre pratique ne peut être telle, nos adversaires le savent bien; mais il faut la chercher dans le respect que nous avons pour la volonté de Jésus-Christ; elle nous est manifestée en ce point par les traditions, les docteurs chrétiens, et l'enseignement de l'Eglise, plusieurs siècles avant l'existence des hérétiques qui l'ont méconnue et rejetée.

Le ministre des sacrements n'agit point en son nom propre, par le mérite de ses bonnes œuvres, dans ses fonctions sacrées; tout s'y fait au nom de Jésus-Christ, par son autorité et en vertu de ses mérites. Les sacrements sont donc toujours valides, n'importe la foi ou les qualités du ministre; semblables, selon saint Augustin, à la semence qui n'en produit pas moins de fruit, quand elle est jetée par un laboureur infidèle, et qui n'a pas en vue les avantages de son maître (1). Admirable providence du Sauveur, qui a voulu prévenir nos craintes et nos inquiétudes, en ne faisant dépendre la validité de ces signes sacrés ni de la foi ni de la probité des hommes qui les administrent. Cependant ils doivent agir

(1) Lib. 3. C. Cresc.

sérieusement dans l'administration d'un sacrement; car, selon le concile de Constance, et le décret aux Arméniens, il faut l'intention de faire ce que fait l'Eglise, comme l'enseigne encore le concile de Trente par cette définition: « Si quelqu'un dit qu'il ne faut pas dans les ministres, qui font et confèrent un sacrement, l'intention de faire ce que fait l'Eglise, qu'il soit anathème (S. 7). » Il nous paraît essentiel, en effet, d'après les règles du plus simple bon sens, que le ministre d'un sacrement se conduise en dispensateur des mystères de Jésus-Christ; que son action soit sérieuse, conforme à la raison, un acte humain, et non pas une dérision sacrilège, ou une ignoble bouffonnerie.

LE D. Il me semble qu'en admettant la validité des sacrements, conférés par un hérétique, avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise, vous reconnaissez la légitimité de toutes les sectes; car aucune n'a l'intention précise de faire ce que fait l'Eglise catholique-romaine. Mais le calviniste qui croit vraie l'Eglise de Genève, par exemple, portera son intention sur cette société. Veuillez me dire aussi quelques mots sur les dispositions qu'on doit apporter dans la réception des sacrements; et pour dernière question, je me permettrai de vous demander si un seul sacrement n'eût pas suffi pour sanctifier nos âmes; la chose eût été beaucoup plus simple; Dieu aurait attaché à ce signe unique les effets qu'il eût voulu; et en le répétant, on aurait obtenu par

un seul ce que vous attribuez aux sept sacrements que nous admettons , suivant le dogme catholique.

LE TH. Suivons par ordre vos trois difficultés. Nous ne reconnaissons nullement la légitimité des sectes hérétiques, en avouant que le baptême, par exemple, est valide, lorsqu'il a été administré dans leur sein. Il faut au ministre une intention de faire ce que fait l'Eglise, c'est vrai ; mais quelle doit être cette Eglise dans l'esprit de l'hérétique ? l'Eglise catholique-romaine ? l'Eglise Moscovite ? l'Anglicane ? celle de Genève ? tout cela ne fera rien pour la validité du sacrement. Les erreurs personnelles relativement à sa croyance que telle société chrétienne, est la véritable Eglise chrétienne, ne l'empêchent pas d'avoir l'intention d'agir d'une manière conforme à l'Eglise de Jésus-Christ. Il se trompe en croyant la voir ou à Genève ou à Berlin ; mais toujours est-il qu'il agit avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise de Jésus-Christ, et alors bon gré, malgré, il se trouve d'accord avec l'Eglise catholique-romaine dans l'administration de ces sacrements. On ne reconnaît donc pas dans les sectes hérétiques le caractère de la véritable Eglise, en regardant comme valide un sacrement conféré par leurs ministres. Voici comment saint Augustin s'exprimait sur ce même sujet contre les Donatistes : « Les biens que nous reconnaissons en eux, ne sont point à eux ; ils ont les biens de notre Seigneur, les biens de son Eglise. Le baptême n'est

pas à eux ; c'est le baptême du Christ (1). » Et nous pouvons ajouter qu'en le conférant, ils agissent au nom de Jésus-Christ, par son autorité, et par là même avec l'intention implicite de faire ce que fait sa véritable Eglise.

Je ne puis répondre que d'une manière générale à votre question sur les conditions requises pour la réception des sacrements ; plus tard nous aurons à examiner celles qu'exige chaque sacrement en particulier ; mais sachez d'abord qu'il faut le consentement formel ou présumé du sujet ( les enfants exceptés ). « Celui , dit Innocent III , qui n'a point consenti , mais qui a une opposition constante , ne reçoit pas le caractère du baptême. » Selon saint Thomas , on ne doit point baptiser ceux qui sont tombés en démence , si , avant cette infirmité , on n'a remarqué en eux aucune volonté de recevoir le baptême. Voilà le seul obstacle pour la réception valide des sacrements ; car , à l'exception de la pénitence , qui exige des dispositions particulières , dont nous parlerons dans quelques jours , la foi non plus que la probité ne sont pas essentielles pour les autres sacrements. Ou les profane , il est vrai ; mais ils sont reçus valablement.

Vous demandez enfin si un seul sacrement n'aurait pas suffi pour notre sanctification , et vous ajoutez que la chose eût été toute simple ; Dieu y'aurait attaché le caractère , les grâces se-

(1) Serm. ad Cæsar.

lon sa volonté, et ainsi il aurait produit seul les effets attribués à chacun de ceux que nous possédons. On peut faire à cette question une réponse bien simple aussi ; c'est que dans les institutions de Jésus-Christ il n'y a point d'hypothèse même de perfectibilité à imaginer. Il faut chercher ce qu'il a établi, l'accepter, s'y soumettre et le pratiquer. Y a-t-il des sacrements institués par le Christ ? Voilà le premier fait à vérifier. Le second sera celui-ci : combien en a-t-il établi ? une fois le nombre sept déterminé, démontré, il n'appartient à aucune puissance sur la terre de le modifier, soit en le diminuant, soit en l'augmentant.

Vous trouvez que la question et la pratique des sacrements seraient très-simplifiées, s'il n'en existait qu'un seul ; cela simplifierait le nombre, vous avez raison, nous en serions à l'unité. Mais pensez-vous qu'il n'y eût pas un peu de confusion dans notre intelligence, si nous étions réduits à chercher dans un seul signe l'analogie avec l'effet que la grâce des sacrements produit dans l'âme ? Car le divin Sauveur a voulu que ses disciples connussent les effets surnaturels des symboles établis pour leur sanctification, afin qu'ils se rendissent plus dignes de les recevoir, et plus attentifs à les conserver en eux.

Dans l'impossibilité de trouver un seul des sept signes propre à remplacer les autres, pour donner une idée de ces effets intérieurs de la grâce,

on finira par trouver plus simple que Jésus-Christ n'eût institué absolument aucun sacrement, et qu'il se fût contenté de donner la grâce infuse d'une manière tout à fait invisible, sans l'attacher à aucune espèce de symbole. Croyez-moi, il est plus sage de ne point mêler nos hypothèses, nos imaginations aux choses que Dieu a daigné établir pour le salut de l'homme; raisonnons moins sur ces institutions divines, et soyons plus fidèles à les observer.

Pour justifier pleinement dans votre esprit la diversité de nos sacrements, voici un passage du catéchisme du concile de Trente, que vous entendrez avec plaisir : « Sept choses sont naturellement nécessaires à l'homme, afin qu'il puisse vivre et conserver sa vie, et l'employer utilement pour son bien particulier et celui du public. Il faut qu'il naisse, qu'il croisse, qu'il se nourrisse; qu'il use de remèdes pour recouvrer la santé, quand il l'a perdue, qu'il reprenne ses forces, quand elles sont affaiblies par quelque infirmité, qu'il y ait des magistrats qui aient l'autorité et le commandement pour le gouverner; et qu'enfin, par la génération légitime des enfants, il se perpétue lui-même en quelque manière, et conserve le genre humain.

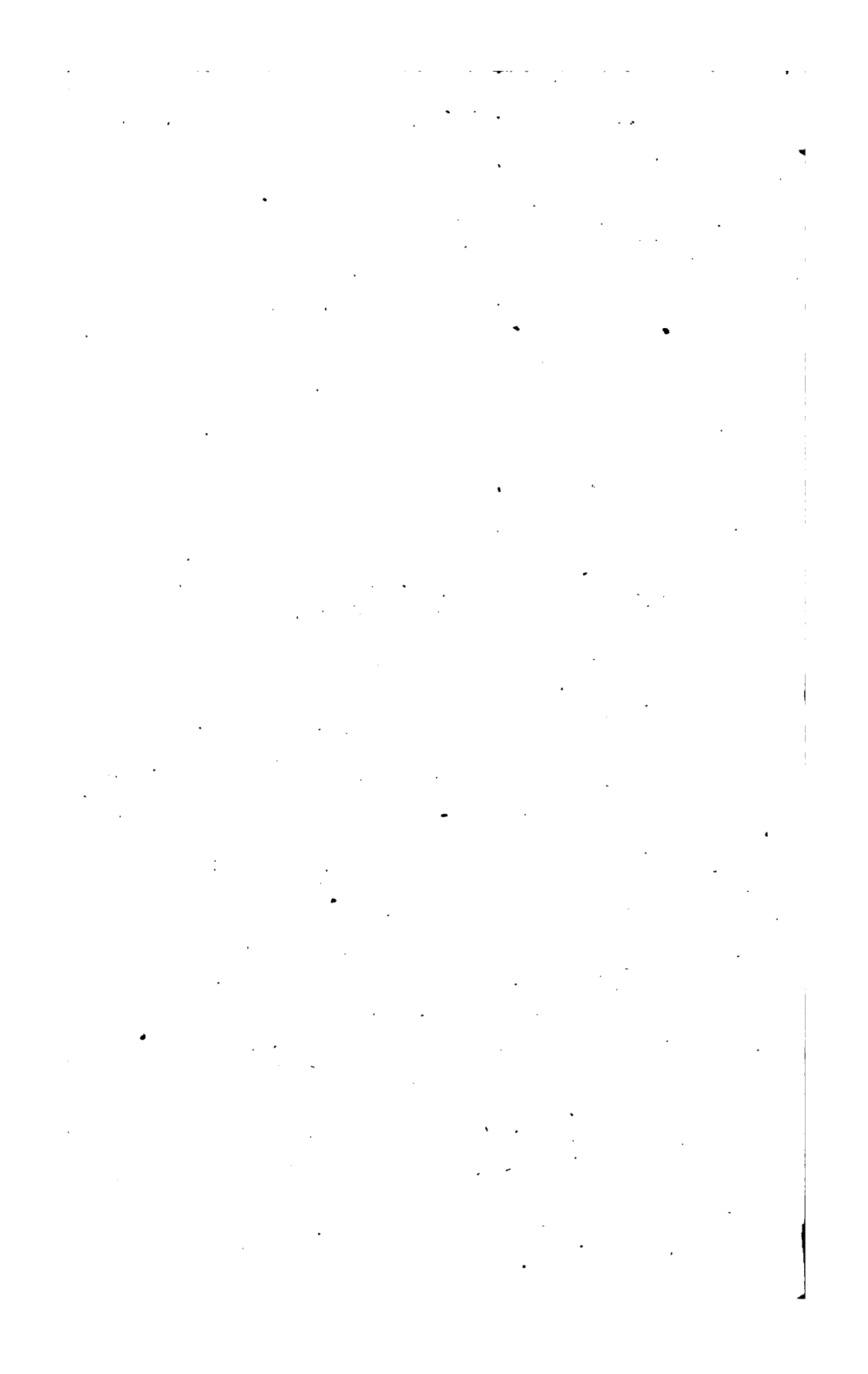
» Or, toutes ces choses se rencontrent dans la vie que l'homme reçoit de Dieu par la grâce qui lui est communiquée dans les sacrements. » Car, par le baptême, qui est le premier et

» comme la porte qui nous ouvre l'entrée des  
» autres sacrements, nous renaissions en Jésus-  
» Christ; par la confirmation, nous croissons et  
» nous nous fortifions dans la grâce que nous  
» avons reçue dans le baptême; notre âme est  
» nourrie et soutenue par l'eucharistie, comme  
» par une viande vraiment spirituelle, suivant  
» ces paroles de notre Seigneur : *Ma chair est*  
» *véritablement viande, et mon sang est véritable-*  
» *ment breuvage*; dans la pénitence, nous recou-  
» vrons la santé que nous avons perdue par les  
» plaies que le péché avait faites à notre âme;  
» l'extrême-onction efface le reste de nos péchés,  
» et répare les forces de notre âme; par le sa-  
» crement de l'ordre, les ministres de l'Eglise  
» reçoivent le pouvoir d'administrer publique-  
» ment les sacrements au peuple, et d'exercer  
» toutes les autres fonctions sacrées de leur mi-  
» nistère;.... le sacrement de mariage a été  
» institué, afin que, par l'union sainte et légi-  
» time du mari et de la femme, il pût naître des  
» enfants qui, en conservant la race des hom-  
» mes, servissent à la gloire de Dieu, après avoir  
» été élevés chrétiennement. »

Tous les sacrements renferment une vertu di-  
vine et admirable sans être, néanmoins également  
nécessaires et sans avoir la même dignité : « Ainsi,  
» le baptême est absolument nécessaire à tout le  
» monde pour être sauvé. La pénitence, seule-  
» ment à ceux qui ont péché mortellement de-  
» puis le baptême; car ils ne pourront éviter les



» peines éternelles , s'ils ne se repentent sincère-  
» ment des péchés qu'ils auront commis , en se  
» soumettant au sacrement de pénitence que  
» Dieu a institué pour les effacer. Enfin , l'ordre  
» n'est pas, à la vérité, indispensable à chaque fi-  
» dèle en particulier , il l'est néanmoins à toute  
» l'Eglise en général. Que si l'on a égard à l'ex-  
» cellence et à la dignité des sacrements , il est  
» certain que celui de l'eucharistie surpasse de  
» beaucoup les autres en sainteté , et dans le nom-  
» bre et la profondeur des mystères qu'il ren-  
» ferme. » ( *De Sacr.* § 4 ).



# TABLE

## DES ENTRETIENS

DU DEUXIÈME VOLUME.

XXVI.	ENTRETIEN.	Le Décalogue. — L'Adoration et l'Amour.	Page 1
XXVII.	---	La Vertu de Religion. — La Prière.	21
XXVIII.	---	La Prière vocale et l'Oraison.	38
XXIX.	---	Le Culte de Latrie. — La Canonisation.	56
XXX.	---	Le Culte des Saints.	69
XXXI.	---	Le Culte des reliques et des images des Saints.	82
XXXII.	---	Le Vœu.	92
XXXIII.	---	Le Serment.	106
XXXIV.	---	La Sanctification du dimanche.	116
XXXV.	---	La Superstition.	123
XXXVI.	---	La Phrénologie.	136
XXXVII.	---	Le Magnétisme animal.	143
XXXVIII.	---	Le Blasphème.	167
XXXIX.	---	La Charité envers le prochain.	174
XL.	---	Les Devoirs des enfants envers leurs parents.	188
XLI.	---	Les Devoirs des parents.	202
XLII.	---	Le Suicide.	209
XLIII.	---	Le Duel.	217
XLIV.	---	La Peine de mort.	223
XLV.	---	Les Romans, la Danse et les Spectacles.	232

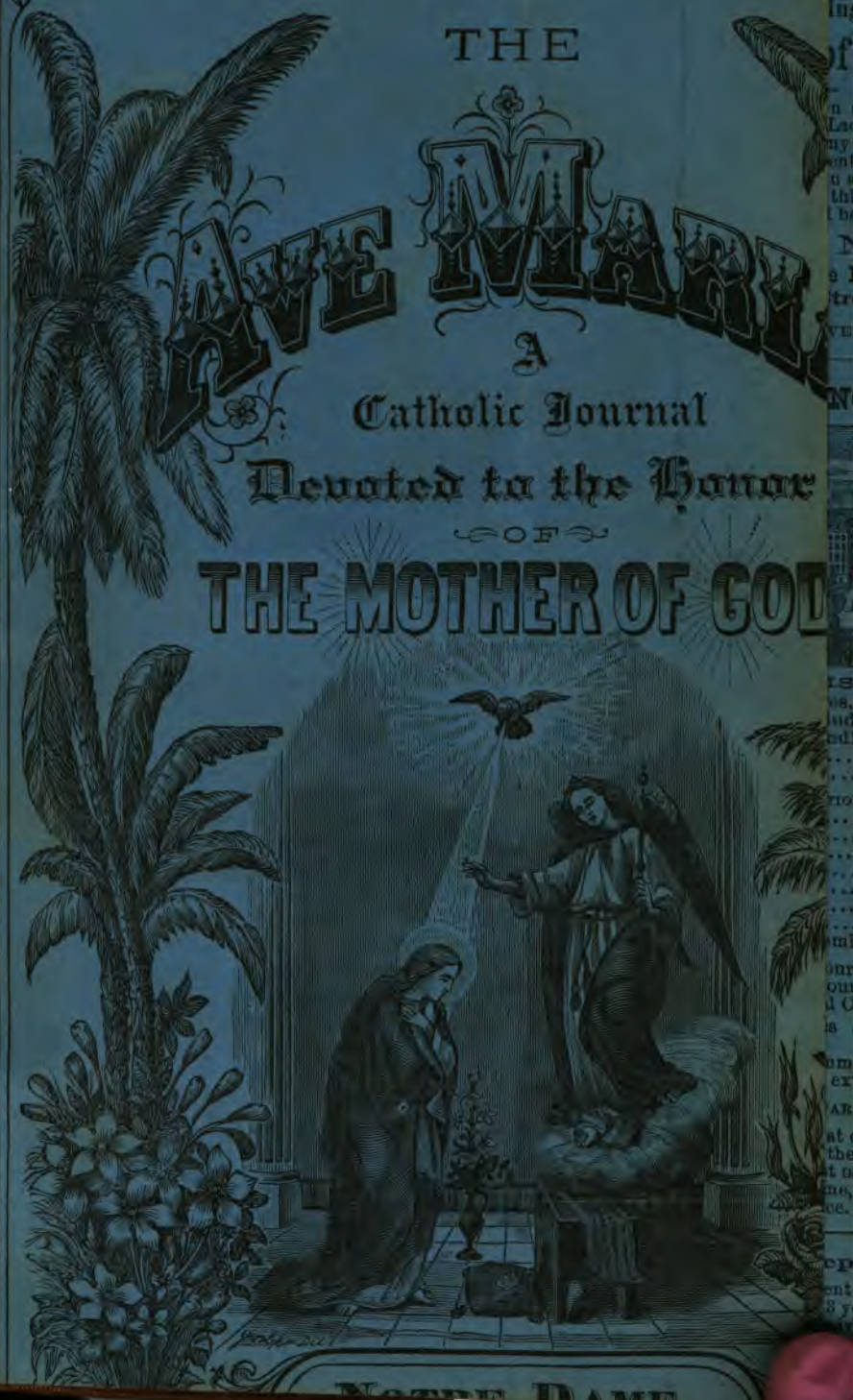
XLVI.	—	Le Droit de propriété, le Vol et le Prêt à intérêt.	Page 246
XLVII	—	Le Mensonge et la Détraction.	260
LXVIII.	—	Les Commandements de l'Eglise. — L'Eglise a le pouvoir de porter des lois.	275
XLIX.	—	Les Fêtes.	283
L.	—	Le Jeûne et l'Abstinence.	297
LI.	—	Les Conditions requises pour accomplir le Jeûne et l'Abstinence.	313
LII	—	La Grâce. — Notions.	329
LIII.	—	Ce que l'homme privé de la grâce surnaturelle peut connaître et opérer dans l'ordre moral.	339
LIV.	—	La nécessité de la Grâce.	346
LV.	—	La Grâce est-elle accordée à tous?	358
LVI.	—	La Grâce suffisante et la Grâce efficace.	369
LVII.	—	La Justification.	377
LVIII.	—	Le Mérite.	387
LIX.	—	La Prédestination.	395
LX.	—	La Réprobation.	402
LXI.	—	Les Sacrements. — Il existe sept Sacrements institués par Jésus-Christ.	417
LXII.	—	Les effets des Sacrements.	433
LXIII.	—	Les ministres des Sacrements, et les dispositions nécessaires pour les recevoir	447

FIN DE LA TABLE DES ENTRETIENS.

Vol. XIII.

August 11, 1877.

THE  
**AVE MARY**  
A  
Catholic Journal  
Devoted to the Honor  
OF  
**THE MOTHER OF GOD**



NOTRE DAME

## CONTENTS.

FESTIVAL OF THE ASSUMPTION.....	501
ASSUMPTION OF OUR LADY.—(Poetry).—By REV ROBERT SOUTHWELL, S. J.....	502
OF MARY, PRINCESS LICHTENSTEIN—CHAPTER II.—(Continued).....	509
FESTIVAL OF THE MOST HOLY ROSARY AT THE TOMB OF ST. DOMINICK IN HOWE.—(Continued).....	505
STORY OF A VALIANT WOMAN—HANORA NAGLE AND THE FIRST CENTENNARY PRESENTATION ORDER.....	507
NOTES.....	512
LOCATIONS.....	513
Y.....	503
ASSUMPTION OF OUR LADY OF THE SACRED HEART.....	514

### Children's Department.

CHILDREN'S PHOTOGRAPHS.—By ELIZA ALLEN STARR.....	515
---	-----

## Calendar of the Week.

Octave of St. Lawrence. SS.  
Martyrs. Roman: St. Xys-  
tus. (Anniv. of Death of St. Rev.  
n. 1846.)  
Monday after Pentecost. St. Clare,

Octave. St. Hippolytus and Com-  
Roman Calendar: Octave of the  
Our Lord Jesus Christ. (Anniv.  
St. Bp. Becker, Wilmington, Del.,

Tuesday, 14.—Of the Octave. Vigil of the Assump-  
tion (Fast). St. Eusebius, Confessor. Roman: St.  
Hormisdas, Pope, Confessor.

Wednesday, 15.—Assumption of the BLESSED VIRGIN  
MARY (Holyday of Obligation).

Thursday, 16.—St. Hyacinth, Confessor. Roman: St.  
Roch, Confessor.

Friday, 17, Octave of St. Lawrence, Martyr.

Saturday, 18.—Of the Octave of the Assumption. St.  
Agapetus, Martyr. Roman: St. Hyacinth, Confessor  
(from the 16th).

### Subscription, Clubs, etc.

of many of our readers for the  
v due. Our terms are neces-  
Subscribers will, therefore,  
subscriptions without delay,  
if they wish to renew. We  
friends to assist us by getting  
getting up a club of five sub-  
MARIA," at \$2.50 a year, will  
copy.

### Re-Subscribers.

Life-subscribers of the AVE  
postage is now prepaid here—  
January 1875—as required by  
wa, they should not forget to  
about 15 cents a year—to us.  
m is a mere trifle, but in the  
to some hundreds of dollars  
pense than we can bear.

### Change of Address.

an address, it is necessary to  
the new address. The change  
this is done. It will be  
paper the printed ad-

templated change, as our mail lists are prepared  
much in advance of each issue.

We would here caution the public not to pay  
money for the "AVE MARIA" to anyone except to  
their pastor, or to our authorized Agents. Money  
may be sent direct to the Editor of THE AVE  
MARIA, Notre Dame P. O., Indiana, by Post Office  
Order, at our risk. The Money Order should be  
on NOTRE DAME POST-OFFICE.

In addition to the friends of the "AVE MARIA"  
in the following list who have kindly consented to  
act for it, Brothers Eusebius, Ferdinand and Arist-  
ides are commissioned to receive subscriptions.

Rev. B. Sestini, S. J., Editor of the *Messenger of the Sa-  
cred Heart*, Woodstock College, Woodstock, Maryland.

Rev. Father Bernard, Trappist, New Melleray, Iowa.

Rev. William Hughes, East Bloomfield, and Victor, N. Y.

Rev. John Tanzer, Fort Hamilton, N. Y.

Xaverian Brothers, Fourth st., between Broadway and  
Chestnut, Louisville, Ky.

Rev. H. DeBruycker, Willimantic, Conn.

Rev. Patrick Toner, Plymouth, Pa.

Rev. J. Adam, Santa Cruz, Cal.

Rev. A. J. Cullen, St. John's Church, Eddy St., San  
Francisco, Cal.

Rev. John H. Cassin, San Rafael, Cal.

Rev. L. Fesplan, Salt Lake, Utah.

Loyola College, Madison and Calvert sts., Baltimore, Md.

Sisters of Notre Dame, Salem, Mass.

Sisters of Notre Dame, Lowell, Mass.



Sisters of Notre Dame, Marysville, Cal.  
 Sisters of Notre Dame, Worcester, Mass.  
 Sisters of Notre Dame, Dolores St., San Francisco, Cal.  
 Sisters of Notre Dame, Waterbury, Conn.  
 Academy of Notre Dame, San Jose, California.  
 Sisters of St. Dominic, Stockton, Cal.  
 Sisters of St. Dominic, Brannan St., San Francisco, Cal.  
 Sisters of Mercy, Newport, Rhode Island.  
 Sisters of Mercy, Westerly, Rhode Island.  
 Sisters of Mercy, Providence, Rhode Island.  
 Sisters of Mercy, Pawtucket, Rhode Island.  
 Sisters of Mercy, St. Mary's Hospital, San Francisco, Cal.  
 Sisters of Mercy, Hartford, Conn.  
 Sisters of Mercy, New Haven, Conn.  
 Sisters of Mercy, New Bedford, Massachusetts.  
 Sisters of Mercy, Fall River, Massachusetts.  
 Sisters of Mercy, Sacramento, Cal.  
 Sisters of Charity, Mount St. Vincent's Academy (on the Hudson), New York City, N. Y.  
 Sisters of Charity, New Haven, Connecticut.  
 Sisters of Charity, Holyoke, Massachusetts.  
 Sisters of Charity, Walling St., Providence, Rhode Island.  
 Sisters of the Presentation, Powell St., San Francisco, Cal.  
 Sisters of the Presentation, Taylor St., San Francisco, Cal.  
 Mother M. de Sales Lalor, Abbeville Convent, Queen's County, Ireland.  
 Mother M. Charles, Superior of the Presentation Convent, Chancel, County Tipperary, Ireland.  
 Alexander Ewehny, 245 Osmover Street, Brooklyn, N. Y.  
 Miss E. O'Sullivan, 13 Plain St., Albany, N. Y.  
 Mrs. Mary A. Maher, Blairville, Pa.  
 Charles D. Elder, 124 Camp St., New Orleans, La.  
 D. A. Brennan, 248 G. St., N. W., Washington, D. C.  
 S. M. Honkhus, Washington, D. C.  
 John F. Donoghue, Springfield, Mass.  
 Miss Mary T. J. Donerty, Pittsfield, Mass.  
 Robert Wilson, Trenton, New Jersey.  
 F. J. Danahy, Lexington Ky.  
 Owen Rodgers, San Buenaventura, Cal.  
 Patrick O'Connor, San Louis Obispo, Cal.  
 B. Tuomey, Bodega Corners, Cal.  
 Martin Heister, Sonoma, Cal.  
 Mrs. J. A. Small, Hollister, Cal.  
 Patrick Kenny, Timber Cove, Cal.  
 D. L. Hayward, Santa Rosa, Cal.  
 James B. Walsh, Muscatine, Iowa.  
 Francis McElarnay, Cloverdale, Cal.  
 Mrs. Margaret McNerny, Napa City, Cal.  
 Patrick Maloney, St. Helena, Cal.  
 Wm. Blake, Benicia, Cal.  
 John Cotter, Point Arenas, Cal.  
 M. S. Derwin, Vallejo, Cal.  
 Joseph Bruning, Mio Vista, Cal.  
 William Bradley, Gold Hill, Nevada.  
 Mr. J. B. Mallon, Virginia City, Nevada.  
 D. O. O'Brien, Edina, Missouri.  
 Patrick Fox, 14 South 16th St., St. Louis, Mo.  
 F. J. Maher, Marysburg, Minnesota.  
 Patrick Parcell, Davenport, Iowa.  
 Miss Agnes Kelly, Council Bluffs, Iowa.  
 Michael Flood, 381 Market St., San Francisco, Cal.  
 John Devine, Market St., San Jose, Cal.  
 L. Nolan, Oakland, Cal.  
 F. McIntyre, 223 Mission St., San Francisco, Cal.  
 J. P. Moran, Los Angeles, Cal.  
 Terence McMorry, J. St., Sacramento, Cal.  
 Terence O'Donnell, Helena, Montana Ter.  
 Rev. Eugene Cueson, Laramie City, Wyoming Territory.  
 Mrs. C. Miller, Grass Valley, Cal.  
 Miss Seraphine Nilon, Nevada City, Cal.  
 Mrs. D. Hyland, Forest Hill, Cal.  
 Edward Cavanaugh, Michigan Bluffs, Cal.  
 Miss Murphy, Iowa Hill, Cal.  
 John McCarty, Colfax, Cal.  
 Jacob Myers, Colusa, Cal.  
 Mrs. McElanny, Smartsville, Cal.  
 Mrs. Nicholas Pheasant, Lakeport, Cal.  
 John Kenny, Coffy's Cove, Cal.  
 Chas. Lynch, Petaluma, Cal.  
 Mrs. John McIntyre, Eureka, Cal.  
 John Tacey, Woodland, Cal.  
 Peter Smith, Dixon, Cal.  
 Thos. Knox, 169 Wolfe St., Baltimore, Md.  
 Thomas M. McSheehy, Loganport, Ind.  
 Messrs. Doyle & Duff, Menlo Park, Cal.  
 J. Saunders, Mayfield, Canby, Cal.  
 J. J. McMenamy, Watsonville, Cal.  
 Michael Cleary, 6 Centre St., Trenton, N. J.  
 John O'Regan, Register Office, Salem, Mass.  
 P. G. Tierney, Kalamazoo, Michigan.

## A Fine Steel Engraving

### The Grotto of

This is a fine Engraving on a Grotto and Church of Our Lady, and will be sent to any, the price, \$1. A good representation of Our Lady of Lourdes has been a United States, and we trust this will satisfy all wishes. Orders should be

Daniel A. D.

Print Publisher, Steel-plate  
 37 Barclay Street

AGENTS WANTED EVERYWHERE

## UNIVERSITY OF N



### TERMS

Board and Tuition (Languages  
 ing and Vocal Music inclu-  
 Bedding Washing and Mend-  
 per Session of 6 Months....  
 Matriculation Fee.....

### EXTRA—(OPTIONAL)

Instrumental Music.....  
 Use of Piano.....  
 Use of Violin.....  
 Telegraphy.....  
 Elocution—Special Course.....  
 Use of Library (per session)....  
 Drawing.....  
 Use of Philosophical and Chem-

Graduation Fee, { Classical Co-  
 { Scientific Co-  
 { Commercial

Doctors' Fees and Medicines  
 charges.

Students who spend their Sum-  
 the University are charged, e

### PAYMENTS TO BE MADE IN ADVANCE

Class-Books, Stationery, etc., a  
 The first Session begins on 1  
 tember; the second, on the 1st  
 Students received at any tim-  
 ing with date of their entrance

### The Minim De

This is a separate Department  
 Notre Dame, for boys under 13  
 Thorough and comprehen-  
 sive primary branches is imparted  
 rental, and suited to children's  
 personal neatness and wardrobe

ISHED, 1850,

BEST IN THE WORLD, 1877.

Clough and Warren Organ Co.'s

—IMPROVED—

and Grand Combination Organs



PRE-EMINENT FOR PURITY OF TONE.  
Diploma of Honor and Medal of Highest Merit at the United States Centennial International Exhibition, thus having been UNANIMOUSLY  
PRONOUNCED BY THE WORLD'S BEST JUDGES, AS  
SUPERIOR TO ALL OTHERS.

he Clough & Warren Organ Co.,

BY THE INTRODUCTION OF

ER'S PATENT QUALIFYING TUBES,

(For which we have the exclusive control for the United States.)

to a Reed, in addition to all ordinary desirable qualities, the paramount characteristic, world's best judges, as that of the DIAPASON STOP in Pipe Organs; thus confirming our possibility to PICK ORGANS of same capacity.

ents for Orchestral, and Grand Organ effects, will be found in Organs manufactured by

may be mentioned our celebrated  
"Hermana," "Wilcox Patent Octave Coupler," and charming "Cello" or "Clariest"  
"Vox Angelet," "Viola Etheria," "Cor Anglia," "Viola Dulcet," &c., pro-

shades of tone-color, imaginable.

a written guarantee for 5 or 7 years.

ICES. \$50 TO \$1500 —



# Mixed Marriages.

## THEIR ORIGIN AND RESULTS.

An Essay—By a Catholic Priest.

### Contents:

- I.—Matrimony Viewed in the Light of the church and the Reformation.
- II.—The Action of the Church in Relation to Mixed Marriages.
- III.—Unhappiness and Misery the Necessary consequences of Mixed Marriages.
- IV.—The Children of Mixed Marriages.
- V.—Practical Result of Mixed Marriages.

Single Copy - - - - - 15  
Eight Copies - - - - - \$1 00

Office of the "Ave Maria,"  
Notre Dame, Indiana.

## Organ for Sale.

A PIPE ORGAN, nearly new, made by the same firm as the large Organ now in the Church of Our Lady of the Sacred Heart at Notre Dame, is now offered for sale. The case is of a neat design, with front speaking pipes, ornamented in gold and colors. Dimensions, 6 feet wide, 3 feet deep, 9 feet high. Manuale, compass C. C. to a3, 58 notes. Pedale, compass C. C. to d, 27 notes. There are 10 Stops, 23 Pipes, with a Swell Pedal and Blow Pedal. All inclosed in an effective swell, except the Pedale. Manufacturers' price, \$700.

For further particulars address

VERY REV. A. GRANGER, C. S. C.,  
ap28-tf Notre Dame, Indiana.

## FATHER NEUFELD'S ITALIAN BALM.

The Greatest Remedy in the World for  
CHOLERA MORBUS, DYSENTERY, DIARRHŒA,  
COLIC, STOMACH CRAMPS, RHEUMATISM,  
HEADACHE, NEURALGIA, TOOTHACHE,  
PAINS IN THE LIMBS, BRUISES,  
CUTS, SPRAINS, BURNS, SCALDS,  
Etc., Etc.

REV. FRANCIS L. NEUFELD, M. D., the discoverer of this wonderful Remedy, is Pastor of St. Joseph's Catholic Church, Lancaster city, Pa. He discovered the Italian Balm a number of years ago, but only manufactured it on a small scale for the use of his parishioners and neighbors. Its fame, however, spread with astonishing rapidity, and the demand for it became so pressing that Father Neufeld concluded to transfer it to the hands of a responsible person, who would present it to the public in a uniform manner, at a reasonable price.

TO WHOM IT MAY CONCERN: This is to certify that I have this day transferred to Prof. John Hart all right, title and interest in the Balm originally prepared by me, and known as Neufeld's Italian Balm. The Balm will be manufactured with the same care, and according to the original recipe, Prof. Hart having received from me personal instructions in its preparation.

(Signed) FRANCIS L. NEUFELD. [Seal]

Lancaster, Pa., July 1st, 1863.

Ask for Neufeld's Italian Balm, and take no other. If your druggist does not keep it, he will send and get it for you. All orders should be addressed to

JOHN HART & CO

COLLEGE OF OUR

OF

## THE SACRED

WATERTOWN,

This Institution, founded in 1872, of the Legislature of the State of Wisconsin university privileges is conducted by of the Congregation of the Holy Cross sisters to the education of youth.

The disciplinary government of the and paternal, yet sufficiently energetic order and regularity. The importment of the students is careful of their comfort and personal habits relation.

The course of studies comprises a finished education in the various departments:

### TERMS:

Board and Tuition. (Latin, Greek and dead) per session of five months, Use of Bed and Bedding, per session, Washing of Linens,

Graduation Fee, { Classical Course  
Scientific,  
Commercial,  
Class-books, etc., etc., furnished at the Doctor's Fees and Medicines at Particulars, address

Rev. P. W. CONDO

## St. Mary's Academy

NOTRE DAME

Conducted by the Sisters of the

The ANNUAL SESSION opens on 1 September. The COURSE OF STUDY CLASSICAL, ACADEMICAL and PREPARATORY.

The MUSICAL Department is one of the best classical Conservatories

In the ART Department the same form the basis of instruction in the of Europe are embodied in the course of Painting.

Pupils in the Schools of Design receive a special Course, and graduate honors as in the Academical or College

SIMPLICITY OF DRESS is enforced allogue address,

SAINT MARY  
Notre Dame, St.

ELDER'S

## CATHOLIC A

NEW ORLEANS,

Executes promptly all Catholic Clergy, Religious establishments, and citizens also prepared to fill with Stationery and Printing

Warranted to  
function.

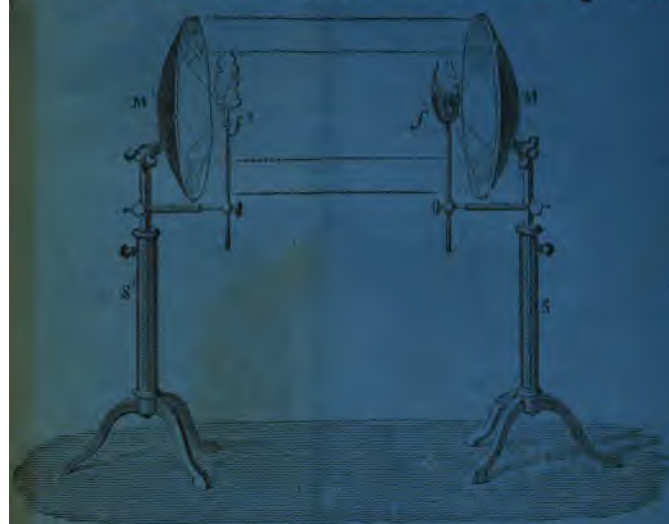
Repairing Promptly and  
Carefully Attended to.



N. H. EDGERTON,

SUCCESSOR IN

Philosophical Instruments to J. W. Queen & Co.,



324 Chestnut St., Philadelphia.

MANUFACTURER, IMPORTER, AND DEALER IN  
Kinds of Philosophical Instruments,

BOTH OF ILLUSTRATION AND PRECISION.

STEREOGRAMS, and SLIDES, STEREOPTICONS with Ver-  
tachment; MICROSCOPES and POLARISCOPES  
for Projection, a Specialty.

# The Catholic Review.

A Weekly Newspaper Suitable for Sunday Reading in Catholic Families, Commended to the Faithful by Many Bishops, Archbishops and

Vol. I & XI. Begin January and

1. Topics of the Hour.
2. American Catholic News.
3. Foreign Sketches and Letters.
4. Rome and the Holy Father.
5. Ireland and Her Works.
6. Fighting the Fight of the Faith in England.
7. Literature and Stories of the day.
8. Editorials on Questions of the day.
9. Notes for the Family, etc.
10. Sermons by Fr. Burke, Archbishop Manning, and other Great Preachers.
11. Historical Sketches showing the Glory of the Catholic Church and Her Work for Learning

Price, \$8 Per Year. \$1.50 Six Months. On Trial, \$1 Four Months. Add Postage at the rate of 20 cents a year.

## The Cheapest, Handsomest and Best.

Address, P. V. HICKEY, Catholic Review, Box 3, 194, 87 PARK ROW, NEW YORK.

If you want a Catholic book and know the price, send us the price and we shall send you the book. Send a stamp for "A Missionary's Warning," a sermon by Father A. Daman, S. J.

Every Subscriber to the CATHOLIC REVIEW Brings us Nearer to the Day when the Catholics of America Will Have an Efficient Daily Paper.

## FOUNDATION OF A DAILY MASS

FOR THE Erection of a New Church at Notre Dame, Ind., IN HONOR OF

### OUR LADY OF THE SACRED HEART.

Approved by the Right Rev. Bishop of Fort Wayne.

GRATITUDE to the Blessed Virgin for the many blessings obtained through her powerful intercession has urged us to execute a project we had entertained for some years past, viz.: to build a church worthy in some manner of our glorious Patroness, Our Lady of the Sacred Heart.

The celebration of A DAILY MASS was commenced on the 21st of June, 1899, and will be continued for fifty years, for all those who shall contribute \$50 to the erection of the church.

Any offering less than \$50 will entitle the donor to the fruits of the Daily Mass, pro rata of the amount from the date of the donation, viz.: \$5 for 10 years, and so on to \$50.

The Daily Mass is offered not only for the donor, but also for their relatives or friends, living or dead, who wish to be prayed for.

Persons who cannot give \$50 at once may give in installments.

Just Published.—Second

## Behold Thy Mother

## U.C. BERKELEY LIBRARIES



C006471392

12. Portraits and Biographies of Eminent Living Catholics.
13. Pictures of Catholic Works—such as the Great Cathedrals of Europe.
14. Art Supplements, Being the Free Gift of Beautiful Catholic Pictures Suitable for Framing. The Price of one only if Purchased in an Art Store is worth a Whole Year's Subscription.

paper. Price 10 cents.

This admirable article on the Virgin is republished in pamphlet form by the Right Rev. Mgr. Dwight L. Ayne. Copies can be had by

Editor of the "A. V. Natl."

## THE New York Times

is Largest and Most Successful Weekly in the United States.

Correspondents in Dublin, London, etc.

16 Pages Weekly.—\$3 per year and a postal card for a specimen copy.

The New York Times, 31 Barclay-st.



## BETHESDA Inn and Spring

Providence to all who are from the city and its environs to relieve many of the ailments which are common to the city and its environs.

For more information, please write to the Bethesda Inn, 1111 Broadway, New York City.